



ANDREÏ KOURKOV

Les abeilles grises



**Quand le grand
frère russe surveille**



Dans un petit village abandonné de la « zone grise », coincé entre armée ukrainienne et séparatistes prorusses, vivent deux laissés-pour-compte : Sergueïtch et Pachka. Désormais seuls habitants de ce no man's land, ces ennemis d'enfance sont obligés de coopérer pour ne pas sombrer, et cela malgré des points de vue divergents vis-à-vis du conflit. Aux conditions de vie rudimentaires s'ajoute la monotonie des journées d'hiver, animées, pour Sergueïtch, de rêves visionnaires et de souvenirs. Apiculteur dévoué, il croit au pouvoir bénéfique de ses abeilles qui autrefois attirait des clients venus de loin pour dormir sur ses ruches lors de séances d'« apithérapie ». Le printemps venu, Sergueïtch décide de leur chercher un endroit plus calme. Ayant chargé ses six ruches sur la remorque de sa vieille Tchetviorka, le voilà qui part à l'aventure. Mais même au milieu des douces prairies fleuries de l'Ukraine de l'ouest et du silence des montagnes de Crimée, l'œil de Moscou reste grand ouvert...

Quand le grand frère russe surveille

ANDREÏ KOURKOV, le plus célèbre écrivain ukrainien d'expression russe, est né en Russie en 1961 et vit à Kiev. Depuis la publication de son premier

roman, *Le Pingouin*, ses livres sont traduits dans le monde entier. *Les Abeilles grises* est son dixième roman publié en France.

« Dans une langue simple, Kourkov pose un regard implacable sur la cruelle confusion de nos temps modernes et l'aspiration d'un homme au cœur tendre à la rationalité de la nature. » *Financial Times*

Andreï Kourkov

Les abeilles grises

Traduit du russe par Paul Lequesne



Liana Levi

Le froid força Sergueï Sergueïtch à se lever vers trois heures du matin. Le poêle-cheminée bricolé de ses mains d'après un croquis relevé dans la revue *Datcha bien-aimée*, avec porte vitrée et deux plaques de cuisson circulaires, ne dispensait plus aucune chaleur. Les seaux de fer-blanc, posés à côté, étaient vides. L'obscurité régnant, il avait plongé la main dans le plus proche, et ses doigts n'avaient rencontré que des miettes de charbon.

« D'accord ! » grogna-t-il d'une voix ensommeillée. Il enfila un pantalon, glissa ses pieds nus dans des pantoufles – de grosses bottes de feutre amputées de leur tige –, jeta une pelisse sur son dos et, empoignant les deux seaux, sortit de la maison.

Il s'arrêta derrière la grange, devant le tas de charbon. D'un coup d'œil, il repéra la pelle – il faisait bien plus clair dehors que dedans. Les morceaux de houille tombèrent en pluie, heurtant le fond des seaux dans un grand fracas. Mais quand une première couche fut formée, le tintamarre s'éteignit, et leur chute devint presque silencieuse.

Un coup de canon retentit quelque part au loin. Puis un autre une trentaine de secondes plus tard, mais comme provenant d'un autre côté.

« Quoi, ils dorment pas, ces abrutis ? Ou c'est-il qu'ils ont décidé de se réchauffer ? » bougonna Sergueïtch, mécontent.

Il regagna l'obscurité de la maison. Alluma une bougie. L'odeur agréable, chaude et miellée, lui frappa les narines. Il perçut le discret tic-tac, familier et apaisant du réveille-matin, posé sur l'étroit rebord de fenêtre en bois.

Un peu de chaleur subsistait à l'intérieur du poêle, néanmoins sans papier ni copeaux de bois, il n'aurait pas été possible d'enflammer le charbon encore glacé après son séjour dehors, dans le grand froid. Quand les longues langues bleuâtres des flammes dansèrent enfin derrière la vitre noircie de suie, le maître des lieux ressortit de la maison. Un roulement de lointaine canonnade, à peine audible de l'intérieur, s'entendait à l'est. Mais un autre bruit, plus proche, attira l'attention de Sergueïtch : à l'évidence, une voiture venait de passer dans la rue voisine. De passer et de s'arrêter. Il n'y avait que deux voies traversant le village : la rue Lénine et la rue Chevtchenko, à quoi s'ajoutait le passage Mitchourine. Lui-même vivait rue Lénine, dans une

relative solitude. La voiture, par conséquent, avait emprunté la rue Chevtchenko. Il n'y avait là également qu'un seul habitant : Pachka Khmelenko, lui aussi précocement retraité, presque du même âge, ennemi d'enfance depuis la toute première classe de l'école du village. Son potager donnait sur Horlivka, autrement dit Pachka était d'une rue plus proche de Donetsk que Sergueïtch dont le potager regardait de l'autre côté, vers Sloviansk. En pente, il touchait à un champ qui descendait encore pour remonter ensuite en direction de Jdanivka. La ville elle-même n'était pas visible, elle semblait se cacher derrière la bosse. Mais l'armée ukrainienne, qui s'était enterrée dans cette bosse, à l'abri de casemates et de tranchées, se faisait entendre de temps à autre. Et quand on ne l'entendait pas, Sergueïtch savait malgré tout qu'elle était là, tapie, à gauche de la plantation d'arbres que longeait un chemin de terre fréquenté naguère par les tracteurs et les camions.

L'armée s'y trouvait depuis trois ans déjà. Tout comme la pègre locale renforcée de l'internationale militaire russe qui, dans ses propres abris, buvait thé et vodka, au-delà de la rue de Pachka, au-delà des jardins, au-delà des vestiges de la vieille abricoteraie plantée à l'époque soviétique, au-delà des champs que la guerre avait privés de paysans, comme la prairie qui s'étendait entre le potager de Sergueïtch et Jdanivka.

C'était calme à présent ici ! Depuis deux semaines déjà. Pour le moment, on ne se tirait plus les uns sur les autres ! Peut-être en avait-on assez ? Peut-être économisait-on obus et cartouches pour plus tard ? Ou peut-être tenait-on à ne pas déranger les deux derniers habitants de Mala Starogradivka, chacun plus accroché à sa maison-exploitation qu'un chien à son os favori. Les autres Malastarogradiviens avaient voulu partir dès le début des combats. Et ils étaient partis. Parce qu'ils craignaient pour leur vie plus que pour leurs biens et qu'entre deux peurs, ils avaient choisi la plus forte. La guerre n'avait pas fait naître chez Sergueïtch de peur pour sa vie. Elle avait fait naître chez lui une certaine incompréhension ainsi qu'une brusque indifférence à tout ce qui l'entourait. C'était comme s'il avait perdu tout sentiment, hormis un seul : celui de sa responsabilité. Et encore, ce sentiment-là, capable de susciter de l'inquiétude à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, il ne l'éprouvait qu'à l'égard de ses abeilles. Mais à présent c'était pour elles la période d'hivernage. Les cloisons dans les ruches étaient épaisses ; par-dessus, entre cadres et couvercle refermé : une feuille de feutre. À l'extérieur, sur chaque côté : des plaques de fer. Même si les ruches étaient remisées dans la grange,

un obus perdu pouvait toujours tomber de n'importe où, les éclats alors fendraient le métal, mais peut-être n'auraient-ils plus la force ensuite de percer les parois de bois et de semer la mort parmi les abeilles ?

Pachka arriva chez Sergueïtch à midi. Le maître des lieux venait de verser dans le poêle un deuxième seau de charbon, et de poser la bouilloire dessus. Il pensait boire son thé en solitaire, mais il dut y renoncer.

Avant de faire entrer le visiteur importun, il couvrit d'un balai de paille la hache « de secours » adossée au mur. Si ça se trouve, Pachka avait pour se défendre un pistolet ou une kalachnikov. Comment savoir ? Il verrait la hache dans le couloir, et esquisserait le petit sourire agaçant qu'il affichait si bien lorsqu'il voulait montrer qu'il tenait son interlocuteur pour un imbécile. Or Sergueïtch n'avait pour se défendre qu'une hache. Rien d'autre. La nuit, il la rangeait sous son lit et son sommeil, pour cette raison, était tranquille et profond. Pas toujours, bien sûr.

Sergueï Sergueïtch ouvrit la porte à Pachka. Et émit un raclement de gorge peu amical à la suite de la montagne de griefs qu'en pensée il venait de déverser sur son voisin de la rue Chevtchenko, griefs qui semblaient ne jamais devoir connaître de prescription. En un instant, il s'était rappelé les vacheries commises par l'autre, ses coups par en dessous, ses cafardages auprès des profs, ses refus de laisser copier. Dites : après quarante ans, il aurait pu avoir déjà pardonné et oublié tout ça ! Eh bien, pardonner, ça oui ! Mais comment oublier, quand leur classe comptait sept greluches et seulement deux gamins : Pachka et lui ? Et qu'en conséquence Sergueïtch n'avait jamais eu d'ami à l'école, mais seulement un ennemi. Même si le mot « ennemi » avait quelque chose de trop sérieux et pesant. Au village on aurait dit qu'il était « chtit ». Le terme convenait mieux. Un « petit ennemi », en somme, dont personne n'avait peur.

« Eh, salut, Sergo ! », lui lança Pachka d'un air un peu tendu, en même temps qu'il entra dans la maison. « On a eu de l'électricité cette nuit ! » annonça-t-il en jaugeant du regard le balai de paille, tenté de s'en servir pour faire tomber la neige de ses bottines.

Il empoigna le balai et, quand il vit la hache, une moue se dessina sur ses lèvres.

« Tu mens ! lui dit Sergueïtch avec calme. Si on avait eu de l'électricité, ça m'aurait réveillé ! Je laisse la lumière partout allumée pour ne pas rater les

moments où il y en a !

– Tu dormais à poings fermés, faut croire ! Quand tu dors, même une bombe te réveillerait pas ! Et puis on en a eu qu’une demi-heure. Tiens, regarde... » Il montra son téléphone portable à son hôte. « J’ai quand même eu le temps de le recharger un peu ! Tu veux pas téléphoner à quelqu’un ?

– Je n’ai personne à appeler ! Tu prendras du thé ? demanda Sergueïtch sans un regard pour l’appareil.

– Du thé ? Mais d’où il sort ?

– D’où il sort ?! De chez les protestants !

– Non, sans blague ! s’exclama Pachka, surpris. Moi, il y a longtemps que je l’ai terminé ! »

Ils s’attablèrent. Pachka dos au poêle. Celui-ci, avec son tuyau de métal qui, telle une colonne, montait jusqu’au plafond diffusait une chaleur douce.

« Mais pourquoi est-il si clair ? » grommela le visiteur en regardant dans la tasse. Puis, tout de suite, d’une voix plus amène : « T’aurais rien à bouffer ? »

Les yeux de Sergueïtch se firent sévères.

« Je n’ai pas droit à l’aide humanitaire toutes les nuits !

– Moi non plus.

– Alors qu’est-ce qu’on t’apporte ?

– Mais rien ! »

Sergueïtch émit un grognement dubitatif. Trempa ses lèvres dans le thé.

« Eh quoi, cette nuit encore personne n’est venu ?

– Tu as vu quelqu’un ?

– Ouais, j’étais sorti chercher du charbon, il commençait à faire froid.

– Ah, mais ce sont les nôtres, de là-bas ! dit Pachka. Ils venaient en reconnaissance.

– Et qu’est-ce qu’ils cherchaient ?

– Ils vérifiaient s’il n’y avait pas des “Ukrs” dans le village !

– C’est bien vrai ? » Sergueïtch planta son regard dans les yeux fuyants de Pachka.

Celui-ci, collé au mur, rendit aussitôt les armes.

« Non, c’est pas vrai. C’étaient des gars, je sais pas qui. Ils ont dit qu’ils venaient de Horlivka. Ils proposaient une Audi pour trois cents dollars sans les papiers.

– Et alors, tu l’as achetée ? ricana Sergueïtch.

– Quoi, tu me prends pour un débile ? Si j’étais rentré pour aller chercher l’argent, ils m’auraient suivi et planté un couteau dans le dos ! Tu crois que je

sais pas comment ça se passe ?

– Et pourquoi ils sont pas venus me voir, moi ?

– Je leur ai dit que j'étais seul dans le village. Et puis ça ne communique plus maintenant entre la Chevtchenko et la Lénine. Il y a un trou d'obus à côté de chez les Mitkov... faut un tank pour passer ! »

Sergueïtch restait silencieux. Mais il continuait de regarder Pachka, son visage chafouin qui aurait pu être celui d'un pickpocket vieillissant, bien des fois attrapé, tabassé, et par conséquent craintif. Pachka qui, à quarante-neuf ans, en paraissait dix de plus que Sergueïtch. À cause de son teint terreux peut-être, ou de ses joues usées, comme s'il s'était rasé toute sa vie avec une lame émoussée. Il le regardait et songeait que s'ils n'étaient pas restés les deux seuls habitants du village, jamais il ne lui aurait adressé de nouveau la parole. Ils auraient vécu ainsi parallèlement, chacun dans sa rue et chacun sa vie. Et jamais jusqu'à leur mort ils n'auraient eu d'autre conversation. S'il n'y avait eu la guerre.

« Il y a longtemps qu'on n'a pas eu d'échanges de tirs ici, soupira le visiteur. Alors que vers Hatna, tiens, avant, le canon ne tonnait que la nuit, maintenant on l'entend aussi dans la journée !... Et toi... » Pachka pencha soudain la tête très légèrement en avant. « Si les nôtres te réclament quelque chose, tu le feras ?

– Quels “nôtres” ? demanda Sergueïtch d'un ton contrarié.

– Eh bien les nôtres, ceux de Donetsk ! Pourquoi tu fais l'idiot ?

– Mes “nôtres” sont dans la grange, je n'en connais pas d'autres. Toi non plus tu ne fais pas trop partie des “nôtres” pour moi !

– T'arrêtes de faire ta mauvaise tête ? T'as pas assez dormi, ou quoi ? » Pachka grimaça de manière appuyée. « Ou bien tes abeilles ont congelé, et tu défoules ta rogne sur moi, c'est ça ?

– C'est toi que je vais congeler ! » À entendre la voix du maître de maison, ça n'était pas une menace en l'air. « Si tu dis quoi que ce soit contre mes abeilles...

– Mais non, je les respecte, tes abeilles ! Au contraire, je m'inquiète ! Je comprends pas comment elles passent l'hiver. Elles ont pas froid dans la grange ? Moi, je serais déjà mort gelé.

– Tant que la grange est intacte, ça va. » Sergueïtch s'était radouci. « Je veille. Chaque jour, je vérifie.

– Et comment elles dorment dans les ruches ? demanda Pachka. Comme les gens ?

- Ben oui, comme les gens ! Chacune dans son petit lit.
- Mais t’as pas de chauffage là-bas ! Ou bien t’en as installé un ?
- Elles n’en ont pas besoin. À l’intérieur, chez elles, il fait trente-sept.

Elles se réchauffent elles-mêmes. »

La conversation, en abordant le thème des abeilles, avait pris un tour plus amical. Pachka comprit qu’il pouvait prendre congé sur cette note apaisée. Il leur serait même permis de se dire au revoir, pas comme la fois précédente où Sergueïtch l’avait expédié avec des insultes.

« Au fait, tu as réfléchi à ta retraite ? demanda-t-il au moment de partir.

– Et qu’est-ce qu’il y a à réfléchir ? » Sergueïtch haussa les épaules.
« Quand la guerre sera finie, la factrice m’apportera trois années de pension d’un coup. Là, j’aurai la belle vie ! »

Pachka eut un léger sourire, il eut envie de titiller son hôte, mais ne pipa mot.

Il allait quitter les lieux, quand son regard croisa à nouveau celui de Sergueïtch.

« Écoute, pendant que j’ai encore de la batterie... » Il lui tendit son portable. « Tu pourrais peut-être appeler ta Vitalina ?

– Elle n’est pas à moi. Voilà déjà six ans qu’elle ne l’est plus. Non, je ne le ferai pas.

– Et ta fille ?

– Va-t’en ! Je te l’ai dit : je n’ai personne à appeler. »

« Qu'est-ce que ça peut être ? » se demandait à haute voix Sergueïtch.

Il se tenait au bout du potager, devant le champ qui s'en allait en pente, telle une large langue blanche, pour remonter ensuite tout aussi régulièrement vers Jdanivka. L'horizon enneigé dissimulait les retranchements de l'armée ukrainienne. Sergueïtch ne pouvait les distinguer d'où il était. C'était trop loin, et sa vue laissait à désirer. À droite la bande boisée protégeant du vent s'éloignait dans la même direction, en pente douce et ascendante, dense par endroits, par d'autres clairsemée. Certes, elle ne commençait à monter qu'à partir du pli de terrain : avant d'amorcer une courbe vers Jdanivka les arbres étaient plantés en droite ligne au creux de la prairie, le long d'une route de terre qui à présent dormait sous la neige, car depuis le début des opérations militaires personne ne l'avait empruntée. Avant le printemps 2014, elle permettait d'atteindre Svitle aussi bien que Kalynivka.

Habituellement, c'étaient ses jambes qui poussaient Sergueï Sergueïtch ici, au bout du potager, et non ses pensées. Il vaguait souvent dans la cour : il inspectait sa propriété. Il allait tantôt dans la grange visiter ses abeilles, tantôt dans la remise voir sa Tchetviorka¹ verte, tantôt au tas de charbon qui diminuait chaque jour mais donnait malgré tout l'assurance d'avoir encore du chauffage demain et après-demain. Parfois ses jambes l'entraînaient dans le jardin, et il s'arrêtait alors près des pommiers et des abricotiers endormis par le froid. Mais parfois encore, bien que plus rarement, il se retrouvait tout au bout du potager, où l'immense croûte de neige craquait en se brisant sous le pied. Où ses bottines ne s'enfonçaient jamais profondément car le vent d'hiver balayait toujours la neige en bas, dans la plaine, vers le creux. Si bien qu'il n'en restait guère là-haut, chez lui.

Il aurait été l'heure de rentrer, bientôt midi, mais cette tache là-bas, dans la montée, du côté de Jdanivka et des retranchements ukrainiens, avait intrigué Sergueïtch et ne le laissait plus en paix. L'avant-veille, quand il s'était avancé au bout du potager, il n'y avait aucune tache sur la grande étendue blanche. Juste la neige, au sein de laquelle, à force d'attention, on finissait par percevoir un bruit blanc : c'était là un silence qui vous prenait par l'âme avec des mains glacées et ne vous lâchait plus avant longtemps. Le silence ici, bien

sûr, était particulier. Les sons auxquels on était habitué au point de ne plus y prêter attention en faisaient aussi partie. Comme par exemple l'écho des tirs d'artillerie au loin. Tenez, d'ailleurs – Sergueïtch se força à tendre l'oreille – quelque part à droite, à une quinzaine de kilomètres, ça pilonnait, et là-bas à gauche également, aurait-on dit, à moins que ce ne fût l'écho.

« Mais c'est peut-être quelqu'un ? » se demanda Sergueïtch, à haute voix de nouveau, en cherchant à voir mieux.

Un instant l'air lui sembla devenu plus transparent.

« Bon, mais qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ? songea-t-il. Si j'avais des jumelles, le mystère serait résolu ! Et je serais déjà à me réchauffer dans ma maison... Au fait, peut-être que Pachka en a, des jumelles ? »

Ses jambes cette fois-ci l'entraînèrent à la suite de ses pensées – chez Pachka. Il contourna le trou d'obus, devant la maison des Mitkov, en marchant sur le bord. Gagna la rue Chevtchenko et y suivit la trace de la voiture récemment passée, au sujet de laquelle Pachka pouvait avoir dit la vérité en fin de compte, mais pouvait aussi avoir menti – il n'était pas à ça près.

« Tu aurais des jumelles ? demanda-t-il, sans même saluer son ennemi d'enfance qui lui ouvrait la porte.

– Oui, j'en ai, mais c'est pour quoi faire ? » Pachka semblait lui aussi décidé à ne pas dire bonjour : à quoi bon prononcer des paroles superflues ?

« Là-bas de mon côté, il y a une forme étendue dans la plaine. Peut-être un cadavre.

– J'arrive ! » Les yeux de Pachka s'étaient allumés d'une flamme interrogatrice. « Attends-moi ! »

Sergueïtch, tout en marchant, regarda le ciel. Il lui sembla que le soir tombait déjà, alors que même les journées d'hiver les plus courtes ne se terminent pas à une heure et demie de l'après-midi. Puis il jeta un coup d'œil à la vieille paire de jumelles massive qui ballait au bout d'une courroie de cuir brune sur la poitrine de Pachka gonflée par sa pelisse en peau de mouton. Le devant du manteau, bien sûr, n'eût pas bombé autant si son propriétaire n'en avait replié les revers à l'intérieur. Le col, quant à lui, formait rempart autour de son maigre cou, le protégeant consciencieusement du vent glacé.

« Alors, c'est où ? » Pachka avait collé les jumelles à ses yeux dès qu'ils étaient parvenus au bout du potager.

« Là-bas, regarde, droit devant et puis un peu à droite, dans la montée, dit Sergueïtch en pointant le doigt.

– D'accord, d'accord, d'accord... Ça y est ! Je vois !

– Et qu'est-ce que c'est ?

– Le corps d'un soldat. Mais de quelle armée ? Et où sont donc ses sardines ? Non, on voit rien. Il est pas dans une bonne position.

– Laisse-moi regarder ! », dit Sergueïtch.

Pachka ôta les jumelles de son cou et les lui tendit.

« Tiens, l'apiculteur ! T'as peut-être l'œil plus acéré. »

Ce qui paraissait noir de loin, vu de plus près se révélait de couleur verte. Le cadavre était couché sur le flanc droit, la nuque tournée vers Mala Starogradyvka, et par conséquent le visage vers les tranchées de l'armée ukrainienne.

« Quoi que tu vois ? demanda Pachka.

– Ce que je vois ? Un mort. Un soldat. Étendu. À quel côté il appartient, j'en sais foutre rien ! Ça peut être à l'un comme à l'autre.

– C'est clair. »

Pachka opina du chef, et le mouvement de sa tête, perdue à l'intérieur du haut col relevé de la pelisse, inspira un sourire à Sergueïtch.

« Qu'est-ce que t'as ? demanda Pachka, soupçonneux.

– Ben, t'es comme une cloche à l'envers, avec ton col. Ta tête est minuscule au milieu d'un tel luxe.

– Elle est comme elle est, grogna Pachka. Et puis c'est plus compliqué pour une balle de toucher une petite tête, alors qu'une grosse comme la tienne, à un kilomètre, on peut pas la rater. »

Ils retraversèrent ensemble la cour-jardin-potager jusqu'au portillon donnant sur la rue Lénine. En silence, sans se regarder. Là, Sergueïtch demanda à Pachka de lui laisser les jumelles pour deux ou trois jours. L'autre accepta. Puis s'en fut vers le passage Mitchourine, sans se retourner.

1. Nom familial donné à la voiture break Lada 2104. (Toutes les notes sont du traducteur.)

La nuit, Sergueïtch ne se leva pas à cause du froid qu'il éprouvait, mais à cause de celui qui lui vint en rêve. Plus exactement, il rêva qu'il était un soldat. Tué et abandonné dans la neige. Il régnait un froid terrible alentour. Son corps sans vie était déjà engourdi, mais d'un coup il se trouvait carrément pétrifié et commençait lui-même à être source de froid. Et Sergueïtch, dans son rêve, reposait à l'intérieur de ce corps de pierre. Il y reposait et ressentait, aussi bien à l'intérieur du rêve qu'à l'extérieur – dans son propre corps –, une terreur glacée. Il patienta, le temps que le cauchemar le relâche. Et dès qu'il le sentit faiblir, il se leva du lit. Il attendit que ses doigts cessent de trembler sous le froid instillé par le rêve. Fit tomber du seau quelques « noix » de charbon dans le foyer du poêle. S'assit à la table dans l'obscurité.

« Pourquoi m'empêches-tu de dormir ! » murmura-t-il.

Il resta ainsi pendant une demi-heure. Ses yeux s'étaient habitués aux ténèbres. L'air, dans la pièce, s'était stratifié en plusieurs couches horizontales. Il avait froid aux chevilles, mais chaud au cou et aux épaules.

Sergueïtch poussa un soupir, alluma une bougie jaune, s'approcha de l'armoire et en ouvrit le vantail gauche. Il approcha la bougie. À l'intérieur, entre plusieurs cintres vides pendait une robe de femme. Son ex-épouse Vitalina l'avait laissée là exprès. Comme une allusion transparente. Comme une des raisons de son départ.

Dans le demi-jour tremblotant ménagé par la flamme menue, le motif de la robe n'était guère lisible, mais Sergueïtch ne s'en souciait guère. Il le connaissait sur le bout des doigts, il en savait tout le simple argument : de grosses fourmis rouges courant sur l'étoffe bleue, les unes vers le haut, les autres vers le bas, en une multitude serrée, des milliers de fourmis sans doute ! Franchement, comment un styliste pouvait avoir eu une idée pareille ? Il n'aurait pas pu faire simple et joli comme tout le monde : une robe à pois ou avec des marguerites ou des violettes ?

Machinalement, Sergueïtch étouffa la flamme de la bougie entre le pouce et l'index. Il perçut l'odeur suave d'une mince fumée d'adieu. Puis retourna

s'allonger dans son lit. Il faisait bon sous la couverture. Dans pareille chaleur les rêves aussi devaient être doux et non vous pénétrer de froide terreur !

Ses paupières lui parurent se fermer toutes seules, sans son concours. Et c'est une fois les yeux clos, comme il s'assoupissait, qu'il revit la robe aux fourmis. Pas dans l'armoire cependant, cette fois-ci, mais sur elle, sur Vitalina. Une robe longue, tombant au-dessous du genou. Vitalina marchait dans la rue Lénine, la brise agitait le bas du vêtement et les fourmis rouges semblaient courir sur le tissu. À dire vrai, Vitalina ne marchait pas, elle flottait. Tout comme la première fois qu'elle était sortie de la cour. Qu'elle s'en était échappée, peut-on dire, pour se présenter à la rue et au village, comme on présente un document important dont la seule vue force tous les passants à s'écarter. Elle n'avait pas encore déballé tous ses sacs et ses valises en ce premier jour après son déménagement de Vinnytsia, mais elle avait tout de suite extrait de ses affaires la robe aux fourmis, l'avait repassée, revêtue et s'en était allée à l'église sise au bout de la rue. Il avait tenté de l'arrêter, de la convaincre de mettre autre chose, mais allez donc ! Difficile de composer avec son caractère et son amour du « beau ». Impossible même.

Elle pensait alors que Sergueïtch se promènerait avec elle dans la rue, mais il l'avait seulement accompagnée jusqu'au portillon. Il avait eu honte d'aller plus loin avec sa femme habillée de fourmis rouges.

Aussi s'était-elle avancée seule, d'un pas audacieux, insolent même, attirant voisins et voisines à leurs fenêtres, à leurs portes, à leurs clôtures. Le village était bien vivant alors : dans chaque cour ou presque résonnaient des rires d'enfants.

Il était clair que les jours suivants tous ses habitants allaient lui casser du sucre sur le dos.

Mais ce n'était pas pour sa robe qu'il l'avait aimée et prise pour femme. Sans robe, elle était bien plus belle et n'appartenait qu'à lui. Dommage que ça n'eût pas duré aussi longtemps qu'il l'aurait voulu.

Bizarrement, le rêve qui s'était emparé de Sergueïtch lui montra cette première traversée du village par Vitalina de manière autre qu'en réalité. Dans le rêve, il marchait à côté d'elle. Et la tenait par la main. Et il saluait voisins et voisines, d'un hochement de tête, bien que leurs yeux fussent collés à la robe aux fourmis comme les mouches se collent l'été au papier adhésif pendu au-dessus de la table.

Dans le rêve toujours, ils arrivaient à l'église, mais ne franchissaient pas ses portes ouvertes, ils contournaient la maison du Seigneur pour aller fouler

la terre du cimetière où les pierres tombales et les croix silencieuses vous ôtent l'envie de sourire ou de parler fort. Sergueïtch conduisait Vitalina à la tombe de ses parents décédés avant la cinquantaine, puis lui montrait celles d'autres membres de sa famille : la sœur de son père et son mari, un cousin et ses deux fils, morts dans un accident un jour de beuverie ; il n'oubliait pas non plus sa nièce bien qu'on l'eût reléguée tout au bout du cimetière, au-dessus du ravin – tout cela parce que son père s'était querellé avec le président du soviet rural et que celui-ci s'était vengé avec les moyens dont il disposait.

Quand on vit longtemps dans un endroit, on a toujours plus de famille en terre qu'en bonne santé à côté de soi.

À ce moment sa mémoire souffla au dormeur absorbé par son rêve qu'ils étaient bel et bien allés au cimetière deux ou trois jours après l'arrivée de la jeune épouse, celle-ci vêtue convenablement pour l'occasion : tout en noir. Et le noir lui allait très bien, avait alors pensé Sergueïtch.

Dehors soudain retentit une forte explosion. Sergueïtch sursauta, perdit le fil du rêve. Le cimetière s'effaça, Vitalina et sa robe aux fourmis se volatilisèrent, et lui-même disparut tout aussi bien. Comme au cinéma, quand pendant la projection le film venait à casser.

Sergueïtch n'ouvrit pas les yeux pour autant.

« Bon, ça a pété quelque part, songea-t-il. Pas tellement près, c'est juste du gros calibre. Si c'était dans le coin, ça m'aurait jeté à bas du lit. » Et si l'obus était tombé sur la maison, il serait resté dans ce rêve où il se sentait d'une certaine manière plus au chaud, plus à son aise que dans la vie. En outre, la robe aux fourmis ne l'agaçait plus, au contraire, elle lui plaisait plutôt.

« Il est couché carrément à leurs pieds ! » Pachka ne dissimulait pas sa perplexité et sa colère. « Ils pourraient l'avoir récupéré déjà. »

Du côté de l'église bombardée soufflait un vent froid et coupant. Pachka semblait rentrer la tête dans les épaules, essayant de s'abriter derrière le col relevé de sa pelisse de mouton. Son profil mécontent rappelait à Sergueïtch une image révolutionnaire tirée d'un manuel d'histoire soviétique.

De nouveau ils se tenaient campés au bout du potager. Depuis le matin, Pachka affichait une mine renfrognée. Renfrogné, il l'était déjà quand il avait ouvert la porte, une heure plus tôt, aux coups frappés par Sergueïtch. Il ne l'avait pas invité à entrer. Certes, il s'était préparé rapidement et n'avait pas refusé de l'accompagner.

« Peut-être qu'il t'empêche de dormir, avait-il bougonné en chemin, mais moi, j'en ai rien à faire de lui ! Il reste là, tant pis. Tôt ou tard ils l'enterreront, lui feront des funérailles.

– Mais c'est un être humain ! répétait Sergueïtch dans le vœu d'expliquer son point de vue, sans regarder où il mettait les pieds de sorte qu'il trébuchait souvent. Un être humain doit ou bien vivre ou bien reposer dans une tombe.

– Il y reposera, avait rétorqué Pachka. Un temps viendra où tout le monde y reposera.

– Mais on pourrait pas descendre, le traîner au moins jusqu'aux arbres pour qu'on le voie pas ?

– Moi, pas question ! Ils n'ont qu'à y aller, ceux qui l'ont envoyé là-bas ! »

À la fermeté de sa voix, l'apiculteur avait compris que la conversation était en réalité inutile. Pourtant il avait insisté.

Il insistait encore alors qu'ils étaient là, debout sur la neige piétinée, au bord de la vaste étendue en pente.

« Passe-moi les jumelles ! » dit Pachka.

Il s'en servit pour observer durant deux bonnes minutes, tandis que ses lèvres esquissaient une grimace. Comme Sergueïtch, il n'aimait pas ce qu'il voyait, mais les idées que lui inspirait le spectacle étaient visiblement tout autres que celles de l'apiculteur.

« S'il venait de chez eux, c'est que c'est un "ukrop¹", déclara-t-il, se prenant à raisonner à haute voix. S'il y allait, c'est un des nôtres ! Si on était sûr que c'est le cas, on pourrait le dire aux gars de Karousselino, et qu'ils se débrouillent pour le récupérer la nuit. Mais il est couché en travers. Impossible de savoir vers où il marchait ou rampait. Au fait, Sergo, t'as entendu ce qui est tombé cette nuit ?

– Oui, acquiesça Sergueïtch.

– On dirait qu'ils ont touché le cimetière.

– Mais qui ça ?

– Ce que j'en sais... Tu me filerais un peu de thé ? »

Sergueïtch se mordit la lèvre. C'était gênant de refuser, Pachka était venu tout de même jusqu'ici à son appel, alors qu'il n'en avait aucune envie.

« D'accord, allons-y ! »

La neige broyée par les semelles des lourdes bottines se mit à crisser sous les pieds des deux hommes avec un bruit sec, comme du sable gelé.

Sergueïtch marchait en tête. Il marchait et réfléchissait : « Dans quoi mettre le thé pour Pachka ? Dans une boîte d'allumettes ? Il s'offenserait. Dans un pot de mayonnaise, il en faudrait trop. »

Sur le seuil, tous deux tapèrent des pieds sur le béton pour décoller la neige de leurs semelles.

Sergueïtch versa le thé malgré tout dans un pot de mayonnaise, mais sans le remplir entièrement, aux deux tiers seulement.

« Je te laisse encore les jumelles ou bien tu en as vu assez ? demanda Pachka en s'efforçant d'avoir l'air reconnaissant.

– Oui, laisse-les-moi », répondit l'apiculteur.

Ils se quittèrent cette fois-ci sur une note amicale.

Resté seul, Sergueïtch se rendit à la grange visiter les abeilles en hivernage. Il s'assura que tout allait bien. Puis alla au garage jeter un coup d'œil à sa vieille Tchetviorka. Il se demanda un instant s'il n'allait pas mettre le moteur en marche pour vérifier, mais s'effraya à l'idée de déranger les abeilles qui étaient derrière la cloison de bois : grange et remise étaient sœurs jumelles et partageaient presque le même toit.

Dehors, le précoce crépuscule d'hiver tombait déjà. Sergueïtch avait fait provision de charbon pour la nuit. Il en versa un demi-seau dans le poêle. Referma la porte, posa une casserole d'eau sur le dessus. Il aurait aujourd'hui pour dîner de la kacha de sarrasin salée. Après quoi il bouquinerait à la lueur

d'une bougie – il en avait beaucoup à présent. Plus que de livres. Tous ses livres étaient vieillots, des éditions soviétiques rangées dans le vaisselier, derrière la vitre, à gauche du service de table. Vieillots, mais faciles à lire, avec de gros caractères bien nets, et l'on comprenait tout car ils racontaient des histoires simples. Quant aux bougies, elles étaient dans l'angle. Deux caisses. Elles y étaient rangées en couches serrées, chacune séparée de l'autre par un papier ciré. Lequel était en lui-même un trésor. Avec lui on pouvait allumer un feu de camp même sous la pluie. Et même sous un vent d'ouragan. Une fois enflammé, rien ne pouvait l'éteindre. Quand l'obus était tombé sur l'église « de Lénine » – tout le monde l'appelait ainsi, parce qu'elle se dressait au bout de la rue du même nom –, l'édifice, en bois, avait brûlé. Sergueïtch s'y était rendu le lendemain matin, et dans l'appentis en pierre éventré par l'explosion, il avait découvert deux caisses remplies de cierges. Il les avait rapportées chez lui – d'abord l'une, puis l'autre. Ainsi le bien était-il retourné au bien, comme il est écrit dans la Bible. Durant combien d'années avait-il offert sa récolte de cire au prêtre de l'église ? Pour fabriquer des cierges justement. Il avait donné et donné, puis avait reçu ce présent du Seigneur. Pile au bon moment : l'électricité venait d'être coupée. Dans les temps difficiles, c'est aussi une sainte cause que d'éclairer la vie des hommes.

1. Terme originellement méprisant pour désigner les Ukrainiens pro-européens. Possible contraction de « ukrainsky oppozitsioner », mais le mot signifie également en russe « aneth ». Depuis, le terme a été repris par les Ukrainiens eux-mêmes. Un parti nationaliste l'a même adopté pour nom, comme acronyme de *Ukrainskoïé obedinenie patriotov* – Union des patriotes ukrainiens.

Après quelques jours tranquilles, sans vent, vint un soir plus sombre que d'habitude. Il ne vint pas tout seul, il fut porté par une agitation du ciel, invisible d'en bas dans l'ombre de l'hiver, où les nuées légères furent chassées par d'autres, pesantes celles-là, qui soudain déversèrent de gros flocons tout neufs et duveteux sur la terre couverte de vieille neige durcie par la sécheresse de l'air.

Sergueïtch, en bâillant, jeta dans le poêle une nouvelle provision de charbon à longue flamme puis éteignit le cierge jaune entre deux doigts. Il pensait avoir accompli tout ce qu'il fallait avant de dormir. Ne lui restait plus qu'à remonter la couverture jusqu'à ses oreilles et à sombrer dans le sommeil jusqu'au matin ou jusqu'au premier froid. Cependant le silence lui parut comme incomplet. Or, qu'on le veuille ou non, quand le silence n'est pas complet, on ressent le désir d'agir pour qu'il le soit enfin. Mais comment ? Sergueïtch était depuis longtemps accoutumé aux lointaines canonnades, lesquelles étaient devenues de ce fait une part importante du silence. Or voilà que la chute de neige – visiteuse autrement plus rare – les couvrait dehors de son bruissement.

Le silence, c'est vrai, est chose capricieuse, phénomène sonore personnel, chaque individu l'ajuste, l'adapte à sa mesure. Autrefois, le silence pour Sergueïtch était le même que pour les autres. Le bourdonnement d'un avion dans le ciel ou le chant d'un grillon s'introduisant la nuit par le vasistas en faisait facilement partie. Tous les bruits discrets, qui ne suscitent pas d'agacement ni ne font se retourner, deviennent au bout du compte des éléments du silence. Il en était ainsi autrefois du silence de la paix. Il en était devenu ainsi du silence de la guerre, où le fracas des armes avait évincé les bruits de la nature, mais à force de lassitude, était devenu coutumier, s'était comme glissé lui aussi sous les ailes du silence, avait cessé d'attirer l'attention sur lui.

Et Sergueïtch était à présent saisi d'une étrange inquiétude due à la neige dont la chute lui semblait trop bruyante. Étendu dans son lit, au lieu de s'endormir, il réfléchissait.

Il repensa au cadavre gisant dans la plaine. Mais cette fois-ci il fut tout de suite réconforté par l'idée qu'il ne le verrait plus désormais. Pareille neige en effet allait tout recouvrir, et tout recouvrir jusqu'au printemps, jusqu'au dégel. Et au printemps tout changerait, la nature se réveillerait, les oiseaux chanteraient plus fort que les canons ne pourraient tonner. Car les oiseaux chanteraient tout près, alors que les canons resteraient là-bas, dans le lointain. De temps à autre seulement, pour une raison mystérieuse, peut-être d'avoir trop bu ou trop peu dormi, les artilleurs expédieraient un ou deux obus sur le village, par accident. Une fois par mois, pas davantage. Et ces obus tomberaient là où il n'y avait déjà plus rien de vivant : sur le cimetière, dans la cour de l'église, sur le bâtiment depuis longtemps vide et sans fenêtre des anciens bureaux du kolkhoze.

Mais si la guerre devait se prolonger, il abandonnerait le village aux soins de Pachka et emmènerait ses abeilles – les six ruches – là où il n'y avait pas de guerre. Là où les champs n'étaient pas creusés de trous d'obus mais semés de fleurs sauvages ou de sarrasin, où l'on pouvait marcher aisément et sans peur dans la forêt, dans les prés et sur les chemins de traverse, un lieu habité où, même si les gens ne souriaient pas au premier venu, leur nombre et leur insouciance faisaient paraître la vie plus douce.

Penser à ses abeilles l'apaisa et en quelque sorte le rapprocha du sommeil. Il se rappela le jour, cher à sa mémoire et à son cœur, où il avait reçu pour la première fois la visite du maître du Donbass et de presque tout le pays, son ancien gouverneur, un homme compétent sous tous rapports, compétent et inspirant confiance, comme les vieux bouliers qui servaient au calcul. Il était arrivé en jeep avec deux gardes du corps. La vie alors était tout autre, paisible. Il s'en fallait de dix ans encore que n'éclatât la guerre, sinon plus. Les voisins avaient déboulé de chez eux, pour regarder avec jalousie et curiosité l'homme-montagne franchir le portillon et serrer la main de Sergueïtch dans son énorme pogne. L'un d'eux l'avait peut-être entendu demander alors : « Sergueï Sergueïtch, c'est donc toi ? C'est chez toi qu'on peut faire la sieste sur des abeilles ? Tu as inventé ce truc-là tout seul ? » « Non, ce n'est pas moi, je l'ai découvert dans une revue d'apiculture. Mais c'est moi qui ai fabriqué la couchette de mes mains ! » lui avait répondu fièrement l'apiculteur. « Eh bien, montre-nous ça ! » avait dit le visiteur de sa voix de basse, avec un sourire grave mais amical. Sergueïtch l'avait conduit au jardin où les six ruches étaient rangées par deux, dos à dos. Posés dessus : un panneau de bois et un mince matelas garni de paille.

« J'enlève mes chaussures ? » avait demandé le visiteur à son hôte. Celui-ci considéra les souliers de l'homme et resta médusé : à bout pointu, de forme très élégante, ils avaient des reflets nacrés, comme en ont parfois sous un soleil radieux les flaques d'eau éclaboussées d'essence, à cette différence que leur nacre avait plus de noblesse que des moirures de carburant. Elle brillait comme si l'air au-dessus eût changé de densité sous l'effet d'une forte chaleur, et perdu ainsi sa parfaite transparence, ajoutant à la couleur des chaussures et à leur forme une sorte de dimension supplémentaire, une vibration inattendue.

« Non, pourquoi les ôter ? » répondit Sergueïtch en secouant la tête.

– Quoi, elles te plaisent ? dit le gouverneur avec un sourire, forçant par ces mots le propriétaire des lieux à détacher son regard de la paire de souliers.

– Oui, bien sûr ! Je n'en ai jamais vu encore d'aussi belles, avoua Sergueïtch.

– Tu chausses du combien ? s'enquit l'autre tout à trac.

– Du quarante-deux. »

Le visiteur opina du chef et approcha les fesses de la ruche du milieu : au-dessous se trouvait un escabeau de bois. Il grimpa dessus et s'installa soigneusement sur la fine paille. Il s'allongea sur le côté droit, étira ses jambes avec précaution, puis regarda Sergueïtch, à la manière d'un enfant, comme un écolier un instituteur sévère.

« C'est mieux sur le dos ou sur le ventre ? demanda-t-il.

– Ce serait mieux sur le dos. La surface de contact avec les ruches sera plus grande.

– Bon, tu peux y aller, je vais dormir un moment. On t'appellera ! » dit l'ex-gouverneur en jetant un coup d'œil à ses gardes du corps, postés un peu à l'écart de l'installation apicole. L'un d'eux hocha la tête, pour signifier qu'il avait entendu.

Sergueïtch rentra dans la maison. Il alluma le téléviseur : l'électricité fonctionnait à l'époque. Il tenta de se distraire, mais il était incapable de détacher ses pensées du visiteur important et de ses chaussures. Une crainte vint le tarauder : pourvu que les pieds des ruches ne cèdent pas sous le poids du géant couché dessus ! Il prit du thé, mais son inquiétude quant à l'éventuelle fragilité des abris à abeilles qu'il avait fabriqués lui-même ne se dissipait toujours pas. Quand il les avait construits, il ne se souciait que du confort de leurs pensionnaires, mais ignorait encore qu'il fût bénéfique et salubre de dormir sur elles.

Cette fois-là le visiteur important lui laissa trois cents dollars et une bouteille de vodka en remerciement. À partir de ce jour, tous ceux qui n'aimaient guère Sergueïtch ou bien ne le remarquaient pas se mirent à le saluer comme si un archange l'eût effleuré de son aile !

Un an plus tard, aux premiers jours de l'automne également, le gouverneur revint le voir. Sergueïtch avait alors déjà bâti une tonnelle autour de la couchette. Si légère et pliable qu'on pouvait la monter comme la démonter en une heure. Il avait confectionné un matelas encore plus mince, pour que la paille n'étouffe pas la moindre vibration émise par les centaines de milliers d'abeilles.

Le visiteur paraissait fatigué. Il avait avec lui une dizaine de gardes du corps, et peut-être autant de voitures, garées le long de sa clôture, rue Lénine. Qui s'y trouvait, et pourquoi personne n'en sortait ? Sergueïtch ne le comprit pas. Le maître du Donbass passa cette seconde fois cinq ou six heures allongé sur les ruches. Au moment de repartir, non seulement il lui offrit mille dollars dans une enveloppe, mais il lui donna l'accolade, avec force, à la manière d'un ours. Comme s'il prenait à jamais congé d'un être cher.

« Bon, c'est terminé, avait conclu alors Sergueïtch. Pareille chance ne se reproduira plus. Il ne reviendra pas. »

Il avait plusieurs raisons de penser ainsi. L'une d'elles était tout à fait banale : dans toutes les bourgades un peu importantes on réclamait à présent de dormir sur des ruches. La concurrence devenait sévère. Or lui, Sergueïtch, ne se faisait aucune réclame. Certes, on savait au village qu'un ancien gouverneur était venu tout exprès, de Kiev même, pour faire un somme au-dessus de ses abeilles. On le savait et on le racontait aux amis, à la famille et aux gens d'autres villages qu'on connaissait. Si bien qu'avec une régularité que d'autres apiculteurs lui eussent enviée, des particuliers se présentaient à la porte de Sergueïtch pour dormir sur « les abeilles du gouverneur ». Sergueïtch n'augmentait pas ses prix, et offrait du thé au miel aux clients particulièrement aimables. Il parlait volontiers avec eux de la vie. Chez lui, il n'avait plus personne pour le faire : sa femme l'avait quitté en emmenant leur fille ; elles s'étaient sauvées toutes deux un jour qu'il s'était rendu au marché de gros de Horlivka. Elles l'avaient laissé le cœur en miettes. Mais il avait tenu bon. Il avait rassemblé toute sa volonté et n'avait pas permis aux larmes montées à ses yeux de rouler sur ses joues. Il avait continué à vivre. Une vie tranquille, à l'abri du besoin. Savourant l'été le bourdonnement des abeilles, et l'hiver le calme et le silence, la blancheur des champs couverts de neige et

l'immobilité du ciel gris. Il aurait pu passer ainsi le reste de sa vie, mais le sort en avait décidé autrement. Quelque chose s'était brisé dans le pays, s'était brisé à Kiev, là où il y avait toujours un truc qui n'allait pas. S'était brisé, et de telle manière que de douloureuses fissures s'étaient propagées par tout le pays, comme dans du verre, et que de ces fissures du sang avait coulé. Une guerre avait éclaté, dont la cause pour Sergueïtch, depuis trois ans déjà, restait brumeuse.

Un premier obus était tombé sur l'église. Et dès le lendemain matin les habitants avaient commencé à quitter Mala Starogradivka. D'abord les pères avaient envoyé mères et enfants chez des parents, qui en Russie, qui à Odessa, qui à Mykolaïv. Puis les pères eux-mêmes étaient partis, allant grossir les rangs, les uns des « séparatistes », les autres des réfugiés. Les derniers à avoir été emmenés, c'étaient les vieux et les vieilles. Avec des cris, des pleurs, des malédictions. Il régnait un vacarme effrayant. et puis soudain un jour, tout était devenu si calme que Sergueïtch, en sortant dans la rue Lénine, avait presque été assourdi par le silence. Ce silence-là était lourd, comme un bloc de fonte. Sergueïtch avait alors eu peur d'être le seul de tout le village à être resté. Il avait remonté prudemment la rue, en jetant un coup d'œil par-dessus les clôtures. Après une nuit de salves de canon, le silence était si écrasant qu'il avait l'impression de trimballer un sac de charbon sur son dos. Mais les portes étaient déjà barrées de planches. Certaines fenêtres obturées de panneaux de contreplaqué. Il avait marché jusqu'à l'église, ce qui représentait près d'un kilomètre. Il était passé sur la Chevtchenko et était revenu par cette rue parallèle. Les jambes en coton. Soudain il avait entendu un bruit de toux et s'était réjoui. Il s'était approché de la palissade derrière laquelle on toussait, et là, il y avait Pachka. Assis tranquillement dans la cour sur un banc. Une bouteille de vodka dans la main gauche, une papirosse dans la droite.

« Qu'est-ce que tu fais ? » lui avait demandé Sergueïtch.

Depuis l'enfance, ils ne se saluaient pas.

« Moi ? À ton avis ? Je devrais peut-être abandonner tout ça ? Ma cave est profonde. Je m'y planquerais au besoin. »

Tel avait été le premier printemps de la guerre. On en était maintenant à son troisième hiver déjà. Ça faisait presque trois ans que Pachka et lui maintenaient la vie dans le village. On ne pouvait tout de même pas laisser le village sans vie. Si tout le monde partait, personne ne reviendrait ! Alors

qu'ainsi, on était forcé de revenir. Quand c'en serait fini de la folie à Kiev, ou bien des bombes et des obus.

Deux nuits et deux jours avaient passé depuis la chute de neige. Sergueïtch ne sortait que pour aller quérir du charbon. La neige sous ses pieds crissait à présent d'autre manière. Il s'enfonçait mollement dans un tapis blanc tout neuf, qui n'était d'ailleurs guère profond. Mais une chose lui parut surprenante : il remarqua qu'en plusieurs endroits l'ancienne croûte durcie apparaissait à découvert. Bizarre qu'elle ne fût pas masquée par au moins cinquante centimètres de poudreuse. Mais il est vrai qu'il n'y avait pas eu de tempête. La neige était tombée simplement, libre et légère. Un vent rasant l'avait sans doute poussée plus loin, du côté de barrières naturelles où elle avait pu s'accumuler sous forme de congères. Mais le désir ne vint pas à Sergueïtch d'aller repérer celles-ci.

La bouilloire chantait sur le poêle. On n'éteint pas un poêle comme une gazinière, aussi la bouilloire dut-elle continuer à chauffer pour rien jusqu'à ce que son propriétaire l'en ôtât, saisissant la poignée brûlante en usant d'un vieux torchon de cuisine pour se protéger la main. Il versa l'eau dans une tasse en faïence marquée du logo de l'opérateur de téléphonie mobile MTS, et l'agrémenta d'une pincée de thé. Puis il souleva du plancher un bocal d'un litre de miel qu'il posa sur la table.

« Je pourrais inviter Pachka », songea-t-il en bâillant. Avant de se dire : « Bah, je suis bien comme ça ! Je ne vais pas aller le chercher à l'autre bout du village ! »

Le fait que « l'autre bout du village » se trouvât tout au plus à quatre cents mètres de sa maison ne changeait rien à l'affaire.

Il n'avait pas achevé sa première tasse qu'une explosion retentit non loin. Les vitres tremblèrent avec un tintement à fendre les tympanes.

« Ah ! les cons ! » lâcha-t-il avec amertume. Il reposa vivement la tasse sur la table, éclaboussant celle-ci de thé, et courut à la fenêtre la plus proche. Il vérifia qu'elle n'était pas fissurée. Non, intacte.

Il inspecta les autres fenêtres, toutes étaient sauvées. Il réfléchit : ne devrait-il pas aller voir où ça avait pété, et si une maison voisine n'avait pas été touchée ?

« Et puis on s'en fout ! L'important, c'est que c'est pas la mienne », conclut Sergueïtch au bout d'un instant, renonçant à l'idée. Et il retourna s'asseoir.

Si une seconde explosion avait succédé à la première, il en aurait été autrement. Il aurait alors filé à la cave, comme trois ans plus tôt, quand soudain, sans raison, bombes et obus s'étaient mis à pleuvoir sur Mala Starogradivka et ses environs.

Restaient encore deux heures avant que le soir s'annonce en ce mois de février. Et ça aussi, c'était surprenant. Le fait que l'obus fût tombé sur le village en plein jour ! À la nuit noire, on aurait compris : erreur de tir. Mais dans la journée... Ils étaient saouls ou quoi ? Ou bien ils s'ennuyaient dans le silence. Et puis qui étaient ces « ils » ? Ceux de Karousselino, ou bien ceux qui campaient entre leur village et Jdanivka ?

Sergueïtch dilua ses pensées amères dans du miel et s'en trouva un peu soulagé. Il versa le reste d'eau bouillante dans sa tasse. Sourit en regardant le logo « MTS »... Son portable gisait, tel un poids mort, dans le tiroir du vaisselier. Avec son chargeur. Quand le courant serait rétabli au village, il pourrait le recharger et vérifier s'il y avait du réseau. Mais si l'électricité revenait et qu'il y eût du réseau, une autre question se poserait : à qui téléphoner ? À Pachka ? S'il était besoin, il coûterait moins cher d'aller le voir à pied. D'ailleurs Sergueïtch ne connaissait pas son numéro. Quant à appeler son ex-épouse Vitalina... il faudrait qu'il choisisse bien ses mots à l'avance en vue de la conversation, mieux encore, qu'il les note par écrit, puis qu'il lise son papier avant qu'elle lui raccroche au nez ! Il pourrait l'appeler au moins pour s'enquérir des affaires de sa fille. Et si le dialogue s'établissait, poser également des questions sur la vie à Vinnytsia. Comment se faisait-il qu'il ne fût pas allé une seule fois rendre visite à ses beaux-parents ? Et qu'il ne fût d'ailleurs allé quasiment nulle part en quarante-neuf années d'existence. Nulle part excepté à Horlivka, Enakievo, Donetsk et trois ou quatre autres dizaines de villes et villages miniers où il était envoyé régulièrement en mission, avant sa mise à la retraite. Il avait occupé un poste important : inspecteur de la sécurité. Il avait visité certaines mines jusqu'à vingt fois, sinon plus. Il en avait tant respiré, de leur sécurité, qu'à quarante-deux ans il s'était retrouvé avec une pension d'invalidité. La silicose, c'est du sérieux. Et le fait qu'elle soit très répandue parmi ceux qui travaillent et ont travaillé sous la terre la rend un peu pareille à la grippe. Les gens toussent, bon, et après ?

Des coups de poing furent frappés à sa porte.

Sergueïtch sursauta, et tout de suite rit de sa frayeur : qui ça pouvait-il être ? ils n'étaient que deux au village.

Il ouvrit, et se trouva face à Pachka, pâle comme un mort, le visage ravagé de tristesse.

« Ce serait-il sa maison ? » pensa-t-il avec effroi.

« Chez les Krassiouk, la moitié de la baraque et la grange ont été emportées ! annonça l'ennemi d'enfance d'une voix tremblante.

– Hum... » fit Sergueïtch avec compassion, en invitant son visiteur à entrer.

Il l'installa à la table, lui servit du thé et lui donna une cuiller pour l'inciter à prendre du miel.

Sergueïtch comprenait la terreur éprouvée par Pachka : les Krassiouk vivaient à une maison de chez lui. Autrement dit, si l'explosion avait eu lieu là-bas, il n'avait plus de fenêtres, c'était certain.

« Sergo, je vais dormir chez toi cette nuit, d'accord ? dit Pachka en levant les yeux sur le maître de maison.

– Pas de problème. Mais qu'est-ce qui s'est passé là-bas, c'est tombé aussi sur ta maison ?

– Les vitres, soupira Pachka. Toutes ! J'ai eu du pot : un éclat m'a volé au ras du visage et est allé se fiche dans le buffet. J'étais en train de dîner, purée de patates au lard. »

Il se tut soudain et regarda prudemment son interlocuteur dans les yeux. Et Sergueïtch comprit la raison de cette pause : Pachka venait d'avouer malgré lui qu'il ne manquait pas de nourriture. Or tout récemment encore il se plaignait de n'avoir rien à manger ! Sergueïtch sourit en pensée, mais n'en montra rien. À l'heure présente, il plaignait malgré tout son ennemi d'enfance : une maison froide, par moins douze degrés dehors. Si la baraque restait vingt-quatre heures sans fenêtres, il faudrait trois jours pour la réchauffer.

« Bien, dit-il. Tu vas passer la nuit ici, mais il faut bien remettre des vitres à tes fenêtres, autrement tu devras carrément déménager chez moi !

– Mais où je vais les prendre ?

– Tu n'es pas bien malin, dit l'apiculteur sans méchanceté. Tu as la paresse de réfléchir. Quand un gars a le cœur qui flanche, ou bien on l'enterre ou bien on cherche d'urgence un donneur. Quoi, tu n'as jamais lu les journaux ?

– Pourquoi tu dis ça ? » Des notes de méfiance résonnaient dans la voix de Pachka. « Quel donneur ?

– Bon, moi, j’ai les outils. » Sergueïtch à présent raisonnait à haute voix. « Réfléchissons : quelle maison est encore intacte au village, mais n’a plus d’occupants ? »

Pachka se sentit tout content. Content d’avoir compris ce que méditait Sergueïtch.

« Klava Jivotkina ! Elle est morte avant la guerre ! » se rappela-t-il, mais sur-le-champ l’enthousiasme s’éteignit dans ses yeux. « Mais c’est une vieille chaumière qu’elle avait, les fenêtres sont minuscules. Il en faudrait des plus grandes... Peut-être que la maison d’Arzamian conviendrait.

– Mais lui, il est mort ? demanda Sergueïtch, sur la réserve.

– Bah, je sais pas, répondit Pachka, hésitant. Il est parti, ça c’est sûr. À Rostov, je crois. Il est pas russe, tu vois, mais il est pas ukrainien non plus. Il est arménien !

– Et alors ? Il vivait ici, donc il est des nôtres. Réfléchis encore. Sinon, s’il revenait, comment je pourrais le regarder dans les yeux ?

– Les Serov ! s’exclama Pachka, réjoui. C’est parfait ! Ils ont été tués par une bombe. Tous, avec leurs enfants.

– Oui. » Sergueïtch acquiesça de la tête, se rembrunit et poussa un profond soupir. Il se rappelait que les Serov avaient été les premiers à se ruer hors du village, sans même attendre la fin du bombardement. Et c’est alors qu’ils s’éloignaient, déjà dans la campagne, que la bombe s’était abattue sur eux. Elle était tombée pile sur leur Volga. Les décombres de la voiture étaient encore là-bas, sur la route de terre, non loin des dernières maisons.

« Bien. » Sergueïtch leva les yeux sur son hôte. « On termine le thé et on y va ! Je pense qu’on aura réglé ça avant ce soir. J’ai un excellent coupe-verre. »

La reconnaissance de Pachka pour les vitres remplacées et la nuit passée chez Sergueïtch avait ses limites. Il avait laissé à celui-ci ses jumelles pour un certain temps encore. Mais quant au lard dont il avait fait mention quand il était venu réclamer de l'aide, il n'en avait pas proposé à l'apiculteur. Pas le moindre morceau. Or Sergueïtch se languissait de lard. Enfin, le terme est un peu fort : si Pachka n'avait pas évoqué ses patates au lard, Sergueïtch n'y aurait pas repensé. Mais en froide période de guerre, à la lueur des cierges et sans électricité, toute évocation des menues joies passées éveille nostalgie et désir. Si Pachka, au lieu de lard, avait parlé de gardon de mer ou d'autre poisson séché, Sergueïtch eût souffert de se rappeler maintenant leur existence, ou plutôt leur absence. Mais l'absence chez Sergueïtch était presque totale et sans fin. On aurait pu infiniment énumérer tout ce qu'il n'avait plus ni sous la main ni dans sa cave. Ce qui était présent en revanche, on pouvait facilement le nommer : miel, vodka, ratafia maison, remèdes à base de pain d'abeilles et autres bonheurs apicoles. Une bouteille de « cognac » Octobre était encore rangée quelque part, mais il ne se rappelait pas où. Il l'avait déjà cherchée deux ou trois fois, mais en vain. Eût-il été aussi bavard que Pachka, il se serait vu contraint depuis longtemps de partager toutes ses réserves avec son ennemi d'enfance. Au reste, il n'avait plus trop envie de penser à lui comme à un « ennemi ». À chaque nouvelle rencontre, même s'ils se querellaient, Pachka lui semblait plus proche et plus compréhensible. Ils étaient à présent un peu comme deux frères, même si, Dieu merci, ils n'étaient pas de la même famille.

Quelques coups discrets furent frappés à la porte.

« Eh ! Il suffisait d'aider le bonhomme pour qu'il devienne tout de suite plus poli », songea Sergueïtch avec un sourire.

Il prit le cierge allumé posé sur la table et gagna le couloir.

Il déverrouilla et ouvrit la porte, pour se retrouver face à l'obscurité et à une silhouette dont le visage n'était pas celui de Pachka : il était plus jeune, avec des yeux anxieux où se reflétait la flamme de la bougie.

Sergueïtch se figea, saisi de surprise. Et tandis qu'il demeurerait ainsi immobile, il observa que l'inconnu auquel il venait d'ouvrir sa porte était en

tenue de camouflage et qu'une mitraillette à canon court pendait, tête en bas, à son épaule.

« Veuillez m'excuser... il est tard... et sans prévenir... », commença l'inconnu avec dans la voix un certain embarras empreint de courtoisie.

Sergueïtch conclut que l'homme n'était certainement pas venu pour le tuer ou le voler. Autrement, il ne se serait pas excusé. Il soupira et tendit sa main gauche tenant le cierge en direction du visiteur intempestif. Il découvrit alors que celui-ci était encore un tout jeune homme, de vingt-deux ou vingt-trois ans.

« Je peux entrer ? demanda l'autre.

– Eh bien, si tu te déchausses et que tu laisses ta ferraille dans le couloir ! », répondit Sergueïtch d'un ton faussement bourru, bien qu'il eût senti aussitôt que sa voix risquait de trembler, s'effrayant d'avoir l'air de donner l'ordre à un soldat de déposer son arme.

« Je peux me déchausser, dit le gars en treillis. Mon arme, je n'ai pas le droit de la laisser.

– Bon, ça ira comme ça. »

Sergueïtch referma la porte derrière son visiteur, au verrou et au crochet, tout en jetant un coup d'œil aux hautes bottines posées contre la cloison.

Une fois dans la pièce, il invita l'inconnu à s'asseoir à la table.

« Une petite vodka, peut-être ? proposa-t-il par politesse, tout en se reprochant aussitôt cet inutile élan d'hospitalité.

– Non, merci, répondit le garçon. Je préférerais du thé.

– Je vais t'en servir. »

Sergueïtch eut l'impression qu'une seule bougie n'était pas suffisante pour deux personnes attablées. Il en sortit deux autres. Les alluma. Il triplait ainsi l'éclairage, pour ainsi dire.

« Je vais te servir du thé », répéta-t-il en dévisageant son visiteur, pour s'assurer qu'il n'avait pas raté quelque chose à la lueur de l'unique cierge.
« Comment tu t'appelles ?

– Petro.

– Tu viens d'où ?

– De Khmel'nitski.

– Je vois. » Sergueïtch fit mine, par l'intonation de sa voix, d'avoir saisi un détail important. « Tu es donc de l'armée ukrainienne ? »

Le gars acquiesça de la tête.

« Artilleur ? » demanda prudemment le maître de maison.

L'autre fit signe que non.

« Et vous, comment vous appelez-vous ? demanda-t-il.

– Moi ? Sergueï Sergueïtch, ou Sergueïtch pour faire simple. Et toi, c'est Piotr, sans doute, et pas Petro ?

– Non, c'est bien Petro. C'est ce qui est écrit dans mon passeport.

– Moi, dans mon passeport, c'est Sergui Serguiovitch, à l'ukrainienne, mais dans la vie, c'est Sergueï Sergueïtch. La belle différence !

– Vous ne devez pas être d'accord avec votre passeport, supposa Petro.

– Avec le passeport, si, je suis d'accord, mais avec la manière dont il me nomme, non.

– Eh bien moi, je suis d'accord avec les deux », pouffa le visiteur nocturne.

Il avait un rire léger, désarmant. Bien que son arme fût à présent pendue au dossier de sa chaise.

« C'est peut-être que ton nom de passeport et ton nom dans la vie coïncident, voilà pourquoi tu es d'accord, déclara Sergueïtch, pensif. Si c'était le cas aussi pour moi, je ne serais pas en bisbille avec mes papiers. Mais dis-moi, pourquoi viens-tu me voir, Petro ? Tu as besoin de quelque chose, peut-être ?

– Ouais. J'ai eu envie de faire connaissance. Je vous observe depuis plus d'un an déjà, et je ne connais pas votre nom.

– Comment ça, tu m' observes ? demanda Sergueïtch, étonné.

– À la jumelle. » Le gars hésita un instant. « On doit surveiller le village. Je serais bien venu plus tôt, mais dans la journée c'est dangereux, et la nuit on nous l'interdit également, même s'il y a moins de risque.

– Mais quel danger on représente, nous, dans la journée ?

– Vous, personnellement, aucun, mais les snipers qui nous bousillent les nerfs, quand ce n'est pas la tête – un énorme. La dernière fois, il y a trois jours, ils tiraient depuis l'église.

– Mais personne ne vient ici ! déclara Sergueïtch avec assurance. J'aurais repéré des traces. Je ne reste pas enfermé tout le temps chez moi !

– Quatre morts en un an, et trois blessés », dit Petro calmement.

Il se gratta derrière l'oreille. Puis d'un geste un peu gauche posa sur la table une cagoule verte qui pouvait être en laine.

Sergueïtch prépara le thé, en servit à l'hôte imprévu, puis s'en versa une tasse.

« Et comment ça va là-bas, chez vous, en Ukraine ? demanda-t-il. Il y a du lard pour tout le monde ?

– Pour tout le monde, oui. » Le jeune homme ne put réprimer un sourire. « Et j'en ai ma part. Les volontaires nous ravitaillent. Et dans le pays, c'est comme d'habitude. Tantôt ça brigande, tantôt ça rebaptise les rues et les villes. Mais on dit qu'après la guerre tout ira mieux ! On pourra aller à l'étranger sans autorisation.

– Ouais, enfin, ceux qui seront encore en vie », grimaça Sergueïtch, mais il se reprit sur-le-champ. On aurait pu croire qu'il souhaitait la mort de quelqu'un. Il décida de changer de sujet. « Qu'est-ce donc qu'on rebaptise ?

– Quoi, vous n'êtes pas au courant ? » Petro ouvrit grands les yeux, son sourire dévoila de fortes dents. « Mais c'est vrai, vous n'avez pas l'électricité ! Donc, pas de télé.

– De l'électricité, on n'en a plus depuis un moment, c'est sûr, opina tristement le maître de maison. Ils vont peut-être la rétablir ?

– Maintenant, j'en doute. Trop dangereux. Et puis pour vous, mieux vaut ne pas regarder la télé, c'est un coup à vous détraquer les nerfs.

– J'ai des nerfs d'acier, ils ne risquent rien, se vanta Sergueïtch. J'ai travaillé comme inspecteur de la sécurité du travail dans les mines. Tu sais ce que ça veut dire ? »

Du respect apparut dans le regard du jeune homme.

« Et toi-même, dans quoi tu bossais ?

– Dans le tourisme. Je voulais partir m'installer en Crimée, construire un petit hôtel.

– Eh bien, c'est trop tard pour ça, dit Sergueïtch avec un geste fataliste. Quant à moi, je n'y suis jamais allé, en Crimée. Mais j'ai toujours eu envie de passer du temps à la mer, lézarder sur la plage, revenir bronzé... J'ai un ami là-bas : nous avons fait connaissance lors d'un congrès d'apiculture. Un Tatar. Ahtem Mustafayev. Apiculteur lui aussi. Il m'a invité à venir le voir, mais l'occasion ne s'est pas encore présentée...

– Allons, elle se présentera un jour ! dit Petro dans le vœu de consoler son hôte.

– Peut-être... » acquiesça celui-ci. Brusquement son regard s'assombrit, comme si un détail désagréable lui revenait en mémoire. « Et pourquoi vous n'enlevez pas le corps qui est dans la plaine ? Il est pourtant tout près de chez vous !

– Lequel ? Celui en treillis ? »

Petro semblait soudain tendu.

« Eh bien oui ! La neige l'a peut-être déjà recouvert. Je n'ai pas regardé hier.

– Non, elle n'a rien recouvert. » Le jeune homme soupira. « Le vent a chassé les flocons. Il n'est pas des nôtres. Et envoyer des hommes le chercher, c'est trop dangereux. Là-bas dans le champ, il y a des mines sous la neige, et le cadavre lui-même peut être piégé. Que les "sépars" le récupèrent ! Il est des leurs, ce gars.

– Ils iront le ramasser, et vous leur tirerez dessus à la mitrailleuse, c'est ça ? demanda Sergueïtch d'un ton acerbe.

– S'ils se pointent sans arme avec un drapeau blanc, ils peuvent bien le reprendre.

– Sans blague ? Mais eux disent que ce n'est pas un de leurs combattants, confia Sergueïtch qui aussitôt regretta ce qu'il venait de dire.

– Et quand donc avez-vous parlé avec eux ? »

Petro cligna les paupières et son regard devint froid et hostile.

« Ce n'est pas moi, c'est Pachka, mon voisin de la rue Chevtchenko. Ils sont venus chez lui, alors il leur a posé la question.

– Je vois, grogna le soldat, comme s'il venait de tirer des conclusions. Bon, s'il n'est pas des leurs ni des nôtres, c'est qu'il est de la "troisième force".

– Et qu'est-ce que c'est que cette troisième force ?

– Allez savoir ! Chez nous, on dit que ce sont des anonymes qui se battent avec nous contre eux. Et chez eux, on dit le contraire : qu'ils sont avec eux contre nous. Ça pourrait être des sortes de forces spéciales qui sont à la fois contre eux et contre nous. C'est pourquoi nous, on est ravis quand ils leur descendent quelqu'un là-bas, et qu'eux, ils claironnent quand tout à coup un de nos blindés à l'arrière se prend un tir de lance-grenade...

– Tu voudras peut-être emporter du miel avec toi ? proposa Sergueïtch.

– Mais je ne suis pas encore parti. » Petro esquissa un sourire gêné. « Je n'ai pas besoin de miel. Sauf ici, pour le thé.

– Oui, oui, bien sûr », bredouilla Sergueïtch.

Un silence s'instaura de nouveau, mais l'apiculteur n'avait plus envie de le rompre. Quelques minutes plus tard, cependant, il en revint à la rebaptisation des rues.

« Qu'est-ce qu'on donne comme nouveaux noms ? demanda-t-il presque dans un murmure.

– Eh bien si c'est une rue Marx ou Lénine, on l'appellera rue Bandera ou bien du nom d'un écrivain.

– D'un écrivain c'est mieux, déclara Sergueïtch. Au fait, nous prenons le thé en ce moment rue Lénine.

– Quand la guerre sera finie, on la rebaptisera forcément, affirma Petro.

– Et si je veux choisir moi-même le nouveau nom ?

– Ce sera possible, mais il faudra décider avec les autres habitants. Puis s'adresser au conseil local.

– Ce n'est pas demain la veille, grogna Sergueïtch. Oh non...

– Bon, je vais y aller, tout de même. » Petro décrocha la mitraillette du dossier de chaise, la pendit à son épaule. De la main gauche il ramassa la cagoule sur la table, tandis qu'il plongeait la droite dans la poche de sa grosse veste de camouflage pour en tirer une grenade RGD-5. Il la posa à côté de sa tasse.

« C'est pour vous, dit-il avec un regard empreint de respect pour le maître de maison. C'est embarrassant de se présenter chez quelqu'un sans rien à offrir... les mains vides...

– Bien, mais... fit Sergueïtch, interloqué. Qu'est-ce que je vais en faire ?

– Pour vous défendre. Si elle ne vous sert pas, après la guerre, vous l'enterrez dans le jardin. Et puis, si vous voulez, je peux recharger votre portable. Nous avons un générateur puissant, il alimente même une machine à laver ! »

Sergueïtch se trouva d'abord désarmé, mais un instant seulement. Il sortit appareil et chargeur du tiroir du vaisselier et les tendit à Petro.

Le soldat se leva et fourra le tout dans la poche de sa veste. Une fois debout, avant de s'éloigner de la table, il plongea une cuiller dans le pot de miel et l'enfourna dans sa bouche. Puis la lécha avidement.

« Si vous avez besoin d'aide, attachez un chiffon blanc à une branche d'arbre dans le jardin. Qu'il soit bien visible ! » dit-il au maître de maison avant de se fondre dans l'obscurité.

« Un chiffon blanc ? » murmura l'apiculteur.

Il referma la porte. Éteignit deux des trois cierges. S'étonna que cette conversation impromptue avec un militaire eût amélioré son humeur. Comme s'il avait été distrait par une intéressante émission de télé.

« Un bon garçon, songea-t-il en regardant la grenade. J'aurais dû l'interroger davantage sur l'actualité. »

Depuis son réveil, Sergueïtch avait dans la tête un bourdonnement atroce. À la grimace déformant son visage, on eût pu croire que tous ses organes internes le faisaient souffrir, de manière concertée. Il avait déjà bu de l'eau froide de la bouilloire, avait tenu une cuiller de sucre dans sa bouche jusqu'à ce qu'il eût fondu. Peine perdue. Son regard courroucé revenait sans cesse à la table sur laquelle, depuis minuit, trônait une bouteille ouverte de vodka du commerce, un verre à alcool posé à son côté. Quelle mouche l'avait piqué de vouloir fêter la visite inopinée du soldat ?! Heureusement qu'il n'avait pas commencé avant que son hôte fût parti dans la nuit. Enfin, pas dans la nuit, mais dans le soir tombé. Si le gars avait bu la même chose, pas sûr qu'il eût réussi à regagner sa casemate ! Le bourdonnement, cependant, était toujours si présent que Sergueïtch en gémit. Il éprouvait autant de douleur que de colère. Combien avait-il vidé de godets ? Cinq tout au plus. Par conséquent, ce n'était pas lui le coupable de son horrible état. C'était la vodka la fautive – elle se révélait frelatée. Il l'avait pourtant achetée avant la guerre, à l'épicerie du village. Que faire à présent ? Pas de médicaments. Pas de médecin. Juste les remèdes produits par la ruche. L'épicerie était fermée depuis belle lurette. Il ne pouvait même pas aller insulter la vendeuse qui lui avait fourgué ce poison.

Sergueïtch fouilla dans le vaisselier et en tira une boîte de remèdes « apicoles ». Il ouvrit un petit pot de pain d'abeille fortement tassé. Il en détacha une boulette à l'aide d'une cuiller, qu'il jeta dans une tasse. Il y ajouta de l'eau de la bouilloire et une cuillerée de miel. Il touilla le mélange jusqu'à ce qu'il fût homogène, puis le but à lentes gorgées.

Apparemment, c'était efficace. Soit que le bruit dans son crâne eût diminué, soit que ses idées eussent gagné en cohérence, et fussent à présent plus compréhensibles. La première qui lui vint aussitôt l'effraya : « La grenade, où est-elle ? »

De nouveau il considéra la table, d'un œil non plus furieux mais inquiet. Le cadeau du soldat n'y était pas.

Il ouvrit les tiroirs du vaisselier : là non plus. Il se mit à arpenter nerveusement la pièce, fouilla sous l'oreiller, dans les coins. Il inspecta même

le seau à charbon. Et enfin comprit qu'il avait dû sortir dans la cour pendant la nuit.

Le temps qu'il marche sur ses propres traces et finisse d'explorer la grange, son mal de tête s'était apaisé.

« Je vais la retrouver. Je n'ai pas pu la fourrer bien loin », se dit-il, se donnant ainsi permission de retourner dans la maison.

Mais une fois rentré, une nouvelle inquiétude s'empara de lui. La paire de jumelles posée sur l'appui de fenêtre lui rappela le cadavre gisant dans la plaine.

« Il faut le récupérer ! » décida-t-il, et il sentit sa poitrine se gonfler d'une surprenante audace.

Emportant les jumelles, il ressortit et gagna le bout du potager. Il porta les oculaires à ses yeux. Le mort était toujours étendu dans la même position, la nuque tournée vers Mala Starogradivka, autrement dit, vers lui, Sergueïtch.

Il revint s'asseoir un instant à la table. Griffonna un mot :

Pachka ! Je m'en vais voir le macchabée, j'essaierai de le recouvrir d'un peu de terre. Si je suis tué, n'attends pas pour aller me récupérer. Enterre-moi à côté de mes parents. Et alors tout ce qui se trouve dans la maison, ce sera à toi ! Adieu !

Une dizaine de minutes plus tard, Sergueï Sergueïtch, plié en deux, se hâtait vers le bas du champ recouvert de neige. Dans sa main droite, protégée du froid par une moufle, il tenait une pelle de sapeur. Plus il avançait vers le pli de terrain au-delà duquel s'amorçait un autre champ identique, mais à pente ascendante, plus il sentait sa peur grandir. Quand il eut atteint l'enfoncement comblé par la neige – voilà où celle-ci dégringolait, à peine tombée sur son potager –, il regarda en l'air. Le ciel était descendu si bas qu'on aurait dit le plafond d'un gymnase d'école plongé dans l'ombre. L'obscurité du soir butait contre la blancheur de la neige, donnant à celle-ci une teinte grise. Sergueïtch aimait le gris depuis toujours. Mais à présent, cette couleur ne le réjouissait pas. Il songea brusquement qu'il portait des vêtements sombres et que, sur la neige – qu'on fût à présent au matin ou dans la journée –, il formait une grosse tache, visible de n'importe quel sniper, aussi visible que le mort vers lequel il progressait.

Il poursuivit son chemin en rampant sur la neige durcie, prenant seulement appui de temps à autre sur ses genoux afin de propulser plus rapidement vers l'avant son corps fatigué.

Arrivé près du cadavre, il s'assit. Reprit son souffle. Se retourna vers la partie de terrain qu'il venait de franchir. Celle-ci se fondait dans les ténèbres. Même les arbres de son verger les plus proches, l'apiculteur ne pouvait les discerner.

Il s'allongea sur le côté, le visage à hauteur de la nuque du mort, ôta ses moufles puis palpa et inspecta toutes les poches de la tenue de camouflage gelée. Il glissa même la main dans les poches intérieures et dans celles du pantalon également. Toutes étaient vides. Aucun papier, pas de téléphone. Il se pencha par-dessus le cadavre, et remarqua un petit anneau d'or à l'oreille livide qui semblait écouter le ciel. « Un minet », ricana Sergueïtch cependant que son regard s'arrêtait sur la main du défunt, serrée sur le canon d'une mitraillette. L'arme, à dire vrai, à part le canon, disparaissait tout entière sous la croûte de neige, qu'un autre objet soulevait, juste à côté, formant une bosse d'une vingtaine de centimètres de haut.

« Serait-ce un sac ? » se demanda Sergueïtch. Il rampa par-dessus le corps, entama la bosse d'un coup de pelle et découvrit le flanc d'un sac à dos bleu ciel qui n'avait rien de militaire. Il empoigna une des bretelles, tira vers lui.

Dans un craquement, muscles tendus pour vaincre la résistance, il parvint à extraire l'objet de sa gangue de neige, et se rendit compte alors qu'il devait peser dans les cinq ou six kilos. Il jeta un coup d'œil dedans. Il y avait là des paquets de bonbons de différentes sortes. Des « Pavots rouges », il les reconnut tout de suite à leur emballage – on vendait les mêmes à l'épicerie du village. Il plongea la main à l'intérieur pour atteindre le fond. Des bonbons pris dans la glace. Et à part ça, rien.

« Il aimait le sucré, faut croire... » pensa Sergueïtch.

Il tourna les yeux vers le mort. Il l'imagina rampant ou marchant en ce lieu. À l'évidence, il se hâtait en direction de la ligne d'arbres. Par conséquent, sa blessure devait se trouver du côté gauche. Mais il était étendu justement, flanc gauche tourné vers le ciel. Sergueïtch examina plus attentivement le corps, sans découvrir de blessure mortelle.

« C'est donc que la balle l'a touché à droite », se dit-il, et il regarda vers Mala Starogradivka pour comprendre d'où on avait pu tirer.

Il renfila les moufles sur ses mains engourdis de froid, et tenta de creuser la neige à la pelle, mais la surface durcie était solide, et il n'y avait presque pas de neige au-dessous, juste la terre gelée. Il comprit qu'il ne réussirait à recouvrir le cadavre ni de neige ni de terre. Il promena alors la pelle sur la croûte blanche, comme il l'aurait fait avec un couteau. Il en découpa ainsi un

carré qu'il prit dans ses mains. C'était lourd. Il entreprit de détacher d'autres plaques autour du mort et d'en recouvrir celui-ci en les empilant. La construction, d'abord instable, des morceaux s'en échappant constamment, devint peu à peu plus solide et plus sûre.

« Bon, ça suffit ! » déclara enfin l'apiculteur, harassé. Il tourna la tête pour juger du travail accompli : il avait découpé quinze à vingt mètres de cette couche de glace. Toute cette masse, par conséquent, pesait à présent sur le défunt. Elle l'écrasait, mais le protégeait également et des regards, et des corbeaux affamés que seul le froid, sans doute, avait empêchés pour le moment d'arriver jusqu'à lui et de lui crever les yeux à coups de bec.

Sergueïtch rampa jusqu'au bas de la pente. Là, il sentit une pesanteur dans ses jambes. Son pantalon était entièrement gelé. Et ses pieds refusaient d'obéir. Le retour se révélait plus difficile, la pelle dans une main, le sac dans l'autre. Il était douloureusement essoufflé, la crise de toux menaçait.

Il reprit haleine dans le creux de terrain, mais quand enfin il atteignit son potager, il fut saisi d'une crampe au mollet. Il poursuivit en rampant sur sa propre terre, vers le jardin et la maison, comme un blessé. Ce n'est qu'une fois parvenu au portillon séparant cour et jardin qu'il se remit debout.

Il ouvrit toute grande la porte qu'il avait pris soin de ne pas verrouiller, à l'intention de son ami-ennemi. Autrement, comment Pachka aurait-il lu son message s'il était venu à être tué ?

Il ôta dans un craquement sa veste gelée et retira aussi son pantalon. Une fois déshabillé, il eut froid. Il versa dans le poêle un demi-seau de charbon. Y jeta également le mot destiné à Pachka. Passa des vêtements secs. Posa deux chaises, dossiers tournés vers le poêle. Sur le dossier de l'une, il mit sa veste à sécher, sur celui de l'autre son pantalon. Et ses bottines, juste devant la porte de l'appareil de chauffage.

« Et si je buvais un coup maintenant pour me réchauffer ? » songea-t-il. Mais il n'eut pas envie de sortir le ratafia au miel, quant à la vodka, elle lui avait déjà donné une leçon. Il ne pourrait plus s'en servir désormais que pour se frictionner, mais certainement pas pour un usage interne. À moins d'en offrir à Pachka, s'il faisait une connerie – en guise de punition.

Toute la journée suivante, Sergueïtch la passa au lit, à s'écouter, comme on prête l'oreille à son enfant tombé malade. Même sa propre toux lui semblait celle d'un autre, comme s'il s'était pour un temps scindé en deux moitiés : l'une souffrante, l'autre guérissante. Ça lui était arrivé plus d'une fois. Il en va ainsi généralement de tous ceux qui vivent seuls. Il était bien déjà à la fois le cuisinier et le convive. L'homme de ménage, et celui que la propreté des lieux enchantait.

Certes, pour pouvoir rester couché, il dut, tout brisé qu'il fût par l'épreuve de reptation de la veille dans le froid, aller quérir assez de charbon pour la journée entière, et faire provision d'eau au puits.

Ainsi se prépara-t-il à son projet d'inactivité, avec méthode et sérieux, comme un homme ne comptant jamais sur l'aide de personne. C'est qu'il était responsable de sa santé, non seulement devant lui-même, mais aussi devant les abeilles ! Qu'il lui arrive quoi que ce soit, et elles périraient dans toute leur multitude, or l'idée de devenir, même contre sa volonté, l'assassin de centaines de milliers d'âmes abeillines lui était absolument intolérable. Pareil péché, pareil poids le rattraperaient même au-delà de la mort, où qu'il puisse atterrir après son dernier souffle. Le rattraperaient et de toute manière lui interdiraient le repos : l'obligeraient à mourir encore et encore, pour chaque abeille morte par sa faute, qu'il s'agît d'un faux-bourdon ou d'une reine – peu importe. Et il devrait, lui, tout mort qu'il serait déjà, mourir et mourir sans fin, jusqu'à toucher ce fond infernal de la mort au-dessous duquel personne ne pouvait descendre !

Il resta allongé jusqu'à l'heure du déjeuner, au chaud et dans le doute. Puis la chaleur l'emporta sur le doute, et déjà son corps se remettait du grand froid de la veille, se réchauffait, reprenait de nouvelles forces après en avoir tant dépensé.

Parfois il s'abandonnait à la somnolence, parfois il somnait dans le sommeil. Il se réveillait pour de nouveau fermer les yeux. À un moment, il commença d'avoir si chaud en dormant qu'il rêva qu'il était couché avec Vitalina sous la couverture. Et que son corps brûlant faisait naître en lui la fièvre et l'incitait à l'amour. Et le désir d'amour lui vint dans son sommeil, au

point qu'il se tourna même sur le côté, pour faire face à sa femme. Il voulut la prendre dans ses bras et la serrer contre lui. Il tendit la main vers elle, et s'éveilla. Et là, rêve ou réalité, des larmes perlèrent à ses paupières closes. Peut-être sous la douleur des souvenirs, peut-être sous l'effet d'un apitoiement sur lui-même qui ne pouvait se manifester qu'ainsi, dans le sommeil. Hors des limites de celui-ci, dans sa vie réelle, il ne voyait pas de motifs de se plaindre. Tout allait bien chez lui, tout était sous contrôle. Bon, peut-être pas tout, mais presque.

Une autre fois, dans l'après-midi, après avoir bu du thé au miel et s'être recouché, il rêva qu'il dormait sur les ruches. Les six assemblées pour former couchette.

Et il lui sembla alors qu'il n'était pas seul avec ses abeilles. Il lui sembla que quelqu'un d'autre était là, à côté. Et dans son rêve il ouvrait les yeux, relevait la tête. Et quelle beauté autour de lui ! Les branches des arbres verdoyants jouaient avec le soleil, au-dessus de sa tête pendaient des pommes juteuses, des Antonovka. Il regarda de l'autre côté, et vit là, assis dans un fauteuil de pêche pliant, l'ancien gouverneur occupé à lire un livre. Il lisait et riait de temps à autre, comme si le livre l'amusait. Le gouverneur s'aperçut que l'apiculteur avait ouvert les yeux. Il le salua d'un hochement de tête amical. Sergueïtch comprit alors que son hôte désirait lui aussi s'allonger un moment sur les ruches. Il se leva, arrangea le mince matelas. Nota la présence des gardes du corps, un peu en retrait, sous le prunier. Debout, silencieux, regardant le dos de leur patron.

« Oh, pardonnez-moi, dit Sergueïtch en rêve au visiteur important. Je ne vous ai même pas entendu approcher.

– Aucune importance », répondit l'autre en haussant les épaules, et un sourire lourd, lourd, de près d'un kilo, naquit sur son large visage. « Tu peux y rester encore un peu si tu veux.

– Non, que dites-vous là, bafouilla Sergueïtch. Je reviens, je vais chercher un drap propre. »

Le gouverneur ôta ses souliers merveilleux et les posa soigneusement dans l'herbe, leur bout pointu et nacré contre l'escabeau. Il s'assit avec précaution sur la ruche du milieu. Pivota pour hisser ses jambes sur la couchette. S'allongea sur le dos. Avant de fermer les yeux, il esquaissa un sourire en voyant l'apiculteur de nouveau ébahi devant ses chaussures.

Peut-être parce que ce rêve se révélait particulièrement estival et plaisant, Sergueïtch s'y attarda plus longtemps que dans les précédents. Plus

longtemps même que dans celui où sa femme Vitalina était couchée, toute chaude, à côté de lui sous la couverture.

Vers le soir, quand la faim le tira du lit, Sergueïtch se sentait remonté et huilé, comme un mécanisme qu'on eût réparé soigneusement. Même le vermicelle sans beurre ni accommodement à part du sel, il le mangea avec appétit et presque plaisir. Il savourait, bien sûr, moins le goût de la nourriture que la vigueur restituée à son corps et, particulièrement l'aisance avec laquelle il mâchait. Par quoi, en effet, la mauvaise santé se trahit-elle avant tout ? Par le fait que vos mâchoires vous refusent leur service ! Maintenant qu'il était réveillé, Sergueïtch avait envie de tout : de manger, de boire du thé, et de rapporter de la cour deux autres seaux de charbon. Mais les seaux n'étaient pas encore vides. Et trop de charbon dans une pièce, ce n'est pas non plus une bonne chose : chaque objet apporte sa poussière. Or la poussière de charbon est une des plus nocives. C'était elle qui avait rendu Sergueïtch invalide. En tout cas, d'après les papiers médicaux et les documents de la caisse de retraite. Les papiers médicaux, c'était la doctoresse du dispensaire de la direction des mines qui les lui avait délivrés. Il lui avait apporté en cadeau un bocal de trois litres de miel. Elle avait souri, elle avait dit « bon, d'accord » et avait fait de lui un malade chronique. Mais était-il si malade que ça ? Dieu seul le savait... Oui, la toux parfois le tourmentait à l'en faire pleurer, mais d'autres fois elle disparaissait pour un mois ou deux. Ainsi maintenant, la poussière de charbon qui s'élevait quand il versait le combustible dans le poêle ne l'importunait nullement.

Le lendemain matin, après une tasse de thé brûlant, Sergueïtch s'en fut d'un pas gaillard au bout de son potager, les jumelles de Pachka dans les mains. Il observa la plaine hivernale. Tout était blanc, même si la blancheur variait par endroits. Il remarqua aussi des traînées imprimées dans la croûte de neige : ses propres traces. Mais même en se repérant grâce à elles, il ne put distinguer le cadavre enfoui sous les plaques de glace.

À présent Sergueïtch était apaisé comme peut l'être un homme délivré d'un long sujet d'inquiétude. Comme un mari qui, durant un an ou deux, a entouré de soins sa femme atteinte d'une maladie incurable, et vient enfin d'enterrer celle-ci.

Un pâle soleil brillait dans le ciel, comme à travers une haute et fine pellicule d'air glacé, à travers cette grisaille semi-transparente qui, l'hiver, dérobe l'azur au regard humain.

Sergueïtch traversa la cour, passa devant la remise servant de garage, puis devant la grange où ses abeilles hivernaient, mais au lieu de rentrer chez lui, il franchit le portillon donnant sur la rue. La rue Lénine. Il jeta un coup d'œil du côté de l'église et du cimetière. Autrefois son regard aurait buté contre le dôme de l'édifice. Puis, à mesure qu'il se serait rapproché, l'église aurait grandi devant lui, élevant ses murs de bois peints d'une divine couleur bleue. Mais « autrefois » ce n'est pas « aujourd'hui »...

Il marcha vers l'église disparue. S'engagea dans la rue de terre battue qu'on avait un jour renforcée de pierres et égalisée avec des déblais de charbon. L'été, elle n'était pas plus mauvaise qu'une route asphaltée. Et même à présent, du fait de la complète absence de circulation, elle ne s'ornait pas des habituelles ornières creusées dans la neige gelée. Sergueïtch y progressait d'un pas léger. Presque aérien.

Il marchait dans sa rue, comme s'il en était le propriétaire, en songeant que le seul et unique véhicule de cette moitié de village dormait dans son garage dans l'attente de temps meilleurs. Quand ils reviendraient, ces temps-là, la rue hivernale ne serait plus si facile à arpenter. Force serait alors de suivre le bas-côté, en se collant aux palissades. Et de céder le passage aux Jigouli et autres Volga. Ainsi qu'au fourgon jaune de la poste, marqué du sigle

« Ukrpochta » en lettres bleues, pour lequel l'écartement des ornières était trop faible, et qui roulait en conséquence un peu penché sur le côté.

Sergueïtch remontait la rue, attentif au son de ses propres pas, quand il fut pris d'une soudaine appréhension. Il s'arrêta pour essayer d'en comprendre l'origine. Il régnait, ce matin-là, une parfaite atmosphère de paix. C'était même à n'y pas croire. Maintenant que ses pas ne troublaient plus le silence, il pouvait se convaincre à nouveau qu'aucun bruit de guerre, même lointain, ne s'entendait en arrière-plan. Une corneille passa au-dessus de lui en claquant des ailes, à si faible distance qu'il rentra un instant la tête dans les épaules.

Mais ensuite, en regardant l'oiseau s'éloigner, l'apiculteur sourit avant de reprendre son chemin. Il se rappela le manteau bleu d'hiver de Vitalina, il se rappela ses bottes de cuir marron. Il se rappela son châle d'Orenbourg, gris et duveteux. Un châle qu'il lui avait offert. Quand leur voisine, Véra, allait voir sa sœur en Russie, elle rapportait toujours de la marchandise dont elle faisait modestement commerce à domicile. Des châles d'Orenbourg entre autres. Vitalina le portait, mais seulement à Mala Starogradivka. Quand elle retournait chez elle, l'hiver, à Vinnytsia, elle le laissait à la maison. Là-bas, visiblement, les châles d'Orenbourg n'étaient pas à la mode.

Tout en marchant Sergueïtch tourna la tête vers la maison de Véra, sa voisine. Les fenêtres étaient intactes ; une grosse planche était clouée en travers de la porte. Sur cette planche, déjà noircie par le passage des saisons, on pouvait encore lire l'inscription que Véra y avait tracée de ses mains. À la peinture rouge : LES PROPRIÉTAIRES SONT EN VIE.

« Dieu le veuille, Dieu le veuille ! », murmura l'apiculteur.

Chose étrange, cette épigraphe en forme d'affirmation sur la maison barricadée réjouissait Sergueïtch chaque fois que son regard se posait dessus. Cette fois-ci, elle l'enchantait même encore plus qu'à l'ordinaire. Elle lui redonna le sourire. Sans doute parce qu'un instant avant il pensait à sa femme, Vitalina. Mais pourquoi le souvenir de celle-ci lui venait-il si facilement, alors que celui de sa fille ne remontait jamais spontanément à son esprit et sa mémoire ? Sûrement parce qu'elle était encore petite, trop petite pour s'être liée à son père. Elle avait huit ans quand elles étaient parties en l'abandonnant. Peut-être en était-il lui-même responsable ? Peut-être aurait-il dû sourire plus souvent, et moins souvent grimacer à la vue des accoutrements de Vitalina. Peut-être en général fallait-il moins parler et se déridier davantage ? Au risque de paraître idiot, mais qu'importe. Les

femmes, apparemment, aimaient ou bien supportaient plus facilement les idiots et ceux qui les jouaient. Allez savoir ce qui est important dans une vie familiale : l'amour ou la patience ?

Il avait presque atteint l'église bombardée – quatre maisons encore de chaque côté de la rue : à gauche, les Kroupine, les Dalidze, les Petrenko et les Matsipoury ; à droite, les Sergueïev, le vieux Lefti, les Korzon et les Ourtsynov.

Il stoppa soudainement, comme si la rue elle-même l'avait arrêté. Un détail l'avait intrigué, qui le renvoyait au passé tout récent que venaient de mesurer ses pas. Il fit volte-face. Revint une dizaine de mètres en arrière. Et comprit. Tandis qu'il était plongé dans ses pensées, il avait enjambé une série d'empreintes de chaussures, qui traçaient une ligne pointillée en travers de la rue. Il les examina – à l'évidence ces traces étaient présentes en maints endroits, des deux côtés. Celles de la rue partaient de la cour des Sergueïev pour rejoindre la maison des Kroupine. Sergueïtch les suivit. Il vit que la porte renforcée de deux planches ne collait pas au cadre et était seulement repoussée. Il tira la poignée. La planche inférieure, qui était tombée, émit un grincement affreux en frottant sur le seuil de ciment glacé. Il entra : le froid de la maison abandonnée lui souffla au visage.

Dans la pièce, trois bocaux d'un litre étaient posés sur la table, remplis de saumure saisie par le gel. Une fourchette était plantée dans l'un, contenant encore aubergines et tomates. Sous la table traînaient deux bouteilles de vodka vides. Non pas de l'habituelle Nemiroff ou Moskovskaïa, mais de la Sensass ! Sergueïtch n'en avait jamais vu de sa vie. Il ramassa une des bouteilles, déchiffra l'étiquette : *Fabriquée dans la région de Rostov*.

Les deux vantaux de l'armoire étaient ouverts, ainsi que les tiroirs du vaisselier.

Il ressortit dans la cour, regarda autour de lui. Vit que les empreintes conduisaient derrière la maison. Elles l'amènèrent tout au bout du potager. Il s'arrêta devant un gros matelas de paille. À droite, des étuis de cartouche étaient éparpillés sur la neige durcie. Une vingtaine.

Il se rappela les paroles du soldat, au sujet d'un sniper embusqué du côté de l'église.

Il resta un moment campé devant la planque, puis soupira. Il haussa les épaules, car aucune idée cohérente ne lui venait à l'esprit devant cette découverte. Lui était venue, en revanche, une sensation de froid.

« Si on tire d'ici sur l'armée ukrainienne, tôt ou tard elle répondra à coups de canon », songea-t-il.

Il se représenta alors un obus volant depuis Jdanivka et paraissant soudain hésiter sur l'endroit où tomber. Puis toujours en plein vol, prenant la direction de sa maison à lui, Sergueïtch.

Il tressaillit à cette pensée affreuse, fruit de sa propre imagination.

Et s'il croisait maintenant ce sniper, en train d'aller à la guerre, de rejoindre son poste de combat ? Que pourrait-il faire ? Dire ? Demander ? Ordonner ? Que pouvait-on dire ou commander à un homme armé d'une carabine de précision ?

Sergueïtch grimaça. Il avait peur tout à coup que ce sniper ne surgisse pour de bon. Qu'il ne braque sur lui un pistolet ou une mitraillette, ou sa carabine ! Qu'avait-il, lui, à sa disposition ? La grenade offerte par le soldat ? Mais il ne savait même pas où il l'avait fourrée, perdu dans les brumes de l'alcool... Il n'avait rien, rien pour se défendre.

L'apiculteur sentit un grand malaise monter en lui. Il quitta vivement le jardin des Kroupine et se pressa en direction de sa maison.

Arrivé au passage Mitchourine, il s'arrêta. Reprit haleine. Et c'est à ce moment qu'il ressentit, avec une particulière et pénible acuité, tout le poids de sa solitude. Parce qu'un choix venait de se présenter : continuer tout droit, jusqu'à chez lui, ou bien prendre à gauche, vers la rue Chevtchenko, où vivait Pachka.

« Non, décida Sergueïtch après avoir piétiné un instant sur place. Impossible d'y aller les mains vides ! Je vais lui rapporter ses jumelles. Je n'en ai plus besoin. »

Comme il approchait de chez lui, il jeta un coup d'œil au ciel assombri. S'y dessinaient des nuées d'un gris ardoise, gonflées de neige, qui volaient vers une destination inconnue, poussées par un vent que d'en bas nul ne pouvait entendre.

D'abord, personne ne répondit à son coup de poing contre la porte. Alors Sergueïtch en assena trois autres, plus violents.

« Qui est là ? demanda enfin une voix rauque et familière.

– Et qui ça peut être ? cria l'apiculteur, à pleine voix pour être entendu derrière le vantail. C'est moi !

– Ah ! C'est toi ! répondit Pachka. Attends un instant ! »

Sur quoi, il parut s'éloigner, laissant Sergueïtch sur le seuil, perplexe devant la porte toujours close.

Quand celle-ci s'ouvrit, l'apiculteur sentit sur son visage l'haleine chaude de la maison, une haleine chargée de vapeurs alcooliques.

« Eh bien, Sergo, qu'est-ce qui t'amène ? » demanda Pachka en invitant le visiteur impromptu à entrer dans la maison.

« Il a la langue pâteuse », constata Sergueïtch. Et en guise de réponse, il tendit les jumelles à leur propriétaire.

« Ah ! merci ! Tu prendras bien du thé ? Ou, du café peut-être ?

– Tu en as ? demanda Sergueïtch en se retournant, étonné.

– J'ai des tas de trucs », répliqua Pachka avec vantardise.

« Andouille que tu es, tu annonces ça comme ça », songea Sergueïtch. Mais il répondit : « Eh bien d'accord, du café, il y a longtemps que je n'en ai pas bu. »

À petits pas, comme un vieillard, le maître de maison s'éloigna dans la cuisine et en referma la porte derrière lui.

Ce détail éveilla des soupçons chez Sergueïtch : pourquoi se barricader ainsi quand on avait un visiteur ? Mais alors il sourit, rapprochant la porte close de la vantardise de Pachka déclarant qu'il avait « des tas de trucs ».

Il regarda la fenêtre derrière la table. Il aperçut derrière le voile, posés sur l'appui intérieur, une bouteille de vodka à moitié vide et deux verres. Il fronça les sourcils. Il examina la table : la vieille nappe en lin, qu'il aurait fallu déjà laver dix fois, était jonchée de miettes de pain. Il en recouvrit une partie de sa large paume, et appuya pour vérifier si elles étaient fraîches ou anciennes. Elles semblaient anciennes, sèches. Elles piquaient.

« Eh quoi ! tu reçois des visites ? demanda-t-il quand la porte de la cuisine se rouvrit, livrant passage à son hôte, une tasse fumante dans chaque main.

– Nan ! Quelles visites j’aurais ? »

Pachka s’était fendu d’un grand sourire idiot, dévoilant ses dents mal plantées.

Cependant Sergueïtch ne prêta pas attention à sa réponse. Son regard s’était porté sur le poêle en brique, de fabrication maison, construit sous l’autre fenêtre. Il réfléchit. Ce poêle possédait un foyer deux fois plus grand que celui de sa maison, mais il ne servait qu’au chauffage, et non à la popote.

« Et où mets-tu ta bouilloire à chauffer ? demanda-t-il.

– Comment ça, où ? Dans la cuisine », répondit Pachka, déjà installé à table.

Sergueïtch s’assit, en face de lui. Il attira vers soi la tasse de café.

« Tu as donc un autre poêle là-bas ? demanda-t-il en hochant la tête en direction de la cuisine.

– Et alors ? s’étonna Pachka. Oui, j’en ai un ! Ça te gêne ?

– Non, pourquoi ça me gênerait ? » Sergueïtch haussa les épaules. « Mais moi, je me sers du même poêle pour faire la cuisine et pour chauffer la maison. J’économise le charbon.

– Toi tu te sers d’un seul, moi de deux. Quelle différence ? Tu n’es pas jaloux tout de même ? Je vois que tu en as eu marre d’observer ton cadavre. »

Pachka désigna du menton les jumelles qu’il avait lui-même jetées sur le divan.

« Tu peux le dire ! Je l’ai recouvert de neige.

– Quoi, tu t’es risqué jusqu’à là-bas ? »

Les yeux du maître de maison s’arrondirent un instant comme des soucoupes.

« Eh bien oui. Je n’allais pas continuer à le contempler tous les jours. Comme ça, je suis plus en paix, et lui aussi.

– Tu m’épates ! Jamais de ma vie j’irais ramper sous les balles ! »

Sergueïtch le regarda dans les yeux, d’un air sceptique, et ne répondit rien. Il sentit juste la faim tout à coup lui creuser l’estomac.

« Je mangerais bien quelque chose », dit-il.

Son hôte, sans un mot, alla chercher un pot de miel à la cuisine – celui-là même que Sergueïtch lui avait offert. Il rapporta aussi une miche de pain blanc, des cuillers et un couteau.

Tenant le pain en l'air, il en coupa trois tranches qui tombèrent sur la nappe.

Sergueïtch s'en tartina une de miel avant d'y planter les dents.

« Mais d'où sort-il ce pain ? » se demanda-t-il.

De retour chez lui, il alluma une bougie sur la table, puis sortit dans la cour chercher du charbon. Il entra dans la cuisine, ouvrit la porte du frigo. L'intérieur était noir et vide. Seule une tête d'ail desséchée reposait sur l'étagère percée de trous destinée à ranger les œufs. Il jeta un coup d'œil dans le vaisselier : il y avait là plusieurs bocaux de trois litres fermés de couvercles en plastique, contenant sarrasin, vermicelle et millet. Combien tout cela allait-il lui durer ? Dieu seul le savait. À dire vrai, il ne mangeait pas tant que ça, aussi en avait-il bien assez pour le moment. Seulement, cette nourriture ne lui procurait guère de plaisir. Elle était d'un ennui !

Et il fut pris d'une telle mélancolie qu'une sensation de froid l'envahit. Il venait de se rendre compte qu'il y avait plusieurs mois déjà qu'il n'avait pas mangé d'œufs de poule.

Il se rappela comme leur village était riche en volaille autrefois. Lui-même élevait des poules. Quant à ses voisins, outre des poules et des oies, ils avaient deux chèvres et une vache dans leur étable. Quand ils étaient partis, il leur restait encore des poules. À leur demande, il les avait nourries, récoltant les œufs pour lui. Et puis le voisin était revenu : il y avait une accalmie, les tirs avaient cessé. Il était revenu au volant d'une Niva tirant une remorque chargée de cages. Il avait mis les poules dans les cages et les avait emmenées. Sergueïtch n'avait même pas reçu sa visite.

« Je me ferais bien un œuf sur le plat. Ou alors trois œufs durs... »

Il versa du charbon dans le poêle. Posa la bouilloire dessus.

Il se rappela que Pachka avait mis du temps à le laisser entrer chez lui.

« C'est sûr, il cachait quelqu'un ! conclut Sergueïtch. Celui qui l'a ravitaillé en pain, en café, en un "tas d'autres trucs" ! J'aimerais bien savoir contre quels services. »

Si le village avait été alimenté en électricité, sa vie aurait été plus simple et légère, sans inquiétudes ni soupçons inutiles. Il aurait regardé la télé jusqu'à s'endormir. Il aurait gardé dans le frigo une marmite de vermicelle déjà prête. Et quand la faim l'aurait pris, il en aurait jeté un peu dans une poêle avant d'y casser deux œufs.

« Pff ! soupira Sergueïtch, irrité. Marre de ces œufs ! »

Mais il se trouvait incapable de n'y plus penser. Les œufs continuaient de l'obséder, comme un trésor sans prix et cependant à portée de main.

D'ici à Svetloïé, il n'y avait que trois kilomètres. Il faisait déjà sombre, mais pas encore nuit. Il y avait beaucoup de monde là-bas. Dont la vieille Nastia, qu'il connaissait bien, et dont la basse-cour était pleine de poules et autres volailles. Pourquoi ne pas prendre avec soi un litre de miel pour l'échanger contre des œufs ? Il serait vite rendu, d'autant plus que la route jusqu'à Svetloïé était plane et rectiligne, invisible depuis les positions ukrainiennes, et à partir de Karousselino, masquée par la crête de la colline.

Sergueïtch s'enthousiasma pour cette idée d'expédition au village voisin, où il n'avait pas mis les pieds depuis l'automne passé.

Il se prépara. Enfila manteau et chaussures. Dans une musette, deux pots d'un litre de miel. Des moufles pour les mains. Devant lui – la route et le soir tombant.

La peur, c'est chose invisible, ténue, multiforme. Comme un virus ou une bactérie. On peut l'inspirer en même temps que l'air, ou bien l'avaler par accident en buvant de l'eau ou de l'alcool, ou encore en être contaminé par les oreilles, par l'ouïe, et la voir alors de ses yeux si clairement que son reflet vous reste imprimé sur la rétine même alors qu'elle s'est déjà évanouie.

Des idées de peur naquirent toutes seules dans l'esprit de Sergueïtch, après seulement cinq cents mètres parcourus sur la route qu'aucun véhicule ni piéton n'avait empruntée au cours des derniers mois. Cette route s'étirait, toute droite, comme tracée à la règle par la main géante de Dieu. À gauche, une plantation d'arbres, où alternaient tilleuls, érables et abricotiers effeuillés. Au-devant, un champ, et derrière, un autre chemin de terre pour les machines agricoles. Puis, plus loin, un autre champ, dont la pente grimpait vers Jdanivka. À droite, une légère montée, dont la crête fermait l'horizon, presque à portée de main. Passé l'horizon, des champs s'étendaient sur environ cinq kilomètres jusqu'au hameau du Lièvre. Ce hameau était déjà en « République populaire de Donetsk¹ » mais il semblait déserté. Il comptait cinq ou six maisons, pas davantage. Peut-être était-ce la raison pour laquelle Svetloïé continuait à vivre sa vie comme avant la guerre, ou presque. Il n'y avait à proximité ni séparatistes ni armée ukrainienne. C'est pourquoi personne n'était parti, à quelques exceptions près. Quelques hommes avaient rejoint les milices de Donetsk pour combattre contre l'Ukraine. Deux autres – le chef de la police et le directeur de l'école – s'étaient enrôlés au contraire dans l'armée ukrainienne. Sans doute avaient-ils eu peur qu'on ne vînt une nuit les égorger parce qu'ils faisaient figure d'autorités locales. À présent, il n'y avait plus là-bas d'autorités, mais le calme régnait. Certes il y régnait déjà avant, preuve que les autorités n'y étaient pour rien. Qu'elles soient là ou non, c'était du pareil au même. Les gens simplement étaient paisibles, plus concentrés sur eux-mêmes et sur leur foyer que sur la politique.

D'un lieu éloigné, situé du côté vers lequel il se dirigeait, mais plus loin encore, parvenait l'écho de tirs d'artillerie. Le bruit était si lointain, cependant, que Sergueïtch ne ralentit même pas sa marche. Au reste, il ne marchait pas particulièrement vite. Il regardait par terre : ses yeux étaient

habitué à cette grisaille. Noir plus blanc donne gris. Ainsi se conjuguèrent l'obscurité et la neige, rendant la route visible dans le soir hivernal.

La route juste en cet endroit montait très légèrement. Le village n'apparaissait pas encore. Il lui faudrait marcher encore un bon quart d'heure avant que Svetloïé surgisse devant lui, un peu en contrebas.

Mais soudain la route disparut de sa vue. Elle était toujours sous ses pieds, mais plus sous ses yeux. Sergueïtch s'arrêta, incrédule. Que s'était-il passé ?

Il s'accroupit, toucha le sol de ses mains. Il s'aperçut que celui-ci avait perdu sa blancheur. Sa paume reposait sur le bord d'un trou d'obus, un trou énorme, plus large que la route elle-même.

Il se redressa. Entreprit de contourner le cratère, mais tout à coup trébucha et manqua de tomber. Il regarda derrière lui. S'accroupit de nouveau. Il vit alors une bombe de mortier qui n'avait pas explosé. Sa main se tendit toute seule vers elle, mais avant même de l'avoir effleurée, Sergueïtch ressentit un puissant rayonnement glacé émis par l'engin explosif couché sur le bord du cratère. Il recula vivement la main et la glissa au chaud dans sa poche.

« Je ferais peut-être mieux de retourner sur mes pas... » se dit-il, mais ses jambes avaient déjà repris leur chemin. À présent, il observait la route avec plus d'attention. Elle était redevenue visible. La croûte de neige durcie crissait plaintivement sous les semelles de ses chaussures.

Les lumières d'un village apparurent au devant.

« Regarde-moi ça ! Ils ont du jus ! » s'exclama Sergueïtch tout content. Content et envieux.

Quand il s'engagea dans la rue du village, il poussa un soupir de soulagement. Il n'avait plus maintenant qu'à gagner l'autre extrémité du bourg où vivait la vieille Nastia.

Tandis qu'il marchait, il écoutait les aboiements des chiens et se réjouissait. Chez eux, à Mala Starogradivka, il ne restait plus âme qui vive, hormis Pachka et lui. Il n'y avait plus un chien, et les chats avaient disparu. Il devait bien y avoir des souris et des rats cachés ici et là, mais ils avaient leur propre existence, tout comme la nature. Avec l'homme ou sans l'homme, ils survivraient toujours. Les chiens et les chats, c'était une autre affaire. Quant aux chèvres, aux cochons et aux poules, c'était tout bonnement impossible.

Sergueïtch s'arrêta au seuil d'une porte. Il frappa trois fois.

« J'arrive, j'arrive ! » fit une voix familière.

« Oh ! Mon petit Sergueï ! s'exclama la vieille femme quand elle eut ouvert la porte. Vivant ! Allons, rentre, rentre, fais vite ! »

Nastia n'avait pas changé depuis l'automne de l'an passé. Un petit visage rond. Un mètre soixante, pas plus. Vêtue de telle manière qu'il était difficile de dire si on avait affaire à un homme ou à une femme. En bas, un pantalon chaud, une courte robe chasuble en haut, et par-dessus un gilet bleu à gros boutons.

Sergueïtch se déchaussa. Ils passèrent au salon.

« Je t'ai apporté du miel », dit l'apiculteur en sortant les deux pots de sa musette pour les poser sur la table à miroir. « Je voulais faire provision d'œufs. On a faim, là-bas, au village...

– Assieds-toi donc un moment, repose-toi, je vais réchauffer de quoi manger. »

Sergueïtch se laissa tomber dans un fauteuil aux accoudoirs de bois vernis, sa veste encore sur le dos, jugeant qu'il était trop tôt pour se dévêtir. À peine était-il installé qu'une soudaine vague de fatigue déferla sur lui, comme si elle le rattrapait au bout du chemin, et il s'assoupit.

Il sommeillait déjà quand il sentit la peau de ses joues se réchauffer, se dégeler, le bout de ses doigts lui élaner, comme après des piqûres d'abeilles, et tout cela parce que son sang, enhardi par la chaleur, se ruait avec une force neuve dans ses vaisseaux et ses veines, rétablissant la thermorégulation de son corps altérée par le froid.

Sa somnolence venait de se changer en un sommeil léger et tremblotant, quand il entendit la voix de Vitalina. « Viens manger ! » lui criait-elle de la cuisine. Une cuisine où l'on était bien, surtout au printemps et à l'été. La fenêtre donnait sur un jardin, et non sur la terre brune de la cour, tachée de poussière de charbon.

En rêve, il entra dans la cuisine, comme il l'avait fait tant de fois à l'appel de sa femme, quand ils vivaient ensemble. Dans l'air régnait une odeur de bortch, pénétrante et savoureuse.

« Allons, goûte ! » lui proposa Vitalina en désignant du menton la petite table où était posé un bol de potage rouge à la surface duquel flottaient – combien de fois l'avait-il demandé, réclamé, sans jamais l'obtenir ? – quelques *pelmeni*. Cuits à l'eau puis revenus à la poêle dans de l'huile de tournesol jusqu'à devenir croustillants, et enfin jetés dans le bortch.

Toujours rêvant, il s'attabla avec autant d'aisance et de plaisir que dans la vie. Il posa un regard approbateur sur le ventre de Vitalina enceinte. Il restait encore près d'un mois et demi avant la naissance de leur fille. Il reporta son

attention sur les *pelmeni*. Il les mangea l'un après l'autre. Puis s'attaqua au bortch.

« Alors tu as réfléchi ? Tu es d'accord ? demanda-t-il, la bouche pleine.

– Non, je ne suis pas d'accord ! Elle s'appellera Angelica, déclara-t-elle d'un ton ferme. Tes Sveta et Macha ne me plaisent pas. Ce sont des prénoms ennuyeux, des prénoms de receveuses de tramway !

– Nous n'avons ni tramway ni receveuses ! répliqua Sergueïtch, s'emportant dans son rêve comme il s'emportait autrefois dans la réalité. Peut-être que chez vous, là-bas, à Vinnytsia, on donne ces prénoms-là à des simplettes, mais chez nous, il en va autrement. Et si tu l'appelles Angelica, on rira, on se moquera d'elle !

– Si on se moque d'elle, nous partirons d'ici ! » coupa Vitalina. Sur quoi elle emporta son ventre au salon, où étaient un divan, un lit et une grande table.

Il acheva son bortch sans enthousiasme.

« Je m'en fiche, se disait-il, on ne pourra pas la déclarer sans moi. »

Et soudain, alors que dans son rêve l'assiette était vide, de nouveau le puissant arôme de la soupe se fit sentir, juste sous son nez. Il ouvrit les yeux et vit la vieille Nastia passer à côté de lui, une casserole à la main.

« Viens donc t'asseoir ! Je t'ai servi ! »

Sergueïtch se secoua pour chasser le sommeil et se leva. Il ôta sa veste et la laissa sur le fauteuil. Puis alla s'attabler. Un grand bol de bortch épais trônait devant lui. Mais sans *pelmeni*. À dire vrai, il ne s'attendait pas à en avoir. Depuis tout enfant, il adorait les *pelmeni* ; le bortch, il l'avait aimé après son mariage. À présent, cependant, tout appartenait au passé, à la mémoire et aux photographies. La mémoire peu à peu s'efface, les photographies, elles, restent. Elles dorment dans les albums, témoins de l'école, du régiment, des noces. Elles dorment dans l'armoire et ne réclament pas à manger.

Son regard avide se détacha du bol pour fixer le plafond. L'ampoule électrique. Il se passa la langue sur les lèvres. La vieille femme pensa que c'était pour le bortch, mais son hôte, quant à lui, ne comprit pas tout de suite pourquoi il se pourléchait de la sorte. Il empoigna sa cuiller. Le potage était brûlant. Des larmes lui montèrent aux yeux.

« Que se passe-t-il ? lui demanda Nastia, effrayée. Il est arrivé quelque chose à ta femme, c'est ça ?

– Non. » Sergueïtch secoua la tête. Il s'essuya les yeux du revers de la main, et s'enfoua dans la bouche une deuxième cuiller de soupe.

« Vous vivez bien, se força-t-il à dire. Chez nous, ça fait trois ans qu'on n'a plus de courant.

– Quoi, on vous l'a toujours pas rétabli ? s'exclama la vieille dame en levant les mains au ciel – des mains minuscules.

– Non, confirma Sergueïtch avec un soupir. Ils ont dit que ça n'en valait pas la peine. On n'est plus que deux là-bas. Et en plus, on vit dans des rues différentes. Si au moins nous revenait une dizaine d'habitants...

– Mais vous êtes à deux pas des canons ! Nous, on est à huit bons kilomètres des Russes et à cinq à peu près des Ukrainiens. Autant dire au mitan. Alors que là-bas, plus loin, vers Gnoutovka, où que notre terre redevient grise, ils sont quasi collés les uns aux autres. Pas un jour qu'on n'y entende des bang et des bang !

– Nous ne sommes pas si proches que ça, nous non plus ! protesta Sergueïtch. En trois ans, seule l'église a été touchée. Bon, et puis aussi une ou deux fermes, les bureaux du kolkhoze. Mais les maisons sont presque toutes intactes. Les baptistes viennent parfois apporter du ravitaillement. Dommage qu'on ne puisse pas toucher sa retraite par leur intermédiaire ! Je n'ai plus un flèche... Cela dit, qu'est-ce que j'en ferais si on me la versait ? Je n'en sais fichtre rien ! Et chez vous, où ça en est côté pensions ?

– Chez nous, ça va, répondit Nastia. Stepa, le fils à la factrice, celui qu'a une jambe plus courte que l'autre, il a un bon copain à Toretsk. Il passe prendre nos cartes avec leur code, et les remet à son ami. L'autre s'en sert pour tirer l'argent au distributeur, à la ville, puis chacun récupère sa pension et sa carte dans une enveloppe cachetée. Bon, pas toute la somme, bien sûr, c'est du travail, n'est-ce pas, ça se paie.

– Et il ne pourrait pas faire ça aussi pour moi ? demanda Sergueïtch, intéressé.

– Mais es-tu allé de te faire enregistrer ?

– Où ça ?

– Eh bien, en Ukraine ! Pour qu'on note que tu es resté en zone grise ?

– Non.

– Il faut d'abord que tu sois enregistré. Sans ça, on te versera rien. »

Sergueïtch poussa un profond soupir, puis resta silencieux.

« Bon, elle ne va pas s'envoler de toute façon », dit-il enfin tout bas pour se rassurer.

Il leva les yeux sur la maîtresse de maison. Il venait de se rappeler le but de sa visite.

« Pourrais-tu me donner des... » commença-t-il, mais il fut interrompu par des coups frappés à la porte.

Tous deux se regardèrent. La vieille femme s'en fut ouvrir.

« Demande qui c'est ! » lui lança son hôte derrière elle.

Mais déjà elle ouvrait la porte et aussitôt des voix enfantines s'engouffrèrent dans la chaude atmosphère de la maison.

« Mémé Nastia, ce serait pas le Père Frimas qui serait passé chez toi par erreur ? fit la voix sonore d'un gamin de quatre ou cinq ans.

– Non, en voilà une idée ! Quel Père Frimas ! s'exclama Nastia, étonnée. On est à la mi-février !

– Mais il est pas venu au jour de l'an ! Alors qu'il avait promis, dit une petite fille.

– Bon, mais où avez-vous vu un Père Frimas ici ? Regardez vous-mêmes ! »

Avec elle entrèrent dans la pièce deux garçonnets et une fillette qui n'avaient pas encore l'âge d'aller à l'école.

« Alors, vous voyez ! dit-elle en montrant Sergueïtch.

– C'est vrai, acquiesça l'un des gosses. C'est pas lui ! L'autre était plus jeune !

– Le Père Frimas est plus jeune que moi ? » dit Sergueïtch, amusé. Sur quoi il décida de plaisanter, de rire un peu avec cette marmaille. « Et où donc l'avez-vous vu, ce jeunot à barbe blanche ?

– Il était là en décembre, répondit pour les autres la fillette, enveloppée d'un blouson rose de deux tailles trop grand pour elle. Il nous a apporté des jouets et nous a promis des bonbons pour le nouvel an !

– Oui, il était jeune ! renchérit un des garçons, un marmot aux yeux sombres, en manteau noir et bonnet de ski. Il avait aussi une mitrailleuse dans les mains et une boucle d'oreille !

– Une mitrailleuse, le Père Frimas ? s'étonna Sergueïtch, en se forçant à sourire. Il ne portait pas aussi un uniforme militaire par hasard ?

– Oui, il avait un uniforme ! confirma la fillette. En temps de guerre, tout le monde se promène en uniforme avec une mitrailleuse. Il a dit qu'il avait deux enfants à lui chez lui, mais qu'il nous apporterait quand même des tas de bonbons en cadeau. De sa part, de leur part à eux ! »

Sergueïtch garda le silence. Il ne se sentait pas très bien. Il se rappelait le sac à dos rempli de bonbons trouvé dans la neige. Il se rappelait le soldat tué et l'anneau d'or à son oreille.

« Eh bien, peut-être le fera-t-il encore, dit-il enfin, en regardant les gosses autrement, avec plus de douceur. Peut-être a-t-il été retenu à un poste de contrôle. On ne sait jamais ! »

Les enfants, chagrinés, reculèrent dans le couloir, puis s'en furent.

« Je vais te donner tes œufs, dit la maîtresse de maison, avec un regard compatissant pour son hôte. As-tu besoin d'autre chose ?

– Et qu'est-ce que tu as ?

– Des volontaires nous ont ravitaillés en conserves de porc. Je peux t'en mettre deux boîtes... J'ai aussi des concombres en saumure maison. Seulement ça va te faire lourd à porter.

– J'y arriverai, lui assura Sergueïtch. J'ai déjà damé le chemin. Le retour sera plus facile. Et puis, il s'agit de rentrer chez soi ! »

1. Ou RPD – nom de l'État sécessionniste autoproclamé en 2014 dans la région du même nom.

« Si je mange un œuf tous les deux jours, comme Nastia m'en a donné vingt, j'en ai presque pour un mois et demi », songeait Sergueïtch en surveillant la poêle posée sur la plaque du fourneau, dans laquelle il avait mis à réchauffer le vermicelle.

Quand celui-ci se mit à grésiller, Sergueïtch sourit, saisit un œuf avec précaution et le frappa avec un couteau. La coquille se fendit et le contenu coula dans la poêle. Il entreprit alors de touiller ensemble jaune, blanc et vermicelle avec une cuiller en bois.

Cinq minutes plus tard, à la lueur tremblotante d'un cierge, l'omelette brûlante et savoureuse lui fondait déjà sur la langue. La poêle sur la plaque de fonte avait cédé la place à la bouilloire. Dehors, les ténèbres régnaient. Seul s'entendait le tic-tac rassurant du réveille-matin.

C'était le temps qui s'égrenait. On serait bientôt en mars, bientôt l'hiver battrait en retraite. Les flaques laissées par la neige brilleraient au soleil. Et les premières abeilles partiraient en reconnaissance, alors que la végétation, à peine éclosée, commencerait seulement de vêtir la terre noire réveillée de son hibernation. Pour la réchauffer et l'embellir. Au sortir de l'hiver elles voleraient à faible distance, le temps de reprendre des forces, de renouveler leurs points de repères. Mais les ruches seraient déjà installées au soleil et commenceraient à remonter en température, chassant de leur sein l'humidité de la mauvaise saison.

L'air s'emplirait d'un doux et plaisant bourdonnement, familier et pacifique, que la paix de l'homme qui aime les abeilles rend plus discret encore, rend intime et domestique. Et alors peu importerait qu'on entende ici et là des coups de feu. L'important, ce serait le printemps, la nature qui s'emplit de vie, de ses bruits, de ses odeurs, de ses ailes, grandes et petites.

Mais à la fin du mois, quand les abeilles seraient sorties définitivement de l'hiver et que les ruches vibreraient sans relâche d'une vie perpétuelle, il assemblerait celles-ci pour former une couchette : deux en largeur, trois en longueur, qu'il recouvrirait d'une mince paille. Il se vêtirait chaudement – les nuits sont encore fraîches fin mars – et dormirait dessus plusieurs nuits d'affilée. Ça lui réussissait mieux que n'importe quel remède ! Mieux que les

vitamines ! C'était comme se recharger d'une sorte d'électricité humaine. Cette électricité qui allume non pas les ampoules mais le regard de l'homme, et l'allume si bien qu'il voit plus loin qu'à l'ordinaire.

Alors qu'il prenait le thé, ses pensées revinrent à son expédition du jour à Svetloïé. Aux gosses qui avaient fait irruption chez la vieille Nastia pour vérifier si ce n'était pas le Père Frimas qui était arrivé chez elle par erreur. Ce même Père Frimas, portant boucle à l'oreille, qui avait promis de revenir les voir avec des bonbons.

Du sac à dos posé debout dans un coin de la pièce, Sergueïtch tira une poignée de confiseries qu'il étala sur la table. Il déballa un « Pavot rouge », le fourra dans sa bouche et l'arrosa d'une lampée de thé. Il est des choses qui ne changent pas avec le temps. Ainsi le goût de ce bonbon-là était toujours le même après tant d'années vécues. Son emballage aussi. Il eut envie d'en manger un autre, mais l'image des gamins lui revint : deux garçons, une fille. « En fait, je suis en train de bouffer leurs bonbons », se dit-il.

Une crainte alors le saisit : le cadavre à l'oreille percée reposait sous la neige et ne l'empêchait plus de dormir, mais son sac à dos était posé là. Et même s'il le sortait dans la cour, le sac serait toujours « là » malgré tout. Si ces bonbons n'avaient été à personne, comme les champignons dans la forêt, ils auraient bien pu rester dans leur coin et servir à agrémenter l'heure du thé. Mais Sergueïtch comprenait bien à présent à qui le défunt les destinait – avant que le destin le frappe.

L'apiculteur arpenta la pièce d'un pas nerveux. Il s'arrêta devant le poêle, là où il faisait le plus chaud. Et pour qu'il y eût assez de chaleur pour la nuit, il y versa encore un demi-seau de charbon. Il poussa un soupir : l'idée du cadavre gisant sous la neige allait de nouveau l'empêcher de dormir.

Et à ce moment un étrange frisson le parcourut, en même temps qu'il sentait naître en lui une obstination résolue. Il allait retourner à Svetloïé, maintenant. Peu importait que la nuit fût noire et froide, il avait déjà damé le chemin, il ne le perdrait pas. Et puis la marche serait bien plus facile : il n'aurait que le sac sur le dos, et rien dans les mains.

Il enfila manteau et bottines, enfonça sa chapka sur son crâne et en noua les rabats sous son menton. Enfin il étouffa entre ses doigts la flamme du cierge posé sur la table : pourquoi le laisser brûler pour rien ?

Il suivait la trace récente de ses pas, marchant avec aisance, comme s'il emportait son malheur, l'éloignait de sa maison. Et même s'il n'apercevait

pas encore le village et ses fenêtres éclairées, plus il en approchait, plus il se sentait le cœur clair et tranquille. Et il eut l'impression d'avancer dans une immense église en direction de l'autel situé tout au loin. Dans une église, tout le monde opte pour le silence ou le murmure de la prière. Dans une église, seul le prêtre a le droit d'élever la voix. Eh bien c'était comme si, tout en marchant, il pensait et rêvassait en un chuchotement. Dans une église, même les odeurs sont plaisantes, et l'édifice, en outre, est conçu pour que tout ce qui naît en son sein, les senteurs d'huile sainte, le souffle des prières, la sensation de contact avec l'éternité qui attend chacun après la vie terrestre, tout cela y demeure, derrière les murs épais, derrière les portes de fer, sous les hautes coupoles. Pour qu'on y revienne toujours, en quête de ces instants merveilleux.

Les lumières de Svetloïé apparurent au devant. Sergueïtch fit halte un instant. Il sentit le poids du sac à ses épaules. Il s'essuya les joues avec ses moufles, pour les débarrasser du givre qui s'y était collé en chemin.

« C'est encore toi ? » s'exclama Nastia, surprise, en lui ouvrant la porte. Derrière elle s'entendait un bruit familier. « Tu as oublié quelque chose ?

– Oui, on peut le dire ! » Sergueïtch regarda la maîtresse de maison comme si elle devait le comprendre sans qu'il ait besoin de parler. « Des gamins sont passés te voir pendant que je mangeais le bortch. Ils sont du voisinage ?

– Pour sûr, ce sont les gosses à Valia !

– Dis-moi donc où ils habitent. Je leur ai apporté des bonbons.

– Quel idiot tu fais ! dit la vieille dame en levant les mains au ciel. Tu ne pouvais pas revenir demain ? Pourquoi ressortir en pleine nuit ?

– Eh bien... voulut expliquer Sergueïtch, mais il se perdit dans ses pensées. Je ne sais pas moi-même. C'est bien chez vous, il y a de la lumière aux fenêtres ! L'électricité. Et la télé marche chez toi ! » Il venait enfin de reconnaître la nature du bruit qui lui parvenait aux oreilles.

« Quoi, tu t'ennuies de la télé ? Oh, le pauvre ! » fit-elle en secouant la tête d'un air désolé. Sergueïtch crut même voir briller dans ses yeux des larmes de compassion. « C'est que ça fait trois ans que tu es sans téléviseur ! Seigneur ! Quelle torture ! Mais entre vite, entre ! le pressa-t-elle.

– Non, je vais d'abord porter les bonbons aux enfants ! dit-il avec douceur.

– À gauche dans la rue, la deuxième maison. Là, à côté du portillon, il y a une étoile en bois clouée sur la clôture : leur grand-père est mort pendant la guerre contre les nazis. Avant, elle était rouge, mais maintenant elle est grise, comme le reste. »

Sergueïtch remonta la rue jusqu'à l'étoile en bois indiquant le portillon. Il pénétra dans la cour. Frappa à la porte.

« Qui est là ? répondit une voix de femme à l'intérieur de la maison.

– C'est moi, Sergueïtch, de Mala Starogradivka. J'ai apporté un cadeau pour les enfants ! »

La femme, Valia, le fit entrer, mais quand il commença à se déchausser dans le couloir, elle l'arrêta. Elle le conduisit tout droit au salon. Il y régnait un furieux vacarme. Là aussi la télévision était allumée, et deux personnes s'invectivaient à l'écran. Mais d'une voix très chantante, presque joyeuse.

Le nouveau venu se figea, fasciné par l'image, le sac à dos entre les mains. Sur le divan, les garçons vêtus de gros pyjamas en pilou et la fillette en collants bleus et cardigan vert le regardaient avec étonnement.

Enfin Sergueïtch se secoua.

« De quoi ils causent ? demanda-t-il à la maîtresse de maison en désignant le téléviseur d'un hochement de tête.

– C'est Moscou ! Ils débattent de l'Ukraine ! répondit-elle avec calme. Alors, qu'avez-vous donc pour mes mouflets ?

– Ah oui ! s'exclama Sergueïtch, se ressaisissant. Voilà pour vous, de la part du Père Frimas ! Avec du retard... »

Il tendit le sac à dos à la femme. Elle le porta jusqu'à la table recouverte d'une nappe de dentelle blanche. Elle sortit les paquets de bonbons. Les enfants accoururent.

« C'est de la part du Père Frimas qui avait une boucle d'oreille ? demanda la fillette.

– Oui, acquiesça Sergueïtch. Il s'excuse. Il n'a pas pu venir lui-même. Il est un peu malade.

– Mieux vaut tard que jamais ! » prononça Valia.

Elle voulut rendre au visiteur le sac vide.

« Inutile, gardez-le ! Ça peut servir !

– Alors, que dit-on pour les cadeaux ? demanda-t-elle en se tournant vers les gosses.

– Merci ! Merci ! Dites-lui merci pour nous ! piaillèrent-ils tous les trois à qui mieux mieux.

– Je lui transmettrai, c'est promis, quand je le reverrai, répondit Sergueïtch. Bon, je vais y aller. Il est grand temps.

– Quoi, vous allez rentrer à Mala Starogradivka ? »

La voix de la maîtresse de maison trahissait une soudaine inquiétude.

« Oh, mais comment vivez-vous là-bas ? Il n'y a plus ni poste ni commerces... Non, vous ne pouvez pas repartir comme ça. Attendez un instant ! Je reviens tout de suite ! »

D'un bond, elle était déjà dans la cour. Elle revint cinq minutes plus tard, avec dans les bras le sac à dos rempli. Elle le tendit à son hôte.

« Faites attention ! prévint-elle. Il y a là un bocal de trois litres de saindoux. »

Sergueïtch sourit, surpris. Il ne s'attendait pas à tant de générosité de la part d'une inconnue.

Il s'en retourna chez la vieille Nastia.

Tous deux s'installèrent devant le poste de télé. À l'écran, trois hommes en cravate étaient assis autour d'une table.

« Mais pourquoi ne s'est-elle pas encore effondrée ? demanda l'un des hommes-troncs aux deux autres.

– C'est qu'à présent l'Amérique et l'Europe la soutiennent à bout de bras. Ils confisquent l'argent de leurs mendiants et de leurs nécessiteux pour le donner aux Ukrainiens ! entreprit d'expliquer l'un d'eux. Mais quand leurs mendiants et leurs nécessiteux comprendront ce qui se passe, ce sont eux qui, en Amérique et en Europe, fomenteront des Maïdan contre leurs politiciens !

– Eh bien là, je ne suis pas d'accord avec vous, intervint le troisième homme-tronc. Tout n'est pas aussi simple en ce qui concerne les gouvernements d'Amérique et d'Europe. Pour eux, l'Ukraine n'est qu'un instrument. L'instrument avec lequel ils veulent rayer la Russie de la carte politique du monde. »

« Tu comprends ce qu'ils disent ? demanda Sergueïtch en détachant son regard du poste pour s'adresser à Nastia.

– Peut-être pas tout, mais je comprends, oui ! C'est la télévision russe, c'est pas les autres de Kiev !

– Et les autres, on les capte chez toi ?

– Maintenant oui, mais pendant deux ans, y avait pas moyen ! »

Nastia prit la télécommande en mains et changea de chaîne.

Sur l'écran apparut une femme au visage inondé de vert d'aniline.

« Je vais porter plainte ! disait-elle à la journaliste qui tenait un microphone devant sa bouche, elle aussi en partie tachée de colorant. Je suis députée et j'ai le droit d'avoir mon opinion ! »

« Mais je la reconnais ! s'exclama Sergueïtch. C'est la nôtre ! Comment elle s'appelle déjà ? Bondarenko !

– Ah, tu vois ! Eux, au moins, ils montrent pas des choses pareilles à la télé ! dit la vieille Nastia en secouant la tête d'un air affligé. Eux, ils sont assis à une table comme des gens bien élevés. Ils causent correctement. Tu veux peut-être bien dormir ici ? Tu vas pas repartir à pareille heure de la nuit !

– Non merci. »

Sergueïtch avait compris à sa manière la proposition de la vieille dame. Il s'était dit qu'elle avait sommeil mais qu'elle n'irait pas se coucher en sa présence. Il prit congé d'elle avec effusion, la serrant dans ses bras comme s'ils avaient été de proches parents. Il faillit l'inviter à venir le voir, mais sut arrêter à temps sa langue déraisonnable.

Le poids du fardeau dans le sac lui tirait sur la colonne vertébrale, mais il s'appliquait à rester penché en avant, pour conserver son équilibre dans la marche. Quelque part au loin derrière lui, au-delà de Svetloïé, roulaient des tirs d'artillerie. « Ce doit être là-bas, vers Gnoutovka », pensa l'apiculteur avant de hâter le pas.

Dehors le soleil de février s'en donnait à cœur joie, comme s'il jouissait de la liberté après une longue période d'emprisonnement. Sergueïtch en prit conscience dès qu'il ouvrit les yeux. Le silence qui régnait dans la maison lui parut excessif. Il tendit l'oreille, retint son souffle. Et comprit alors la raison de son inquiétude : le réveille-matin, posé sur l'appui de fenêtre, n'émettait plus son tic-tac, les aiguilles étaient arrêtées sur dix heures et demie. Sergueïtch par conséquent avait trop dormi. Mais de combien, c'est ce qu'il ignorait totalement. En dépit du jour qui entraînait dans la pièce il peinait même à décider de quelles dix heures et demie il s'agissait : celles de la veille au soir ou celles du matin suivant ?

Sans quitter son lit – à quoi bon se presser ? – Sergueïtch entreprit de se remémorer la journée passée. Quelle distance avait-il parcourue dans la neige ? Une douzaine de kilomètres ?

Il grogna de fierté. Après un bref moment encore étendu dans son lit, il se leva. Plaqua une main contre le flanc du poêle. Il était à peine tiède. Il rajouta du charbon dans le foyer puis tourna la tête vers le réveille-matin arrêté.

« Je vais faire un saut chez Pachka et le remettre à l'heure », décida-t-il.

La cour était encore plus jaune de soleil. Même la neige piétinée par ses bottines avait des reflets d'or, même les murs gris des remises, même la palissade.

Ce n'était pas que cela déplût à Sergueïtch, au contraire. Mais en même temps il trouvait le soudain enjouement de l'astre, certes agréable, mais tout de même en infraction avec les habitudes quotidiennes. Aussi lui adressa-t-il en pensée une remarque, comme si le soleil pouvait, tel un être humain, comprendre ce que sa conduite avait d'« anormal ».

Quelque part, tout au loin, le canon tonnait. Sergueïtch ne l'entendait que s'il voulait vraiment l'entendre. Mais dès qu'il en revint à ses pensées, comme il tournait dans la rue Mitchourine, le bruit des tirs s'évanouit, se dissipa dans le silence sans laisser de trace.

Au moment où il entraînait dans la cour de Pachka, il ressentit une soudaine douleur au genou droit. Le temps qu'il franchît les derniers pas le séparant du

seuil, et l'expression de son visage avait changé : ses lèvres étaient tordues de douleur.

Il frappa du poing à la porte. À l'intérieur – silence. Il se rappela avoir dû attendre une ou deux minutes la fois précédente, avant que le maître des lieux vînt lui ouvrir.

Ce jour-là cependant il était tout de suite venu à la porte. Il s'en était ensuite éloigné, sans avoir ouvert sur le moment. Aujourd'hui, il ne demandait même pas qui était son visiteur.

Sergueïtch frappa encore trois fois avec impatience. Toujours aucune réponse.

Il tira sur la poignée : la porte était fermée, fermée à clef, pas au crochet ni au loquet.

« Il serait parti ? » s'interrogea Sergueïtch, étonné.

Il regarda autour de lui. Où pouvait-on aller ici ? Faire un tour dans la rue ?

Il ressortit de la cour en boitillant. Regarda des deux côtés : silence et désert.

Une idée mystérieuse vint se glisser dans son esprit. « Peut-être qu'il... »

Et bien que l'idée ne se formulât pas entièrement, Sergueïtch comprit à quoi elle inclinait. Il retourna dans la cour, passa derrière la maison, déboucha dans le jardin et découvrit devant lui un sentier tracé dans la neige, qui conduisait au potager. Il s'y engagea et poursuivit sa marche. Il s'arrêta au bout de la parcelle cultivée, à l'endroit où celle-ci se changeait en un pré qui, après une légère descente, remontait vers Karousselino, là où la « République de Donetsk » se trouvait retranchée.

« Voilà d'où il rapporte son pain, grommela Sergueïtch avec un léger ricanement. Et il n'a donc pas peur, l'imbécile, qu'un sniper ait soudain l'œil qui coule, ou le doigt sur la détente qui le démange ! »

Mais à ce moment une autre hypothèse, bien plus effrayante, le traversa.

« Et si c'était lui le sniper ? » Sergueïtch se rappelait la paillasse sur la neige de la cour des Kroupine et les étuis de cartouche éparpillés. « C'est pour ça qu'il n'a pas peur. Ils ne vont tout de même pas tirer sur un des leurs ! »

Sergueïtch se sentit gagné par le froid, à rester ainsi planté là. Il eut l'impression qu'un vent glacé soufflait d'en face, de Karousselino.

Il s'en revint à la maison de Pachka. Son genou était toujours douloureux et il ressentait comme un point au côté droit.

Sergueïtch fit rouler le billot destiné à fendre le bois contre le mur, sous la fenêtre, grimpa dessus et regarda à l'intérieur. L'horloge murale à poids se trouvait à droite. Pachka avait de la chance, il n'avait pas de ressort à remonter, juste le poids à hisser jusqu'au-dessous du boîtier, et les aiguilles poursuivaient leur course, docile et régulière. À cause de l'éclat du soleil, la pièce paraissait un peu sombre, néanmoins il put distinguer l'heure : une heure moins le quart. Il sortit le réveil de sa poche, modifia la position des aiguilles, et le remonta. Après quoi il rempocha l'objet de nouveau animé de son tic-tac, remit le billot en place, puis reprit le chemin de sa maison en claudiquant dans la neige.

Le rétablissement de la marche du temps ramena de l'ordre dans l'esprit de Sergueïtch, apaisa toutes ses pensées, hormis une : que Pachka pût être ce même sniper qui tirait sur les positions ukrainiennes depuis leur village. Il avait beau vouloir la chasser, cette pensée-là, elle résonnait de manière toujours plus crédible. Pachka, après tout, menait une existence à l'évidence beaucoup plus confortable que Sergueïtch, alors qu'ils vivaient *a priori* dans les mêmes conditions, dans deux rues semblables du même village abandonné de Dieu et de ses habitants à cause de la guerre. Seulement voilà, il avait deux poêles allumés chez lui et du pain frais, et du lard, et un téléphone chargé... D'où lui venait tout cela ? Sûrement pas des baptistes ! S'ils avaient apporté de l'aide, Sergueïtch en aurait eu sa part lui aussi. Mais la nourriture, c'est une chose. Qu'en était-il de l'électricité ? L'électricité, les baptistes ne la distribuaient pas comme le vermicelle ou le sucre. Il fallait aller la chercher. Or où se trouvait l'électricité la plus proche ? À Karousselino, là où menait le sentier tracé dans la neige à partir de la cour de Pachka, à travers le jardin, le potager puis les champs.

Ses pensées sautèrent soudain de l'électricité à son propre téléphone portable qui, quelque part là-bas, au-delà de son terrain, au-delà de la plaine incurvée, était en train de se recharger chez les combattants ukrainiens. Pourquoi s'y trouvait-il encore ? Il était rechargé depuis longtemps. Il attendait simplement de revenir à son propriétaire.

Sergueïtch se souvint des paroles de Petro, le soldat, à propos du chiffon à accrocher au dernier arbre du verger s'il avait besoin d'aide. « Et quoi ? Si je n'accroche pas de chiffon, il ne me rapportera jamais mon téléphone ? » songea-t-il avec un sourire ironique.

Et sur-le-champ il se révolta contre cette ironie. Comment ça ? Il voulait que Petro se risque à travers champs, sous les balles d'un sniper, pour un simple portable ? Et s'il était tué ? Qui aurait sa mort sur la conscience ?

Le sourire s'effaça de ses lèvres. Son visage se fit plus grave et plus sombre. Sergueïtch venait de prendre conscience qu'on pouvait payer de sa vie la traversée de la plaine enneigée. L'autre, là, avec sa boucle à l'oreille, il n'était pas arrivé de l'autre côté.

Le ciel était encore clair, mais le soleil semblait à bout de souffle. Comme si sa tension était tombée, ainsi qu'il arrivait naguère constamment au village : l'ampoule du plafonnier brillait puis brutalement s'éteignait, seul le filament rouge à l'intérieur du bulbe de verre continuait de luire.

Sergueïtch alla ouvrir l'armoire, se figea un instant, les yeux rivés sur la robe « à fourmis ». Puis il tira l'autre battant et fouilla dans le linge rangé sur l'étagère, examinant chaque pièce, jusqu'à ce qu'il eût trouvé un torchon blanc.

Il sortit de la maison. La neige crissait sous ses pieds. Il s'arrêta au bout du verger. Le point le plus éloigné du potager, au-delà duquel s'étendait la plaine, était distant d'environ deux cents mètres. Il choisit un pommier. Attacha le torchon à l'une de ses branches. Se retourna, scruta l'horizon, difficile à discerner du fait que le ciel et la terre étaient de couleurs semblables.

« Comment pourra-t-il le repérer de là-bas ? » se demanda-t-il, sceptique.

Il s'éloigna d'une vingtaine de pas en direction des champs. Regarda le torchon blanc et poussa un profond soupir : déjà à cette distance, le rectangle de tissu se perdait presque entre les troncs de pommiers et d'abricotiers.

« Mais bon, il a dit de faire comme ça ! C'est donc qu'il le verra. Ils ont des jumelles de campagne, sûrement plus puissantes que celles de Pachka. »

Il rentra chez lui et se prépara un dîner tout simple : une bouillie de millet.

Tout en mangeant, il ne cessait de jeter des coups d'œil au réveille-matin. Celui-ci trônait à présent en bonne place au milieu de la table. À côté du cierge. Son tic-tac rassurant se fondait dans le silence de la maison. Le silence ici était comme une énorme bouteille en verre épais. En approchant l'oreille du goulot, on pouvait néanmoins le décomposer en menus bruits à peine perceptibles, non sans mal, certes, et à condition d'être attentif, mais c'était possible.

Maintenant, en février, le silence était aussi ténu que la poussière volant dans le soleil. Mais dans un mois à peine, l'apiculteur y lâcherait toute une armée d'abeilles. Et pour parler en termes militaires – la comparaison semblait le réclamer –, ce seraient six régiments apiaires qu'il lancerait dans les champs semés de fleurs, qu'elles soient sauvages ou bien organisées. Un essaim, n'était-ce pas un corps d'armée ? Et une ruche une caserne ?

Sergueïtch sourit à ses propres pensées et se plongea dans ses rêves de printemps prochain. Et quand il en émergea, il regarda par la fenêtre : la nuit

tombait déjà. La bougie sur la table peinait de plus en plus à éclairer la pièce. L'obscurité arrivait, se glissait par le carreau à l'intérieur de la maison.

Sergueïtch comprit alors qu'il n'était pas simplement assis à table : il attendait le soldat. Celui-ci devait revenir avec le téléphone chargé. Il rajouta du charbon dans le poêle puis sortit dans la cour et resta un moment immobile, la tête levée vers les étoiles. Il imagina le soldat Petro entrant par ce portillon, là, qui séparait cour et jardin. Fatigué, sans nul doute. La distance entre leurs positions et Mala Starogradivka était importante pour un homme à pied. Mais pour une balle, cette distance n'existait même pas – bam ! et elle touchait son but. Marcher péniblement à travers champ, en revanche, sur la croûte de neige durcie, c'était épuisant. Et ce n'était pas seulement marcher qu'il fallait, mais marcher avec la peur au ventre. N'importe quoi peut arriver quand on avance à découvert, exposé à la vue.

« Et s'il était en train de traverser la plaine et que le sniper le guette, couché sur son lit de paille, au bout du potager des Kroupine ? » Cette idée le glaça.

Il courut en direction de l'église, vers l'endroit où il avait découvert la planque du tireur embusqué. Il intima à ses pensées de se taire, pour qu'elles cessent de l'effrayer. Il était entouré de nuit et de silence.

Devant le portillon de la cour des Kroupine, il s'arrêta. Le même silence régnait que dans sa propre cour. Mais impossible de savoir à l'oreille si un sniper se trouvait ou non à proximité. Il ne pouvait que le vérifier de ses yeux.

Il ouvrit prudemment le vantail, gagna l'arrière de la maison puis le verger. À la dernière rangée d'arbres, il se figea, scrutant le potager recouvert de neige. Il crut voir la tache que formait le tas de paille. Dans l'obscurité, sur la neige, elle paraissait grise. Mais dans le noir, les yeux peuvent aussi se tromper, souvent ils ne voient pas vraiment et le cerveau complète ce qui n'a pas été vu entièrement. Or on est habitué à leur faire confiance, même si on est un peu myope ou que la visibilité est douteuse à cause de la végétation ou du brouillard.

Sergueïtch retint son souffle, s'accroupit et, se dandinant comme un canard, entreprit de progresser vers l'autre bout du potager. De nouveau, il ressentit des élancements dans le genou, mais il refusa de prêter attention aux jérémiades de son corps. Arrivé près de la position du sniper, il poussa un soupir de soulagement : personne ! Juste la paille et les mêmes étuis de cartouche sur la neige.

« Et si le tireur avait été là ? Et qu'en plus ce ne soit pas Pachka ? songea soudain Sergueïtch qui sentit ses genoux trembler. Qu'est-ce que je lui aurais dit ? S'il vous plaît, ne tirez pas sur ce soldat ? Il me rapporte mon portable rechargé. Quel crétin je fais ! Pourquoi ai-je rappliqué ici ? »

Sergueïtch eut le sentiment d'être le plus grand imbécile de la terre. Il en eut même peur de continuer à réfléchir. Mais son imagination épouvantée avait déjà réinstallé Pachka dans son affût de sniper. Et à présent c'était comme s'il voyait devant lui son ennemi d'enfance couché dans sa pelisse, le col relevé très haut. Il le voyait et sentait la peur libérer son corps. Car Pachka, que pouvait-il faire ? Refuser d'entendre la requête de Sergueïtch qui lui avait offert du miel et l'avait aidé à remettre des vitres à ses fenêtres ? Non, pareille chose était impossible ! Pachka le sniper respecterait la demande de Sergueïtch, il poserait sur la neige sa carabine à lunette de visée, ou mieux se lèverait aussitôt et regagnerait sa maison, rue Chevtchenko. Peut-être même serait-il heureux de ne pas devoir rester couché sur la paille, dans le froid et l'obscurité, à attendre qu'un soldat ukrainien entre dans le champ de visée de son arme.

De retour chez lui, Sergueïtch prit place près du poêle. D'abord tel quel, le temps que sa peau s'imprègne de l'agréable chaleur à travers ses vêtements. Puis il ôta sa veste et se déchaussa. Il venait enfin d'atteindre un mutuel accord de température entre l'air et son corps. Ce n'était nullement un bonheur, simplement un retour au confort domestique. Un confort qui n'englobait même pas toute sa pièce principale. De même que la flamme de la bougie ne parvenait pas à éclairer les murs et les angles. Mais que lui importaient les murs et les angles ? Ses jambes connaissaient déjà le rayon de la zone de confort, dont le centre était le poêle. Il ne sortait de cette zone qu'en cas de nécessité : pour aller quérir, déplacer, prendre quelque chose.

Trois coups furent frappés à la porte.

« Qui est là ? » cria Sergueïtch.

Il crut entendre répondre derrière la porte, mais de manière indistincte, d'une voix étouffée.

« Ce n'est pas Pachka », conclut le maître de maison.

Il ouvrit. Petro se tenait sur le seuil, en tenue de camouflage, mitraillette à l'épaule, un sac à dos à ses pieds.

Sergueïtch le salua d'un hochement de tête, puis s'écarta pour permettre au visiteur d'entrer.

« Quoi, on ne vous donne pas de tenue d'hiver ? demanda-t-il. En blanc, ce serait moins dangereux !

– Il fait nuit de toute façon, répondit Petro. Mais bon, qu'est-ce qui vous arrive ?

– Rien. » Sergueïtch haussa les épaules tout en regardant son hôte dénouer les lacets de ses hauts brodequins militaires. « Je viens de faire cuire du vermicelle. Je vais le faire revenir à la poêle avec un œuf !

– Moi qui pensais que vous aviez faim ! J'ai apporté de la nourriture, répondit le soldat d'un ton un peu déçu.

– Avant-hier j'avais faim, mais hier je suis allé à Svetloïé échanger du miel contre des œufs. Demain, qui peut savoir ? Viens, approche-toi du feu, réchauffe-toi ! »

Le soldat s'assit sur une chaise, face au poêle, ses pieds gainés de grosses chaussettes tendus vers le foyer.

Sergueïtch promena une fourchette plantée dans un bout de lard sur le fond de la poêle brûlante, versa le vermicelle, puis cassa un œuf par-dessus.

Une appétissante odeur légèrement salée emplît l'atmosphère. Petro sourit. Sergueïtch, tout en mélangeant vermicelle et œuf avec une cuiller en bois, considéra sa préparation avec inquiétude. Y en aurait-il assez pour deux ?

« Un petit verre de ratafia au miel peut-être ? proposa-t-il au soldat, alors que celui-ci était déjà attablé.

– Non, merci ! Je préférerais du thé », répondit l'autre.

Le maître de maison posa la bouilloire sur le poêle.

« On vous nourrit au moins là-bas, dans les tranchées ? demanda-t-il en revenant s'asseoir.

– Oui. » Petro leva les yeux sur Sergueïtch. « Mais nous n'y sommes pas constamment, dans les tranchées. Nous avons là-bas des casemates bien aménagées, et nous occupons deux ou trois chaumières abandonnées dans le village. On n'y manque de rien ! Il y a même une étuve.

– Ah, c'est donc pour longtemps ? » demanda Sergueïtch qui aussitôt regretta l'ambiguïté de sa question.

Le soldat haussa les épaules.

« Si j'avais le choix, je resterais chez moi ! On m'a promis une perme, de cinq jours. Le temps de voir ma femme et mes enfants !

– Comment s'appellent-ils ?

– Ma femme Sveta, ma fille Galiounia, mon fils Ivan.

– Jolis noms, dit Sergueïtch, pensif. J’aime bien ce genre... C’est toi qui as choisi ?

– Non, on s’y est mis à deux, mon épouse et moi. On est tout de suite tombés d’accord !

– Tu as eu de la chance ! Nous, ça n’a pas marché.

– Qu’est-ce qui n’a pas marché ?

– Eh bien, choisir un prénom pour notre fille, qui nous mette d’accord, elle et moi.

– Et comment l’avez-vous nommée ?

– À présent, Angelica. Je l’avais déclarée d’abord sous le nom de Svetlana. Mais ma femme, quand elle m’a quitté en l’emmenant avec elle, a fait modifier son état civil.

– En effet, ce n’est guère approprié pour ce genre de coin, acquiesça Petro. Pour la ville, ça va encore, personne n’y prête attention, aux prénoms. Mais ici, chez vous, tout est si gris ! Et sur un fond gris, un prénom d’une couleur si vive...

– Eh bien, tu sais, protesta Sergueïtch, saisi d’étonnement, le gris aussi peut être lumineux ! Que sais-tu seulement du gris ? Je peux, moi, en distinguer une vingtaine de nuances. Si j’étais plus instruit, je leur trouverais des noms spéciaux, comme à des vraies couleurs. Et tout n’est pas gris chez nous ! Tiens, j’ai dans le garage une Jigouli verte. Une Tchetviorka.

– Quoi, on ne vous l’a pas taxée ? » s’exclama le soldat, dont c’était le tour d’être surpris. Mais sa surprise était bon enfant, on aurait dit qu’il se réjouissait pour son hôte.

« Il n’y avait personne pour me la prendre, répondit Sergueïtch. Nous ne sommes plus que deux ici, et Pachka, mon voisin, n’a rien à faire d’une bagnole. Il ne sait pas conduire. C’est grâce à mon paternel que je me retrouve avec cette voiture. Il m’avait laissé en héritage un scooter avec side-car. Je l’ai mis en vente et j’ai trouvé un acheteur qui a fait le voyage de Taganrog pour le récupérer. À la place j’ai acheté la Jigouli.

– Mais ça n’existe pas un scooter avec side-car ! objecta Petro avec un sourire ironique, comme s’il venait de prendre le maître de maison en flagrant délit de mensonge enfantin.

– Qu’est-ce que tu y connais en scooter ?! Le Viatka 200-K ! Ça ne te dit rien ? L’acheteur a dit que c’était une rareté. Et en état de marche encore. Je peux te montrer des photos. »

Tout agité, Sergueïtch bondit de sa chaise et marcha jusqu'au vaisselier dont il ouvrit la porte inférieure droite. Il en sortit un gros coffret marqueté d'où il tira deux albums de photos. Il feuilleta le premier, et revint le poser sur la table, ouvert, devant le soldat.

« Tiens, regarde ! Regarde, pendant que je prépare le thé.

– Ah ben ça... souffla le soldat avec étonnement. Je n'en ai jamais vu de semblables. Ils ne sont pas arrivés jusqu'à chez nous, visiblement. Sacré engin ! »

Petro jeta un coup d'œil au grand coffret, orné d'un décor singulier, resté par terre devant le vaisselier.

« Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? D'autres photos ? demanda-t-il.

– Non », dit Sergueïtch, qui remit le coffret en place et referma la porte.

« Bel objet, déclara le soldat, d'un ton de connaisseur.

– C'est moi qui l'ai fabriqué, répondit froidement Sergueïtch. Autrefois, j'étais passionné par ce genre de trucs. Quand j'étais à l'école, j'ai plusieurs fois remporté les olympiades régionales et locales, en travaux manuels.

– C'est bien pour un homme d'être habile de ses mains, dit Petro, presque jaloux. Moi, je n'ai jamais réussi à travailler le bois. En revanche, je sais réparer les vélos.

– Et que se passe-t-il là-bas, chez vous, en Ukraine ? Quelles nouvelles ? »

La voix de Sergueïtch laissait entendre des notes de fatigue. Comme s'il n'avait plus guère envie de poursuivre la conversation.

« Des nouvelles ? Aucune. Par tout le pays on change les noms des villes et des rues. Comme s'il n'y avait pas d'autres problèmes ! répondit Petro avec un geste découragé. Or ça demande bien du travail. Sans compter le sabotage sur le terrain. Certains refusent d'ôter les plaques des rues. D'autres réclament qu'on retourne le drapeau, jaune en haut. Moi, je commencerais par renommer le pays...

– Et comment tu le renommerais ? demanda le maître de maison que l'étonnement ranimait.

– Comment ? Je ne sais pas, je ne suis pas politicien. Disons... République populaire d'Ukraine par exemple, proposa le soldat d'un ton mal assuré.

– “Populaire”, ça n'ira pas, dit Sergueïtch en secouant la tête. On aura tout de suite au pouvoir des crétins et des truands, comme dans ces “erpédés”... Mais pourquoi tu n'es pas rasé ?

– Moi ? » Petro se passa les doigts sur la joue. « Ben, j'attends que les volontaires nous apportent de nouveaux rasoirs jetables.

– Un instant ! » Sergueïtch se releva, alla au vaisselier et en revint avec une petite boîte dans les mains. « Tiens, prends ! C’est un électrique. Il n’est pas tout jeune, mais il débroussaille, une vraie moissonneuse. Il ne laisse rien passer. »

Petro sortit de la boîte un rasoir électrique aux formes rondes, ressemblant un peu à une poire aplatie, dont le corps rouge s’ornait d’une jolie inscription métallique aux caractères alambiqués : *Kharkov*.

« Ici, je n’en ai pas l’usage. Il n’y a pas de courant de toute façon.

– Merci, je vous le rendrai plus tard », promit Petro en rangeant le rasoir dans sa boîte.

Soudain ses yeux s’éclairèrent, comme s’il venait de se rappeler un détail important.

« Au fait, le mort qui gisait dans la plaine, quelqu’un l’a récupéré. Sûrement les “sépars” de Karousselino. Il n’est plus là. »

Sergueïtch eut un bref ricanement.

« C’est moi qui m’en suis occupé. Je l’ai recouvert de neige. Il y est toujours, le pauvre.

– Ah bon ? Mais vous avez pris des risques ! On aurait pu vous tirer dessus si on vous avait remarqué.

– Je l’ai fait de nuit, quand tout le monde dormait. »

Ils burent le thé avec du miel. Et c’est alors que Sergueïtch se ressouvint de son portable. Il posa la question à Petro.

« Oui, je l’ai rechargé. Il y a belle lurette. Le voici ! » Il tira de sa poche de veste d’abord le chargeur puis le téléphone lui-même, qu’il posa sur la table. « Et à tout hasard, mon numéro ! ajouta-t-il. Maintenant plus besoin d’accrocher un chiffon, vous pouvez m’envoyer un SMS ou même m’appeler en cas d’urgence.

– Merci, dit Sergueïtch. Tu es homme de parole. Ici, on apprécie ce genre de gars. Tu ne veux pas boire tout de même une goutte de ratafia, pour la route ? Pour avoir plus chaud. »

Il vit dans les yeux du soldat la tentation combattre le doute.

« Un petit verre n’a jamais saoulé personne. Et je boirai avec toi, pour que tu n’aïles pas penser que je te sers du poison. Moi-même je bois rarement...

– Bon d’accord », répondit Petro, abdiquant devant l’amabilité de son hôte. Sergueïtch alla chercher la bouteille.

« Je vais te donner à boire dans un godet comme tu n’en as encore jamais vu de ta vie ! » annonça-t-il en ouvrant la porte supérieure du vaisselier. Il en

sortit un petit soulier de cristal. « On s'en est servi, Vitalina et moi, le jour de nos noces. Un cadeau de mon ex-belle-mère. »

Il prit pour lui un verre à alcool ordinaire, mais remplit d'abord celui de son hôte. Le soulier de cristal s'alluma des reflets dorés de la vodka arrangée.

« Allez, buvons à la fin prochaine de tout ce foutu bordel !

– De la guerre, vous voulez dire ?

– Eh bien, oui !

– D'accord ! » acquiesça Petro.

Il saisit de sa main droite le haut et fin talon de cristal, comme le pied d'un verre, porta non sans mal, avec précaution, le soulier à sa bouche, puis hésita un instant, se demandant à quelle partie du récipient coller les lèvres. Il inclina alors l'escarpin de manière que le talon fût en bas. L'alcool s'y déversa, et Petro le but, lentement, pour savourer la douceur de son goût.

Sergueïtch accompagna son visiteur jusqu'au bout du potager. Mais l'autre ne s'était pas éloigné de dix pas que la planque du tireur embusqué lui revint en mémoire. Il cria au soldat de revenir et, longeant la frontière des jardins, le conduisit à l'endroit en question.

« J'ai découvert ça il y a quelques jours. J'ai pensé qu'il valait mieux te prévenir. »

Le soldat, auquel l'apiculteur, un instant plus tôt, trouvait l'air un peu éméché, parut se dégriser d'un coup.

« Merci, Sergueïtch ! » dit-il avec lenteur et gravité.

Sur quoi il lui serra la main, puis quittant l'affût du sniper, s'engagea droit dans la pente. Sans se courber, sans pencher la tête, sans nulle peur.

Sergueïtch le suivit des yeux jusqu'au moment où il se trouva noyé dans la grisaille du crépuscule.

Il se sentit d'humeur quiète et joyeuse en cette heure précédant la nuit. Il rangea sur l'appui de fenêtre les sacs de semoule et les conserves apportés par le soldat : l'endroit était plus frais, et hors de portée des souris. Puis il rajouta du charbon dans le poêle et alla se coucher.

Ce fut par hasard que Sergueïtch s'aperçut qu'il neigeait. Avant de remonter son réveil pour la nuit et de souffler la bougie, il se colla à la fenêtre et eut l'impression que l'obscurité du dehors s'animait. D'ordinaire les ténèbres sont muettes, or là il entendait comme un bruit de conversation éloignée, étouffé par les vitres. Il comprit bien sûr que c'était le murmure de la neige, les flocons qui, tombant dans l'ombre épaisse, se frottaient l'un contre l'autre. Il le comprit, mais pour mieux s'en assurer, il voulut sortir un bref instant dans la cour, tel qu'il était, sans se rhabiller. Et tout de suite, lorsqu'il la poussa, il entendit la porte d'entrée racler le nouveau tapis de neige qui couvrait le perron, pour y tracer un parfait demi-cercle.

Il referma aussitôt le vantail, tira tous les verrous, afin de se sentir plus en sécurité et moucha les bougies. Puis il ferma les yeux et sombra hors la vie pour une nuit entière. Quand il rouvrit les paupières, il faisait froid dans la maison, et les fenêtres s'engrisaient dans le matin nouveau.

Sergueïtch servit au poêle sa ration de charbon. Posa dessus la bouilloire remplie d'eau, bien conscient qu'elle serait lente à bouillir. Mais quelle importance ! Il avait pour lui le temps, la patience et le combustible. De quoi tenir jusqu'au printemps. Peut-être même jusqu'à l'été. Il ne manquerait de rien. Ni de charbon, ni de patience. Et de temps encore moins. Il était à présent tout à lui. Tant qu'il serait en vie.

Il se rappela l'album rempli de photos de son père et de son scooter à side-car qu'il avait montré l'avant-veille au soldat Petro. Il l'avait montré, mais lui-même ne l'avait pas regardé. Maintenant, cependant, il en avait envie. Au moment du thé. En guise de dessert. Mais pourquoi « en guise » ? Les souvenirs sont justement ce qui rend la vie plus douce même quand on est privé de sucre. Ces photos étaient toutes anciennes, du temps où régnait la paix. Du temps d'avant la guerre ! Depuis celles de son père, d'après-guerre, jusqu'aux siennes d'avant-guerre. Il y avait là Vitalina et leur fille tout enfant, et les noces des voisins, et l'expédition à Slavianogorsk, et le congrès des apiculteurs...

Sergueïtch posa les deux albums sur la table. Et quand enfin le thé fut prêt, il entreprit de feuilleter le premier. Son regard s'attarda de nouveau sur le

scooter à side-car qui désormais roulait sur il ne savait quelles routes de Russie. Drôle de moyen de transport, quoi qu'on dise... Pas étonnant que personne ne voulût croire à l'existence d'engins pareils ! Il avait quelque chose qui tenait du jouet. La page suivante montrait son père et sa mère, non pas vieux mais déjà usés, le regard éteint. Éteint par le travail. Ils avaient de sots métiers. Sa mère travaillait comme magasinnière à l'hôpital du district. Elle y contrôlait le cycle du linge de lit, qui en effet lui revenait sans cesse : qu'on guérisse un patient ou qu'il soit au contraire expédié à la morgue, ses draps partaient au lavage, à la désinfection, puis au repassage, c'était un flot continu qui passait entre ses mains pour retourner garnir les lits de nouveaux malades. Quant à son père, il avait toujours aimé les véhicules de petite taille, mais s'était vu contraint, pour gagner sa vie, de conduire des machines énormes. Il avait même avoué un jour à son fils qu'il avait peur de prendre le volant de son Kamaz, qu'il redoutait de tuer quelqu'un sur la route. Piloter son scooter à side-car, en revanche, c'était pour lui un bonheur. Il lui arrivait de passer prendre sa femme à l'hôpital pour une virée avant de rentrer chez eux. Et il était mort comme ceux qui toute leur vie redoutent quelque chose : d'un infarctus. Il n'avait même pas compris qu'il avait un infarctus. Aussi n'avait-il pas eu le temps d'être effrayé. Par bonheur ses parents n'avaient pas vécu jusqu'à la nouvelle guerre. Ils reposaient à présent ensemble derrière l'église bombardée, sans savoir ce qui se passait sur terre au-dessus d'eux.

Les pages suivantes de l'album remontèrent le moral de Sergueïtch. Là, il se trouvait dans son élément, au milieu d'autres apiculteurs comme lui. Leur pique-nique d'adieu au bord de la rivière. La soirée autour du feu. Ses voisins de chambre : Ahtem de Bakhtchissaraï, en Crimée, Gricha de Bila Tserkva. Ils avaient passé de bons et joyeux moments tous les trois, et si la chambre du pensionnat où étaient logés tous les participants au congrès était loin d'être immense, ils ne s'y étaient jamais sentis à l'étroit. Il gardait quelque part, dans un carnet, leurs adresses et leurs numéros de téléphone. Quand la guerre serait finie, il faudrait les recontacter. Et, mieux encore, les revoir. Peut-être organiserait-on un nouveau congrès ? Mais qui représenterait-il alors ? La Société régionale d'apiculture ? Sûrement pas. Quelle société subsistait-il aujourd'hui au Donetsk ? Et si elle existait encore, elle n'était plus régionale, mais « républicaine », et par conséquent il n'en faisait plus partie. Et si cette partie de la région qui était restée en Ukraine avait choisi Marioupol pour capitale, peut-être qu'une nouvelle société d'apiculture y avait établi son

siège. Seulement lui n'était ni dans la « république » ni dans le pays. Il était dans une zone grise, et les zones grises n'ont pas de capitale.

De nouveau Sergueïtch sentait la tristesse l'envahir quand soudain un coup violent fut frappé à la porte.

Il sursauta, mais ne se pressa pas d'aller ouvrir. Il rangea d'abord les albums à leur place, sur le grand coffret marqueté, puis referma soigneusement la porte du meuble.

« Tu en as mis du temps ! » lança Pachka en guise de bonjour en pénétrant dans la maison.

À sa suite entra un homme d'une cinquantaine d'années, que Sergueïtch ne connaissait pas, vêtu d'un pantalon de camouflage en tissu épais et d'un épais blouson de grosse toile noire, gonflé par la doublure qu'on lui avait ajoutée, de fausse fourrure ou de peluche.

Sergueïtch referma la porte derrière eux. Il se retourna vers ses visiteurs, étonné.

« Que se passe-t-il ? demanda-t-il d'un ton sévère à Pachka, sans regarder l'inconnu.

– Ce qui se passe ? s'étonna l'autre, presque joyeux. Quoi, Sergo, tu ne regardes plus le calendrier ? Aujourd'hui, c'est le Jour de l'Armée soviétique, le 23 février ! Alors on est venu te le fêter. Tu as bien fait ton service ?

– Oui, répondit Sergueïtch. Comme chauffeur-mécanicien. Mais c'était il y a un siècle ! »

Une bouteille de vodka scintilla entre les mains de Pachka. Il ne l'avait pas en entrant. Sans doute venait-il de la tirer de la poche de sa pelisse. Sergueïtch tourna les yeux vers le second visiteur, celui qu'il ne connaissait pas.

« C'est Vladilen¹, dit Pachka en manière de présentations. Un copain... alors quoi, on fête ça ? On s'est dit que c'était bête de faire la fête à deux, quand on pouvait la faire à trois... »

Vladilen avait le visage rond, un grain de beauté sur la joue gauche, et d'épaisses moustaches soigneusement taillées. Les deux poches de son blouson béaient comme si chacune d'elles contenait un bocal d'un litre.

L'homme parut noter l'intérêt que le maître des lieux portait à ses poches, car il en sortit deux paquets.

« Nous ne sommes tout de même pas venus les mains vides », dit Pachka en regardant autour de lui en quête d'une table.

Sergueïtch dut aller chercher assiettes et couverts. On déballa le contenu des paquets : saucisse demi-fumée, pain et lard.

« Tu n'aurais pas des concombres ou des tomates en saumure ? demanda Pachka en posant sa pelisse sur le dossier de la chaise qu'il s'était choisie.

– Si, si, j'ai ça », répondit Sergueïtch.

Mais en premier lieu il sortit des verres du vaisselier.

« Sergo, peut-être que tu pourrais servir notre hôte dans le soulier de cristal ? Pour rigoler ? » suggéra Pachka.

Sergueïtch se retourna et dans l'instant son regard réduisit à néant le sourire madré qu'affichait son voisin.

« Il reste à sa place, dit-il d'un ton sévère. C'est un cadeau de noce, pas un verre de cantine. »

Il coupa lard et saucisse en tranches et posa sur la table une salière pleine. Puis il ouvrit un grand bocal de concombres et un autre de tomates, moitié plus petit. Pachka remplit les verres de vodka du commerce. Et ce fut lui qui porta le premier toast : « À l'armée soviétique », après quoi tous trois vidèrent leur verre.

« Toi, tu ne l'as pas fait, ton service, dit Sergueïtch à l'adresse de Pachka, tout en mâchant un morceau de saucisse. D'où te vient ce besoin de boire en l'honneur de l'armée ?

– Disons que c'est en l'honneur de nos défenseurs ! De ceux comme lui, tiens ! » répondit Pachka en désignant Vladilen du regard.

L'autre hocha la tête pour marquer son accord. Il n'avait encore pas prononcé un mot dans la maison de Sergueïtch et c'est pourquoi celui-ci se sentait mal à l'aise. Un être humain ne se manifeste pas seulement en exhibant son visage mais aussi en faisant entendre sa voix, ou ne serait-ce qu'une chanson à boire ! Il y avait de bonnes raisons pour qu'un banquet bien ordonné se termine toujours par des chants. Mais il est vrai qu'ils n'étaient pas encore ivres.

« Et vous venez d'où ? » Sergueïtch regarda Vladilen dans les yeux et hocha la tête en direction de la fenêtre.

« Ta fenêtre ne donne pas du bon côté, intervint Pachka. Il vient de l'autre, de par chez moi !

– En fait, je viens de Sibérie, dit enfin le visiteur. Je suis venu comme volontaire. Pour vous défendre.

– De Sibérie... répéta Sergueïtch, pensif.

– Oui, confirma Vladilen. Chez nous, en ce moment, il fait plus froid qu’ici. Mais c’est aussi plus beau.

– Plus beau que quoi ? » demanda Sergueïtch interloqué.

Vladilen regarda Pachka. Celui-ci remplit à nouveau les verres.

« Allez, à la victoire ! proposa Vladilen.

– À la victoire ! » approuva Pachka.

Sergueïtch trinqua sans rien dire. Il but comme les autres, d’un trait. Pêcha d’un doigt un concombre dans le bocal et l’expédia dans sa bouche.

« Alors, qu’est-ce qui est plus beau chez vous ? » redemanda Sergueïtch, la bouche encore pleine.

« Bon, c’est peut-être à cause de la guerre, répondit le Sibérien avec calme. Il y a peu de couleurs par ici. Les clôtures sont grises, les fenêtres ne sont pas décorées, elles n’ont pas de chambranles sculptés. C’est un peu pauvre.

– C’est la guerre ! dit Pachka avec un geste fataliste. Après la guerre tout redeviendra beau. Comme avant.

– Avant, il n’y avait rien de beau, contesta Sergueïtch. Avant, les choses étaient normales. Rien de superflu qui saute aux yeux. »

Vladilen considéra avec étonnement le maître de maison, puis tourna son regard vers Pachka. Celui-ci resservit tout le monde.

Après le troisième verre, Sergueïtch se sentit plus en paix. Il finit par s’accommoder de la présence de ses hôtes et de leur idée de fête et commença à sentir sur sa langue le goût de la saucisse demi-fumée – il y avait bien longtemps qu’il n’en avait mangé de pareille.

« Tout ce qui autrefois était soviétique est devenu russe, expliquait Vladilen à Pachka, d’une voix un peu pâteuse, mais sans cesser d’observer du coin de l’œil le maître de maison. Et ce qui n’est pas devenu russe, ça le deviendra plus tard. Tout, toujours, revient à sa source, à son point de départ... »

La nuit tombait déjà quand Pachka sortit une deuxième bouteille de la poche de sa pelisse. Le visiteur de Sibérie continuait à tenir des discours, mais Sergueïtch ne l’écoutait plus. Il avait sommeil, à présent la voix de ce Vladilen l’irritait, et la tête de Pachka qui acquiesçait à tout ce que disait le Sibérien lui donnait la nausée. Quelque chose de servile, et non de mâle, se dessinait sur ce visage.

Il bâilla à s’en décrocher la mâchoire, sans avoir le temps de porter la main à sa bouche.

« Vous savez quoi, dit-il à ses hôtes. Je ne me sens tout de même pas très bien... Vous ne voulez pas poursuivre chez Pachka ?

– Mais j’ai plus de vodka... répondit l’intéressé avec réticence.

– Je vais vous en donner ! » proposa Sergueïtch.

Vladilen se leva prestement, comme s’il n’avait rien bu, et donna une tape sur l’épaule de Pachka. Celui-ci l’imita.

Sergueïtch leur remit deux bouteilles de « Sensass » – celle-là même qui l’avait rendu malade quelque temps plus tôt. Il les leur donna sans réfléchir. Pourvu qu’ils partent.

« Merci. T’es un vrai pote ! » s’exclama Pachka, aux anges. Il avait déjà enfilé son manteau, et il s’empressa de glisser les flacons dans les poches de côté. « C’est trop marrant ! Je suis venu chez toi avec deux boutanches, et je repars avec deux ! »

Ce fut tout juste si Sergueïtch ne poussa pas ses invités dehors. Il ne resta pas longtemps à les regarder s’éloigner. Cinq secondes peut-être, à peine. Mais ces quelques secondes lui suffirent à comprendre que le grand froid n’était plus qu’un souvenir.

1. Vladilen fut un prénom assez répandu à l’époque soviétique : il s’agit d’une contraction de Vladimir Lénine.

L'inquiétude agitait Sergueïtch depuis le matin, peut-être même depuis la nuit. Il s'était réveillé en effet deux ou trois fois, et toujours à cause d'un cauchemar : il rêvait qu'il se tordait de douleur, empoisonné par de la vodka, des crampes lui vrillaient les mollets, son estomac valsait et quelqu'un avait branché dans son crâne une pompe à ballon qu'il commençait d'actionner. Sa tête enflait de l'intérieur, il avait l'impression qu'elle allait éclater. Ce n'est qu'au matin qu'il avait compris le pourquoi de ce rêve. Il s'était rappelé les deux bouteilles de vodka frelatée qu'il avait offertes à ses hôtes pour la route. Or ces derniers étaient déjà dans un bel état, après un litre descendu à trois. Ils ne devaient plus guère se soucier de la qualité ni de la quantité de ce qu'ils allaient encore boire. Sûrement avaient-ils liquidé d'un coup les deux bouteilles et à présent gisaient-ils, malades comme des chiens, ou bien pire...

Sergueïtch retrouva, remisee dans un coin, la bouteille entamée qui lui avait été si néfaste. Il en renifla le contenu. Odeur d'alcool bien sûr. Mais il y a alcool et alcool. L'un vous allonge dans votre lit, l'autre dans une boîte en bois.

L'apiculteur se sentit envahi d'effroi. Il ne pensait même pas à Vladilen. C'était Pachka qui en répondait. C'était lui qui l'avait amené, alors qu'il aurait pu le laisser au portillon et aller d'abord demander au maître des lieux s'il n'avait rien contre un visiteur étranger imprévu.

« Tu dois y aller ! » se donna pour ordre Sergueïtch avec fermeté. Sans recevoir d'ordre strict, jamais il ne sortirait de sa cour.

Celle-ci scintillait, couverte de jeune neige. Force était de damer un nouveau sentier jusqu'au portillon, puis jusqu'à la grange où hivernaient les ruches, et enfin au garage.

Il fut pris d'inquiétude pour les toitures. Elles étaient vieilles. Il fallait en ôter la neige autrement elles risquaient de s'écrouler sur la voiture et sur les abeilles !

Il oublia Pachka et son invité. Il appuya une échelle contre la grange et, armé d'un balai, entreprit de débayer le toit. La tâche se révéla pénible. Il troqua le balai contre une large pelle à neige. Cette fois-ci la besogne avança

plus vite. Et ainsi, mètre par mètre, Sergueïtch dégagea les couvertures des deux hangars. Il reprit alors son souffle.

Ensuite seulement il se pressa de gagner la maison de Pachka. En chemin il manqua de tomber dans le trou d'obus, devant la maison des Mitkov, que la neige avait recouvert.

Quand il franchit le portillon donnant sur la cour de Pachka et vit la neige intacte devant son perron, il fut saisi d'une peur encore plus grande. Personne n'était sorti de la maison depuis les premières heures du jour !

Il grimpa les marches et frappa à la porte. Silence. Sergueïtch crut percevoir l'odeur de la mort. Tout se pétrifia en lui.

« Quoi, je vais me retrouver tout seul dans le village ? » se dit-il, effaré.

Mais il entendit alors un bruit derrière la porte. Puis des pas.

« Grâce à Dieu ! » souffla-t-il, soulagé.

« Qu'est-ce que tu veux ? demanda Pachka d'une voix endormie en entrouvrant la porte. Pourquoi si tôt ?

– C'est-à-dire... répondit Sergueïtch décontenancé. J'ai eu une inquiétude. J'ai eu peur tout à coup que vous ne soyez pas arrivés jusqu'à chez toi. C'est que vous étiez bien saouls ! »

Pachka, en caleçon, le visage bouffi, fit entrer son visiteur.

« Tu n'as pas mal au crâne ? s'enquit Sergueïtch d'un ton prudent.

– Si, bien sûr, grommela l'autre, tout en enfilant un gros pantalon de sport.

– Et ton copain, il est où ?

– Bah, il est reparti ! On l'a appelé sur son portable.

– Il y a longtemps ?

– J'en sais foutre rien. Pendant la nuit. »

Sergueïtch regarda l'horloge mécanique. Son contrepoids était remonté presque à toucher le dessous du coffret de bois. Elle allait s'arrêter. D'un pas vif, il s'approcha et tira le poids vers le plancher. Puis il tourna la tête vers Pachka.

« Ne fais plus jamais ça ! lui dit-il.

– Quoi ? demanda Pachka, interloqué.

– Ne te pointe plus avec des inconnus.

– Et pourquoi ? Tu t'ennuies pas tout seul ? T'es pas content de voir de nouvelles têtes ?

– Il y a nouvelle et nouvelle, répondit Sergueïtch d'une voix égale.

– Celui-là, ça va, c'est un militaire ! Il est venu nous défendre !

– Je n’ai pas besoin qu’on me défende. Je peux me défendre tout seul s’il le faut.

– Contre qui ? Contre le Secteur droit ? ricana Pachka. Si ses gangsters débarquent, ils dézingueront tes abeilles et faucheront ta bagnole ! Avise-toi de moufter, et tu te prendras une balle dans le crâne. Ils peuvent même te descendre sans raison. Juste parce que tu vis rue Lénine !

– Ne m’explique pas ce que je dois faire ! gronda Sergueïtch, furieux. Si tu as peur de quelqu’un, qu’ils viennent te défendre. Mais moi, ce n’est pas la peine. Si tu te repointes avec quelqu’un, je ne vous laisse pas entrer, compris ? »

Le regard de Sergueïtch s’égara sous la table, se posa sur les bouteilles vides de « Sensass » qui traînaient là par terre.

« Comment ça, tu nous laisses pas entrer ? s’exclama Pachka, incrédule. T’empêcherais d’entrer des soldats, en armes par-dessus le marché ? Ils enfonceront ta porte et entreranno quand même ! Comme chez un ennemi. Faudra pas aller te plaindre alors.

– De qui tu parles ? Des types qui viennent te voir ? De ces traîne-patins qui jouent de la mitraillette ? Mais allez vous faire foutre, toi et eux ! Tu veux qu’à cause d’eux tout le village soit bombardé ? Ou bien c’est-il que tu vas là-bas toi aussi ? Tu t’es déjà enrôlé dans les “défenseurs” ? » s’écria Sergueïtch.

À l’évidence l’inquiétude du matin s’était mêlée dans sa tête à l’irritation d’à présent, et tout cela avait donné un mélange détonant. Lequel venait justement d’exploser.

« Si tu les fais venir au village, ne va pas te promener dans ma rue !

– Mais pourquoi tu m’engueules ? protesta Pachka en ouvrant des yeux comme des soucoupes. Tu arrives, tu demandes à entrer et puis tu me gueules dessus ! Si t’as besoin de quoi chasser ta gueule de bois, dis-le franchement. Je sors un flacon, on s’assoit, tu te calmes. Si tu veux pas t’asseoir, retourne dans ta rue et va te faire foutre ! »

Sergueïtch ne répondit pas. Il resta un instant immobile, tout entier traversé d’un tremblement de colère. Puis quand le tremblement fut passé, la fatigue soudain s’abattit sur lui. Si pesante qu’il lui fut malaisé de rester debout. Il s’assit à la table.

Pachka prit cela pour un acquiescement à sa proposition. Il s’en fut à la cuisine et en revint avec du lard, du pain et une bouteille.

Sergueïtch regarda l'étiquette avec crainte. Elle était vieille, toute râpée. De la gnôle maison, conclut-il.

Il rentra chez lui deux heures plus tard, en titubant. Il rajouta du charbon dans le poêle. S'allongea sur son lit, sur la couverture, et bientôt s'assoupit. Quand il se réveilla, que le sommeil le quitta, il entendit un bruit dans sa tête. Discret, mais obsédant. Il connaissait ce bruit. C'était celui de l'alcool. Il fallait l'endurer. Il passerait tout seul, s'éteindrait. Au besoin, il était possible même de réfléchir sous ce bruit. Mais c'était plus difficile qu'en temps normal. Les pensées étaient plus lentes à se former.

Quelle idée de s'inquiéter pour Pachka au lever du lit !

Sergueïtch tourna la tête et observa les flammes du foyer à travers la vitre du poêle, noircie de suie. Il se sentit tout de suite réchauffé. « Je me demande comment font les yeux pour tromper le corps ? » se dit-il.

« Alors, que vas-tu faire ? » bougonna Sergueïtch qui, s'étant réveillé en pleine nuit, comprit qu'il ne se rendormirait pas.

Le réveille-matin indiquait deux heures et demie. Il avait donc dormi plus de douze heures ! Certes, au cours de ce long sommeil, tout s'était réparé tout seul dans son corps et dans sa tête. Plus de bruit d'alcool dans les oreilles, plus d'élancements dans les genoux. Juste de la colère contre lui-même pour la journée sottement gâchée. Et tout ça à cause de Pachka !

Il y avait longtemps qu'il ne s'était pas mis autant en rogne ! Au moins cinq ans, pour sûr. Et avant cela, seulement avec sa femme, qui en retour n'avait pas non plus sa langue dans sa poche.

Il craqua une allumette, alluma le reste de cierge dépassant à peine du bocal, mais pas le second encore plus consumé. Il s'en servirait plus tard. Il en sortit un autre, tout neuf. Ces cierges d'église, ils étaient presque absurdes dans une maison. Ils éclairaient peu, brûlaient plus vite qu'une bougie ordinaire, mais créaient une sorte de confort. Les bougies de ménage, celles en stéarine, étaient plus pratiques, évidemment, et duraient plus longtemps. Mais l'odeur n'était pas la même, et de toute manière on ne trouvait nulle part où en acheter.

L'apiculteur s'attabla. On était au milieu de la nuit, mais il n'avait pas sommeil, et la faim le creusait. Il n'avait rien mangé depuis la séance de cuitothérapie chez Pachka.

Le pain apporté par Petro, le soldat, était déjà dur. Il s'en coupa une tranche qu'il beurra et saupoudra de sel.

Il se rappela la dispute avec Pachka.

« Quel con ! » soupira-t-il.

Et pendant qu'il mangeait sa tartine, il sut à quoi il allait occuper sa nuit. Tout le pays, après tout, s'occupait à ça, mais pas la nuit. Lui, si ! Les conditions ici étaient différentes : c'était la guerre. Le jour, impossible ! Combien étaient-ils à les observer à travers des jumelles, un périscope ou une lunette de visée depuis l'horizon alentour ?

Il but une autre tasse de thé brûlant additionné de miel puis se vêtit bien chaudement. En premier lieu il se rendit à la remise servant de garage. Là, il

craqua une allumette et à sa flamme toute tremblante de froid choisit dans la boîte à outils ce dont il avait besoin. Son choix terminé, il glissa le matériel dans un sac à dos. Le sac du garçon à la boucle d'oreille : il était pratique, ni trop petit ni trop encombrant. L'outil, bien sûr, n'était pas en papier. Combien pèsent un pied-de-biche et un marteau ?

Ses yeux s'accoutumèrent vite à l'obscurité. Il se dirigea vers le début de la rue, tout à l'autre bout, d'où naguère on ne voyait même pas l'église. Il atteignit les premières maisons : la route de terre « entrant » là directement dans la rue. Il aperçut une plaque « rue Lénine », en lettres blanches sur fond bleu. Il l'arracha au moyen du pied-de-biche et la fourra dans son sac à dos. Il ne découvrit la plaque suivante que six maisons plus loin. Il avait toujours pensé jusqu'alors que le nom de la rue était cloué sur la palissade de chaque maison, mais non ! Pas sur toutes ! Il marchait et examinait clôtures et maisons en prenant son temps, avec attention. Il ne faillit rater qu'une seule plaque, clouée sur le mur même de la bâtisse.

« À qui donc est-elle celle-là ? se demanda-t-il en entrant dans la cour. On ne serait pas chez les Melnitchouk par hasard ? »

Il glissa sous la plaque l'extrémité courbe et fendue de l'outil, pesa sur le long manche de manière à le plaquer contre la paroi. La plaque résista : on voyait tout de suite que c'était le propriétaire de la maison lui-même qui l'avait clouée sur son mur. Il n'avait pas ménagé les clous de dix. Il dut lui consacrer cinq bonnes minutes, et ne put éviter de la tordre un peu.

Le temps qu'il parvienne à l'église bombardée, et son entrain était retombé. Son sac à dos contenait douze plaques qui, ajoutées aux outils, représentaient un poids non négligeable.

Il regagna sa cour et sortit les plaques qu'il posa sur la neige l'une en dessous de l'autre. Il partit d'un grand rire rauque, mais aussitôt se couvrit la bouche de la main.

« Zut, songea-t-il. Je n'ai fait que la moitié du boulot. »

Il s'en fut dans la rue de Pachka. Là, il arracha des palissades six plaques « rue Chevtchenko », il n'y en avait pas davantage, bien qu'il y eût presque autant de maisons dans les deux rues.

Sergueïtch s'en trouva surpris, mais il eut tôt fait de trouver une explication au phénomène : Lénine à l'époque soviétique était plus important que Chevtchenko. Lénine, en Union soviétique, tout le monde le connaissait, alors que Chevtchenko n'était célèbre qu'ici...

« Allons, c'est bon, se dit-il en agitant la main comme pour chasser ces pensées de sa tête. Les poètes sont des gens inoffensifs. Pas comme les politiciens ! Désormais je vivrai rue Chevtchenko ! »

Il commença par clouer une première plaque sur la palissade à gauche de son portillon. Puis il en fixa une au bout de la rue, à la place de celle qu'il avait arrachée, et la dernière sur la clôture de l'ultime maison, du côté droit, près de l'église.

Quand il rentra chez lui, il consulta son réveil : quatre heures et demie. L'aube était encore loin. Il ressortit dans la cour, en emportant marteau, clous et « rues Lénine ». De nouveau il s'engagea dans l'ancienne rue Chevtchenko. Il commença par clouer deux plaques « rue Lénine » de chaque côté du portillon ouvrant sur la cour de Pachka. Il ne songea même pas que les coups de marteau pourraient réveiller l'occupant de la maison. Puis il répartit les deux autres tout au long de la rue, en prenant soin, bien sûr, d'en fixer une au commencement de la rue, et une à l'autre bout. La rue de Pachka finissait bêtement, à l'image de l'histoire de l'Union soviétique. À l'extrémité de l'ex-rue Chevtchenko s'élevaient les étables à moitié en ruines de l'ancien kolkhoze. Et plus loin, d'autres constructions, dont on avait depuis longtemps ôté les ardoises, démonté les cadres de fenêtres et abattu une partie des murs pour récupérer les briques.

Sergueïtch rentra chez lui satisfait. Ses jambes, certes, grinçaient un peu. Mais son genou droit ne se plaignait pas, comme s'il approuvait la raison pour laquelle son propriétaire, cette nuit-là, l'avait privé de repos.

Il suffit de s'écarter une fois du rythme quotidien, et des jours, sinon des semaines, peuvent s'écouler ensuite avant que la vie vous repousse d'elle-même dans l'ornière habituelle.

Il en était ainsi pour Sergueïtch depuis sa récente journée passée à dormir. Il restait bizarrement bloqué, en suspens entre veille et sommeil, si bien qu'il ne parvenait pas à choisir l'attitude en adéquation avec l'heure du jour. Ainsi, alors qu'à l'instant il se sentait normal et était sorti quérir du charbon dans la cour, il avait maintenant envie de s'allonger. Pourtant il faisait grand jour, le réveille-matin indiquait midi et demi.

Bon, puisqu'il en avait envie, il s'allongea. Il venait de fermer les yeux quand on frappa à sa porte.

« Qui est là encore ? grogna-t-il, mécontent.

– Et qui tu veux que ce soit ? répondit la voix de Pachka.

– Tu es seul ?

– Oui, je suis seul ! »

Sergueïtch le fit entrer. Comme il refermait la porte derrière lui, il haussa les épaules, faute de comprendre pourquoi son visiteur affichait une mine aussi épanouie.

« Eh bien ? demanda-t-il.

– Quoi, “eh bien” ? Je m'ennuyais, je me suis dit “allons voir mon camarade”, répondit Pachka avec un sourire. T'es pas contre, je crois ! En tout cas, moi, je t'en veux pas. Je t'en ai jamais voulu. Et maintenant tout ça ! Pour le coup, merci ! C'est donc pour moi que t'as pas dormi, je suppose ?

– De quoi tu parles ? dit Sergueïtch, n'y comprenant rien, en fixant son hôte comme on regarde un fou.

– Non, j'ai apprécié. Je comprends... » Pachka, visiblement, s'embrouillait dans le choix des mots. « Je veux dire que je te suis reconnaissant ! Et va pas croire que parce que tu m'as envoyé me faire voir, je reviendrai plus jamais. Je sais bien que t'es pas rancunier. Mais pour la rue Lénine, merci ! Jolie idée que t'as eue là ! Un vrai cadeau ! Ce Chevtchenko, j'en avais jusque-là, tiens ! » Et il se passa un doigt sur la gorge.

« Aaah ! fit Sergueïtch, comprenant enfin la raison de la bonne humeur de Pachka. Veux-tu du thé ?

– Oui, s’il est au miel. »

« Alors comme ça, tu es content... dit Sergueïtch, décidé à bien préciser les choses, quand ils furent attablés devant leurs tasses.

– Eh bien, oui ! Comment ne pas l’être ?

– C’est donc que tu es un “léniniste” ?

– Toi non, en tout cas, ricana Pachka en réponse. Tout ça ne t’a jamais plu, ni avant ni maintenant. Mais maintenant, c’est une autre question. Et si les gens revenaient au village ? Et qu’ils réclament de remettre les plaques de rue comme elles étaient avant ? Ce serait dommage !

– Ils ne réclameront rien, déclara Sergueïtch avec assurance. Aujourd’hui, dans tout le pays, on change les noms des rues. Pas seulement des rues ! Des villages et des villes ! L’important, c’est que les gens soient d’accord. Toi, tu es d’accord à ce que je vois ?

– Bien sûr !

– Et moi aussi. Nous pouvons voter pour la forme, pour pouvoir dire ensuite que la décision a été prise à l’unanimité. »

Sergueïtch leva la main. Pachka l’imita. Son sourire découvrit des dents inégales.

« Eh bien, voilà, c’est bon, dit Sergueïtch. Ceux qui ne sont pas venus à l’assemblée ne peuvent s’en prendre qu’à eux-mêmes. Plus tard, quand les autorités seront à nouveau en place, nous leur communiquerons notre décision.

– Un pareil événement, ça serait pas mal de l’arroser, non ? suggéra prudemment Pachka.

– Une autre fois. »

Le regard de Sergueïtch se fit si sévère que Pachka changea aussitôt de sujet.

« Et le passage Mitchourine, il reste tel quel ? demanda-t-il.

– Et qu’en faire d’autre ? répondit Sergueïtch avec un haussement d’épaules. Mitchourine n’a jamais porté tort à personne. Et puis il n’y a là-bas que deux maisons.

– Bien, qu’il reste comme ça. Je ne suis pas contre, moi non plus. Comment vont tes abeilles ? Déjà réveillées ?

– À dire vrai, elles ne dorment jamais vraiment. Si elles s’endorment, elles gèlent. Chez elles, même l’hiver il fait bon. Plus trente-sept ! Elles assurent elles-mêmes le chauffage de la ruche. Or quand on s’occupe du chauffage, quand trouver le temps de dormir ? Si je ne faisais que dormir, je mourrais de froid. Il faut bien que quelqu’un alimente le poêle en charbon.

– Mais quand il fera un peu plus chaud, de quel côté tu les enverras récolter le pollen ? De ce côté-ci ou bien là-bas, chez les “Ukrs” ? s’enquit Pachka.

– Elles voleront où elles voudront. Je sortirai les ruches dans le jardin, et ensuite, ça les regarde !

– Tu ferais mieux de les installer chez moi. Par chez nous, c’est plus tranquille. Les champs seront plus fleuris !

– Merci, opina Sergueïtch. Attendons le printemps, on verra bien alors où les fleurs sont en plus grand nombre. »

Pachka et lui se séparèrent cette fois-ci sur un mode amical, allant même jusqu’à se serrer la main devant le portillon. Après quoi Sergueïtch s’en fut dans la grange visiter ses abeilles.

« Rappelez-vous bien ! dit-il en regardant les ruches protégées par les plaques de métal. Nous avons une nouvelle adresse à présent. Rue Chevtchenko ! Mais le numéro est toujours le 37, seule la rue a changé. »

Il s’attarda deux ou trois minutes encore, attentif à la paix qui régnait là. Il crut percevoir dans le silence de la grange comme un bourdonnement d’abeilles. C’était donc qu’elles l’avaient entendu. Impossible autrement.

La tôle de l'outil ripait bruyamment sur la croûte inférieure de neige durcie, réduite en miettes puis damée à nouveau par les lourdes bottines du maître de maison. La neige du dessus, tombée récemment et encore légère, partait facilement. Sergueïtch la repoussait à coups de pelle vers l'extrémité de la cour, jusqu'à la clôture du jardin.

Certes, il trouvait cette occupation absurde. Un peu comme de la gymnastique matinale. Mais débarrasser la vieille neige changée en glace de la poudreuse qui la recouvrait pouvait malgré tout passer pour un travail. Or le travail lui manquait. Pas celui auquel on est contraint de se rendre chaque jour dans un bus plein à craquer, mais celui qui vous donne des démangeaisons dans les mains. Ce travail-là, il vous distrait de l'oisiveté et de la mélancolie en même temps qu'il apporte de la joie pour peu qu'il ait une utilité finale. Comme, par exemple, déblayer la neige. Quoique, à dire vrai, il ne la déblayât pas vraiment, c'est le printemps qui s'en chargerait. Il se contentait, lui, de la mettre à l'écart.

Il esquaissa un sourire. Reprit son souffle. Il se rappela comme il aimait autrefois fabriquer des coffrets. Les poncer au papier de verre à grain très fin, les vernir. Excellente activité ! Idéale pour l'hiver. Comme les travaux d'aiguilles pour les femmes. Sur la table : outils, colle d'ébéniste, planchettes soigneusement polies. Dehors : l'automne et ses pluies, l'hiver et ses chutes de neige, ou même les orages de mai. Puis on l'invitait à une noce, et il s'y rendait avec pour cadeau un coffret en cerisier, au couvercle incrusté de bouleau, montrant deux alliances entrelacées. Pas un service de table, donc, ni cent hryvnias dans une enveloppe, mais un objet chaleureux, venant de l'âme et du cœur ! Et tout le monde comprenait ça. Surtout les jeunes mariés.

Il tourna la tête vers la cour. « C'est rudement silencieux ! » se dit-il.

Et, de fait, le silence qui régnait soudain alentour était celui de la paix, non de la guerre. Même les lointains roulements d'artillerie semblaient s'être tus.

Il appuya la pelle contre la clôture et alla dans la grange où les abeilles hivernaient. Il écarta une des plaques de métal protectrices et colla l'oreille à la paroi de la ruche la plus proche. Il perçut comme une vibration, mais pas de bruit véritable. La paroi de la ruche, c'était comme un tympan d'oreille,

une oreille qui se fût trouvée de l'autre côté. Autrement dit, cette vibration c'était déjà un bruit filtré par cette membrane.

« Allez, allez ! murmura-t-il en se redressant avant de remettre la plaque de fer en place. Ce sera bientôt le moment de reprendre le travail. »

Il sortit de la grange.

« Où donc vont-elles aller ? » se demanda-t-il après avoir jeté un coup d'œil du côté du jardin, au-delà duquel s'étendaient le potager puis les champs.

Laissant sa question sans réponse, il entra dans la remise servant de garage, décrocha la clef de contact pendue au mur à un clou, monta dans sa Jigouli, posa les mains sur le volant glacé. De nouveau il songea au printemps tout proche. Il était un conducteur sage et prudent. Il ne roulait pas l'hiver, seulement quand le temps était clément. Il s'imagina au printemps sortant de sa cour au volant de sa voiture dans la rue rebaptisée.

Il engagea la clef, la tourna et appuya en même temps sur la pédale d'accélérateur. Rien. La voiture était muette.

Sergueïtch jura, furibond, mais il se souvint alors que la batterie attendait dans la maison, bien au chaud près du poêle. Elle était comme les êtres humains : exposée au grand froid, elle s'engourdisait, puis finissait par mourir.

Il s'en fut chez lui la chercher, remit le lourd boîtier en place, sous le capot, connecta les bornes. Le moteur démarra au quart de tour, avec un rugissement presque harmonieux. Un sourire s'épanouit sur le visage de l'apiculteur, un sourire indolent et rêveur.

Sergueïtch tourna la clef en sens inverse et la retira. Le silence se rétablit dans toute sa splendeur.

Un accident malheureux survenu cinq ans plus tôt lui revint en mémoire. Dans la rue Chevtchenko, aujourd'hui rue Lénine, Sacha Ivanovski était mort asphyxié dans son garage, avec sa petite amie venue de Svetloïé. À l'époque, la femme de Sachka avait été hospitalisée en sanatorium, pour y être soignée gratuitement de la tuberculose. Ils n'avaient pas d'enfant. Pourquoi ne pas boire de la vodka avec sa maîtresse dans la maison ? Pourquoi la boire dans la voiture ? Pourquoi ils avaient mis le moteur en marche, ça c'était clair. Il faisait froid, l'hiver, dans l'habitable. Mais il faut tout de même réfléchir un peu ! C'était un brave gars pourtant, il jouait de l'accordéon.

Sergueïtch rendit hommage en pensée au défunt. Machinalement, il renifla l'air dans la voiture. Puis descendit. Il appuya avec précaution sur la portière

pour qu'elle se referme en douceur, avec un léger clic. Raccrocha la clef. Ressortit dans la cour.

« Que faire d'autre d'utile ? » se demanda-t-il.

Et c'est alors qu'une sorte de piaulement, à peine perceptible, perça à travers le silence. Le bruit était lointain, mais curieusement familier. Comme une sonnerie de téléphone.

Sergueïtch s'avança de quelques pas vers sa maison et ses yeux s'arrondirent d'étonnement : c'était son portable qui sonnait à l'intérieur.

Il rentra en trombe, empoigna le téléphone, le colla à son oreille.

« Allô ? »

– Allô ? lui répondit une voix d'homme. Qui est à l'appareil ? Comment vous appelez-vous ?

– Pourquoi ça ? dit Sergueïtch, interloqué. Qui demandez-vous ?

– La personne qui a décroché ! Où vous trouvez-vous en ce moment ? »

La voix inconnue avait une froideur de métal.

« Chez moi.

– Et c'est à quelle adresse ? insista le correspondant.

– Non, et puis quoi encore ? s'indigna Sergueïtch. Vous êtes cinglé, ou quoi ? Vous ne voulez pas connaître aussi ma pointure ? Allez vous faire voir avec vos questions ! »

Il coupa la communication tandis que ses oreilles résonnaient encore de son propre cri.

« Ben ça alors ! » lâcha-t-il, tout étonné. Encore hors de lui, il reprit son souffle, comme après avoir couru. Le temps d'exhaler sa colère.

Il posa les yeux sur son portable. Vérifia qui avait appelé. *Numéro masqué*.

« Mouais... », fit-il, dubitatif. Pour penser aussitôt : « Et qui je pourrais appeler, moi ? »

Le nom de Vitalina, sa femme, lui vint à l'esprit. Mais il y avait peu de chance que son appel la réjouisse. Elle allait croire qu'il voulait lui demander quelque chose. Non. Mieux valait appeler quelqu'un d'autre. Pachka, peut-être ? Mais il n'avait pas son numéro. Ils ne s'étaient jamais téléphoné. Pourquoi se téléphoner quand en cinq minutes on pouvait être rendu chez l'autre.

Il se rappela à nouveau le congrès d'apiculture à Slavianogorsk. Ahtem, le Tatar de Crimée. Un homme si courtois ! Et sobre. Il tenait compagnie aux autres pendant que ces derniers buvaient du ratafia au miel en picorant du saucisson cuit. Il ne buvait pas de ratafia, il avait tout de suite dit que l'islam

l'interdisait. En revanche il mangeait du saucisson. Et quand Gricha, de Bila Tserkva, avait décidé de le taquiner en lui disant que ce saucisson était fabriqué à partir de pure viande de porc, Ahtem avait éclaté d'un grand rire sonore. « Quoi, vous croyez vraiment qu'il y a de la viande là-dedans ? avait-il demandé. Mais ils n'y mettent que de l'amidon et des colorants alimentaires hollandais ! » Après quoi Gricha avait perdu beaucoup de son appétit pour le saucisson, contrairement à Ahtem qui, lui, avait continué d'en manger avec le même entrain.

« Et si je l'appelais ? » se dit Sergueïtch.

Il sortit le carnet dans lequel Ahtem, à l'époque, avait inscrit de sa propre main son adresse et son numéro de téléphone.

Il le composa.

« Ce numéro n'est pas attribué, lui répondit une voix commerciale au timbre féminin.

– Comment ça, pas attribué ? » demanda-t-il surpris.

Il recommença.

La même voix féminine résonna dans l'appareil, qu'il ne prit pas la peine d'écouter une seconde fois.

« Hum... se dit-il. Les Russes ont dû changer tous les numéros des Tatars de Crimée quand ils ont annexé la presqu'île. Pourtant Pachka a dit que les gens continuaient d'aller à la mer là-bas, comme avant. C'est donc que la situation est calme. »

Sergueïtch sentit la tristesse monter en lui. À l'évidence, l'hiver lui pesait. Si seulement le printemps avait pu commencer ! Les gouttes tomber une à une du toit sous la chaleur du soleil.

L'apiculteur se prit à réfléchir au printemps. Et de nouveau un printemps d'avant la guerre lui revint en mémoire. Qui n'était ni le dernier ni l'avant-dernier. Un printemps où le président du soviet rural l'avait averti qu'un hôte important viendrait vers l'heure du repas pour dormir sur ses ruches. Qu'il n'invite en conséquence personne chez lui. Sergueïtch avait alors compris de qui il s'agissait. Il avait compris que l'ancien gouverneur avait décidé de s'absenter de la capitale le temps d'un séjour dans sa région natale. Il en avait été heureux. Pas seulement parce que l'ex-gouverneur savait se montrer généreux. Il n'avait pas besoin d'être généreux pour plaire, sa simplicité et sa franchise suffisaient. On se demandait même comment un gars si naïf, si débonnaire avait réussi à entrer directement au gouvernement, à la capitale !

Sergueïtch donc avait attendu, attendu. L'heure du repas était passée, le soleil commençait d'incliner vers l'ouest.

Vers quatre heures, une jeep noire se gara dans la rue. Un homme à son bord, et non trois ou quatre, comme les fois précédentes. Sergueïtch comprit alors qu'un incident s'était produit. Il sortit dans la cour. Un homme en costume, à la solide carrure, s'avança vers lui, un sac en plastique à la main.

« Veuillez excuser, dit-il. Des circonstances imprévues... Le chef comptait venir vous voir, mais il a reçu un coup de téléphone de Kiev. Il y a du grabuge là-bas. On l'a rappelé d'urgence.

– Il s'est passé quelque chose ? demanda Sergueïtch.

– Oui, répondit l'assistant nullement surpris par la question. Là-bas, il se passe quelque chose tous les jours. Tenez, le chef m'a demandé de vous remettre ceci. En cadeau. »

Et il tendit le sac à Sergueïtch. Celui-ci jeta un coup d'œil à l'intérieur : il y avait là une boîte, pareille à une boîte à chaussures.

« Si vous n'y êtes pas opposé, j'aimerais m'allonger un moment sur les ruches, dit l'homme au costume. Je n'ai encore jamais essayé.

– Mais je vous en prie ! répondit Sergueïtch avec un haussement d'épaules cordial. Venez avec moi ! »

Il conduisit l'assistant au jardin. Étendit sur le matelas le drap fin qu'il avait préparé pour un hôte plus important.

L'homme s'allongea sur le dos et à ses yeux grands ouverts Sergueïtch sut qu'il était mal à l'aise. Comme s'il avait peur.

L'apiculteur sourit. « Il a peur que les abeilles lui piquent le dos à travers le toit de la ruche et à travers le matelas ! » devina-t-il.

« Restez allongé, essayez de dormir ! conseilla-t-il poliment. Quant à moi, je serai dans la maison.

– Non, ne partez pas ! demanda l'homme en desserrant son nœud de cravate. Je ne reste que deux ou trois minutes. Pour la sensation. »

Et en effet, trois minutes plus tard il descendit du rucher. Les abeilles choisirent ce moment pour emplir toute la clairière de leur bourdonnement. Le visiteur s'éloigna en secouant son costume bien qu'il ne se fût nullement sali.

Quand la jeep fut repartie, Sergueïtch rentra chez lui et sortit la boîte du sac. Il y découvrit les mêmes souliers extraordinaires de cuir nacré. Il étala un journal par terre, posa les chaussures dessus et y glissa les pieds, mais il sentit ses orteils se perdre à l'intérieur : elles étaient trop grandes d'au moins cinq

pointures. Il comprit alors que ce cadeau n'était pas destiné à être porté mais à être gardé en souvenir. C'étaient bien les mêmes, et non d'autres identiques. En outre, quand Sergueïtch y avait enfilé les pieds, il avait entendu comme un froissement de papier. Plongeant la main tout au fond il en ressortit quatre cents dollars – deux cents au bout de chaque soulier !

À l'époque il ne les avait pas dépensés. Ils dormaient toujours dans le vaisselier, entre les pages d'un livre, avec d'autres économies.

Il tourna les yeux vers le meuble, vers la dizaine de bouquins rangés derrière la vitre de la porte supérieure. Il fut heureux de s'être rappelé l'existence de cet argent. Pachka aurait pu venir lui demander quelque chose à lire ! Faute de s'en souvenir, Sergueïtch aurait facilement perdu tout son pécule. Pachka était comme ça, s'il trouvait de l'argent dans un livre, jamais il n'irait l'avouer.

« On pourrait tout de même les rétrécir », songea-t-il à propos des souliers offerts. Seulement ce n'était pas là un travail à la portée de n'importe quel cordonnier. Les cordonniers assyriens pouvaient s'en charger. Ils avaient des mains en or, on disait qu'ils cousaient déjà des bottes aux pharaons d'Égypte. Deux ou trois d'entre eux travaillaient encore sans doute à Donetsk, s'ils n'étaient pas partis à cause de la guerre. Mais Donetsk était loin, et s'il était contrôlé à un barrage, on lui confisquerait les chaussures et il n'aurait rien à dire. On l'accuserait même en plus de les avoir volées. D'où un simple retraité sortirait-il des grolles pareilles ? Non, mieux valait qu'elles continuent de dormir là en attendant des jours meilleurs.

Cinq jours passèrent, tous identiques, tels des corbeaux. Pareille comparaison ne serait pas venue à l'esprit de Sergueïtch si au cours de ces journées tranquilles et monotones, le seul bruit à emplir de temps à autre les alentours n'eût été le croassement de ces oiseaux.

« Peut-être annoncent-ils le printemps ? » songeait l'apiculteur, tendant vainement l'oreille en quête d'autres bruits dans le monde environnant.

Deux ou trois fois, il vit des gouttes tomber du bord du toit en ardoise. Mais il ne se résolut pas à qualifier de gouttes ce qu'il avait vu. Car le soleil se montrait à peine, tandis qu'un vent humide et froid lui fouettait le visage. Si bien que même s'il sortait dans la cour, il ne s'y attardait jamais longtemps.

Et chez lui ? C'était ou bien le lit, ou bien la chaise et la table. Il n'avait rien à faire de particulier. À part méditer et passer en revue ses souvenirs. Mais il en avait assez également de se remémorer le passé, qu'il fût triste ou joyeux. Et il était tenté à présent, comme n'importe quel homme en pareille saison, par un petit verre d'alcool. Mais Sergueïtch avait un fort caractère, et entretenait avec l'alcool une relation originale : il pouvait passer deux heures assis devant un verre et plus souvent le regarder que le prendre en main.

« C'est à Paris que tu aurais dû naître ! s'était esclaffée un jour Vitalina à qui cette habitude n'avait pas échappé. Là-bas les Français passent des heures au café à siroter un seul verre de cognac ! »

C'était à l'époque où tout allait encore bien entre eux. Comment connaissait-elle ce détail sur Paris ? Elle devait l'avoir vu à la télé ou bien lu quelque part. Elle-même n'était jamais allée à l'étranger, excepté en Biélorussie où les parfums et les tricots sont moins chers.

« Bizarre que Pachka ne soit pas venu depuis si longtemps, se dit Sergueïtch passant de son ex-épouse à son ami-ennemi. Il ne serait pas malade ? »

Le mot « ennemi » dont il usait parfois en pensée à l'égard de Pachka avait perdu depuis un bail son sens militaire. Quel ennemi était-il ? Bavarde-t-on avec ses ennemis ? Se fâche-t-on avec eux ? Boit-on de la vodka en leur compagnie ? Les aide-t-on à remplacer leurs vitres ? Pourtant il avait bien été

son ennemi d'enfance, non ? Ça, impossible d'y échapper ! La mémoire, on ne l'efface pas d'un coup de gomme.

Sergueïtch se prit à réfléchir, à fouiller dans sa tête à la recherche de mots. Il ne trouva rien. Il avait peu de mots en réserve dans son crâne. Il aurait dû lire davantage en son enfance au lieu de courir après un ballon sur le terrain du kolkhoze. Maintenant, allez donc essayer de vous forcer ! Et puis quoi lire ? Les livres du vaisselier, il les avait déjà relus deux ou trois fois, et feuilletés au moins le double. Feuilletés, du reste, non pas pour se remettre en mémoire sujets et personnages, mais pour compter l'argent qui s'y trouvait caché. Cet inventaire, à dire vrai, était un exercice assez vain. La somme en dollars américains attendait d'être échangée depuis trois ans. Quant aux hryvnias, s'ils étaient toujours en vigueur, ils avaient temporairement perdu leur sens. Car il n'y avait plus nulle part où les dépenser. Même à Svetloïé, personne ne lui avait demandé d'argent pour les œufs ou les conserves. On y était généreux. Si on vous voyait dans un malheur plus grand que le sien, sur-le-champ on était prêt à vous aider !

« Mais bon, que devient donc Pachka ? se demanda-t-il, revenant à sa préoccupation première. Je devrais peut-être passer le voir. »

L'heure du crépuscule approchait. Les jours, même s'ils devenaient plus longs, finissaient encore trop tôt.

Sergueïtch se vêtit et se chaussa. S'arrêta un instant au portillon, pour détailler la plaque : RUE CHEVTCHENKO.

Quand il fut devant la maison de Pachka, il vit que ses fenêtres étaient noires. Soit il dormait, soit il était en vadrouille quelque part.

Sergueïtch scruta avec attention une des extrémités de la rue, puis l'autre : partout régnait la même immobilité baignée de gris.

Il pénétra dans la cour. Frappa à la porte pour la forme. Le vacarme produit par les coups s'éteignit et le silence retomba.

« Où est-il donc ? » grommela Sergueïtch avant d'examiner le sol autour du perron.

Du regard, il suivit le sentier tracé dans la neige qui conduisait au portillon du jardin. On voyait que le propriétaire des lieux allait plus souvent là-bas que dans la rue.

Sergueïtch s'engagea sur ce sentier, lequel le conduisit au bout du potager, vers les champs en pente douce. Il continuait plus loin, mais il s'arrêta là.

Il savait déjà où Pachka se rendait. À Karousselino. Quérir soit du pain, soit de la vodka. Il allait là-bas, et sans l'inviter à l'accompagner. Il savait

aussi d'où venaient tous ces « Vladilen » qui se pointaient chez lui. Peut-être effectivement espionnait-il pour leur compte ?

Il revint à la maison de Pachka. Plaça un billot sous la fenêtre, grimpa dessus et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Il scruta l'ombre grise de la pièce, jusqu'à distinguer le mur à l'horloge. Il retint son souffle. Le poids le plus lourd pendait de presque toute sa longueur de chaîne au-dessus du plancher. « Putain de bordel, jura Sergueïtch en lui-même. C'est un coup à se retrouver sans l'heure exacte ! »

La nervosité s'empara de lui. Il sauta au bas du billot et gagna d'un pas vif le bout du potager. Il observa le sentier qui descendait la pente du terrain puis après vingt, trente mètres se fondait dans la grisaille du crépuscule.

« Pachka ! cria-t-il, tourné vers la plaine. Pachka ! Où es-tu ? Tu viens ? »

L'air hivernal est âpre, les cris s'y engluent comme les mouches dans la confiture. Aucun écho, aucune répercussion ! On était déjà presque en mars, et l'hiver refusait toujours de battre en retraite !

Sergueïtch revint à la maison de son ami-ennemi. Il se saisit de la poignée de porte, et la tira fermement vers lui. Il avait les nerfs si tendus qu'il se mordit la lèvre inférieure.

« Où est-il encore en train de traîner ? » grogna-t-il, furieux. Et de tirer cette fois-ci de toutes ses forces sur la poignée. Il y eut un grincement métallique, le pêne de la serrure se tordit et sauta hors de la gâche. La porte s'ouvrit.

Sergueïtch s'engouffra à l'intérieur, agrippa le contrepoids de la pendule et le tira vers le bas au bout de sa chaîne. L'autre poids, le plus lourd, vola vers le plafond si brutalement qu'il heurta le coffret de bois renfermant le mécanisme avec un bruit sonore.

« Juste à temps ! » souffla Sergueïtch.

Il ressortit sur le perron. Tenta de recaler la porte dans son cadre, mais le pêne tordu de la serrure l'empêchait de se fermer totalement. Il alla alors chercher le billot resté sous la fenêtre et s'en servit pour bloquer le vantail. Au moins ainsi le vent, s'il se levait, ne risquait pas de l'ouvrir. Quant aux voleurs, il n'y en avait pas par ici, il n'y avait personne pour visiter les maisons.

Sergueïtch dormait déjà depuis trois bonnes heures, ses bras nus croisés sur la couverture, tant la température était clémente. Un peu trop même : le poêle avait surchauffé l'air de la pièce. Même la cuisine en profitait à présent. Il dormait à poings fermés, mais des coups violents frappés à la porte le forcèrent à rouvrir les yeux avant que son sommeil fût passé.

« Qui est là ? demanda-t-il d'une voix endormie.

– Ouvre ! Vite ! C'est moi, Pachka !

– Tu es poursuivi ou quoi ? demanda Sergueïtch en laissant entrer son visiteur.

– Je sais pas, j'ai pas regardé derrière moi. Mais on a cambriolé ma maison, et je crois que les voleurs y sont encore ! J'ai entendu du bruit.

– Comment ça, cambriolé ? dit Sergueïtch, sans comprendre, en même temps qu'il allumait le cierge posé sur la table.

– Mais pourquoi il fait si chaud ? s'étonna Pachka.

– Bah, un accident... »

Sergueïtch enfila son pantalon. Passa par habitude un pull par-dessus son maillot.

« Alors, qu'est-ce qui se passe chez toi ?

– Ils ont enfoncé la porte. Je sais pas ce qu'ils cherchaient... Peut-être de la bouffe. »

C'est alors seulement que le sommeil commença de s'évaporer du crâne de Sergueïtch.

« La porte ? demanda-t-il. Et alors ?

– Quoi, et alors ? s'exclama le visiteur en posant sur son hôte des yeux effarés. Mais ils pourraient m'assassiner ! Qui va se balader aujourd'hui dans les villages abandonnés ? Uniquement des bandits pour qui la vie humaine ne vaut pas un kopeck.

– Hum... » Sergueïtch soupira. « Allons voir ça, proposa-t-il après un bref silence.

– Tu plaisantes ? Si on y va voir, mieux vaut attendre le matin. Je vais plutôt passer la nuit chez toi.

– D'accord, convint Sergueïtch. Reste dormir ici. Tiens, tu n'as qu'à prendre le divan. »

Il éteignit la bougie. Son hôte s'allongea et cinq minutes plus tard on l'entendait ronfler. Ronfler comme après trop boire : bruyamment, par à-coups.

Au matin, ils se rendirent chez Pachka. Sergueïtch prit avec lui sa hache. À tout hasard. Tout en marchant, il se dit qu'il eût été plus logique d'emporter la grenade offerte par Petro. Une grenade, c'est une arme, pour de bon, alors qu'une hache, qu'est-ce que c'est ? Une hache n'arrête pas les balles ! Mais du diable s'il savait où il l'avait fourrée, cette foutue grenade. Peut-être avait-elle roulé sous son vaisselier ou sous son armoire ? Il pensait pourtant avoir exploré les moindres recoins, en pure perte. Où avait-elle pu passer ?

La porte de la maison de Pachka était toujours bloquée par le billot, mais celui-ci à présent était couché sur le flanc.

« Eh, y a quelqu'un là-dedans ? » cria Pachka depuis le seuil. Il fit rouler le billot d'un coup de pied, entrouvrit la porte et cria de nouveau : « Y a quelqu'un, je demande ?! »

Silence. Seule une corneille passa au-dessus de leurs têtes en croassant.

« Mais non, il n'y a personne, grogna Sergueïtch avec assurance. Qu'est-ce qu'ils ficheraient ici, même s'ils avaient volé quelque chose ? »

Pachka ouvrit la porte plus grand. Passa la tête, tendit l'oreille, puis entra. Sergueïtch le suivit.

Dans la pièce, tout était en ordre. Les tiroirs du buffet étaient poussés, la porte de la cuisine close, aucune trace de cambriolage ou de brigandage.

« Vérifie encore une fois, dit Sergueïtch. Tous tes objets de valeur sont à leur place ? »

Pachka fila à la cuisine, tira la porte derrière lui pour que son compagnon ne l'y suivît pas, et en ressortit presque aussitôt.

« Non, tout est bien là, souffla-t-il, déconcerté. Je n'y comprends rien.

– Il fait frisquet chez toi. » Sergueïtch se retourna vers l'horloge murale.

Pachka jeta du charbon dans le poêle de la grand-pièce. Il posa deux verres sur la table qu'il remplit de gnôle. Puis alla chercher du lard.

« Allez, pour se réchauffer ! » dit-il.

Quand il eut vidé la moitié de son verre, Sergueïtch regarda son hôte d'un air coupable.

– Tu sais... on ne t'a rien volé. Personne n'est venu te cambrioler. La porte, c'est moi qui l'ai cassée sans le vouloir.

– Comment ça, c’est toi ? s’exclama Pachka, médusé.

– Eh bien, j’avais peur pour toi. Je me demandais où tu étais passé. J’avais peur qu’il ne te soit arrivé malheur. Alors j’arrive là, tu n’y es pas. Mais par la fenêtre, on voit ton horloge, et elle est tout près de s’arrêter, le poids a presque atteint le plancher. Je tire sur la porte et voilà que la serrure lâche. J’ai remonté le poids jusque sous l’horloge et j’ai bloqué la porte avec un billot. Autrement, tu te serais retrouvé sans heure exacte... »

Pachka remplit à nouveau les verres. Sa bouche s’ouvrit comme s’il voulait dire quelque chose. Il le dit une minute plus tard.

« Quel idiot tu fais, Sergo ! Qu’est-ce que j’en ai à fiche de l’heure exacte ? Tu vas finir cinglé avec ça. T’as besoin de compter les minutes, mais tu ne vois pas les jours qui passent. Tiens, t’as pas remarqué qu’on était rendu au 23 février l’autre jour. Tu te rappelles ? Alors que pour moi, l’important, c’est le calendrier. » Pachka désigna de la main la paroi à la droite du lit. « Tu vois ? Les jours et les dates, c’est ça que je surveille, pas les heures. »

Sergueïtch réfléchit un instant et en effet se sentit idiot.

« Pardonne-moi, dit-il. Je te la réparerai, ta serrure. Je ne sais pas ce qui s’est passé. »

Il se prit lui-même à méditer sur le calendrier. Sur le fait qu’il n’y en avait pas chez lui. Ni calendrier mural, ni calendrier de bureau, ni éphéméride. Or les jours, c’était bien vrai, comptaient plus que les heures.

Il but un autre demi-verre d’alcool. S’approcha du lit de Pachka. Examina le calendrier. Il vit que tous les jours de la page, sauf un, le dernier, étaient barrés d’une croix tracée au crayon rouge.

« On est quel jour aujourd’hui, le 28 ? Mardi ?

– Le premier déjà », répondit Pachka. Il s’approcha à son tour, grimpa à genoux sur le lit et tendit sa main armée d’un crayon rouge vers le mur. Il raya le dernier jour de février en cochant sa case d’un gros « X » couleur de sang. « Premier mars ! Pigé ?

– Pigé, murmura Sergueïtch. Excuse-moi encore une fois.

– Oh, merde avec ça ! grogna le maître de maison, excédé. J’ai une serrure de rechange, je la remplacerai moi-même. Mais j’ai oublié de te dire l’essentiel. » Pachka se redressa et s’assit sur le lit. Le treillis métallique du sommier grinça. « Après-demain, il y aura une trêve. D’une journée. Postale.

– Comment ça, “postale” ? demanda Sergueïtch en le fixant du regard.

– Eh bien, c’est le nom que ça prend, “trêve postale” : le courrier sera distribué dans tous les villages de la zone grise. Il doit y en avoir une putain

de montagne, depuis que les bureaux de poste sont fermés ! Si bien que toute la journée sera calme.

– Ça fait déjà près d'une semaine que c'est calme dans les environs, déclara Sergueïtch, pensif.

– Attends, Sergo, tu dois être devenu sourd ! T'as pas entendu hier matin les mortiers arroser Melkobrodovka ?

– Non », avoua Sergueïtch tout en portant son index à son oreille droite comme s'il voulait vérifier qu'elle n'était pas bouchée. « Mais Melkobrodovka, c'est à quinze bornes. On peut vraiment entendre d'ici ?

– Allez, tant mieux pour toi ! s'exclama Pachka, abandonnant la partie. Moi aussi j'aimerais ça : ne rien entendre, ne rien voir, et ne pas savoir quel jour de la semaine on est. »

Le jour de la « trêve postale », Sergueïtch ouvrit les yeux particulièrement tôt : il avait réglé la veille son réveille-matin sur six heures. Il faisait encore noir dehors quand, après s'être lavé avec l'eau contenue dans la berthe à lait héritée du kolkhoze et essuyé dans une serviette rêche en nid d'abeille, autrefois blanche mais jaunie par le temps, pressentant la singularité de la journée à venir, il décida de se faire cuire deux œufs pour son petit-déjeuner.

Le poêle à présent refroidissait plus lentement, même après que la dernière braise se fut consumée. Et il chauffait aussi plus vite, car la chaleur se conservait plus longtemps dans la maison en raison de l'approche du printemps.

Il jeta dans le foyer un demi-seau de charbon flambant, et vingt minutes plus tard l'eau bouillonnait déjà dans la casserole autour des œufs. Sergueïtch ne s'en éloigna guère en attendant le moment d'ôter la casserole de la plaque de cuisson. Où aller du reste ? Il n'y avait que la cour. Mais là, en dépit du printemps, la température restait fraîche et changeante. Février avait entraîné le gel dans la tombe du calendrier, mais l'air de la cour était encore imprégné d'une froidure que le soleil de mars tentait de dissiper. Une humidité glacée vous prenait dès le seuil franchi. Mais la chaleur fournie par le poêle l'empêchait de pénétrer dans la maison. Et il n'était déjà plus besoin de tant de charbon pour entretenir la lutte de la chaleur du dedans contre l'humidité du dehors.

Quand il eut déjeuné, Sergueïtch sortit dans le matin gris et humide et s'en fut droit au portillon donnant sur la rue.

Pachka l'attendait, alors qu'ils n'étaient nullement convenus que Sergueïtch se présenterait chez lui de si bonne heure.

« Tu veux un café ? » dit Pachka à son visiteur en guise de bonjour.

L'autre opina du chef.

Ils restèrent à table jusqu'à onze heures. Tantôt silencieux, tantôt à deviser de tout et de rien, autrement dit du passé, en s'interrompant soudain pour formuler une pensée sur la vie présente, si différente.

À onze heures, un SMS arriva sur le portable de Pachka. Sergueïtch sursauta : il n'avait jamais entendu encore ce signal sonore : un double coup

de cloche. Sergueïtch pensa aussitôt que la cloche pourtant gisait par terre au milieu des poutres calcinées et de tout ce qui subsistait de l'église depuis son bombardement.

« Eh bien, allons-y ! » dit Pachka après avoir lu le message.

Une fois dehors, Sergueïtch s'aperçut que son compagnon avait rabattu le col de sa pelisse sur ses épaules, col resté relevé tout l'hiver pour lui protéger les oreilles. « Eh oui, songea-t-il. C'est déjà le printemps. »

« On va peut-être devoir attendre un peu, dit Pachka en se tournant vers Sergueïtch. Ils viennent seulement d'arriver à Karousselino.

– Tu veux dire que Karousselino serait dans notre zone ? En zone grise ? s'exclama Sergueïtch, surpris.

– D'après la carte, oui, mais dans les faits, bien sûr, c'est en RPD, seulement ils se sont mis plus ou moins d'accord sur l'itinéraire. Peut-être qu'ils ont payé. Tout le monde a envie de recevoir son courrier, après tout ! »

Sergueïtch pensa aussitôt qu'en ce qui le concernait, il n'avait aucun besoin d'en recevoir. Sauf à la rigueur pour lire le journal. Mais il y avait bien dix ans qu'il n'était plus abonné à rien. Autrefois il regardait les nouvelles à la télé. Et puis les nouvelles avaient été coupées en même temps que le courant. Aujourd'hui il avait l'impression de ne pas en avoir vraiment besoin, de ces nouvelles. Qu'est-ce qu'elles changeraient ? Quoique le journal, malgré tout, fût une chose agréable. Ça craquait dans les mains et aidait à se distraire...

Ils gagnèrent le début de l'ex-Chevtchenko, aujourd'hui Lénine. Là où la route venant de Karousselino se changeait en rue.

La neige couvrait encore les champs, aussi fallait-il bien se concentrer pour distinguer la route du reste du terrain. Et encore ne se devinait-elle qu'à proximité, du fait qu'elle était légèrement bombée et qu'on avait creusé des fossés de part et d'autre, en cas de pluie, qui la séparaient des champs. À présent ils dessinaient comme une ombre, soulignant les frontières de la partie carrossable.

« Tu crois qu'elle va réussir à passer ? demanda Sergueïtch sans détacher les yeux de la route.

– Et pourquoi pas ? Il n'y a pas de mines par ici », répondit Pachka.

Sergueïtch se tut. Il entreprit d'étudier l'horizon. Il y avait là-bas des tranchées, des casemates, des fortifications... Mais d'où il se trouvait, on ne voyait rien à l'œil nu. Un horizon comme n'importe quel autre !

« La voilà ! » s'exclama Pachka, tout joyeux, l'index pointé devant lui.

Sergueïtch concentra son attention. En effet, un point en mouvement était visible au-dessous de l'horizon.

La distance entre Karousselino et Mala Starogradyvka n'était pas grande, deux kilomètres environ à vol d'oiseau, et trois et demi par la route. Mais la route était si mauvaise qu'elle contraignait à rouler lentement, avec prudence, pour ne pas verser dans le fossé qui la bordait. Au reste la saison interdisait d'aller vite, le plus sûr était encore d'adopter une allure de corbillard. Cinq bonnes minutes durent s'écouler encore avant que Sergueïtch pût s'assurer que c'était bien le véhicule de la poste qui approchait. Pas un simple véhicule du reste, mais un gros fourgon-camionnette peint en jaune et bleu, aux couleurs du drapeau ukrainien. C'était même un peu étrange de voir cet engin ici, qui plus est venant vers eux en provenance de la RPD. D'abord étrange, puis presque réjouissant, comme s'il apportait la paix au lieu du courrier. Mais apporte-t-on la paix dans un engin pareil ? Dans un tank, oui, on peut l'apporter.

« Et s'il y a là-dedans des colis destinés à des gens qui sont morts ? dit Pachka, réfléchissant à haute voix.

– On les renverra aux expéditeurs, répondit Sergueïtch en haussant les épaules, surpris que son ami-ennemi ignorât une règle postale aussi simple.

– On les renverra tout de suite ou bien on y jettera un coup d'œil d'abord ? lui demanda Pachka.

– Je ne sais pas. On nous le dira sûrement. »

Déjà on pouvait lire le logo au-dessus de la cabine : UKRPOCHTA. Sergueïtch restait le regard collé à cette inscription. Un étonnement ravi s'était emparé de lui, il se trouvait soudain comme hypnotisé.

Le véhicule s'arrêta devant les deux villageois venus à sa rencontre. Deux hommes dans la cabine. Visages effrayés. Le chauffeur ouvrit sa portière.

« Mala Starogradyvka ? demanda-t-il, une petite feuille de papier serrée dans la main.

– Ben oui », répondit Pachka.

Les deux gars descendirent de leurs sièges. Ils s'en furent tous quatre à l'arrière du fourgon. La tige de métal grinça. Le chauffeur la souleva par l'oreille qui lui était soudée pour la dégager de son logement. Il ouvrit le battant de droite. À l'intérieur : des sacs jaunes, imperméables. Il tira vers lui le plus proche, en saisit l'étiquette.

« C'est le vôtre », dit-il en hochant la tête vers le sac.

Puis il tendit le bras vers le sac suivant et l'attira également vers le bord.

« Celui-ci va plus loin, à Svetloïé !

– Quoi, il n’y en a qu’un seul ? s’étonna Pachka, mécontent. Et les colis ?

– Non, les colis, on ne les a pas gardés. On les a réexpédiés. Il n’y a là que de la correspondance par lettre. Qui ne risque pas de s’abîmer. Tenez, signez ! dit-il en glissant le papier dans les mains de Pachka. Là, dans la case. Et indiquez votre nom de famille. »

Pachka s’exécuta.

Le coéquipier du chauffeur déplia une carte et entreprit d’y repérer l’itinéraire pour Svetloïé.

« Vous n’avez qu’à continuer tout droit ! lui dit Sergueïtch. Puis au bout de la rue, à gauche, et une fois devant l’église bombardée encore à gauche puis tout droit ! »

Pachka fixa soudain le coéquipier du chauffeur avec plus d’insistance.

« Dis-moi, vous n’auriez pas de la vodka avec vous ? » demanda-t-il, d’un ton familier, comme on s’adresse à une vieille connaissance.

Les deux gars le dévisagèrent avec attention puis échangèrent un regard.

« Et comment tu paierais ? demanda le chauffeur.

– En roubles.

– Alors c’est mille roubles la bouteille.

– C’est pas de l’alcool de bois au moins ? »

Pachka plongea la main dans la poche arrière de son pantalon et y pêcha une liasse de roubles russes.

« On en boit nous-mêmes ! déclara le coéquipier d’un ton un peu froissé. On l’a prise à Sloviansk. »

Pachka paya. L’autre sortit cinq bouteilles de 50 cl de la cabine.

Pachka répartit les flacons dans les poches de sa pelisse : deux dans celles de côté, deux dans les poches intérieures. Sergueïtch ne vit pas où il fourrait la cinquième, mais toujours est-il qu’il se retrouva d’un coup les mains libres.

« Vous n’avez besoin de rien d’autre ? dit le chauffeur avec un sourire obligeant. De cigarettes peut-être ?

– Non, merci ! répondit Pachka. Fumer, c’est sa santé détruire ! Boire, c’est son âme réjouir !

– Eh bien, réjouissez-vous en ce cas », dit le chauffeur avec un hochement de tête.

L’hésitation et la crainte qui au début se lisaient sur son visage s’étaient volatilisées. À l’évidence, les postiers s’attendaient à tout autre chose. Or là, d’emblée, une telle aubaine : cinq bouteilles de vodka vendues !

Pachka et Sergueïtch regardèrent s'éloigner la camionnette de la poste, jusqu'à ce qu'elle eût disparu de leur vue.

Pachka souleva le sac. On voyait qu'il était déçu. Soit par le faible poids du sac, soit par l'absence de colis.

« Allons-y ! soupira-t-il. On va trier tout ça chez moi. »

Sergueïtch posait ses bottines dans les traces de pneus de la camionnette. Il marchait à environ un mètre et demi en arrière de Pachka. Il marchait et se disait que c'était déjà la deuxième voiture à être passée par leur village cette année. Et lui venaient des pensées légères, quiètes et joyeuses à propos de ce véhicule jusqu'au moment où il se remémora celui qui l'avait précédé, qui s'était arrêté par une nuit d'hiver devant chez Pachka. Avec ces gens qui, paraît-il, lui avaient proposé, à lui, Pachka, de lui vendre une automobile étrangère, sans papiers, pour une bouchée de pain.

« Non, si on ne compte que les bagnoles normales, c'est bel et bien la première de l'année, conclut-il, rejetant les souvenirs déplaisants pour revenir à la camionnette de la poste. Et quand tout sera fini, c'est tous les jours qu'une voiture comme celle-là viendra chez nous, et personne ne lui prêterait attention. Comme avant. Est-ce qu'on s'étonne que le soleil se lève ? Non, parce que tous les jours il monte dans le ciel. Parfois on admire le spectacle, mais quant à tout laisser tomber pour courir regarder au bout du jardin ? Non, ça n'arrive jamais ! »

« Eh ! cria-t-il soudain à Pachka devant lui. Et les roubles, d'où tu les sors ?

– Ça vient des copains, répondit l'autre en se retournant. Je les aide, ils m'aident ! Il faut bien survivre d'une manière ou d'une autre ! »

Pachka tenta de dénouer le sac lui-même. Mais le nœud se révéla serré à mort, impossible à défaire. Finalement, comprenant la vanité de ses efforts il prit un couteau et trancha lien et étiquette sans autre précaution. Après quoi, la mine assez mécontente, il déversa le contenu sur la table.

Les lettres émirent en tombant un doux froissement mystérieux. Les enveloppes s'ornaient de toutes sortes d'écritures. Quant aux noms de rues figurant sur les adresses, il n'en apparaissait que deux : soit Lénine, soit Chevtchenko. Bien sûr, aucun des expéditeurs ne savait qu'à présent, au village, tout était inversé.

Sergueïtch sourit et aussitôt nota le regard perplexe que son compagnon posait sur lui. Pachka retournait déjà le sac vide.

« Ça servira pour la maison », dit-il avant de l'emporter à la cuisine où il conservait tout ce qui était « utile pour la maison », derrière la porte qu'il gardait toujours close.

De retour à la table, le maître des lieux rassembla au centre du plateau les lettres éparpillées sur les bords, retourna celle du dessus, adresse vers le haut, et de nouveau regarda son hôte, mais cette fois-ci d'un regard grave et posé.

« Partageons selon les rues, dit-il, ensuite tu distribueras les tiennes, et moi les miennes. »

Sergueïtch acquiesça de la tête.

Pachka entreprit de trier les lettres lui-même. Et dès lors, à côté du gros tas de correspondance, s'en formèrent deux autres plus petits : « Lénine » et « Chevtchenko ». Il posa deux enveloppes à part, dont l'adresse mentionnait le passage Mitchourine.

Debout à côté de lui, Sergueïtch regardait Pachka considérer avec attention chaque enveloppe, comme s'il cherchait à se rappeler le visage de son destinataire. Il se disait que lui aussi aurait eu plaisir à participer au travail de tri.

« Oh ! s'exclama soudain Pachka, se figeant un instant avant de se tourner vers son hôte. Regarde ce que j'ai là ! » Il désignait des yeux la lettre tenue dans sa main. « Allez, danse, Sergo !

– Qu'est-ce qui te prend ? demanda Sergueïtch, surpris et contrarié. Pourquoi tu dis ça ?

– C'est une lettre pour toi ! expliqua l'autre.

– Si c'est le cas, eh bien, donne-la-moi !

– Non, tu as oublié ou quoi ? Si tu veux avoir ta lettre, danse ! répéta Pachka. Tu n'as jamais dansé pour Pistontchik peut-être ? »

Sergueïtch eut l'impression de recevoir sur la tête un seau d'eau froide. Il cligna des yeux. D'un lointain passé émergea le souvenir du facteur, Pistontchik, qui distribuait le courrier alors qu'il était ivre dès les premières heures du jour. Ivre, il ne l'était pas forcément, bien sûr, et ce n'était pas toujours lui qui était chargé de la tournée, mais c'était souvent. Quand il apportait une lettre ou un colis, surtout s'il avait bu, tant que le destinataire n'avait pas dansé, il refusait de les lui remettre. Tout le monde dansait devant lui, même les vieilles femmes presque déjà pliées en deux par la vie. Peut-être était-ce une bonne chose, on a tous besoin d'un peu de gymnastique, mais tout le monde ne s'y livre pas de bon gré chaque matin !

Sergueïtch se remémora les funérailles de Pistontchik. Huit ans auparavant. Le facteur était parti à la pêche en tracteur avec son ami Vitek. Sur le chemin du retour, ils s'étaient retournés dans un champ. Les champs dans le coin étaient tous montants et descendants. En haut, une crête, en bas, un creux prononcé, parfois un étang, ou une petite rivière. Et voilà que dans une pente, le tracteur s'était retourné. Vitek s'en était tiré indemne, mais Pistontchik était mort écrasé. Toutes les vieilles du village étaient venues à l'enterrement, elles pleuraient. Mais les plus jeunes, pour qui le facteur n'était qu'un bouffon et un ivrogne, n'avaient guère été affectés par sa mort. D'autant moins que la nouvelle factrice, Ira – elle était de Svetloïé et se rendait au village à vélo –, avait tout de suite plu à tout le monde, par sa gaieté et par les tee-shirts profondément échancrés qu'elle portait en été. Elle avait d'emblée éclipsé le défunt, et c'était sans doute la première fois que Sergueïtch repensait à lui depuis le jour de ses funérailles. Et encore, à cause de Pachka.

« Alors tu vas danser ou pas ? » Le maître de maison commençait à se fâcher, mais d'une fâcherie légère, nullement sérieuse, comme les adultes se fâchent contre les enfants.

Sergueïtch grimaça. Il se sentait ridicule, aussi décida-t-il de sautiller à la manière d'un idiot, en écartant les bras, comme s'il dansait au rythme d'un accordéon invisible.

« Tiens ! Prends ! » Pachka esquissa un sourire, et la partie inférieure de son visage s'en trouva arrondie.

Sergueïtch, pour bien montrer son indifférence au courrier, posa au bord de la table la lettre qui lui était adressée, puis se reprit à observer les mains de Pachka.

Les piles d'enveloppes triées grandissaient à une allure à peu près identique, les deux rues du village étant de longueur comparable. Une autre lettre atterrit auprès de celles qui demandaient à être livrées passage Mitchourine. La grande pile initiale s'amenuisait, tandis que ses deux voisines grandissaient.

« Oh ! » Pachka s'arrêta et considéra de nouveau son hôte d'un œil amusé. « Il va te falloir danser encore une fois !

– Quoi, encore ? » grogna Sergueïtch, mécontent.

Il soupira. Sautilla de nouveau un moment. Prit l'enveloppe qu'on lui tendait et aussitôt en reçut une autre de Pachka.

« Tiens, c'est en bonus ! Pour toi également. »

Sergueïtch glissa les trois lettres dans sa poche de veste.

« Eh bien, le travail, ça s'arrose, non ? » suggéra Pachka.

Ils burent chacun un verre de gnôle, qu'ils accompagnèrent de pain et de lard, après quoi Sergueïtch prit congé et s'en fut, emportant avec lui, dans un sac en plastique, toutes les lettres destinées aux habitants de l'ancienne rue Lénine.

Une fois chez lui, quand il eut alimenté le poêle, Sergueïtch vida le sac sur sa table puis corrigea l'adresse sur chaque enveloppe. Partout il remplaça à l'encre violette la rue Lénine par la rue Chevtchenko. Afin que les destinataires, quel que soit le jour où leur courrier atterrirait dans leurs mains, sachent qu'ils ne vivaient plus dans la même rue qu'avant. Et pour qu'ils communiquent leur nouvelle adresse à tous leurs amis et parents. N'était-ce pas ainsi qu'on procédait d'ordinaire quand une rue changeait de nom ?

Dès midi passé, cette journée de mars parut trop longue à Sergueïtch. Parce qu'elle était remplie de tâches importantes. Et aussi sans doute parce qu'elle était une journée de trêve. Il avait pu s'en convaincre en prêtant plusieurs fois l'oreille au silence du dehors. Même les corneilles restaient muettes.

Sergueïtch s'était rendu compte également que le travail de facteur n'était pas si simple. Distribuer le courrier, c'était encore la partie la plus facile, à condition d'avoir des jambes et qu'elles fussent en bon état. Son genou droit,

justement, se tenait coi – pas d’élancements, pas de gêne. Mais ses nerfs se mirent en pelote, quand il comprit qu’il lui faudrait trier encore une fois les lettres s’il ne voulait pas avoir à les passer toutes en revue devant chaque porte.

Il entreprit de les disposer dans l’ordre des numéros des maisons, et dut ainsi accomplir tout le tour de la table. Les maisons étaient nombreuses – plus de quatre-vingts – et la tâche lui coûta bien du temps et de la peine. Mais ensuite, quand vint le moment de les empiler correctement – d’abord les dernières maisons, celles touchant à l’église, puis les suivantes par numéros décroissants –, il sentit naître en son cœur un sentiment de fierté et de satisfaction. Il savait à présent que c’était ainsi, exactement, que les vrais facteurs procédaient.

Il prit un paquet d’enveloppes allant jusqu’au numéro 40, enfila sa veste, puis gagna le début de la rue. Tantôt il les jetait dans la boîte à lettres clouée à la clôture, tantôt il les glissait sous la porte. Et c’était comme s’il saluait chaque voisin ou voisine : le souvenir de leurs visages lui revenait facilement, comme celui de leurs voix. Certes, il en avait le cœur lourd, car il ne savait pratiquement rien de l’endroit où ils étaient partis ni de ce qu’ils étaient devenus. Mieux valait en tout cas que les lettres les attendent plutôt que le contraire. De toute façon, ils auraient envie de rentrer chez eux dès que la guerre serait finie. Pour le moment, leur village de Mala Sarogradivka avait eu de la chance. D’accord, une bombe était tombée sur l’église, mais personne n’y habitait, elle était la maison de Dieu, et des maisons comme celle-ci, Dieu en avait au moins une ou deux dans chaque village ! Deux autres obus étaient tombés, c’est vrai, mais un seul avait causé des dommages. Leur village était presque intact. Une fois de retour, chacun pourrait y reprendre sa vie.

Il glissa cinq lettres sous la porte du numéro 36 puis revint au 37, c’est-à-dire chez lui. Il souffla un peu, resta une dizaine de minutes assis à sa table, puis ressortit avec le second paquet de lettres.

Quand il regagna sa maison, après avoir rempli ses devoirs inattendus de postier, il s’aperçut que le crépuscule s’étendait déjà sur la terre. La transparence de l’air s’était altérée, les maisons avaient reculé au fond de leurs cours pour se dérober au regard du passant.

Le réveil indiquait cinq heures moins cinq. Sergueïtch le remonta. Il posa une casserole d’eau sur le poêle, décidé à se préparer une kacha de sarrasin.

Il eut soudain envie de musique. Il se rappela avec une grimace la danse idiote qu'il avait exécutée ce jour-là devant Pachka pour obtenir de lui ses lettres. Et du même coup il se souvint des lettres en question. Il les tira de la poche de sa veste, enflamma deux cierges, qu'il planta dans le bocal, sur la table, auprès du troisième déjà allumé. À leur lumière tremblotante, il décacheta la première enveloppe. Elle contenait une carte de nouvel an.

Cher Sergueï, bonne année à toi ! Nous te souhaitons sagesse et santé, et espérons que la paix revienne ! Tes Vitalina et Angelica.

« Ah ça ! » s'exclama Sergueïtch.

Il relut les lignes tracées d'une douce écriture soignée.

« Pourquoi elles ne me souhaitaient rien avant ? » se demanda-t-il, se rappelant l'ennui et la banalité du dernier jour de l'an, deux mois plus tôt, se rappelant qu'il était resté simplement attablé jusqu'à minuit, puis avait vidé un verre de ratafia au miel avant d'aller se coucher.

Il rangea la carte dans l'enveloppe et approcha celle-ci de ses yeux. Il examina le cachet apposé sur le timbre : « Vinnytsia, 16 décembre 2015 ».

Il poussa un profond soupir. Sa tête se vida de toute pensée, laissant place à un silence hébété. Il prit en main la deuxième lettre, qui était aussi de Vitalina. Le cachet de la poste indiquait : « Vinnytsia, 12 février 2016 ». Quant à l'enveloppe suivante, elle se révéla également de l'année précédente, mais avait été expédiée en décembre.

Il décacheta les deux. Dans l'une, une carte pour célébrer le Jour de l'Armée soviétique de l'année passée. Dans l'autre, encore des vœux de bonne année, mais plus récents : *Bonne année à toi ! Santé et bonheur ! En cas de problème, viens ! Vitalina et Angelica.*

« En cas de quel problème ? » se demanda Sergueïtch.

Il ne trouva pas de réponse.

« Moi, je ne leur ai jamais souhaité la bonne année, songea-t-il au bout d'un instant. Mais comment faire d'ici ? »

Son regard se tourna traîtreusement vers le téléphone portable posé à côté du réveil.

« Je les appelle ?... »

Il saisit l'appareil, chercha le numéro. Appuya comme par hasard sur le bouton d'appel et porta le téléphone à son oreille.

« Allô ! dit une voix familière, sonore, si proche. Allô ! J'écoute. »

Sergueïtch voulut répondre, mais une boule se forma dans sa gorge. Il tenta de l'évacuer en déglutissant, mais le seul résultat fut qu'une douleur apparut,

non dans sa gorge, mais dans son cœur. Sergueïtch appuya sur « raccrocher » et reposa sur la table la main tenant le téléphone. Des larmes perlèrent à ses yeux. Ses lèvres prirent toutes seules une expression douloureuse, s'alourdirent. Tout se fit lourd autour de lui, ses paupières pesèrent sur ses yeux tandis qu'un poids tombait sur ses épaules.

Sergueïtch céda à cette pesanteur, et posa la tête sur ses mains. Le téléphone serré dans son poing émit soudain une sonnerie. Une sonnerie plaintive, comme s'il souffrait, comme si Sergueïtch l'étreignait trop fort.

Il écouta cette sonnerie longtemps, durant plusieurs minutes. Puis il comprit que l'appareil s'était tu depuis un moment, mais que la sonnerie lui était restée dans les oreilles. Il resta attentif à cet écho jusqu'à ce qu'il s'éteignît, jusqu'à ce que le silence revînt.

Le troisième jour de mars, le soleil se mit à jouer des rayons comme on joue des muscles. Dans les champs, au-delà du potager, des taches de terre noire commencèrent de s'étendre, de s'extraire de la neige fondante, de redresser les épaules.

Par deux fois, dans la matinée, Sergueïtch sortit pour gagner le bout de son potager. Plus exactement, il s'en fut au jardin observer les bourgeons qui se gorgeaient de sève. Or des derniers arbres du verger, des derniers abricotiers à la frontière du potager, il n'y avait qu'un pas. Pourquoi ne pas le franchir, dès lors qu'il était si près ? Les deux fois, il s'arrêta sur le chemin de lisière, assez large en cet endroit pour que pût y passer une charrette ou un tracteur au besoin. Il s'arrêta, scruta la bande boisée qui à droite, du côté de Svetloïé, longeait la dépression puis remontait en direction de Jdanivka. Il chercha du regard le cadavre de l'homme à l'oreille percée d'un anneau, mais ne put rien distinguer à l'œil nu. Là où il reposait, la neige, il est vrai, n'avait pas encore fondu. Les arbres le protégeaient du soleil matinal.

Il aurait pu, bien sûr, aller chez Pachka lui emprunter ses jumelles, mais bizarrement, Sergueïtch portait à présent moins d'intérêt au défunt que lorsqu'il gisait dessus la neige. Pourtant il lui restait dans le cœur de la pitié pour lui, et chaque fois que le souvenir du mort se glissait fortuitement dans ses pensées, Sergueïtch était pris d'un sentiment amer. Amer et douloureux.

Après s'être baladé tout son saoul au soleil de mars, il rentra chez lui. Il maintint la porte d'entrée ouverte durant deux minutes, pour que l'air de la maison se mêlât à celui du dehors. Puis il la ferma au crochet et au verrou.

Il se dévêtit, se déchaussa, s'assit à la table. Sortit les trois lettres reçues de Vitalina et les relut avec attention. Il y avait là très peu de mots, aussi se pencha-t-il davantage sur l'écriture que sur le sens des vœux qui n'avaient pas besoin d'explication. Il s'y pencha avec tendresse et sourit. D'où cette tendresse lui venait-elle ? Il en fut lui-même surpris. Peut-être de sa solitude. Et du fait qu'après trois ans de guerre, il comprenait que son ex-épouse ne l'avait pas oublié. Par ailleurs, elle signait aussi ses cartes du nom de leur fille.

Il examina soigneusement chaque lettre de la première reçue, la plus ancienne. L'écriture était régulière, ronde, féminine. Rien à voir avec la sienne. Chez lui, chaque lettre semblait vouloir s'évader de la ligne. Filant tantôt vers le haut, tantôt vers le bas, exactement comme les champs après le potager.

Sur la deuxième carte, celle célébrant le Jour de l'Armée soviétique, l'écriture de Vitalina était légèrement différente, comme si elle l'avait rédigée à la hâte. Les caractères étaient plus ramassés et penchaient vers la droite, dans le sens de la ligne. Peut-être le courant était-il coupé chez elle et écrivait-elle à la lueur d'une bougie ?

La troisième carte, comme la première, montrait une écriture ronde et égale. Quelque chose pourtant la distinguait des deux précédentes. Sergueïtch regarda plus attentivement encore.

« Ah ah ! » fit-il en souriant.

Il venait de se rendre compte que sur les deux premières Vitalina signait pour elle et pour leur fille, mais que sur la troisième c'était Angelica elle-même qui avait apposé son nom au stylo. Et plus il en observait le tracé, plus il décelait de différences entre son écriture et celle de son ex-épouse. Il y voyait en même temps beaucoup de ressemblances. Les « a » étaient aussi petits chez sa femme et chez sa fille, de vrais jumeaux. Mais les « e » différaient.

Sergueïtch émit un grognement satisfait, étrangement réjoui par sa découverte.

« Et alors, qu'est-ce que ça veut dire ? se demanda-t-il. Ça voudrait dire que les gens de même famille ne se ressemblent pas seulement par leur physionomie, par leur nez et leurs yeux, mais aussi par certaines lettres ?! »

Il adossa les cartes au bocal servant de bougeoir. Non pas l'image exposée à la vue, mais le verso. Il déjeuna en consultant leur texte de temps à autre. Puis décida qu'il devait écrire lui aussi une carte à Vitalina. Dans quelque temps ce serait de nouveau un jour de fête : le 8 mars, la journée de la femme. Une bonne occasion de lui présenter ses vœux, de lui donner à entendre qu'il n'avait pas disparu, qu'il était toujours en vie.

Il sortit du vaisselier une sacoche de documents, rangée tout au bas, sous le coffret et les albums photos. Il conservait là, parmi d'autres papiers, ses diplômes d'honneur de travailleur le plus méritant, et toute sorte de correspondance, lettres et cartes postales. Y compris quelques-unes encore vierges, croyait-il se rappeler.

Il vida le tout sur la table, tria papiers et documents, mais ne trouva aucune carte faisant l'affaire.

Il regarda les deux albums de photos de famille. Il en prit un, l'ouvrit. Tomba sur Vitalina, enceinte, assise sur un banc. Le cliché en couleur teinta ses pensées d'une joie paisible.

Il entreprit de feuilleter l'album à rebours. Et sa vie repassa à toute allure devant ses yeux, remontant le temps, se rembobinant comme un film, image par image, jusqu'au jour de ses noces.

Il s'arrêta aux photos du mariage et se figea, penché sur l'une d'elles, plus petite, du format d'une carte postale. On les y voyait tous deux également satisfaits et heureux, comme s'ils venaient de se gaver de bortch. Ils souriaient et regardaient le photographe comme prêts à le dévorer.

Sergueïtch détacha la photo.

« Et quoi, se dit-il, je peux aussi bien écrire dessus. »

Il sortit un stylo et le bloc-notes sur lequel il inscrivait autrefois les relevés du compteur électrique. Il avait décidé de s'entraîner un peu d'abord. C'est qu'il y avait un bail qu'il n'avait rien écrit à la main. En outre, mieux valait éviter les fautes, il n'y avait qu'une seule photo de cette sorte, les autres ne rentreraient pas dans une enveloppe.

Ma chérie, écrivit-il sur une feuille. Et quand il eut tracé ces mots, il se prit à réfléchir.

Le terme sur le papier avait quelque chose de maladroit. De déplacé même, peut-être. Tant d'années de silence et tout à coup « ma chérie » !

Il biffa, et une minute plus tard il entamait une nouvelle ligne par *Ma chère*. Mais là encore il s'arrêta.

« Comment ça, ma chère ? se dit-il. Bon, bien sûr, elle peut être appelée "ma chère", mais par ses collègues, par ses voisins. Pas par un mari, même divorcé. Son mari doit l'aimer, et donc lui dire "mon aimée". Mais comment un ex-mari doit-il appeler son ex-épouse ? » Ou bien peut-être ferait-il mieux d'écrire deux cartes ? L'une à Vitalina, et alors va pour « ma chère », et une autre à sa fille, à laquelle il pouvait bien donner du « ma chérie », car elle n'était pour rien dans tous ces conflits entre Vitalina et lui.

Mais alors un autre doute s'empara de lui.

« Non, ça ne serait pas beau. On croirait que je les tiens séparées dans mon esprit. Or notre famille ne s'est pas scindée en trois mais en deux. Moi et elles. Par conséquent un jour ce sont deux morceaux et non trois qui se recolleront. »

Cette dernière pensée troubla fortement Sergueïtch. Il se leva, fit deux fois le tour de la table, attrapa la dernière carte de vœux de Vitalina et la relut. Il s'arrêta sur son nom et celui de leur fille, à la fin des souhaits de bonne année, et eut soudain une illumination. Il s'attabla de nouveau.

Chères Vitalina et Angelica, écrivit-il. Il hésita un instant puis ajouta « Mes » tout au commencement de la ligne.

Le texte de sa lettre se révéla bref, aussi le recopia-t-il en grosses lettres au dos de la photo. Il rédigea l'enveloppe. Et y indiqua sa nouvelle adresse postale : « 37, rue Chevtchenko ».

Il sourit en songeant que peut-être Vitalina allait croire qu'il avait déménagé dans la rue voisine.

L'enveloppe adressée et cachetée, contenant la photo-carte de vœux, resta sur la table jusqu'à une heure avancée du soir. Il y manquait un timbre, mais le plus gênant pour Sergueïtch c'était surtout de manquer d'un bureau de poste pour expédier la lettre. La fourgonnette de l'Ukrpochta était partie pour Svetloïé et n'en était pas revenue. Sans doute avait-elle suivi un itinéraire traversant : elle était entrée dans la zone grise par un point et en était ressortie par un autre. Le chauffeur et son coéquipier auraient peut-être pris son enveloppe s'il le leur avait demandé et les avait payés. Mais à ce moment, il était loin de penser à expédier des vœux par la poste. Et il n'y penserait toujours pas s'il n'avait reçu ces trois cartes. Que faire à présent ? Comment faire passer l'enveloppe sur la « grande terre » ? Là-bas au moins la poste fonctionnait et on y vendait des timbres.

« Et si je demandais à Petro ? » se dit Sergueïtch.

Il retrouva son numéro et rédigea un SMS d'un seul mot : « Viens. » Le message envoyé, il fut pris d'un doute : avait-il bien fait ? Pour venir ici, il allait devoir traverser la plaine, dans la neige fondante, dans la boue, tout ça pour apprendre que Sergueïtch l'avait appelé pour lui confier une lettre ! Une carte de vœux pour le 8 mars. S'il venait, il imaginerait en chemin qu'un malheur lui était arrivé. Or quel malheur pouvait se produire ici ? Là-bas, loin derrière Svetloïé, oui, on entendait des explosions. Là-bas les tirs avaient repris. Mais ici, on avait l'impression que la trêve postale continuait. Seul le transport du courrier n'était plus assuré.

Vers minuit, alors que Sergueïtch était déjà au lit et scrutait le plafond plongé dans l'ombre, des coups retentirent à la porte.

« Eh bien, comment ça se passe chez vous ? » demanda Petro en entrant.

Il portait un bonnet de ski et la même tenue de camouflage que la fois précédente. Une mitraillette à canon court pendait toujours à son épaule, crosse en l'air.

« C'est calme, répondit Sergueïtch. Seulement on nous a livré le courrier ! »

Il s'habilla. Réveilla d'une allumette un des cierges à moitié consumé qui éclaira la table, les cartes postales et l'enveloppe préparée. Et leurs visages

quand tous deux se furent assis l'un en face de l'autre.

« Chez vous, la poste fonctionne ? » demanda l'apiculteur.

Petro hocha la tête.

« Tu pourrais acheter un timbre et expédier cette lettre ? » Sergueïtch poussa l'enveloppe cachetée vers son visiteur.

« Très bien. » Le soldat jeta un coup d'œil à l'adresse et fourra l'enveloppe dans la poche intérieure de sa veste.

« C'est pour ma femme et ma fille, expliqua le maître de maison avant de bâiller malgré lui. Et par chez vous ? C'est calme ? demanda-t-il par politesse.

– S'il y avait du ramdam, vous l'auriez entendu, répondit le garçon. Il y aura bientôt la relève. Peut-être qu'on ne se reverra plus. La fois prochaine, je serai sûrement affecté à un autre point du front.

– Pas trop loin, tout de même ?

– Qui peut savoir ? La ligne de front s'étire sur quatre cents kilomètres ! Tenez, j'avais prévu un cadeau pour vous, mais je n'ai pas eu le temps.

– Quel genre de cadeau ? demanda Sergueïtch, inquiet au souvenir de la grenade disparue.

– D'accord, je vais vous le dire. Ce ne sera plus une surprise. Je voulais vous offrir un seau de peinture verte. Pour la clôture. Pour que ce soit plus gai chez vous !

– Bah, ce n'est pas grave, dit Sergueïtch avec un geste fataliste. Moi, pendant que tu n'étais pas là, j'ai changé le nom de la rue. J'ai même cloué de nouvelles plaques. Ce n'est plus la rue Lénine désormais.

– Et c'est la rue quoi ?

– Chevtchenko.

– Ah, ça c'est bien ! dit le soldat avec un sourire approbateur. Chevtchenko vaut mieux que Lénine, il écrivait des poèmes. Moi aussi j'en écrivais quand j'étais petit, mais le résultat n'était pas terrible...

– Et de quoi parlais-tu ?

– De Macha, la fille des voisins. J'étais amoureux d'elle.

– Tu sais quoi, Petro ? dit Sergueïtch à mi-voix, adoptant le ton de la confidence. Je vais te montrer quelque chose. Tu n'as jamais rien vu de pareil ! »

Le maître de maison sortit du vaisselier le grand coffret que Petro connaissait déjà. Il le posa sur la table et l'ouvrit.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Petro, stupéfait.

– Attends, je vais allumer deux autres bougies, alors tu verras mieux. »

Quand il fit plus clair dans la pièce, le soldat se pencha sur la boîte dans laquelle se trouvaient d'étranges chaussures de taille immense.

« Tu vois comme elles chatoient ? » Sergueïtch s'était penché lui aussi. « Elles sont en cuir d'autruche. C'est l'ancien gouverneur qui me les a offertes. Il venait autrefois chez moi le temps d'une sieste sur mes ruches, pour reprendre des forces. »

Le garçon leva sur son hôte un regard perplexe.

« Et vous avez fabriqué ce grand coffret spécialement pour elles ?

– Bon, ce n'est pas tout à fait un coffret, c'est un chaussurier, corrigea Sergueïtch. Un coffret, c'est plus petit.

– Un chaussurier ? répéta Petro. Ça existe, un mot pareil ?

– Il y a bien des cendriers, non ? Des sucriers ? répondit l'apiculteur. Pourquoi il n'y aurait pas des chaussuriers ?

– Et quoi, c'est vraiment bon pour la santé de dormir sur des ruches ? demanda le soldat.

– Et comment ! lui assura Sergueïtch. Je ne sais plus combien de mes bobos j'ai guéris grâce aux abeilles. Et si j'ai les nerfs en bon état, c'est parce que l'été je dors souvent sur mes ruches. Les vibrations produites par les abeilles agissent de manière bienfaisante sur les nerfs, elles rajeunissent ! Si on te renvoie ici avant l'automne, viens, tu essaieras !

– Je n'y manquerai pas ! promit Petro, songeur.

– Dis-moi, je pense m'absenter d'ici quelque temps avec mes abeilles. Tu ne saurais pas quelle est la meilleure route pour que je n'aie pas de problème ? demanda tout à coup Sergueïtch.

– La meilleure route ? C'est celle qui est la moins minée... Sans doute devriez-vous passer par Karousselino, le poste de contrôle de la RPD, puis la zone tampon, puis la nôtre, et vous serez sorti d'affaire !

– Par chez ceux-là ? dit Sergueïtch, étonné du conseil.

– Mais pour eux, vous êtes un des leurs, un "Donetskien" ! Traverser nos positions, c'est impossible, et si vous contournez par Svetloïé et Gnoutovka, vous devrez là encore prendre à droite, en direction de Horlivka. Mieux vaut passer par Karousselino. »

Sergueïtch se rappela que la camionnette de l'Ukrpochta était elle aussi entrée dans la zone grise par Karousselino. Par conséquent, le soldat savait ce qu'il disait.

Ils restèrent attablés jusqu'à une heure et demie du matin, buvant chacun un verre de ratafia. Après quoi Petro se prépara à rentrer. Sergueïtch voulut l'accompagner jusqu'au bout du potager, mais l'autre ne lui laissa pas franchir le seuil. « Inutile, j'y vais tout seul », dit-il d'un ton sévère, puis soudain il émit un léger grognement et plongea la main dans sa poche de veste. Il tendit au maître de maison un gros paquet de boîtes d'allumettes.

« Je n'allais pas venir les mains vides ! » dit-il avant de se diriger vers le portillon donnant sur le jardin.

Passé le 8 mars, les jours se mirent à filer plus vite. Alors qu'avant cela ils s'étiraient comme le contenu d'un tube de colle « Moment ».

Sergueïtch avait même déjà sorti ses vieilles pantoufles d'été. Ayant constaté que la semelle du chausson droit s'était décollée, il avait pressé les dernières gouttes du tube sur la partie concernée puis posé sur le bout un poids de quinze kilos. Il en avait le bras douloureux, alors qu'il l'avait porté sur quelle distance ? De la cuisine au séjour !

« Vieillesse n'est pas liesse ! » bougonna-t-il, et sur-le-champ ses lèvres grimacèrent, en désaccord avec ses paroles.

« Quarante-neuf ans, ce n'est pas encore la vieillesse ! se dit-il. C'est pour la pension que je suis invalide, mais je suis aussi loin d'être vieux que de toucher le ciel ! »

Il émit un grognement dubitatif, surpris par cet accès d'optimisme inattendu. Il attribua son instabilité émotionnelle à la récente fête du 8 Mars. Il avait passé en effet toute cette journée à repenser à sa femme et sa fille. Sans doute était-ce pourquoi il se sentait à présent le cœur en fête. Il avait même résolu de demander pardon à son épouse quand il la reverrait ou bien par lettre. Pour s'être opposé au prénom qu'elle avait choisi pour leur enfant.

Il avait pris cette décision non sous le poids de sa conscience, mais inspiré par le bonheur des souvenirs. Le comité syndical lui avait délivré un bon de séjour pour le sanatorium du « Jubilaire », à Sloviansk. Certes, on lui avait tout de suite dit qu'on n'y soignait pas les poumons silicosés, mais que les médecins du lieu lui trouveraient forcément d'autres maladies répondant au profil de l'établissement. Et de fait, ils en avaient trouvé. Ils lui avaient prescrit un océan de soins. De la fangothérapie essentiellement : cataplasmes de boue sur les reins, bains de limon, hydromassages. Il avait vite remarqué qu'il était entouré essentiellement de femmes, les hommes se comptaient sur les doigts de la main. Après le dîner, elles l'attendaient dans la cour du bâtiment principal. « Homme ! comment vous appelez-vous ? » avaient-elles demandé d'un ton espiègle. Il avait satisfait leur curiosité, et elles alors d'égrener leurs prénoms, se coupant la parole l'une l'autre : Macha, Ira, Sveta et – soudain – Vitalina ! Il en était resté bouche bée. Il avait regardé la

propriétaire de ce prénom rare et singulier. Il l'avait regardée et avait conclu qu'il était juste qu'elle le portât. Singuliers, ses yeux gris-vert ne l'étaient pas moins, tout comme son nez régulier, et ses sourcils dessinant deux flèches. « Vous êtes l'homme, vous devez nous offrir le champagne ! » avait plaisanté une des femmes durant les présentations. Et lui, qu'avait-il fait ? Il était allé sur-le-champ à l'épicerie, en avait rapporté deux bouteilles d'Artemovsk rouge, et en début de soirée ils s'étaient tous rendus au lac salé pour se baigner et boire du vin mousseux dans des gobelets en plastique. Là, dans les rayons du soleil couchant, il avait étudié plus attentivement les femmes venues en cure au sanatorium. Et compris que Vitalina était la plus intéressante de toutes. À tous les sens du terme.

Il logeait dans une chambre pour deux, de grand confort, qu'il partageait avec un cardiaque originaire de Kherson. Le cardiaque était rentré chez lui deux jours plus tôt, ainsi Vitalina avait-elle pu y emménager pour les dernières quarante-huit heures de sa cure. Ils avaient rapproché les deux lits. Malgré l'arête de bois, au milieu, qui les séparait, ils avaient passé les deux nuits ensemble. Et ces nuits-là s'étaient révélées les plus belles de sa vie. Il lui avait tout de suite proposé le mariage. Elle lui avait juste demandé ce qu'il venait soigner au sanatorium. Et ayant appris qu'on ne lui avait rien trouvé de particulier, hormis une légère angine de poitrine et un problème d'articulations, elle avait accepté. Il avait attendu le moment des adieux pour l'interroger sur ce qu'elle faisait dans la vie. Elle travaillait comme dispatcher au service municipal de gestion et d'entretien des logements.

Le soir, après lequel viendrait la nuit qui couperait mars en deux, était déjà tombé sur le village et sur la cour de Sergueïtch.

Il avait entretenu le feu dans le poêle toute la matinée, moins pour la chaleur que pour le petit-déjeuner et le thé. Le soir, il ranima les braises, mais cette fois-ci planta sur les morceaux de charbon un faisceau de branchettes ramassées dans le jardin. Ainsi la plaque de cuisson chaufferait-elle plus vite. Le bois, quand il brûle, produit une chaleur plus vive que la houille. Plus vive et plus rapide.

Sergueïtch, armé d'une cuiller, vida dans une casserole le contenu d'une des boîtes de porc en daube reçues en cadeau à Svetloïé. Il posa la casserole sur le poêle. Réfléchit à ses réserves de vivres : elles avaient diminué. Il lui faudrait ou bien retourner à Svetloïé, ou bien interroger le soldat sur l'aide

« humanitaire », ou encore simplement rester là à attendre les baptistes, au cas où ils reviendraient.

Et soudain ses pensées furent balayées par une bruyante explosion. Proche et puissante. Les vitres se mirent à trembler, à tinter, comme si elles tentaient de s'évader des encadrements de fenêtre.

Sergueïtch bondit à la plus proche. Le tintement résonnait encore dans ses oreilles. Dehors – les ténèbres. Il posa la paume contre la vitre : celle-ci vibrait toujours. C'était donc que ça canonisait dans les parages, tout près.

Il sortit sur le perron. Regarda autour de lui. On ne voyait rien. Le grondement s'était déjà tu. N'en restait qu'une rumeur dans les oreilles.

« Je verrai ça demain », décida l'apiculteur.

Que faire d'autre ? Qu'aurait-il pu voir maintenant. L'essentiel était que l'obus ne fût pas tombé dans sa cour. Ni dans celle des voisins. Autrement il n'y aurait déjà plus de vitres à ses fenêtres.

Il mangea son porc en boîte sans appétit. S'allongea dans son lit, mais ne parvint pas d'abord à s'endormir. Il lui fallut attendre le milieu de la nuit pour que le sommeil le gagnât.

Bientôt il rêva qu'il entendait un bruit de moteur et des voix masculines. Puis des coups frappés à la porte. De plus en plus fort, au point qu'ils finirent par le réveiller. Il se leva et tituba jusqu'à l'entrée.

« Qui est là ? demanda-t-il d'une voix rauque.

– C'est moi, Pachka ! »

Dès qu'il eut ouvert la porte, deux types en tenue de camouflage, au corps sec et nerveux, s'engouffrèrent dans la maison. Ils ne prirent même pas la peine d'ôter leurs brodequins boueux. Pachka entra à leur suite, mais resta dans le couloir. Visage morose. Il se tint là, debout, mâchonnant des lèvres, sans dire mot.

Sergueïtch suivit les deux hommes dans le séjour. Déjà ils ouvraient le vaisselier, l'armoire. L'un fila à la cuisine.

« Qu'est-ce que vous cherchez ? » demanda Sergueïtch, cette fois-ci totalement réveillé, sentant monter en lui la colère.

L'un des gars revint dans le couloir, prit les bottines de l'apiculteur et en étudia les semelles. Puis il sortit sur le perron en laissant la porte ouverte. Là, il s'accroupit et se prit à tremper les semelles des chaussures dans la boue près du seuil. Après quoi il revint dans la pièce, les chaussures toujours dans les mains.

« T'as du papier blanc ? demanda-t-il en regardant le maître de maison avec dédain.

– Non », grogna Sergueïtch.

Le gars jeta un coup d'œil dans l'armoire ouverte, où serviettes et autre linge de maison s'empilaient sur les étagères. Il en tira une taie d'oreiller qu'il déplia puis jeta sur le plancher pour y apposer les empreintes des bottines sales. L'autre s'accroupit à son tour et examina avec attention les traces en s'éclairant d'une lampe de poche.

« Non, conclut-il. C'est pas lui !

– Bon, qu'est-ce qui se passe ? insista Sergueïtch, avec le sentiment d'avoir échappé à l'instant à un obscur danger.

– Habille-toi ! dit le premier. Tu vas venir nous aider. »

Une voiture noire de marque étrangère était garée devant la maison. Les deux hommes y montèrent : l'un au volant, l'autre à son côté. Ce dernier ouvrit sa vitre et cria : « Allez, rendez-vous là-bas ! » Après quoi la voiture démarra et prit la direction de l'église.

La boue émettait un bruit de ventouse sous leurs pieds. Pachka marchait devant, Sergueïtch le suivait.

« Alors, il est arrivé quelque chose ?

– Vovka, le sniper, est mort, déchiqueté, répondit Pachka sans se retourner.

– Quel Vovka ?

– Eh bien Vladilen, le gars venu d'Omsk. Vladilen c'est son surnom, en fait il s'appelle Vovka.

– Ah !... Mais quoi, l'obus lui est tombé droit dessus ?

– Non, sa planque a été minée. Il y a quelque temps apparemment. Il n'y est retourné qu'hier soir, et dès qu'il s'est allongé la mine a explosé sous lui. »

Cinq minutes plus tard ils s'arrêtaient devant la voiture garée près du portillon qui ouvrait sur la cour des Kroupine. Les deux « camouflés » s'y trouvaient déjà. L'un déroulait un rouleau de sacs-poubelles noirs, qu'il détachait au fur et à mesure.

« C'est pour toi, dit-il à son coéquipier en lui tendant un sac. Et ça c'est pour toi ! Et ça pour toi ! Allez, venez ramasser. »

Pachka prit le sac et, toujours pataugeant, se dirigea vers l'arrière de la maison. Sergueïtch tortilla le sien entre ses mains.

« L'est un peu petit ! dit-il, mécontent.

– Allez, allez, quand tu l’auras rempli, on t’en donnera un autre. »

Là où le sniper se tenait posté, béait à présent un entonnoir d’au moins un mètre de profondeur. Et la terre alentour était toute labourée, hachée, jonchée de mottes.

Sergueïtch observa les parages. Il aperçut à proximité du jardin une bottine chaussée d’un pied coupé au ras de la cheville, un os blanc émergeant de la chair rouge. La nausée le prit. Il se détourna. Instinctivement, il marcha du côté opposé, vers les champs. S’arrêta au bout d’une vingtaine de pas, regarda par terre. La terre était noire, grasse, et de l’herbe commençait à poindre, mais encore bien frêle et fragile, incapable de dissimuler toute cette noirceur sous sa verdure.

Il s’avança encore de deux pas. Son regard se posa sur une oreille humaine. Elle gisait là, ouverte vers le ciel. Son bord teinté de sang.

Sergueïtch jeta un coup d’œil à ses mains, à ses paumes et à ses doigts tout propres. Il répugnait à l’idée de saisir un morceau d’être humain avec des doigts propres. Il regarda derrière lui, comme pour s’assurer que personne ne le surveillait. Pachka et l’un des types en tenue de camouflage arpentaient le potager, l’autre, celui qui avait conduit la voiture, était resté dans la cour.

Sergueïtch s’accroupit, prit une motte de terre, la pétrit dans sa main. Une fois ses doigts bien sales, il ramassa l’oreille et la jeta dans le sac.

« Eh, finissons ! » lança une voix du côté de la cour.

Pour la forme, et pour sauver les apparences, Sergueïtch fourra encore quelques mottes de terre dans le sac pour qu’il parût mieux rempli.

Il revint à la cour où il retrouva Pachka et le gars en treillis dont les sacs, liés d’un ruban bleu, étaient pleins.

L’autre homme, qui n’avait pas bougé, considéra d’un œil indifférent les deux sacs aux flancs rebondis et le troisième à moitié vide.

« Ça suffit ! dit-il. Embarquez ça ! »

Ils portèrent leur fardeau jusqu’à la voiture et le déposèrent dans le coffre. Les deux types en tenue de camouflage remontèrent à leur place, tandis que Pachka, de manière inattendue, s’installait sur la banquette arrière.

« Viens avec nous ! proposa-t-il à Sergueïtch.

– Où ça ? fit l’autre, ébahi.

– À Karousselino. On va y faire un saut au magasin.

– Non, je n’y vais pas, grommela Sergueïtch. J’ai des trucs à faire.

– Je te prends quelque chose ? demanda l’ami-ennemi très gentiment.

– Deux gros pains, des pâtes peut-être, de la semoule, quelques kil...

– Je pourrai pas me charger beaucoup, je suis forcé de rentrer à pied ! » prévint Pachka avant de claquer la portière.

La voiture roula jusqu'à l'église, puis tourna à droite.

Sergueïtch reprit le chemin de sa maison. Le silence régnait dans sa tête, mais quand il décida de vérifier si c'était le même qu'au-dehors, il s'aperçut que non. Au-dehors, le silence était plus bruyant. C'était celui de la guerre, et même sans beaucoup tendre l'oreille, on y percevait la rumeur d'une lointaine canonnade, des ouh ! et des bam ! mais très loin. Quelque part au-delà de Svetloïé. Bien au-delà.

Le même jour, mais tard dans la soirée, alors que le réveille-matin était déjà remonté et que deux cierges brûlaient encore dans leur bocal, Sergueïtch reçut la visite de Pachka. Quand il lui ouvrit la porte, il eut d'abord un mouvement de frayeur : Pachka, au lieu de son habituelle pelisse, était attifé d'un blouson rouge beaucoup trop grand pour lui.

« Pourquoi tu t'es mis ça sur le dos ? » demanda l'apiculteur, surpris. Son regard cependant s'était déjà détourné de la veste pour se poser sur le cabas que tenait son visiteur, d'où dépassaient deux miches de pain.

« Les gars ont reçu l'aide humanitaire, ils ont partagé ! Pour le printemps, j'ai juste ma vieille pelisse et un manteau. On leur a envoyé du Kouban un camion entier rempli de frusques. Ils ont pas besoin de tant ! C'est un chouette blouson. Un truc pour prêtre, on dirait. Regarde, y a une croix blanche dans le dos. »

Pachka se retourna pour que Sergueïtch pût admirer la croix sur son dos rouge.

« En effet, je vois. Déchausse-toi ! dit le maître de maison. On va manger quelque chose.

– C'est pas de refus, opina Pachka. J'ai juste fait un saut chez moi avant de venir direct ici. »

Sergueïtch sortit du cabas deux kilos de pâtes, un sac de millet et deux pains. Comme il rangeait le tout, son regard s'arrêta sur les deux derniers œufs qui lui restaient. Il lui restait aussi un peu de vermicelle, peut-être assez pour deux justement.

Il revint au séjour, dressa un faisceau de branches sur les braises, puis posa une casserole d'eau sur le poêle. Pour qu'il fût plus clair et plus gai dans la pièce, il alluma deux autres cierges.

« Tu sais, Pachka, dit-il en regardant son hôte avec attention. Demain ou après-demain, je vais partir d'ici. Avec mes abeilles. Jusqu'au mois d'août, je pense. »

Un régiment d'anges passa après qu'il eut prononcé ces mots.

« Pour aller où ? À Vinnytsia ? demanda Pachka, se secouant de sa stupeur après deux minutes de silence lugubre.

- Non, plus près. Là où on ne se tire pas dessus. Pour lâcher mes abeilles.
- Et quoi, je vais rester tout seul ici ?
- Pourquoi tout seul, tu as des copains là-bas, à Karousselino !
- Oui, j’en avais un, mais il vient de se faire tuer, chez nous, au village...

Quant aux autres, ils sont un peu conneaux, tantôt c’est “salut frangin !”, tantôt ils t’envoient te faire foutre ! Tiens, buvons à la mémoire de Vovka. Alias Vladilen. Tu as de quoi ? »

Sans rien dire, Sergueïtch alla chercher le ratafia au miel. Il le posa sur la table avec des verres, puis versa le vermicelle dans la casserole, sur le poêle.

« Allez ! Que la terre lui soit légère ! dit Pachka en levant son godet.

– Oui, qu’il dorme en paix », acquiesça Sergueïtch avant de vider la moitié du sien. « Je te laisserai la clef, déclara-t-il ensuite après le silence rituel. Tu viendras surveiller ?

– Et qu’est-ce qu’il y a à surveiller ici ? » Pachka regarda autour de lui. « T’as rien à te faire voler, et encore moins si tu pars avec ta Jigouli. »

Sergueïtch se sentit un peu vexé par ce qu’il venait d’entendre. Il décida d’étonner son visiteur.

« Je vais te montrer quelque chose... » dit-il avec importance.

Il posa le « chaussurier » sur la table et en souleva le couvercle verni.

« Voilà ! »

Pachka se pencha sur le coffret, ses lèvres d’abord perplexes dessinèrent un sourire.

« C’est du quoi ? Du crocodile ? demanda-t-il, enthousiaste, après avoir touché du doigt le bout d’une chaussure.

– De l’autruche. C’est l’ancien gouverneur qui me les a offertes. Tu sais qu’il venait autrefois, avant la guerre, dormir sur mes ruches.

– Donc, tes voisins ne mentaient pas... » Pachka sortit avec précaution un des souliers de la boîte. « Je peux les essayer ?

– Tu peux, mais elles sont sûrement trop grandes ! Attends, je vais mettre un tapis par terre. »

Faute de trouver un tapis, Sergueïtch étala une serviette sur le sol.

Pachka posa les chaussures dessus, puis y enfila ses pieds.

« Elles ne sont pas si grandes que ça, déclara-t-il.

– Tu fais quelle taille ? dit Sergueïtch, surpris.

– Du quarante-quatre. J’ai les pieds plats, ça les allonge ! Je peux marcher dans la pièce ?

– Bien sûr », concéda le maître de maison.

Pachka effectua un prudent tour de table les yeux fixés sur ses pieds, ou plutôt sur les chaussures. Puis il se rassit, ôta les souliers et les remit soigneusement en place, dans le coffret.

« Tu sais quoi, échangeons nos numéros de téléphone à tout hasard, proposa Sergueïtch.

– Mais ton appareil est déchargé ! »

Sergueïtch se mordit la lèvre inférieure pour ne pas lâcher un autre mot de trop.

« Je le rechargerai là-bas, dit-il après un silence. Écris-moi simplement le tien. Et autre chose ! Je compte prendre par Karousselino. Tes “frangins” me laisseront passer ?

– Et pourquoi non ? Fais juste gaffe de pas être refoulé au poste de contrôle des “Ukrops”. Ils demandent un sauf-conduit là-bas, paraît-il.

– Un sauf-conduit ? »

Sergueïtch se figea.

« Bon, ou bien tu montres un sauf-conduit, ou bien faut s’entendre. Peut-être que ton attestation de résidence suffira pour qu’ils te laissent sortir ? Surtout, ne te laisse pas impressionner par eux. Fais valoir tes droits ! S’ils se montrent grossiers, réponds-leur de même. Mais sache garder la mesure et surveille leurs mains. Si elles s’approchent de la mitraille, ferme-la sur-le-champ et excuse-toi ! Dis que les bombardements te rendent nerveux. »

Au cœur de la nuit, des oiseaux de feu entrèrent dans le rêve où était plongé Sergueïtch. Ils entrèrent avec un sifflement pour ressortir aussitôt. Tout un essaim d'oiseaux. Couché sur le flanc droit, Sergueïtch se retourna sur le gauche. Et sur-le-champ, quelque part au lointain, là où ces oiseaux volaient dans son rêve, un grondement retentit. Mais ce grondement parut s'apaiser quand d'autres oiseaux parurent soudain puis, sifflant au ras de ses paupières closes, s'éloignèrent à tire-d'aile. Le grondement alors reprit, mais cette fois-ci à moindre distance. Sergueïtch sentit même son lit basculer, telle une barque sur le Donets, quand un canot à moteur passe auprès.

Il ouvrit les yeux. Et sans sortir de son rêve, scruta prudemment l'obscurité de la pièce. Un bourdonnement s'entendait quelque part, mais il ne parvenait pas à en comprendre l'origine à cause de son état frontière, entre rêve et nuit réelle, mais plus proche du rêve malgré tout.

Puis de nouveau un sifflement, lourd, chuintant, juste au-dessus de sa tête, eût-on dit. Et la maison se mit à trembler.

Terrorisé, Sergueïtch leva les yeux au plafond, mais ne vit rien : tout était noir, c'était la nuit.

Et le grondement reprit, mais à présent plus fort que dans son rêve et même, semblait-il, plus proche.

Il se leva de son lit. S'habilla. Chercha à tâtons les allumettes sur la table, alluma un cierge.

De nouveau la maison trembla du sol au plafond. Il sentit même le sol vaciller sous ses pieds, au point qu'il recula légèrement la jambe gauche pour gagner en stabilité.

Il alla à la fenêtre. Par le vasistas ouvert la nuit lui souffla une bouffée d'humidité au visage. Bouffée suivie sur-le-champ d'un nouveau sifflement. Ce dernier semblait provenir également d'en haut, du ciel tout proche, mais c'est par la fenêtre qu'il s'engouffra dans la maison. En même temps que le vent. Et Sergueïtch eut l'idée que c'était le vent qui avait ébranlé la maison de l'intérieur, comme s'il avait tenté de la gonfler. Il ferma le vasistas. Et le silence revint dans la pièce.

Sergueïtch enfila ses bottines pieds nus, et sortit sur le perron. La puissance du bruit qui régnait au-dehors le stoppa net. Un sifflement s'éleva juste au-dessus de sa tête, puis fila en direction de son potager. Et quelques secondes plus tard, ce furent de nouveaux roulements de tonnerre.

D'où arrivaient ces invisibles oiseaux de feu. Ils tireraient depuis Karousselino ? « Comment pourraient-ils tirer depuis là-bas, alors que le magasin du village est toujours ouvert ? Non, ça doit plutôt venir de Melovannaïa, où je crois bien qu'il ne reste plus un habitant ! »

Sergueïtch devenait de plus en plus nerveux, pour soudain se rendre compte qu'il était en train de se diriger vers son jardin. Comme si ses jambes l'y conduisaient toutes seules sans que son cerveau y prête attention. Il chercha à se rassembler, à réunir son esprit et son corps, mais il ne s'arrêta de marcher malgré tout qu'une fois au bout du potager. Et là, ce qu'il vit le laissa pétrifié : de l'autre côté, là où Jdanivka se dissimulait derrière une crête, une lueur rouge d'incendie s'élevait de la terre au ciel, constamment traversée de nouveaux éclairs. Et le fracas après chaque éclair parvenait aux oreilles de Sergueïtch au bout d'une ou deux secondes à peine.

Le vent qui lui soufflait en face n'était pas violent, mais d'une tiédeur étrange, comme sortant d'un poêle. Il portait même une odeur de gâteau brûlé, ou de quelque autre plat oublié dans le four.

Et de nouveau un sifflement pesa au-dessus de sa tête.

Une explication lui vint soudain à l'esprit : « Ils doivent se venger de la mort de Vovka, le sniper... »

Il secoua la tête. Il regrettait le silence. Il s'était habitué à lui, quand même il laissait souvent entendre un lointain bruit de canonnade. Mais visiblement, sa fin était venue.

Sergueïtch regagna sa cour, accablé. Il s'approcha de la grange où hivernaient les ruches. Il lui sembla sentir vibrer les murs de bois de la construction. Il y colla la paume et en effet perçut une vibration. Il ouvrit le vantail. Un bourdonnement agité lui envahit les oreilles. Des milliers d'abeilles volaient en tous sens dans l'obscurité du local et se cognaient aux parois. Plusieurs dizaines filèrent par l'embrasure de la porte et s'envolèrent dans la cour. L'une heurta sa joue envahie de barbe.

Il referma la porte vivement.

« Elles sont terrifiées », murmura-t-il. Et il se sentit impuissant à aider ses abeilles. Il n'avait rien qui pût les rassurer.

Lui-même, créature douée de raison mais dépourvue d'ailes, regagna sa maison. Il s'assit à sa table et attendit que tout ce bombardement prît fin. Il attendit longtemps, près de quatre heures.

Comme le jour poignait, tout s'apaisa d'un coup. Seuls les oiseaux matinaux, curieusement, s'abstinrent de chanter. L'écho du vacarme nocturne résonnait encore dans ses oreilles.

Il tira son portable de sous son oreiller. Expédia un SMS à Petro composé d'un seul mot : « Vivant ? »

La réponse arriva une ou deux minutes plus tard. Le même mot, mais sans point d'interrogation.

« Eh bien, Dieu soit loué ! » soupira l'apiculteur. Sur quoi il entreprit de préparer ses bagages. Pour prendre la route.

Se préparer au voyage se révéla cette fois-ci une tâche aussi lente que malaisée. Alors même que Sergueïtch possédait en la matière une expérience plus solide que tout autre. Mais il y a préparatifs et préparatifs. Si l'on avait été en temps de paix et qu'il eût fait ses bagages pour aller au sanatorium, en dix minutes son sac aurait été bouclé et n'importe quelle infirmière lui eût décerné une médaille pour l'emballage de ses affaires et leur choix judicieux. Tout objet, tout vêtement emporté en voyage devait assurer sa fonction. Cette règle absolue, Sergueïtch l'avait faite sienne depuis longtemps. Elle avait été la cause de quelques épisodes amusants. Ou plutôt, elle avait quelquefois contribué à créer une fausse image de lui dans l'esprit de personnes peu familières ou rencontrées par hasard. Ainsi, par exemple, au sanatorium, il découvrait à la fin de son séjour qu'il avait tout le temps porté les mêmes tee-shirts ou polos, et qu'en conséquence les trois ou quatre chemises dont il s'était muni, chacune accompagnée d'une cravate de couleur stricte – Sergueïtch n'admettait pas les cravates « fantaisie » –, étaient restées propres et intactes. Alors, les derniers jours, il portait une chemise et sa cravate assortie le matin jusqu'au déjeuner, puis une autre l'après-midi. Une fois, dans la même journée – la dernière, quand tout le monde se disait adieu et échangeait des vœux de bonne santé –, il en avait porté quatre à la file, toutes de teinte différente. Au dîner, sa voisine de table, n'y tenant plus, lui avait dit qu'il avait montré beaucoup d'habileté pour dissimuler durant vingt-quatre jours sa vraie nature. Elle n'avait pas fourni de plus amples explications à ses propos, aussi était-il rentré chez lui fort perplexe quant à cette « vraie nature » qu'il eût été lui-même heureux d'élucider. Mais impossible !

À présent que l'avenir – qu'il fût proche ou lointain – ne laissait plus entrevoir aucun sanatorium, se soucier de varier le choix de ses vêtements propres n'avait guère de sens. Mais sa Jigouli était spacieuse, il n'était donc pas tenu de limiter son volume de bagages. En outre, avec ces nouveaux tirs d'artillerie, un obus pourrait bien tomber sur la maison numéro 37. Et alors tout ce qu'il n'aurait pas emporté serait réduit en cendres.

Trois pulls, deux pantalons, des bottes en caoutchouc, une brassée de chaussettes, d'hiver comme d'été, une veste de pêcheur en grosse toile. En premier lieu, cependant, ce sont deux livres tirés du vaisselier qu'il posa au fond du sac : Nikolaï Ostrovski avec ses dollars, et *Guerre et Paix* avec ses hryvnias.

Il fit démarrer la voiture. Pendant que le moteur se ranimait après une longue période d'inactivité, son propriétaire remplit trois jerricans d'essence au moyen d'un tuyau relié à un tonneau métallique.

Comme il sortait la Tchetviorka verte du garage donnant sur la cour, la pluie se mit à tomber à grosses gouttes. Quand Sergueïtch jetait un coup d'œil aux nuages, les gouttes venaient frapper ses yeux grands ouverts. Et il eut l'impression que la pluie était salée. C'est que les gouttes lui tombaient aussi sur les lèvres, sur la langue. Comme si c'étaient des larmes célestes et non la pluie. Comme si le ciel pleurait sur lui. Car même le ciel ignorait s'il reviendrait jamais ici. Et s'il revenait, quand ? Et s'il revenait, retrouverait-il tout dans le même état qu'à présent ?

Sous le martèlement de la pluie, Sergueïtch observa les murs, les arbres, les clôtures de son petit monde familial, où il avait jusqu'alors enduré ses malheurs et ses problèmes, jour après jour, nuit après nuit. Tout cela – arbres, portillons, portes, fenêtres – l'avait toujours protégé, comme un rempart, comme un gilet pare-balles. Alors qu'il pensait qu'au contraire c'était lui qui protégeait sa maison, sa cour, son univers. Mais non, il se trompait. Ce n'était qu'à présent, à l'heure où il se trouvait contraint de partir, qu'il le comprenait.

Il coupa le moteur qui avait suffisamment chauffé. Il fallait encore abaisser la remorque, rangée debout contre le mur du garage, et l'atteler à la voiture. Puis préparer les ruches au voyage, obturer les trous de vol pour éviter que les abeilles s'échappent durant le trajet. Les charger une à une sur la remorque. Les protéger de la pluie avec une bâche en plastique et les attacher solidement avec des sangles d'arrimage. Important également : ne pas oublier d'emporter une vingtaine de pots de miel. Le miel, en effet, c'était aussi de l'argent, le miel avait peut-être même davantage en commun avec l'argent que le saucisson ou les vêtements. Le saucisson comme les vêtements pouvait varier en prix, alors que le miel, quel qu'il fût, de trèfle ou de sarrasin, gardait une valeur constante. Comme le dollar.

La pluie n'avait pas encore cessé, mais elle ne tombait plus de manière obsédante, elle s'était assagie. Pour voyager avec les abeilles, c'était bien. Par temps chaud, il aurait dû rouler de nuit : les cahots rendent les abeilles

nerveuses et la température alors s'élève dans les ruches. Or si elle s'élève trop, les insectes peuvent en mourir. Surtout quand la chaleur règne à l'extérieur. Or à présent la température de l'air n'excédait pas dix degrés et si la pluie était un peu tiède, elle n'en restait pas moins rafraîchissante. En somme, les conditions étaient idéales pour prendre la route.

Sergueïtch arrêta la voiture devant la maison de Pachka, pour confier ses clefs à son ami-ennemi. Mais celui-ci força son visiteur à prendre le thé avec lui avant de partir. Il voulut le convaincre également de trinquer à un voyage sans histoire, mais Sergueïtch refusa. Pachka finit néanmoins par obtenir de lui qu'il le conduisît jusqu'au bout de sa rue, jusqu'au tournant en direction de Karousselino. De manière à pouvoir l'accompagner un bout de chemin, comme il se doit. Il enfila son blouson rouge au dos orné d'une croix blanche.

Quand ils eurent atteint le virage, Pachka décida d'accompagner Sergueïtch encore un peu plus loin. Il n'arrivait pas à se séparer de lui.

Dans la descente, Sergueïtch conduisit avec prudence, en jetant constamment des coups d'œil à la remorque.

« Tu as de l'essence en réserve ? demanda Pachka après avoir humé l'air de l'habitable.

– Oui », opina le conducteur.

Juste avant la montée, Sergueïtch arrêta la voiture.

« Allez, sors ! Tu vas devoir patauger dans la boue pour rentrer ! » dit-il à Pachka.

Celui-ci soupira, regarda le ciel noyé de pluie. Descendit du véhicule à contrecœur. Sergueïtch l'imita. Se campa devant lui.

« Tu devrais le teindre ou bien le saloper un peu ! dit-il en désignant du menton le blouson rouge. Autrement, sûr que tu vas te faire tirer dessus ! Tu es la seule tache de couleur vive de toute la région ! »

Pachka regarda son vêtement. Lèvres serrées, mine contrariée. À l'évidence, il lui plaisait comme ça.

« Bon, allez ! » Sergueïtch lui tendit la main.

Pachka avait les larmes aux yeux. Il avança d'abord la main droite à la rencontre de celle de son ami. La gauche se leva alors toute seule. Et ils s'embrassèrent en hommes, avec rudesse. Se serrèrent l'un contre l'autre, puis aussitôt relâchèrent leur étreinte.

« Bon courage. » Sergueïtch hocha la tête vers le village dont les vergers et les potagers semblaient à présent les toiser d'en haut. « J'ai laissé un bocal de trois litres de miel sur l'appui de fenêtre de la cuisine. C'est pour toi. Voilà,

c'est tout ! » grogna-t-il d'un ton abrupt, puis, sans ajouter un mot, il reprit le volant de sa Tchetviorka et s'éloigna sur la route de terre trempée de boue, à laquelle les roues de la voiture collaient avec un bruit de succion, suivi de la remorque et des six ruches couvertes de leur bâche mouillée de pluie.

La croix blanche du blouson de Pachka s'estompait peu à peu dans le rétroviseur. Pachka marchait, tête basse, accablé peut-être par la triste solitude qui l'attendait, ou bien attentif à trouver le bon endroit où poser le pied à chaque nouveau pas.

Karousselino était derrière lui. Mi-vivant, mi-mort. Les cours semblaient désertées, mais dans l'une du linge étendu sur une corde flottait au vent.

Sergueïtch s'éloignait du village, lentement pour ne pas affoler les abeilles dans la remorque. Les essuie-glaces balayaient les gouttes de pluie en grinçant. Il bâillait, bercé par leur musique, quand soudain, surgissant de derrière un vieil abri d'autobus, un homme en tenue de camouflage s'avança sur la route et braqua sa mitrailleuse sur la voiture qui approchait.

Sergueïtch freina à une vingtaine de mètres de l'homme. Sa somnolence se dissipa d'un coup.

« Ça commence... » songea-t-il avec tristesse, et il attendit que le camouflé vienne à lui.

Mais l'autre, d'un geste de la main, lui commanda d'avancer encore.

Sergueïtch obtempéra et abaissa la vitre de sa portière.

« D'où viens-tu ? Où vas-tu ? demanda l'homme à la mitrailleuse.

– Je viens de Mala Starogradivka. J'emmène mes abeilles. »

Sergueïtch désigna la remorque d'un hochement de tête.

« Et tout le reste, tu l'as déjà emmené ? dit le camouflé avec un sourire ironique.

– Pour quoi faire ? Je vais revenir ensuite, je vis là-bas. Je peux montrer mon passeport...

– Bah, je te connais, à quoi bon me le montrer ! fit le gars avec un geste de lassitude. C'est simplement que j'ai personne avec qui causer. »

Sergueïtch s'enhardit :

« Tu pourrais me dire par où j'ai intérêt à passer maintenant pour aller à Zaitsevo ? demanda-t-il.

– Prends du côté d'Ouglerosk, mais avant d'atteindre la ville tu tournes à droite. Ensuite la mine, puis tout droit, et là-bas tu demandes. Un vieux du village est justement parti là-bas hier toucher sa pension. Si tu l'avais su, tu aurais pu le suivre ! »

« Si je l'avais su ? pensait Sergueïtch en s'éloignant de Karousselino, cette fois-ci par une route goudronnée. Et comment je l'aurais su ? Avant-hier

encore je ne savais pas que je partirais aujourd'hui ! Et aujourd'hui je ne sais pas où je serai demain... »

Une heure plus tard, il émergeait de sous la pluie. Le ciel au-dessus de sa tête s'éclaircit. Devant lui se dessinaient les crassiers. Il arrêta la voiture. Alla à la remorque. Colla l'oreille à une ruche : la paroi était chaude et vibrait du bourdonnement de ses occupantes.

Sergueïtch réfléchit. Les abeilles auraient du mal à passer plus de deux jours en voyage. Il fallait qu'il se hâte. Mais impossible de rouler vite. Sans parler de la chaussée défoncée. Elle n'avait pas été réparée depuis trois ans.

Il put néanmoins adopter ensuite une allure un peu plus vive. À droite, le long de la route, s'élevaient les ruines sans fin d'une usine. S'était-elle effondrée toute seule, ou étaient-ce là les conséquences de la guerre actuelle ? À gauche se dressaient les squelettes rouillés d'anciennes serres.

« Non, ce n'est pas la guerre, conclut Sergueïtch. C'est bien avant la guerre qu'elle a été liquidée ! »

Bientôt ce paysage de désolation s'évanouit et l'apiculteur vit sur sa gauche une église de brique blanche surmontée de dômes bleus. Et derrière elle, un lac. Sur la berge, un homme armé d'une canne à pêche. Le pêcheur se retourna au passage de la Tchetviorka verte attelée d'une remorque, puis s'absorba à nouveau dans la contemplation de son bouchon.

Sergueïtch sentit naître en lui un étrange sentiment : celui d'évoluer à l'intérieur d'un film. Rien autour de lui n'était vrai, tout avait été filmé à l'avance, comme un documentaire, lui seul était vivant et ne figurait pas sur la pellicule.

Il secoua la tête pour chasser cette impression absurde. Et soudain une autre idée, pire que la précédente, le frappa douloureusement. Celle d'avoir laissé son réveil chez lui. La veille au soir, il l'avait remonté, mais ne l'avait pas emporté. Par conséquent, demain ou après-demain, il allait s'arrêter, s'éteindre. Et il n'y aurait plus dans la maison de temps qui vive jusqu'à ce que son propriétaire revienne, jusqu'à ce qu'il le remonte à nouveau. Peut-être Pachka s'en chargerait-il ? Non, jamais il n'y penserait tout seul. L'important pour lui, c'était de rayer les jours écoulés sur le calendrier, les heures, il s'en fichait. Et s'il l'appelait ? S'il lui demandait ? Mais c'était tous les jours qu'il fallait le remonter... Non, il n'irait jamais chez lui juste pour son réveille-matin. Même s'il avait promis. Certes, c'était bête de s'inquiéter ainsi du temps. Le temps ne joue un rôle que là où quelqu'un le surveille et dépend de lui. S'il ne reste personne dans ce cas, le temps se fige, disparaît.

Une autre église, cette fois-ci de brique rouge, passa auprès puis s'évanouit, tandis qu'au-devant se dessinait une nouvelle paire de crassiers, dont l'un au sommet tronqué.

Il se rappela le temps où il descendait dans les puits de mine, où il songeait au danger et à l'absurdité de son métier. Les inspections sur la sécurité du travail, c'est constamment qu'il aurait fallu les effectuer, et quelle sécurité présentaient les mines ? Aucune. En revanche, chaque équipe de direction le nourrissait comme un hôte, l'abreuvait comme un frère, le raccompagnait comme un membre aimé de la famille. De sorte que chaque mission avait deux saveurs : l'une douce, l'autre amère. On se dupait l'un l'autre et on s'embrassait. On se dupait, comme contraints et forcés, et l'on s'embrassait dans un élan de tendresse d'ivrognes, mais dans les regards se lisaient en même temps une question et parfois une menace évidente. Comme si on lui disait : « Bon, tu ne vas pas nous faire de crasse ? »

Le temps s'écoulait, la route tantôt tournait légèrement à gauche, tantôt légèrement à droite. Des immeubles de quatre étages apparaissaient furtivement tantôt ici, tantôt là. Des maisons particulières se dissimulaient derrière des palissades grises. Parfois surgissait soudain un bâtiment sans fenêtre ou bien les vestiges d'une maison incendiée. Mais Sergueïtch ne pouvait pas observer toutes les ruines et rester concentré sur le volant. Il les repérait du coin de l'œil, c'était bien suffisant. Et sur la route à présent, les voitures ne manquaient pas. Toutes des voitures pauvres, il est vrai, comme la sienne. D'étrangères rutilantes, comme celles qui fondaient avant guerre, coupant la route à toutes les autres, on n'en voyait aucune.

La nuit commençait déjà à tomber quand les feux arrière des voitures roulant devant lui s'allumèrent, signalant qu'elles ralentissaient. Lui aussi appuya sur la pédale de frein. Il parcourut encore cent mètres avant de découvrir, au devant, des pyramides de béton peintes en jaune, qui rétrécissaient la voie, raison pour laquelle, plus loin, tous les conducteurs roulaient très prudemment de peur d'érafler leur carrosserie. Sergueïtch, lui aussi, avançait lentement, peut-être à la vitesse d'un piéton pressé, en regardant la route avec attention. Du coin de l'œil, il nota la présence d'hommes en tenue de camouflage, armés de mitraillettes. L'un d'eux observa avec curiosité la Tchetviorka et la remorque chargée de ruches, puis porta son talkie-walkie à sa bouche.

Sergueïtch n'aima pas ça. Il continua de surveiller le groupe d'hommes en armes dans le rétroviseur. Il lui sembla qu'ils regardaient sa voiture

s'éloigner.

Ses mauvais pressentiments se vérifièrent une dizaine de minutes plus tard, quand un camouflé, mitrailleuse sur la poitrine, ordonna d'un geste à Sergueïtch de s'engager dans une contre-allée séparée de la route par des blocs de béton. Puis l'homme s'approcha, ouvrit lui-même la portière et regarda dans l'habitacle.

« Où est-ce qu'on va ? » demanda-t-il d'un ton sec.

La fatigue du trajet et la peur empêchaient Sergueïtch de réfléchir rapidement.

« Je transporte mes abeilles, dit-il d'une voix mal assurée.

– Où ça ?

– En Ukraine.

– Et pourquoi on a besoin de tes abeilles là-bas ? » L'homme tourna la tête vers la remorque. « Ils en ont pas à eux ?

– Je viens de la zone grise, de Mala Starogradivka, réussit enfin à expliquer Sergueïtch de manière plus claire. Ça bombarde dans notre coin. Si je lâche mes abeilles par chez moi, elles risquent de se sauver, à cause des tirs. Et je les aurai perdues...

– Ah ! s'exclama l'autre avec un grand sourire, comme s'il venait d'apprendre quelque chose de vraiment nouveau. Ainsi les abeilles ont peur des explosions ? Intéressant ! Et tu as tes papiers ?

– Oui ! »

Sergueïtch plongea la main dans la poche intérieure de sa veste.

– Non ! J'en ai pas besoin. Je vois bien que tu es des nôtres. C'est aux "Ukrs", là-bas, qu'il faudra les montrer. Quoique, avec tes abeilles, ils risquent de pas te laisser passer. Tu as des papiers pour les abeilles ?

– Non, pourquoi ? Il en faut ?

– J'en sais foutre rien. T'aurais pas des cigarettes ?

– Je ne fume pas.

– Bon, vas-y, t'as peut-être encore le temps d'arriver avant ce soir ! » dit l'homme d'un ton pacifique, mettant ainsi un terme à la conversation.

Sergueïtch redémarra avec soulagement et regagna la voie rétrécie par les pyramides de béton. Bientôt celles-ci disparurent, mais au bout d'un kilomètre, un kilomètre et demi il se trouva bloqué derrière une file de véhicules. Des gens se tenaient à côté de leurs voitures, deux ici, cinq là. Cherchant à voir ce qui se passait plus loin, ou bien bavardant.

« C'est quoi, la file d'attente pour sortir ? » demanda-t-il en s'approchant d'un conducteur, debout devant sa Taurus.

L'autre, occupé à fumer, se retourna.

« Oui, celle-ci c'est pour la sortie, plus loin il y en a une autre pour l'entrée. »

L'homme lui expliqua tous les détails de la file d'attente, notamment comment se déroulaient le contrôle des passeports et le passage en douane. Il lui parla aussi de la file des prioritaires.

« Les invalides de deuxième catégorie, ils sont admis dans cette file ? »

Une flamme s'était allumée dans les yeux de Sergueïtch.

« Sûrement, soupira l'autre, pensif. Toutes sortes d'invalides y ont droit. Tu peux toujours essayer ! »

Sergueïtch reprit le volant, doubla la colonne de véhicules et au bout de trois cents mètres tomba sur une autre, plus courte : la prioritaire.

« Qu'est-ce qu'on a là, comme marchandise ? » demandèrent les douaniers de la RPD, deux gars au visage rond et aux yeux rougis ou par l'alcool ou par le manque de sommeil.

« Je n'ai pas de marchandises. Je transporte mes abeilles.

– Et à part des abeilles, t'as vraiment rien d'autre, là, dans tes ruches ? dit l'un en clignant les yeux d'un air rusé.

– Vous pouvez regarder !

– C'est bien ce qu'on va faire ! déclara l'homme d'un ton ferme, sur quoi tout le groupe se dirigea vers la remorque.

– Je retire les sangles ? demanda Sergueïtch, la voix venimeuse, fatigué par la route. Ou bien voulez-vous y coller l'oreille ? »

L'un des douaniers colla en effet l'oreille à une ruche et écouta avec attention.

« Elles bourdonnent, les garces ! s'exclama-t-il en se tournant vers son collègue.

– Écoute-les toutes ! Il pourrait y avoir des abeilles dans ces trois-ci et de la contrebande dans les trois autres ? »

Le premier inspecta les six ruches, collant son oreille à chacune. Après quoi, ils laissèrent Sergueïtch en paix.

Le contrôle des papiers dura une dizaine de minutes. Assis derrière un guichet, un gars en treillis prit son passeport et entreprit d'en recopier des passages sur un ordinateur. Puis il s'éloigna, le passeport dans les mains, et Sergueïtch dut attendre plusieurs minutes, en proie à une nervosité

grandissante. Celle-ci cependant n'avait pas lieu d'être : on finit par lui rendre le document. De manière ni particulièrement hostile ni vraiment amicale. Une main émergeant d'une manche de treillis déposa simplement ledit passeport sur le rebord extérieur du guichet. L'homme de service ne lui prêtait déjà plus d'attention, il regardait à présent ceux qui patientaient derrière lui dans la file.

Les soldats ukrainiens, au poste de contrôle de la zone neutre, échangèrent un regard devant la remorque chargée de ruches.

« Pourquoi sortez-vous tous vos abeilles ? demanda l'un à Sergueïtch.

– Comment ça, “tous” ? répliqua celui-ci, étonné. Je suis tout seul à en transporter !

– Vous êtes le cinquième aujourd'hui ! dit le soldat. Mais les autres avaient plus de ruches.

– C'est peut-être qu'ils étaient en bonne santé, alors que moi, je suis invalide de deuxième catégorie ! répondit Sergueïtch. Je suis atteint de silicose, le mal des mineurs. »

Sur quoi il se força à tousser, avec application, mais la toux qu'il parvint à produire n'était guère convaincante, au point même qu'il en fut gêné.

« Ça va, je sais ce que c'est que la silicose ! Je viens de Kaïoutovo ! Montrez-moi votre laissez-passer ! »

Ces derniers mots échappèrent à l'attention de Sergueïtch qui sur-le-champ s'était rappelé avoir traversé Kaïoutovo en chemin. Le nom du village lui avait plu, et il avait aperçu un crassier là-bas, dans les environs, ainsi qu'un chevalement de puits de mine.

« Laissez-passer ! » répéta le soldat.

Cette fois-ci, Sergueïtch l'entendit et devint nerveux. Au point qu'il fut pris d'une violente quinte de toux, dans laquelle la silicose se fit pleinement entendre.

« C'est que je ne vis pas là-bas, dit précipitamment Sergueïtch quand la crise fut passée. Je viens de la zone grise. De Mala Starogradivka, près de Karousselino. »

Le soldat le considéra d'un air dubitatif. Il regarda son coéquipier. Lui tendit le passeport. L'autre feuilleta le document, trouva le tampon de l'attestation de résidence. Porta le talkie-walkie à sa bouche.

« Vania, vérifie Mala Starogradivka dans la région de Donetsk ! » dit-il dans le boîtier noir de l'appareil. Puis aussitôt il fixa l'apiculteur. « Et pourquoi vous entrez par les territoires occupés ?

– C’est votre Petro, là-bas, qui me l’a conseillé ! Il a dit que ce serait moins dangereux.

– Moins dangereux, c’est ça ! ricana le premier soldat.

– “Notre Petro”, dis-tu, c’est qui celui-là ? demanda tout à coup le second.

– Ben, un gars de chez vous, de l’armée ukrainienne, il traverse toute la plaine pour me rendre visite.

– Et son nom, c’est quoi ?

– Je ne sais pas, il est de Khmel’nitski...

– Et quoi, il vient seul vous voir en zone grise ?

– Oui, seul. Une fois, il a même pris mon téléphone pour le recharger, et il m’a laissé son numéro. »

Le soldat sévère réclama que le téléphone en question lui fût remis, puis s’éloigna en emportant également le passeport de l’apiculteur. L’autre ordonna à Sergueïtch de se ranger dans la contre-allée bétonnée de manière à libérer la place pour la voiture suivante.

Sergueïtch avait à présent le moral au plus bas. Il lui semblait que tout s’était obscurci dans sa tête, et c’est à ce moment seulement qu’il prit conscience que la nuit était venue, une nuit profonde. Les étroites fenêtres de l’étrange fourgon militaire brillaient d’une lumière jaune. Le terrain du poste de contrôle était éclairé par les phares de la file de voitures arrêtées, et compter celles-ci était impossible : leur chapelet lumineux serpentait jusque dans le lointain – ce lointain d’où lui-même venait.

Sergueïtch s’approcha des ruches. Colla l’oreille à la plus proche. Le bourdonnement des abeilles lui parut fatigué, désespéré. Il tourna nerveusement la tête dans la direction qu’avait prise le soldat et aperçut alors celui-ci qui revenait. Le militaire marchait vers lui d’un pas mal assuré, empreint de lassitude. Arrivant à sa hauteur, il lui tendit passeport et téléphone.

« Vous pouvez y aller, dit-il. Vous n’aurez qu’à montrer ce papier au prochain barrage. »

Sergueïtch rangea le passeport et le portable dans la poche de son blouson, quant au papier, il le plia en quatre pour éviter qu’il se froisse et s’abîme.

« Merci ! » lança-t-il, avant de chercher des yeux le deuxième soldat pour lui dire adieu.

Mais il ne le trouva pas.

Sur le bas-côté de la voie d’en face, des véhicules stationnaient, tous phares éteints. Des gens déambulaient autour, en échangeant des propos

d'une voix calme. Certains parlaient dans leur téléphone portable. Sergueïtch roulait quant à lui sagement, à vitesse constante, laissant derrière lui tous ces voyageurs qui, contraints par la guerre, de nouveau faisaient la queue. Au bout d'une dizaine de minutes, il ne vit plus de voitures garées sur l'accotement opposé. Devant lui s'ouvrait une route totalement dégagée, éclairée à faible distance par la lumière de sa Tchetviorka. Personne ne roulait plus à sa rencontre, et aucune voiture ne se reflétait dans son rétroviseur. Sergueïtch alluma les pleins phares et éprouva une étrange et presque joyeuse émotion. Comme s'il accédait soudain, tout jeune, aux grands espaces, à la liberté, à une vie dont il ignorait encore les frontières et les dangers.

Bien que conscient du caractère factice et injustifié de ce trouble juvénile et grisant, il en tirait un certain apaisement et la conviction que tout irait bien. Il avait laissé derrière lui les « erpédistes » et les soldats ukrainiens. Derrière lui le grondement des canons proches et lointains. Derrière lui la guerre à laquelle il ne prenait aucune part, mais dont il était devenu simplement l'habitant. Habitant de la guerre. Un sort nullement enviable, mais autrement plus tolérable pour un être humain que pour des abeilles. Sans les abeilles, il ne serait parti nulle part, il aurait eu pitié de Pachka, il ne l'aurait pas abandonné tout seul. Mais les abeilles, elles, ne comprenaient pas ce qu'était la guerre ! Les abeilles ne pouvaient pas passer de la paix à la guerre et de la guerre à la paix, comme les humains. Les abeilles avaient beau voler, elles ne parcouraient jamais plus de cinq kilomètres, et par conséquent rien n'était à leur portée sauf la tâche essentielle à laquelle Dieu et la nature les avaient destinées : la miélaïson. Voilà pourquoi il était en route, pourquoi il les transportait. Il les conduisait là où régnait le calme, là où l'air s'emplissait peu à peu de la douceur des fleurs des champs, où la symphonie de ces fleurs serait bientôt soutenue par celle des cerisiers, pommiers, abricotiers et acacias.

Au poste de contrôle suivant, il ne fut retenu que trois minutes, pas davantage. On ne vérifia que son passeport ainsi que le papier qu'il s'était vu remettre tantôt. Puis deux fois encore il s'arrêta à la vue de panneaux avertissant d'un contrôle routier renforcé. Là aussi, tout se déroula sans heurt. Et à peine deux heures plus tard, ses phares arrachaient à la nuit un grand panneau planté sur le bas-côté : VOUS ENTREZ DANS LA RÉGION DE ZAPORIJJIA. Ces mots ne semblaient rien avoir de particulièrement festif, ils ne promettaient pas non plus la réalisation de quelque rêve d'enfance

secret, mais quand ce panneau routier fut passé, Sergueïtch sentit les larmes lui monter aux yeux et comme un bloc de pierre tomber de ses épaules. Son regard glissa sur le compteur et il appuya sur la pédale de frein. « Moins vite ! » se dit-il, et il scruta de ses yeux fatigués la route déserte bien éclairée par la lumière des pleins phares, que des abricotiers bordaient de part et d'autre, escorte habituelle du conducteur d'Ukraine méridionale, sous lesquels durant deux ou trois mois s'arrêteraient tous ceux qui en auraient envie, tous ceux qui, rentrant chez eux, n'auraient pas de cadeaux pour leurs enfants. Ils s'arrêteraient et ramasseraient dans l'herbe les fruits mûrs couleur d'orange – trois dans un sac ou une boîte en carton, le quatrième dans leur bouche.

Le soleil du matin, chaud et vif, avait empli l'habitacle de la Tchetviorka dans laquelle, assis au volant, Sergueïtch s'était endormi pendant la nuit, après s'être garé sur l'accotement. Sans le soleil, il eût dormi encore en dépit de sa posture inconfortable : il n'avait pas baissé entièrement le dossier du siège.

Un camion passa à grand fracas, suivi d'un autocar. Ils achevèrent de réveiller Sergueïtch complètement.

Il descendit de voiture, regarda autour de lui. Des champs et la route, rien d'autre.

Il vida un jerrican d'essence dans le réservoir. De ses doigts vigoureux, il massa ses reins endoloris. Il jeta un coup d'œil à la remorque et aussitôt reprit le volant. Sa conscience le poussait à poursuivre sa route.

Une demi-heure après, un panneau indicateur proposait un choix : à gauche vers Melitopol ou tout droit sur Vessele. Cette direction lui plut, pas seulement à cause du nom qui, en ukrainien, évoquait la joie. Camions et fourgonnettes, devant lui, allumaient déjà leurs clignotants pour indiquer qu'ils devaient se rendre à Melitopol. Or dès lors qu'ils allaient tous là-bas, mieux valait pour lui qu'il continuât tout droit. Passé la bifurcation, il croisa un chariot attelé d'un cheval gris. Sur le chariot, un paysan, et derrière lui trois bidons de lait. Sergueïtch sourit. Il avait opté pour la bonne route, c'était à présent évident.

Il se mit à observer les champs avec plus d'attention. Tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, des toits de maisons apparaissaient furtivement au fond du paysage. Sur la gauche, le dôme d'une église brilla au loin. Voilà ce qu'était la vie, dans toute sa beauté, dans toute sa mesure et sa stabilité, sa tranquillité, sa lenteur...

À droite, à l'horizon, un bouquet d'arbres se dessina au bout de la plaine. Or là, justement, se présentait un accès à une route de terre.

Sergueïtch s'y engagea et la voiture aussitôt se mit à trembler, réclamant de ralentir. La terre était sèche, dure, le véhicule sursautait à la moindre bosse.

Le petit bois auquel parvint Sergueïtch se révéla bien entretenu et aménagé pour les pique-niques. Il y avait là une table grossièrement assemblée et deux bancs fichés en terre. Tout près : une fosse pour les ordures. Une vaste aire brûlée, vestige d'un feu de camp. Juste à côté, des pins et des bouleaux. Un peu plus loin, quelques grands chênes.

L'endroit lui plut. Il avança encore, laissant derrière lui la table à pique-nique, et s'arrêta sous le premier chêne. Il courut à la remorque. Colla l'oreille à une ruche.

« Ça vient, encore un peu de patience ! » murmura-t-il.

Il ôta les sangles d'arrimage, tira la bâche. Écarta de sa voisine la ruche la plus proche, de manière à pouvoir l'empoigner des deux côtés. Il inspira à pleins poumons, décolla la ruche du plateau, et demeura ainsi figé quelques instants, qui lui suffirent pour comprendre qu'il ne pourrait transporter cette ruche nulle part. Ses bras étaient sans force, ses clavicules rompues, ses épaules douloureuses. Il reposa la ruche à sa place, mais avec douceur, en prenant garde de ne pas la laisser tomber.

« Bon, se dit-il. Il faut souffler un peu. Peut-être que la seconde tentative sera la bonne ! »

Il se promena dans le bois tout en repérant du coin de l'œil des branches mortes, de pin et de bouleau, bonnes pour allumer un feu. Il eut l'idée de sortir sans plus tarder du coffre de la voiture le trépied de fer muni d'un crochet pour la bouilloire de campagne, ainsi que la bouilloire en question, mais ses pensées s'orientèrent alors de nouveau sur les abeilles. Il fallait d'abord sortir les ruches de la remorque. Mais il n'en viendrait pas à bout tout seul. Il avait besoin d'aide !

Il détela la remorque, sortit du coffre un jerrican en plastique de vingt litres qu'il comptait remplir d'eau, et le posa sur le siège arrière. Après quoi il reprit le volant, fit demi-tour et regagna la route asphaltée.

Il parcourut celle-ci en sens inverse sur deux ou trois kilomètres, jusqu'à voir briller au loin les dômes de l'église déjà entraperçus à l'aller. Il eut tôt fait de trouver le chemin qui y menait. Et il ne s'agissait pas d'une simple piste, mais d'une bonne route asphaltée. Sergueïtch s'y engagea.

Comme il l'avait prévu, elle le conduisit à un village, mais elle abordait celui-ci pour ainsi dire du mauvais côté, car c'était d'abord un cimetière qui accueillait l'arrivant, puis l'église qui se dressait derrière, et alors seulement venaient les maisons, leurs jardins et leurs potagers.

La vue des dizaines de tombes récentes, couvertes de couronnes et de fleurs, conduisit Sergueïtch à se dire qu'ou bien ce village était important, ou bien l'on y mourait beaucoup.

Quelques minutes plus tard, la route devenue rue aboutit à une petite place circulaire. Juste devant lui se dressait une solide construction de plain-pied, en brique blanche. Avec une enseigne : *Chez Nadia*. À droite de la boutique, deux hommes étaient assis sur un banc, abrités par l'auvent d'un arrêt d'autocar. Plus à droite encore partait une ruelle, mais dont l'asphalte ressemblait à du fromage russe : percé de trous de toute taille.

Sergueïtch se gara entre l'aubette et le magasin. Il ferma sa voiture. S'approcha des deux gars.

« Salut ! » lança-t-il pour attirer leur attention sur lui.

Il vit alors que chacun avait une bouteille de bière ouverte à la main.

« Eh, salut ! répondit l'un.

– J'ai besoin d'aide. Pour décharger des ruches d'une remorque, expliqua-t-il. Je suis là, pas loin, de ce côté-ci de la grand-route. Je peux payer en miel. »

Celui qui avait répondu à son salut secoua négativement la tête.

« On n'aidera pas, dit-il.

– Quoi, vous attendez le car ? » s'enquit Sergueïtch, juste comme ça, pour prolonger la conversation. Il espérait qu'en bavardant davantage ils se feraient plus amicaux.

« Non, on attend un pote. Le car de la région ne passera que ce soir.

– Je vous conduis là-bas et je vous ramène ! Un kilo de miel à chacun ! »

Le second, resté silencieux, leva sur Sergueïtch un regard las et indifférent. Il porta la canette de bière à sa bouche, et en avala deux gorgées, sans quitter l'étranger des yeux.

« T'es venu voir de la famille ? demanda son compagnon après avoir jeté un coup d'œil à la plaque d'immatriculation de la voiture.

– Non.

– Alors quoi, réfugié ? insista l'homme.

– Comment ça, réfugié ? Je viens de la zone grise, pour reposer mes abeilles des tirs de canon.

– On a vu trois réfugiés atterrir ici », déclara le second, s'animant tout à coup. Sa voix se révélait aussi ténue que celle d'un écolier, et ne s'accordait en rien à son visage tanné par le vent et le soleil et « rongé » par le temps d'une vie au village. « On les a supportés jusqu'au moment où ils ont

commencé à chaparder. Puis les flics les ont arrêtés et embarqués je ne sais où.

– Mais moi, je ne suis pas un réfugié, je suis là de passage », répondit Sergueïtch, en proie soudain à un sentiment déplaisant : pourquoi devrait-il se justifier ?

Adoptant un ton sec et affairé, il demanda :

« Comment fait-on ici pour avoir de l'eau ? Il y a une fontaine ?

– Bah, non, répondit le plus disert. Tiens, demande à la boutique ! »

Sergueïtch salua les deux gars d'un hochement de tête, prit dans la voiture le jerrican de plastique et entra dans le magasin. Il y avait là de tout, comme dans les épiceries de village. Du pain, des produits de première nécessité, un frigo à porte vitrée aux étagères chargées de beurre, de fromage et saucisson. Derrière le comptoir, une femme au visage rond coiffée d'un fichu. Elle posa les yeux sur l'arrivant. Un regard tranquille, nullement interrogateur.

« Nadia, c'est vous ? ne put s'empêcher de demander Sergueïtch, maladroitement.

– Nadia est morte, c'est son mari à présent le patron. Je ne suis que la vendeuse.

– Ah ! Excusez-moi. » Sergueïtch poussa un profond soupir. « On peut prendre de l'eau chez vous ? » Il leva la main tenant le jerrican, pour montrer ce qu'il avait à l'esprit.

« On peut en prendre, on peut aussi en acheter », répondit la femme gentiment.

Elle prit le jerrican et disparut dans l'arrière-boutique.

Il observa les marchandises exposées sous la vitre du comptoir, puis passa en revue les conserves de viande et de poisson rangées sur les étagères.

Il cherchait des yeux des pots de miel parmi elles. Machinalement, par habitude. Les prix apposés sur les pots et bocaux ajoutaient d'ordinaire à son assurance. À la différence des autres clients, il aimait à découvrir que le prix du miel du commerce s'envolait. Mais de miel, il ne vit nulle trace.

La vendeuse revint, fit le tour du comptoir, entra dans le local et déposa aux pieds de Sergueïtch le jerrican rempli d'eau.

« On peut la boire sans crainte, dit-elle, elle sort d'un puits artésien.

– Merci ! Vous avez des gars bizarres ici, lâcha-t-il soudain en se tournant un instant vers la porte d'entrée de la boutique. Je leur ai demandé de l'aide, et ils ont refusé ! Ils restent assis là à siroter leur bière.

– Ces deux-là, à l'arrêt d'autocar ? » s'enquit la vendeuse.

Il hocha la tête.

« Vous avez trouvé à qui demander ! dit-elle en souriant sans méchanceté. Tout ce qu'ils veulent, c'est une bouteille de vodka le soir et de la bière dès le matin. Rien d'autre ne les intéresse !

– Et vous ne connaissez personne qui pourrait m'aider ? Qui vive ici, dans le voisinage ?

– Que faut-il faire ?

– Je transporte des ruches. À cinq ou six kilomètres d'ici, de l'autre côté de la grand-route, j'ai dégoté un coin, près d'un petit bois. Mais je ne peux pas les décharger de la remorque tout seul. Il faudrait s'y mettre au moins à deux. Je paierai en miel.

– Nous n'avons pas de miel... » La vendeuse promena un regard pensif sur son domaine. « Nous avons un apiculteur, mais il va porter sa production à Odessa. Là-bas, dit-il, le commerce est plus profitable. Mais si je t'aidais, moi ? Combien tu en donnes, de miel ? »

Sergueïtch ne s'attendait nullement à ce que la conversation prît pareille tournure. Il remua les lèvres, la bouche sèche, comme s'il calculait une somme dans sa tête.

« Eh bien disons trois kilos ! lâcha-t-il soudain. Je vous conduis et je vous ramène. Je peux attendre la fermeture du magasin.

– Pourquoi attendre ? » dit la femme en haussant les épaules. Elle rajusta le fichu à fleurs noué sur sa nuque de manière à dissimuler ses cheveux châtain. « Mieux vaut y faire un saut tout de suite, avant l'arrivée du car régional. Avant ça, je n'aurai pas de clients de toute façon. »

Ils roulèrent en silence. Sergueïtch éprouvait une impression un peu étrange, d'avoir une femme assise à côté de lui, sur le siège passager. Une presque inconnue, plutôt jolie, avec son visage rond et ses yeux entre gris et bleu. Elle était vêtue d'une veste longue, qui lui tombait aux genoux comme un manteau, et d'un fichu qu'elle avait noué différemment sur sa tête au moment de monter en voiture, si bien qu'elle ne ressemblait plus à une vendeuse de magasin.

« Et comment vous appelez-vous ? demanda Sergueïtch d'une voix mal assurée.

– Galia.

– Moi, c'est Sergueï. Nous en aurons vite terminé ! Une, deux, et demi-tour ! »

Quand ils déchargèrent la première ruche de la remorque, Sergueïtch fut surpris par la force physique de la vendeuse. La ruche ne lui parut pas plus lourde qu'une plume, ce qui signifiait que Galia avait pris sur elle l'essentiel de son poids. Ils la portèrent à une vingtaine de mètres de la voiture, à l'endroit choisi par Sergueïtch, puis déchargèrent les autres avec la même facilité. Ils les disposèrent comme des pions sur un damier : trois à la lisière du bois, espacées de deux mètres l'une de l'autre, et les trois autres à deux mètres devant les premières, non pas alignées sur elles, mais décalées d'un intervalle. Pour que toutes les abeilles jouissent de la même vue.

Sergueïtch sortit du coffre deux bocaux d'un litre de miel.

« Il y en a là pile pour trois kilos ! » dit-il. Puis il plissa les paupières, pensif. « Mais vous pourriez peut-être en prendre pour la vente ? demanda-t-il tout à coup. J'en ai d'autres !

– Eh bien... » répondit-elle, hésitante, avant de reprendre après deux ou trois secondes : « Il faut aussi que tu y trouves ton compte... Allez, je t'échange ton miel contre des provisions ! Tu auras bien besoin de te nourrir ici, non ? »

Il acquiesça de la tête.

« Et à quel prix allez-vous compter le miel ? demanda-t-il.

– Soixante-dix hryvnias le kilo, ça ira ?

– Pour sûr ! Et vous en prendrez combien ?

– Eh bien, une dizaine de kilos pour commencer, et ensuite, on verra ! »

De retour pour la seconde fois du village au centre duquel s'élevait le petit magasin *Chez Nadia*, rassasié de pain et de saucisson copieusement arrosés d'eau artésienne, Sergueïtch se remémorait dans une douce sérénité cette journée qui déjà comptait ses dernières heures. L'échange de miel contre des vivres, par exemple, l'enchantait. Il n'avait pu prendre de la nourriture pour l'intégralité de la somme proposée, aussi Galia lui avait-elle déclaré qu'il avait à présent à la boutique un « crédit ouvert », comme à la banque, autrement dit de l'argent qui dormait ! Cinq cent soixante hryvnias qu'il pouvait retirer n'importe quel jour sous forme de provisions de bouche. Un crédit pareil, c'était comme la clef du frigo ! Une sensation étrange, ou plutôt oubliée, de stabilité s'empara de lui et dissipa la fatigue qui plusieurs fois déjà avait pesé sur ses épaules avec une insistance particulière. Assis, il entendait encore dans sa tête l'écho du bourdonnement des abeilles. Il avait passé pas moins d'une demi-heure auprès des ruches, s'accroupissant dans

l'herbe, les yeux rivés au trou d'envol de l'une puis de l'autre, observant les abeilles qui en sortaient, exploraient les alentours, effectuaient de brefs survols, manière de se rassurer après le long voyage qui les avait éprouvées, inspectaient leur nouvel emplacement. Leur bourdonnement ce jour-là semblait avoir changé, on eût dit qu'il était plus discret. Comme le cœur humain qui, juste après la course, bat comme un fou, puis une fois le coureur immobile, au repos, revient à un rythme normal et modéré.

Descendue du ciel, l'obscurité s'était posée sur Sergueïtch, sur les ruches, sur le bois. Une obscurité dense et un peu humide. L'apiculteur alluma un petit feu sous le trépied métallique et pendit au crochet une bouilloire remplie d'eau. Il avait décidé de boire un thé avant de dormir.

Mais c'est dans sa voiture qu'il s'installa pour passer la première nuit suivant son arrivée. La tente allait rester où elle était, dans le coffre. Elle était ensevelie sous d'autres affaires. Il ne la planterait que le lendemain, au matin. Cette nuit-là, ce serait comme s'il était encore sur la route. Le dossier de son siège s'abaissait très bas, jusqu'à toucher le siège arrière. Il n'aurait aucun mal à s'endormir. Une telle fatigue sur les épaules, et ne pas trouver le sommeil ?

Doux à l'oreille, le bourdonnement des abeilles emplissait l'espace sonore alentour.

Sous les rayons du soleil, Sergueïtch rêva qu'il était allongé sur les ruches, dans son jardin, sur une paillasse recouvrant leurs toits. Il dormait et emmagasinait auprès des abeilles assez de force, assez d'énergie pour ensuite bâtir tout seul une maison ou creuser un étang à la pelle. Il rêvait qu'il dormait d'un sommeil bienheureux et sensible, indissolublement lié à ses protégées mellifères.

Mais quand le contact d'un corps étranger lui chatouilla le nez, au lieu de porter les mains à son visage, il ouvrit les yeux. Rendue fragile par les rayons du soleil, la fine membrane du sommeil se déchira sans nulle difficulté, le faisant entrer dans un nouveau jour comme un poussin sorti de l'œuf. Et il vit alors sur son nez une abeille. Lasse, immobile. Il l'examina avec plus d'attention et conclut que ce n'était pas une abeille ouvrière qui s'était posée sur son nez mais un faux-bourdon. Les yeux du faux-bourdon sont énormes, et il voit mieux que les abeilles ordinaires, mais il ne voit que son monde.

Sergueïtch chassa de la main l'insecte de son nez, et la bestiole tomba dans l'herbe. Regardant autour de lui, il chercha à assembler dans son esprit la soirée de la veille avec la matinée naissante. Les deux « s'assemblaient » avec quelque difficulté, et, quand il se redressa pour s'asseoir, il se rendit compte qu'il venait de se réveiller dans un sac de couchage étendu sur l'herbe à côté des ruches. Aussitôt, il se rappela, un peu confusément, être descendu de la voiture durant la nuit, pour frotter ses reins endoloris, et avoir sorti le sac de couchage du coffre à bagages. Il avait dû, par la même occasion, en extraire la tente, car le sac était rangé dessous.

Il se dégagea du duvet, et le laissa sur place en chiffon. Puis il monta la tente pile à mi-distance entre les ruches et la remorque, roula le duvet et le déposa dans l'abri de toile. De la boîte à gants de la voiture il tira une petite icône en carton de saint Nicolas le Thaumaturge qu'il porta également dans la tente. Il lui assigna une place dans l'angle gauche et plaça devant elle un petit pot de verre planté d'une bougie. Après quoi il ralluma le feu de camp et pendit au-dessus la bouilloire remplie d'eau.

Il prit son petit-déjeuner sans hâte. Sous la musique d'argent des abeilles. Il coupa en grosses tranches épaisses le pain et le saucisson échangés avec Galia contre du miel : pour rendre la mastication plus lente et agréable. Tout en mâchant l'épais sandwich moelleux avec une extraordinaire facilité, il pensa qu'une autre vie commençait désormais pour lui, pacifique et printanière, sous le soleil et les arbres, non loin de gens inoffensifs et parfois même accueillants, et tout près de ses abeilles qui à présent, pendant qu'il mangeait, étaient au travail. Au travail pour lui. Et sans rien demander de particulier en échange. Seulement de l'amour et de l'attention. Or de l'amour, il en avait pour elles à revendre, ainsi que du savoir et de l'expérience. De l'attention, n'en parlons pas, comment s'en passer ? Peut-être en avait-il plus que les autres apiculteurs. Car il avait souffert pour ses abeilles durant tout l'hiver, il les avait protégées de la guerre, du vacarme des explosions, du froid. Il les avait protégées aussi bien en pensée que dans la réalité, laquelle, en fait, ne dépendait guère de lui.

Son petit-déjeuner terminé, il vida entièrement le coffre de sa Tchetviorka, et en disposa le contenu par terre. Sans se presser, il entreprit de trier ses affaires de voyage. Il porta dans la tente le sac d'ustensiles de cuisine, aligna dans l'herbe les pots d'un litre et d'un demi-litre de miel et les recompta. À première vue, il avait emporté un bon paquet de devises apicoles, si l'on comptait en kilogrammes. Mais converti en argent, ça ne faisait pas tant que ça. Et encore à la condition qu'on lui paie son miel en monnaie sonnante et trébuchante, et non en pain et en saucisson. Il songea cependant ensuite que sa situation était bien meilleure qu'elle aurait pu être, et qu'il n'avait aucune raison de s'inquiéter. Le printemps battait déjà son plein, le soleil s'employait à réchauffer la terre, et l'on n'avait pas à le payer pour ça. Quant aux abeilles, c'était clair, elles exploraient les lieux, étudiaient leurs itinéraires de vol et n'auraient plus à présent d'autre souci que de filer au travail.

Plus tard Sergueïtch fut pris du désir de retourner visiter le village. Il commença même par établir mentalement une liste de courses, pensa prendre plusieurs kilos de gruaux de différentes sortes à faire cuire dans la marmite. Cependant il ne fut pas long à se soupçonner d'avoir moins besoin de vivres qu'envie de revoir la vendeuse. Et pour mieux résister à son envie, il calcula combien d'essence lui coûterait pareille expédition. La somme, certes, était misérable, mais ce n'était pas avec du miel qu'il pourrait payer le plein à la station-service. Et si même on le lui prenait, l'essence lui paraîtrait tout de suite hors de prix.

Rassuré, et même heureux de voir un plan se dessiner pour le lendemain, Sergueïtch étala au pied de la ruche la plus proche la vieille couverture sous laquelle il avait coutume de dissimuler aux regards étrangers les bagages transportés dans son coffre. Il s'y étendit et s'assoupit.

Le soir, alors que le crépuscule venait de poser le ciel sur la terre, outre le bourdonnement des abeilles, un autre bruit apparut dans l'environnement sonore de Sergueïtch. Et ce bruit peu à peu grandit, de plus en plus envahissant, jusqu'à forcer l'apiculteur à se remettre debout. Derrière les arbres, là où passait la route par laquelle il était arrivé à cette niche confortable, scintillait le disque jaune vif d'un phare de moto.

Il fronça les sourcils et se rapprocha du feu près duquel la hachette de camping traînait dans l'herbe. Qui pouvait venir ici à la nuit tombée ?

Mais le phare avait déjà contourné le bois par la route de campagne et éclairait en plein le rucher, la tente et tout le « campement d'été », tandis que la pétarade du moteur couvrait le vrombissement des abeilles.

Quand le faisceau de lumière atteignit Sergueïtch, celui-ci sortit à pas vifs de la zone de visibilité. Alors soudain le phare s'éteignit, le moteur se tut, et dans le silence revenu retentit la voix de Galia, la vendeuse du magasin.

« Sergueï ! tu es là ? »

– Eh bien oui », répondit-il en se rapprochant, la hachette maladroitement dissimulée dans son dos.

Le feu était encore allumé et à sa lueur diffuse on voyait que l'arrivante avait déposé un cabas à ses pieds.

« Je t'ai apporté des patates. J'imagine que tu manges froid ? »

– Merci ! » La voix de Sergueïtch trahissait une gratitude étonnée. « Je ne m'y attendais pas. N'attendais personne ici... »

Il rapprocha l'antique couverture du feu, et tous deux y prirent place. Galia tira du cabas une casserole en aluminium enveloppée dans un vieil anorak, la dégagea et la tendit à Sergueïtch.

« Il y a une cuiller à l'intérieur », dit-elle.

Sergueïtch ôta le couvercle du récipient, trouva la cuiller et s'en servit pour puiser les pommes de terre bouillies, encore brûlantes et inondées de beurre. Il mangea avidement, tout en pensant à la générosité de Galia, à la sollicitude dont elle faisait montre, qui l'avait poussée à venir après le travail lui porter un repas chaud.

« Mais quoi, tu vis seule ? demanda-t-il soudain.

– Eh oui, répondit-elle sans détacher les yeux du feu de camp.

– Pas de mari ?

– J'en avais un, mais plus maintenant. Il est mort. »

« Bien », songea Sergueïtch, mais il se garda de le dire. Il eut même honte ensuite d'avoir eu cette pensée, et il regarda du coin de l'œil la femme assise à côté de lui, comme pour s'assurer qu'elle ne l'avait pas entendu la prononcer mentalement.

Ils restèrent silencieux durant deux ou trois minutes.

« Comment ça se passe au magasin ? demanda-t-il.

– Comme d'habitude. Il n'y a pas assez de pain pour tout le monde, et les gens achètent moins de saucisson. Son prix a augmenté.

– Et pourquoi il n'y a pas assez de pain ? s'enquit Sergueïtch. L'armée le réquisitionne ?

– Non, on en commande trop peu. Pour ne pas avoir à jeter ce qui reste. Mieux vaut que ceux qui arrivent tard s'en passent.

– Eh bien oui. Le pain, c'est le matin qu'on va le chercher...

– Avant, oui, c'était vrai... Bon, les vieilles femmes, elles viennent le matin. Ce sont elles qui prennent tout le pain. Mais elles laissent le saucisson. »

Le silence qui suivit dura plus longtemps que le précédent, sans que Sergueïtch eût envie de le rompre. Car à la discrète et crépitante musique du feu s'était ajouté le chœur à peine audible des ailes d'abeilles provenant des ruches. Sergueïtch en concevait un tel agrément qu'il n'osa pas attirer sur cette musique l'attention de sa visiteuse inattendue et si pleine de sollicitude, ni par des mots ni même par un murmure. Mais elle aussi semblait avoir plaisir à rester muette. Et par conséquent, elle ne pouvait ignorer ce qu'on entendait. Même si elle était plongée dans ses propres pensées.

Après trois dîners livrés à scooter, fort simples mais toujours chauds, dont le dernier, avec ses somptueuses *kotlets*¹ de dinde, fut cause de particulière émotion pour Sergueïtch, tant affamé de viande, Galia déclara qu'elle n'apporterait pas le prochain repas. Non qu'elle ne le voulût pas ou qu'elle trouvât fatigant de rouler la nuit à scooter sur la grand-route, mais parce qu'il lui était impossible de transporter sans dommages le plat imaginé par elle. Sergueïtch ne comprit ce dont il était question que lorsque le doux mot de « bortch » s'envola de ses lèvres.

Ils étaient assis comme à l'ordinaire sur la couverture devant le feu. Silencieuse jusqu'alors, pendant qu'il engloutissait *kotlets* et vermicelle, elle entama soudain la conversation sur la prochaine soirée à venir. Et sa voix résonna si belle dans la pénombre qu'on eût dit qu'elle venait d'ailleurs, toute seule, comme dans un conte.

« Allons, ce n'est pas grave, dit-il, pensant que Galia voulait se justifier du fait qu'elle ne viendrait pas le lendemain le nourrir.

– Je ne parle pas de ça, répondit-elle d'une voix plus douce, comme si son interlocuteur était devenu à cet instant un enfant avec lequel il convenait de parler d'un ton affectueux. Je me disais que peut-être tu pourrais venir, toi, chez moi. Les voisins ont tué le veau, et je leur ai déjà acheté une épaule. Je la ferai cuire dans les règles de l'art, avec des haricots, je laisserai mijoter à petit feu, quitte à m'absenter deux ou trois fois du magasin pour y jeter un coup d'œil...

– Et pourquoi pas ? » souffla simplement Sergueïtch tandis qu'un sourire illuminait son visage.

Galia attendit qu'il eût terminé son repas. Elle se prépara sans hâte à repartir. La pétarade du scooter s'estompa dans le lointain. Le feu était près de s'éteindre. Sergueïtch ne chercha pas à le ranimer. Il rentra dans la tente, se glissa dans son sac de couchage et s'endormit dans l'instant.

Le soir suivant, il arriva au village plus tôt que convenu. Il avait pris avec lui son téléphone dont la batterie était à plat, et un chargeur.

Le magasin était ouvert, ses deux fenêtres grillagées éclairées d'une lumière presque intime.

Il gara sa voiture à l'endroit habituel, entre boutique et arrêt d'autobus, et entra dans l'établissement. Galia finissait de servir deux femmes.

« Lequel voulez-vous : bœuf ou pur porc ? demanda-t-elle, pressant ses clientes.

– Ce que vous avez de plus frais, à condition qu'il ne soit pas trop gras, répondit l'une.

– Quoi, c'est vrai que c'est "antialcoolique" ? demanda la seconde en désignant un article que Sergueïtch ne pouvait voir, et dont il ne devinait pas la nature.

– Eh oui ! Avec l'ortie jaune ! lui assura Galia.

– J'en prendrai un pot.

– Besoin d'un sac ?

– Non, on a le nôtre ! »

Les deux femmes rangèrent leurs achats dans un cabas de toile puis s'en furent.

« Oh ! tu arrives bien tôt ! dit Galia en voyant Sergueïtch.

– Oui, je n'avais rien à faire, et les abeilles n'ont aucun problème. »

Son regard glissa sur le comptoir et s'arrêta sur les pots d'un demi-litre de miel, alignés en rang parfait à la droite de Galia. L'étiquette collée sur l'un annonçait : MIEL ANTIALCOOLIQUE. 76 HRYVNIAS. Il en observa de plus près le contenu et y découvrit de petits grains verts.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-i. Quelqu'un d'autre t'en a donné à vendre ?

– C'est le tien, répondit Galia en souriant. C'est juste que je l'ai préparé pour la vente. J'y ai émietté des feuilles d'ortie jaune passées à l'eau bouillante. Pour que ce soit plus attractif...

– Mais pourquoi "antialcoolique" ? s'enquit l'apiculteur, perplexe.

– Je te l'ai dit : pour l'attractivité. J'ai acheté un livre récemment : *Comment bien vendre*. Il m'a beaucoup appris. Tu voudrais le lire ?

– Non. Je n'aime pas vendre.

– Je comprends, opina Galia, d'un ton bienveillant. Mais moi, sans ça, je ne pourrais pas m'en sortir. Le bouquin donne un certain nombre de règles à suivre, dont celle-ci : "Ne vendez pas un produit comme un simple produit. Vendez-le comme celui que les gens veulent acheter !" Autrement dit, il faut lui imaginer d'autres qualités, afin de renforcer l'intérêt du client pour lui. Par exemple, pour qu'il n'achète pas un saucisson tout bête, mais une sorte particulière de saucisson qui aide à maigrir. Tu comprends ?

– Je n’ai jamais travaillé dans le commerce », déclara Sergueïtch, refusant poliment de poursuivre la conversation sur ce sujet. Pourtant une question lui était tout de suite venue, concernant le prix de son miel. Il lui paraissait un peu élevé. Mais Galia avait sûrement là-dessus une idée plus juste que lui.

« Je vais t’accompagner chez moi, tu n’auras qu’à y rester te reposer en attendant que j’arrive. Tu peux regarder la télé ! » proposa la vendeuse.

Elle le conduisit à sa maison, toute proche. Elle ouvrit la porte, alluma la lumière dans le couloir, et retourna en courant travailler.

Resté seul dans ce logis étranger, Sergueïtch demeura figé un moment, attentif aux bruits, attentif à la maison elle-même. Puis il se déchaussa et passa au salon. La grande pièce carrée dans laquelle il alluma aussitôt la lumière le rebuta d’abord par sa propreté impeccable et par la « chaleur » de sa décoration, soulignée de manière un peu artificielle. Sur deux murs, des tapis rouge sombre, par terre un immense tapis également, dans l’angle à droite un énorme téléviseur posé sur une table basse d’aspect fragile, aux pieds légèrement en biais pour une meilleure stabilité. La table à manger était recouverte d’une nappe rouge, et au beau milieu était posée la télécommande de l’appareil. Le vaisselier était presque le même que le sien et côtoyait une armoire à vêtements fermée par une porte miroir. Un décor, autrement dit, des plus banals, mis à part les tapis.

Sergueïtch s’assit à la table, posa les mains sur la nappe et soudain perçut une douce senteur de bortch. Celle-ci le conduisit à la cuisine.

Sur la gazinière, à côté de laquelle trônait, rouge elle aussi, la bouteille de gaz qui l’alimentait, le bortch mijotait à feu doux dans une grosse marmite émaillée. Sergueïtch en souleva le couvercle, et un extraordinaire fumet le frappa alors au visage, emplit ses narines, arrêta ses pensées.

Il reposa le couvercle. S’écarta de la cuisinière. Poursuivit ses lèvres sèches. Puis il retourna au salon, trouva une prise de courant et mit son portable en charge.

Un quart d’heure plus tard, il ralluma le téléphone. Passa en revue la liste des SMS qu’il avait reçus. Le dernier, très bref, était de Petro. Il ne comptait qu’un seul mot : « Vivant. »

« Comment ça se passe pour lui, là-bas ? », se demanda-t-il, inquiet.

Il appuya sur « répondre ». Composa à son tour le mot « vivant » et y ajouta un point d’interrogation. Il expédia le message et revint à la table.

Cinq minutes plus tard, le téléphone bipait, annonçant qu’une réponse était arrivée.

« Vivant », lut Sergueïtch qui hocha la tête, soulagé.

Le bortch cuisiné par Galia avait laissé Sergueïtch pantois. S'y côtoyaient cèpes séchés, haricots et morceaux de viande de veau. Il mangeait à gestes mesurés, sans hâte, en regardant Galia de temps à autre, car c'était la première fois qu'ils dînaient ensemble en même temps, et non comme les soirs précédents, près du feu où elle lui apportait à manger, mais se contentait, elle, d'attendre simplement qu'il eût fini.

Pour accompagner le bortch, Galia avait servi une bouteille de « régulière ». Ils buvaient la vodka sans porter de toast, un demi-verre à la fois. Elle avait aussi épluché quelques gousses d'ail qui reposaient sur une soucoupe, à côté d'une autre garnie de sel. Ils prenaient une gousse, à tour de rôle, la trempaient dans le sel et la croquaient aussitôt.

Ils n'avaient pas entamé de conversation, comme s'ils n'en avaient nul besoin. Après la troisième assiette, Sergueïtch prit conscience qu'il était rassasié, même s'il pensait qu'il en eût bien vidé une quatrième pour faire plaisir à la maîtresse de maison. Il était déjà résolu à ne pas refuser si elle lui en proposait encore. Mais Galia, qui venait elle-même d'achever sa deuxième, bâilla et le regarda d'un air coupable.

« Je suis un peu fatiguée, avoua-t-elle. Cette journée m'a claquée...

– Je vais partir en ce cas, dit Sergueïtch en se préparant à quitter la table.

– Où vas-tu aller ? Tu as bu...

– Quoi, vous avez la police routière au village ? » demanda-t-il avec sérieux.

Mais il jeta alors lui-même un coup d'œil à la bouteille et s'aperçut qu'elle était vide. Il comprit qu'ils avaient bu à deux un demi-litre de vodka.

« Au village, non, mais parfois on en trouve embusqués à l'entrée de la grand-route. Tu ferais mieux de rester ! »

Et il resta.

Galia éteignit partout la lumière, et il trouva tout naturel de se déshabiller et de se mettre au lit, au point qu'il en fut lui-même étonné. Et son étonnement grandit encore quand il sentit contre sa peau la chaleur du corps de son hôtesse.

« Bon, elle doit avoir une bonne raison », songea-t-il en se tournant face à elle dans le lit.

Galia posa les mains sur ses épaules et l'attira vers elle, le hissa, le jeta presque sur elle, sur son corps brûlant. Il se laissa faire docilement et cessa de

penser pour répondre aux désirs qu'il pouvait lire avec une surprenante facilité dans ses gestes et ses caresses.

Puis l'énergie amoureuse les quitta. S'épuisa. Sergueïtch n'en ressentit plus que la chaleur, et quand la main de Galia se posa, insistante, sur son flanc gauche, il se déplaça plus bas, sur le drap. Il s'allongea à côté d'elle, la paume tendrement posée sur son ventre.

Il s'éveilla quelques heures plus tard, au milieu de l'obscurité. Inquiet, il glissa à bas du lit avec précaution et sortit de la chambre sur la pointe des pieds. Une fois au salon, il ramassa son téléphone posé par terre et consulta l'écran. Quatre heures et demie. Il réfléchit à ses abeilles laissées sans surveillance. À elles précisément, et non à la remorque ou à ses affaires bien plus faciles à voler. À cet instant il ne nourrissait d'inquiétude que pour elles, car sans elles sa vie perdait tout son sens, sa vie et donc aussi son départ de Mala Starogradivka. Il se retrouverait alors dans une situation également dénuée de sens. Et cette situation, même s'il ne l'avait encore jamais vécue, l'effrayait déjà en pensée. Il rapporta au salon pantalon, chemise, pull et chaussettes et se rhabilla, avant de se chauffer dans le couloir. Il glissa dans sa poche d'anorak le téléphone et son chargeur puis, les clefs de la voiture serrées dans sa main, il quitta la maison hospitalière dont il referma soigneusement la porte derrière lui.

1. Sortes de boulettes, généralement de viande hachée mêlée d'œuf, de mie de pain, d'oignon haché et d'herbes diverses, panées et frites à la poêle.

Ce fut le froid qui réveilla Sergueïtch sous la tente. Sa main descendit vers ses jambes en quête de la couverture qui avait glissé et rencontra une poche d'anorak. Il découvrit qu'il avait dormi non pas dans le sac de couchage mais sur celui-ci. Il n'avait pas encore ouvert les yeux. Sa main plongea dans la poche du vêtement et s'arrêta quand ses doigts se refermèrent sur le téléphone, comme s'ils voulaient se réchauffer à son contact.

Il sortit de la tente et alla à la voiture vérifier la portière. La trouvant ouverte, il la ferma à clef. Alors seulement il se tourna vers les ruches, et à cet instant tout un monde sonore grandit autour de lui, comme si quelqu'un en haut lui avait rétabli l'usage de l'ouïe après l'en avoir privé pour la nuit. Ce monde se mit à bourdonner pour former une rumeur ténue et discrète, rumeur coïncidant avec la circulation des abeilles qui s'échappaient des trous de vol, légères, presque aériennes. Par habitude, il attacha son regard à l'une d'elles et l'observa tandis qu'elle s'élevait à une cinquantaine de centimètres de l'entrée de la ruche pour voler ensuite en ligne droite en direction des champs.

Rasséréiné, Sergueïtch alluma un feu, versa de l'eau dans la bouilloire et pendit celle-ci au crochet fixé au trépied. Il se prit à penser à Galia. Se remémora la soirée passée, le bortch parfumé aux gros haricots, les os de veau chargés de viande tendre, le message de Petro avec ce mot, le plus important : « vivant ».

Puis, prudemment, comme si quelqu'un avait pu espionner ses pensées, il se rappela le moment où il s'était déshabillé dans sa chambre puis allongé dans son lit moelleux, il se rappela la chaleur de son corps et la vigueur de ses bras. Et enfin, bien sûr, sa propre fuite. Même si ce mot de « fuite », il le raya aussitôt, pour ainsi dire, de son esprit. Il le raya, mais ne put le remplacer par un autre. Il ne trouva pas d'autre mot. Il abandonna la partie et orienta sa pensée suivante sur un autre sujet, heureux de pouvoir réfléchir comme il l'entendait, sans se soumettre aux injonctions intérieures. Il songea que Galia pouvait s'être sentie offensée, car ce n'était guère là une manière d'agir pour un adulte : quitter ainsi le lit d'une femme, en silence, sans dire au revoir.

« Je dois m'excuser, conclut-il. Pourquoi suis-je donc parti ? Parce que j'avais peur pour mes abeilles. Je n'ai pas de chien de garde, je n'ai personne à qui confier mes affaires et mes ruches... Elle comprendra. »

Et elle comprit en effet. Il arriva vers midi, lui apportant en cadeau un petit pot de miel et trois cierges – il n'avait rien d'autre à lui offrir. Sans attendre, dans la boutique, profitant de l'absence de client, il commença de s'expliquer de manière embarrassée, mais elle l'arrêta d'un sourire compréhensif et le rassura.

« Va manger, il reste du bortch. J'arrive moi aussi ! » lui dit-elle en lui tendant la clef. « Et tiens, prends aussi ça. Coupe-t-en un morceau et range le restant au frigo ! »

Il prit la clef et le saucisson fumé qu'elle lui tendait. Puis s'en fut vers la maison.

Il croisa en chemin un homme qu'il lui sembla connaître. Il fut même surpris de la sensation de « familiarité » que lui inspirait son visage, mais sa mémoire lui souffla aussitôt en quel lieu il l'avait déjà vu. C'était un des deux types qui avaient refusé de l'aider.

Il salua de la tête au passage. L'autre le salua également sans ralentir le pas.

La maison de Galia lui parut cette fois-ci plus accueillante. Il se déchaussa, ôta son anorak et fila à la cuisine avec le saucisson. Il ouvrit le robinet de la bouteille de gaz et alluma un des feux de la cuisinière. Du frigo, il sortit la marmite de la veille avec le reste de bortch et la mit à réchauffer.

Galia arriva une dizaine de minutes après.

Ils s'installèrent pour déjeuner sans autre cérémonie, comme s'il était chez lui et non pas invité. Sans vodka.

« Tout va bien pour toi ? » demanda Galia d'un ton pratique.

Sergueïtch acquiesça d'un hochement de tête. Il achevait de mâcher plusieurs morceaux de viande.

« Je n'ai plus d'eau, il faudrait que j'en prenne un jerrican.

– Tu n'as qu'à te servir.

– Le jerrican est dans la voiture.

– Tu n'auras qu'à te garer devant le portillon pour n'avoir pas à porter tout ce poids. »

Puis ils prirent le thé. Pour l'accompagner, Sergueïtch tartina son pain d'une épaisse couche de beurre. Comme s'il n'était pas rassasié.

« Et quand tu partiras d'ici où iras-tu ? demanda soudain Galia.

– Quand ? En automne ? » chercha-t-il à préciser, puis sans attendre la réponse, il déclara : « Chez moi.

– Chez toi ? s'exclama Galia, étonnée. Tu crois qu'à l'automne la guerre sera finie ?

– J'en doute, soupira Sergueïtch. Mais j'ai à faire là-bas...

– Tu as planté ton potager ?

– Non. » Il leva sur elle un regard pensif. « Je ne plante plus rien. J'ai peur. Il peut y avoir là-dedans un obus qui n'a pas éclaté ou une mine. Sais-tu avec quelle facilité ça s'enfonce dans le sol ? Et la terre se referme dessus aussitôt, si bien que tu ne vois pas où c'est tombé. À Svetloïé, un village pas loin de chez nous, un vieux est mort comme ça dans son jardin – boum ! Mais ils sont têtus là-bas. Ils continuent quand même à planter leurs potagers.

– Mais c'est horrible ! Pourquoi y retourner en ce cas ?

– Je ne sais pas, j'y ai ma maison, et on y retourne toujours... Je suis comme ça, voilà. Si j'étais un autre je vivrais à Vinnytsia et je n'aurais pas de problèmes.

– À Vinnytsia ? répéta Galia d'un ton impressionné. Mais comment aurais-tu fait pour t'y installer ? Ça n'a rien d'un village.

– Mon ex-femme vit là-bas. Et ma fille est avec elle. Elles m'ont quitté bien avant la guerre. Ma femme aussi avait envie de rentrer chez elle, elle n'a jamais réussi à s'habituer à chez nous...

– Et alors, elle s'est remariée ?

– Dieu seul le sait, répondit Sergueïtch avec un haussement d'épaules. Elle ne m'en a rien dit. »

Pendant que Galia lavait la vaisselle, Sergueïtch alluma la télévision. Il tomba sur les nouvelles.

« Dès cinq heures du matin, les gens font la queue pour obtenir un passeport biométrique », dit le présentateur, et sur l'écran apparut une file interminable s'étirant devant les grandes fenêtres d'un immeuble de bureaux contemporain.

Sergueïtch éteignit l'appareil par pitié pour les gens qui patientaient dans cette queue.

« Que se passe-t-il ? demanda Galia depuis le seuil de la cuisine.

– Rien de bon. Le pouvoir continue de se moquer du peuple, comme avant ! Seulement maintenant la guerre est venue s'ajouter à ça. »

L'approche de l'été ralentit le cours du temps. Le bruit se fit plus intense dans la nature, les oiseaux se mirent à chanter plus fort le matin, mais le bourdonnement des ailes des abeilles ne fut pas pour autant recouvert par le vacarme. Sergueïtch tenait ce bourdonnement pour une preuve non seulement de la présence et de la santé de ses abeilles, mais aussi de sa propre présence au monde. Il était finalement non seulement le propriétaire du rucher, mais aussi le représentant des intérêts légitimes de ses habitantes. Les abeilles, certes, ne partageaient qu'un seul intérêt : amasser du miel. Les lois internes réglant leur vie, les rapports entre abeilles ouvrières et faux-bourçons, toute cette menue cuisine quotidienne relevait de leur monde personnel, comme il en va chez les humains, et ne concernait pas l'apiculteur. Seules le concernaient la mort ou la disparition inopinée de la reine des abeilles, mais, Dieu merci, dans son rucher les reines se portaient comme des charmes. Elles vivaient, besognaient et mouraient le jour prescrit par la nature et de la manière choisie par celle-ci, en transmettant le relais à leurs remplaçantes nées dans la même ruche. Sergueïtch ne faisait que veiller au bon ordre, autrement dit à la salubrité de ses pensionnaires. La guêpe qui essayait régulièrement de se nicher sous le toit des abeilles, il la chassait et l'exterminait. Il extrayait le miel en désoperculant les rayons au moyen d'un racloir spécial en métal, le versait dans des bocal, récupérait la cire et le pain d'abeille. Ainsi s'unissaient en un tout le sens de sa vie et son travail, il y avait là plus du premier que du second. L'essentiel du travail, c'étaient les abeilles qui l'accomplissaient et elles ne lui demandaient pas conseil sur la manière de s'y prendre ni sur les tâches à exécuter. Ni conseil, ni permission.

La fable commerciale de Galia, prétendant que le miel pouvait être « antialcoolique », avait rencontré le succès jusque dans les villages voisins, si bien que l'argent s'accumulait dans la boîte à gants de la Tchétviorka – transformée en tirelire et fermée par une petite clef – et aidait Sergueïtch à porter sur l'avenir un regard plus assuré. Galia, pour sa part, faisait le trajet à scooter chaque fois qu'elle avait passé plus de trois jours sans le voir. Mais cela n'arrivait guère souvent, car lui-même s'efforçait de se rendre au village deux ou trois fois dans la semaine. Il remplissait d'eau son jerrican, dînait

chez la vendeuse et, sans plus utiliser son crédit « miel », depuis longtemps épuisé, se pourvoyait en thé, saucisson, fromage. Une fois vendu le premier lot de miel pris à l'essai, Galia s'était mise à lui payer en bon argent sa récolte future. Leurs rapports n'en étaient pas devenus plus professionnels pour autant, ils étaient restés chaleureux et amicaux. À force de tâtonnements, Galia avait trouvé une distance acceptable, lui permettant à la fois de ne pas sembler importune et de recevoir tout ce dont elle avait besoin en terme d'émotions et de plaisir charnel au contact d'un homme qui lui était sympathique. Sergueïtch ne s'y opposait pas. Il eût même accepté davantage, mais l'égalité qui s'était instaurée entre eux et leur semi-indépendance lui convenaient pleinement. Il n'avait pas l'impression de vivre dans deux maisons, à savoir sa tente et la demeure de la vendeuse, mais dans une seule, la sienne. La terre sous les ruches et alentour lui appartenait également pour un temps. C'est pourquoi il devait éviter de s'absenter longtemps de son domaine. Et cela, sans nul doute, Galia le comprenait. Néanmoins, de temps à autre, elle laissait échapper quelques paroles fortuites, de sorte que Sergueïtch devinait son désir secret. Le désir de les voir, lui et ses abeilles, déménager chez elle : lui dans sa maison, les abeilles dans son jardin.

Quand les abeilles commencèrent à couvrir les rayons de miel d'opercules de cire, Sergueïtch s'inquiéta de se procurer un extracteur. Il demanda à Galia de parler avec l'apiculteur du village qui revendait son miel à Odessa. L'homme se révéla accommodant. Deux jours après, il livrait lui-même la machine chargée sur une remorque. Il jeta un coup d'œil intéressé aux ruches de Sergueïtch et aida ce dernier à extraire le miel. Ils en récoltèrent près de cent kilos. Sergueïtch paya l'apiculteur en bon argent et non avec une partie de la récolte. Il aurait été ridicule de proposer du miel à un frère-en-abesilles. Mais celui-ci ne voulut accepter que cinquante hryvnias sur la somme qu'on lui offrait. « Pour l'essence ! » déclara-t-il. Et au moment de prendre congé, il donna à Sergueïtch une virile poignée de main tout en le regardant dans les yeux avec une franche sympathie. Or il ne lui avait posé aucune question sur sa vie. C'était donc que Galia lui avait raconté l'essentiel : en quoi Sergueïtch se distinguait des autres et pourquoi il avait atterri là.

Le soir, une fois seul en tête à tête avec le miel nouveau et ses « vieilles » abeilles, Sergueïtch sortit du coffre de la voiture une bouteille de ratafia au miel, un gobelet en plastique et son téléphone portable, puis s'installa près du feu sur la couverture qui lui servait de tapis de sol. La nuit tombait déjà, et les flammes en paraissaient plus vives. Il se servit un demi-gobelet d'alcool et

composa le numéro de Pachka. Bizarrement, il était certain d'être « hors zone », et ne pensait pas qu'il fût possible d'où il était de joindre si facilement son village. Mais après trois sonneries, le téléphone émit un déclic.

« Oh, c'est toi ? dit Pachka d'une voix un peu rauque exprimant la surprise.

– Eh oui, c'est moi, salut ! Où es-tu ? Chez toi ?

– Ouais, chez moi, je regarde la télé...

– Quoi, le courant a été rétabli ? s'exclama Sergueïtch.

– Non, je blague, il n'y a toujours pas d'électricité, s'empessa de le rassurer son correspondant. Rien n'a changé, sauf qu'on se tire dessus plus souvent.

– Et sur qui on tire ?

– Comment, sur qui ? Les uns sur les autres. Chaque nuit. Parfois ça vole si bas qu'on peut voir l'obus à l'œil nu. Ça devient effrayant ! Et ensuite, “bam” de l'autre côté !

– Je vois. » Sergueïtch poussa un soupir. « Tu es allé chez moi récemment ?

– Et qu'est-ce que je ferais chez toi sans toi ?

– Eh bien, vérifier que tout va bien, suggéra Sergueïtch, sentant monter l'irritation en lui.

– Mais oui, tout est en ordre là-bas, dit Pachka. J'y suis passé la semaine dernière. Tout est intact, mais ça pue la souris ! Il n'y a plus de chat à présent au village.

– Tu pourrais peut-être aérer, dit Sergueïtch à titre de demande ou de conseil.

– Il faut le faire tard le soir ou tôt le matin, quand l'air est frais. Dans la journée, on étouffe ici au soleil. La prochaine fois que j'irai, j'ouvrirai les fenêtres. T'inquiète ! Moi, tiens, je pense tout le temps à aller me baigner à la carrière un de ces jours. Là-bas, après Svetloïé...

– Attends, tu es devenu cinglé ? s'exclama Sergueïtch. Tu vas te faire tuer ! Fais gaffe à toi ! Dans mon vaisselier, en bas, à droite, derrière mes papiers, tu trouveras une bouteille de ratafia au galanga, tu peux la boire.

– Pour ça, merci ! répondit Pachka. Chez moi, il n'y a plus rien et les gars de Karousselino ont un nouveau commandant. Un sévère, originaire du Kouban. Ils ne viennent plus à présent, et moi j'ai peur d'aller là-bas... Quand rentres-tu ?

– On est bien ici, soupira Sergueïtch qui aussitôt se sentit coupable. Les abeilles s’y trouvent bien. Et le miel se vend. Je vais rester encore un moment. Mais quand je rentrerai, je te rapporterai quelque chose.

– Rapporte, rapporte, mais fais vite ! » insista Pachka.

Sergueïtch fut pris de tristesse après la conversation téléphonique. Comme s’il en eût attendu davantage. Davantage de nouvelles, ou davantage de joie de la part de Pachka, qu’on se fût souvenu de lui. Son appel se révélait vain. À l’évidence, Pachka était fâché contre lui. Il était mal là-bas tout seul. Les obus volaient au-dessus de sa tête. Et il n’avait personne avec qui parler.

« J’aurais mieux fait d’appeler Vitalina », conclut l’apiculteur au bout d’une minute.

Mais le téléphone était déjà au fond de sa poche, et il avait la flemme de l’en ressortir.

Au matin, Sergueïtch fut réveillé par la pétarade d'un scooter.

Il sortit de la tente. Le soleil coutumier était absent du ciel. Celui-ci était couvert de nuages.

« Je t'ai fait cuire deux œufs. » Galia posa dans l'herbe, à côté du feu éteint, un sac de plastique qui, à l'évidence, contenait bien davantage.

Elle tira une boîte d'allumettes de la poche de son gros anorak bleu – c'était la première fois que Sergueïtch lui voyait ce vêtement –, ramassa par terre une brassée de brindilles et les enflamma adroitement, avec une seule allumette. Puis elle entreprit de déballer le contenu du sac.

Contaminé par son entrain, Sergueïtch se mit lui aussi rapidement à l'ouvrage. Il remplit d'eau la bouilloire, s'éloigna vers les arbres et en revint avec quelques branches un peu plus grosses pour le feu. Puis il alla chercher dans la tente la grosse couverture pliée qu'il étendit à sa place habituelle.

Les œufs durs, encore tout chauds, lui remirent en mémoire son expédition à Svetloïé, la route gelée et enneigée, le miel emporté pour le troc. Mais à ce moment Galia étala encore sur un journal plusieurs sandwiches au saucisson, du fromage coupé en tranches, des fraises dans un bol en plastique, et deux boîtes d'allumettes : l'une remplie de sel, l'autre de sucre.

Ils mangèrent ensemble. Comme Galia ne cessait de consulter sa montre, Sergueïtch lui demanda :

« Tu es pressée ?

– On doit être livré juste après sept heures, je dois être là pour réceptionner la marchandise, dit-elle, expliquant ainsi son inquiétude.

– Et que livre-t-on ?

– Le matin la charcuterie et les produits laitiers, le midi les conserves de poisson et l'alcool.

– Et comment marche le miel ?

– À merveille ! Je peux t'en prendre même tout de suite deux pots, pour ne pas repartir les mains vides...

– Oui, bien sûr ! acquiesça Sergueïtch. Et encore merci pour votre apiculteur. Je pensais me rendre chez lui pour prendre l'extracteur, mais il l'a apporté lui-même avec sa voiture, et en plus il m'a aidé à centrifuger.

– Oui, c’est un gars bien. Juste un peu âpre au gain, mais comment s’en sortir aujourd’hui si on ne l’est pas ?! Mais pourquoi tu ne m’appelles jamais ? demanda-t-elle brusquement.

– Ben... je ne sais pas... Je n’y arrive pas, avoua Sergueïtch. En fait, je ne sais pas parler au téléphone. C’est sûrement pourquoi j’ai peur d’appeler. Tiens, même mon ex-femme, je suis incapable de lui téléphoner. J’ai essayé, mais ça ne marche pas. J’ai appelé un copain au village, et ça n’a abouti qu’à une conversation débile. S’il y avait quelque chose de concret à dire...

– C’est vrai, approuva Galia. Parler comme ça, quand on est à côté, c’est mieux. Quand la voix n’est pas détachée du corps, quand on voit la personne. »

Voyant de la vapeur s’échapper de la bouilloire, Sergueïtch se leva. Il regarda le ciel, comme s’il voulait suivre le destin de cette vapeur d’eau.

En réalité, c’étaient les nuages qui l’intéressaient. Il venait de songer un bref instant à la pluie qui, si elle ne tombait pas dans l’heure, tomberait forcément dans la matinée.

Bientôt Galia s’apprêta à repartir. Avec des sandows il l’aida à fixer sur son porte-bagage un sac en plastique contenant deux bocaux d’un litre de miel. Il lui confia aussi son téléphone portable et son chargeur qu’il lui demanda de brancher au magasin, et promit de venir pour déjeuner.

Il se mit à pleuvoir vers onze heures, mais les gouttes étaient si fines et éparses que même le feu ne leur prêta guère d’attention, et les abeilles encore moins. La température de l’air, bien sûr, chut légèrement, et Sergueïtch sortit de ses affaires un pull et une casquette orange portant l’inscription FC CHAKHTIOR, qu’il s’enfonça sur la tête jusqu’aux oreilles. Contre ce genre de pluie fine, elle était parfaite. Il eut alors envie de s’examiner dans une glace. Mais où en dégoter une ? Il se tourna vers la voiture, alla s’asseoir au volant, et tourna le rétroviseur de manière à s’y voir. Son reflet lui apparut, mais il renonça à l’étudier de plus près : il se trouvait vraiment trop vieux. Sans parler de ses cheveux qui dépassaient vilainement de sa casquette, comme ceux d’un vagabond.

La pluie tambourinait plus fort sur le pare-brise. Sergueïtch mit le moteur en marche, actionna les essuie-glaces, et sous leur musique grinçante s’en fut au magasin.

Galia lui servit un morceau de fromage de tête, tout frais préparé, et l’abreuva de thé sucré. Après quoi elle lui remit l’argent des deux kilos de miel.

« Vous n'auriez pas un coiffeur ici, au village ? demanda-t-il en rempochant son téléphone rechargé.

– Non, pas chez nous. Dans le coin, il faut aller à Vessele. Là, il y en a plusieurs. Et un, d'ailleurs, juste à l'entrée du bourg, sur la droite, un immeuble de quatre étages. C'est à quinze minutes en voiture.

– Et pour se laver ? » La voix de Sergueïtch avait pris un timbre plus triste, presque implorant. « Ils ont peut-être aussi des bains publics, à Vessele ?

– Des bains publics, mais pour quoi faire ? répondit Galia avec un regard indulgent. J'ai un chauffe-eau et une douche. »

Devant cette invitation, Sergueïtch se ranima et commença à s'agiter.

« Je vais filer me faire couper les cheveux, et je reviens ici prendre une douche !

– Allez, va ! dit Galia en souriant. C'est ton anniversaire aujourd'hui ou quoi ? »

Sergueïtch secoua négativement la tête.

Une vingtaine de minutes plus tard, il apercevait sur le bas-côté un panneau annonçant VESSELE, orné d'un blason montrant deux têtes de bœufs. Au devant : plusieurs immeubles de quatre étages. Le premier à droite ne donnait pas sur la route, mais sur une rue parallèle. Il trouva facilement le salon de coiffure. Il n'y avait pas de client à l'intérieur, et au bruit de la porte qui s'ouvrait, la svelte jeune fille en blouse bleue, assise à une petite table de manucure, détacha son regard de la tablette numérique qu'elle était en train de consulter.

« Je vous lave la tête ? proposa-t-elle quand il fut installé dans le fauteuil.

– Inutile, répondit Sergueïtch.

– Quelle longueur ?

– Assez courts pour que je n'aie pas à les peigner. »

La jeune fille choisit un sabot pour la tondeuse, et huit minutes plus tard Sergueïtch découvrait dans le grand miroir face à lui son image rénovée, qui à présent lui convenait en tout point, excepté la barbe inégale qui couvrait ses joues et son menton.

« Je vous fais la barbe ? » devina la jeune coiffeuse.

Le client acquiesça.

Sergueïtch ressortit dans la rue rajeuni. Les joues lui picotaient délicieusement à cause de l'eau de Cologne, de même que la nuque où la jeune fille avait également passé le rasoir avant de l'asperger du même flacon

vert. Sergueïtch se sentait un peu mal à l'aise de n'avoir payé que trente hryvnias pour tout cela, la coupe et le rasage.

Il remonta en voiture, démarra et se surprit à penser qu'il y avait quelque chose d'injuste à s'être arrêté aux faubourgs de la ville. Il décida d'en parcourir les rues et de faire plus ample connaissance avec le centre.

Il regagna la route principale. Passa devant une petite église en bois aux dômes dorés, puis devant une banque. Un supermarché au drôle de nom, « Vakoula¹ », fila sous ses yeux. Il atteignit ainsi bientôt la limite opposée de la ville. Après quoi il fit demi-tour.

Une heure n'était pas écoulée qu'il était déjà chez Galia, installé à la table couverte d'une nappe, propre et les cheveux lavés. La clef de la maison était posée sur la nappe, clef que Galia lui avait de nouveau confiée avec un parfait naturel, comme s'il était son mari. Elle la lui avait remise en lui demandant d'attendre qu'elle fût revenue du travail, avec la promesse de lui préparer à dîner en un tour de main. Des tours, les mains de Galia en connaissaient en effet plus d'un, mais c'est là le propre d'une maîtresse de maison. Tout ce qu'elle préparait était délicieux et rapidement concocté, tout excepté le bortch pour lequel elle prenait son temps, car un bortch digne de ce nom demande à mijoter.

C'était ainsi, chaque fois qu'il se trouvait dans sa maison, il ne pouvait s'empêcher de penser à elle. Il faut dire qu'elle donnait matière à penser. Elle offrait des sujets de réflexion simples et accessibles. Une femme offre toujours plus de sujets de réflexion qu'un homme

« C'est sûr, c'est une chouette femme, songeait Sergueïtch. Et un sacré cordon bleu. Vivre ainsi toute seule dans une maison pareille, c'est injuste pour elle. Sans homme, c'est comme sans espoir, sans but. Mais elle est d'une grande simplicité. Même son prénom est sans prétention : Galia. Et la vie avec elle serait sûrement trop simple. »

À la suite de ces pensées, un autre visage surgit naturellement de sa mémoire : celui de son ex-épouse, Vitalina. Il se souvint de ses tenues vestimentaires et de ses étranges griefs de « Vinnytsienne ». Contre lui, contre son village natal, et contre la vie même qu'il lui proposait. Tout ce qui l'exaspérait autrefois chez son ancienne femme lui revenait soudain comme ces bêtises d'enfant qui au fil des années n'éveillent plus chez les parents qu'un sourire nostalgique.

Il soupira, et laissa là ses réflexions pour allumer la télé. Il trouva une série policière sans commencement ni fin, et s'appliqua à suivre les héros qui

s'entre-poursuivaient en échangeant des coups de feu. Bientôt son esprit revint au calme plat, à la sérénité. Et c'est ainsi, au bruit des fusillades et des crissemments de frein, qu'il attendit l'arrivée de Galia.

Ni avant, ni pendant le dîner elle n'exprima son désir – un désir déjà familier à Sergueïtch. Il en fut même étonné. Sa nouvelle coupe de cheveux plut à la maîtresse de maison. Elle passa la main sur sa brosse, la caressa en souriant jusqu'à ce que, fatigué de ce geste, il l'arrêtât. Après quoi elle l'interrogea pour savoir s'il avait aimé la ville, s'il avait vu le monument en forme de fer à cheval, s'il avait visité des boutiques.

Sergueïtch vanta les mérites de Vessele pour lui faire plaisir. Il ajouta même que « les gens y étaient très gentils », en voulant parler non pas de la population en général, mais de la jeune et avenante coiffeuse.

« Oui, les gens chez nous sont gentils ! Ici comme là-bas, on n'a pas à se plaindre. Une trentaine de personnes de chez nous vont travailler chez eux, à l'usine Prodmach. Peut-être même davantage à présent ! Ils s'agrandissent. »

Elle passa près de cinq minutes à chanter les louanges du chef-lieu de la région, sans oublier son village. Elle ne se tut que lorsque Sergueïtch se leva de table, manifestant son intention de partir. Le désarroi se peignit alors sur le visage de Galia. Elle devait avoir naturellement dans l'idée qu'un homme qui a pris une douche chez une femme reste forcément chez cette femme pour la nuit.

Mais Sergueïtch la remercia, pour la douche chaude et pour le dîner, puis il prit congé en termes chaleureux, presque paternels. Et sur un « au revoir », il quitta la maison.

Sa Tchetviorka verte l'attendait au portillon, devant la clôture. La nuit en avait gommé la couleur. À présent la voiture n'était plus que sombre et brillait par endroit d'un éclat mat, reflétant la lumière d'une lune presque pleine. Non loin, dans la rue, résonnait le bruit d'une conversation animée. Deux hommes discutaient ferme à propos de football. Au milieu de leur flot de paroles, Sergueïtch saisit le mot « Dynamo ». Il porta la main à ses cheveux pour vérifier qu'il ne portait pas sa casquette orange marquée du logo du FC Chakhtior. Ce faisant, il se moqua en pensée de lui-même, car il se rappelait fort bien l'avoir balancée sous la tente.

Il arrivait devant le magasin Chez Nadia, quand une silhouette surgit, main levée, dans la lumière des phares. Il freina. La voiture parut trébucher, et lui-même heurta le volant de la poitrine.

Il descendit, furieux, prêt déjà à agonir d'injures l'idiot qui venait de se jeter sous ses roues.

Le responsable de la mauvaise humeur de Sergueïtch se révéla de plus petite taille que ce dernier, et ne tenait sur ses jambes qu'avec difficulté.

« Amène-moi à Vessele, frangin ! demanda-t-il.

– Je peux te conduire jusqu'à la grand-route. » La colère chez Sergueïtch l'avait cédé à la pitié. Il était absurde de s'emporter contre un ivrogne.

« Là-bas, personne voudra me prendre.

– Et qui me paiera l'essence ?

– Te payer l'essence ? répéta l'ivrogne. Quoi, t'as pas de blé ? T'es pourtant du Donetsk ! »

Sergueïtch en resta pantois.

« C'est bon, monte, dit-il après une brève hésitation. Je vais te conduire. »

Ces derniers mots sonnèrent dans sa bouche comme une menace, mais l'homme n'y prit pas garde. Il ouvrit la portière et se laissa choir lourdement sur le siège passager.

« Mais qui t'a dit que j'étais du Donetsk ? demanda Sergueïtch quand ils furent sortis du village.

– Bah, tout le monde le sait. T'es un sacré débrouillard. Tiens, le Klim, ça fait un an qu'il tourne autour de la Galia, l'épicière... et toi, suffit que tu te pointes, et hop, elle est à toi !... Vous autres, à présent, vous avez autre chose à penser qu'à courir après les gonzesses. »

Le passager bâilla.

« Et donc, dit Sergueïtch, si je suis de là-bas, je suis forcément un enfoiré ?

– Qu'est-ce qu'on en sait ?... répondit l'homme avec indifférence.

– Et si je suis un enfoiré, pourquoi j'ai décidé de te conduire jusqu'à Vessele, alors que je n'ai rien à y faire ?

– Mais qu'est-ce que j'ai dit ? J'ai pas dit que t'étais un enfoiré. J'ai dit que t'étais du Donetsk... »

Le passager bâilla de nouveau et laissa sa tête tomber sur son épaule. Il s'était assoupi.

Ils débouchèrent sur la grand-route et prirent la direction de la ville. Il y avait là déjà plus de circulation et l'on était ébloui par les phares des camions roulant en sens inverse. Quand Sergueïtch vit briller sur la droite les fenêtres de l'immeuble abritant le salon de coiffure où il s'était rendu dans la journée, il arrêta la voiture et réveilla son passager.

« On est arrivés », lui dit-il.

L'autre releva la tête, regarda à travers le pare-brise et se tourna vers le conducteur.

« Un peu plus loin, ce serait possible ? Tu connais le supermarché Vakoula ? »

Sergueïtch esquissa un sourire. Il songea qu'une journée pareille, ça ne s'inventait pas : venir d'abord ici se faire couper les cheveux sur les conseils de Galia, puis ramener au même endroit le soir un poivrot du coin comme s'il était devenu chauffeur de taxi.

Il conduisit son passager jusqu'au supermarché. Au moment de prendre congé, l'homme le surprit : il lui donna dix hryvnias pour l'essence.

« Comment t'appelles-tu ? lui demanda Sergueïtch quand il fut descendu de voiture.

– Lekha. » L'ivrogne se retourna et le conducteur le dévisagea alors avec attention. Une figure banale. On voyait qu'il s'était rasé le matin.

« Lekha, je ne suis pas du Donetsk ! Je suis de la zone grise. Tu comprends ? J'ai bossé toute ma vie dans les mines, je n'ai tué personne et je n'ai rien volé !

– Et qu'est-ce que j'ai dit ? protesta Lekha avec un haussement d'épaules. Moi, je dis rien... C'est les autres, là... » Il hocha le menton vers l'arrière. « C'est eux qui causent... Et puis là la télé aussi... »

L'apiculteur s'en retourna à petite allure. Il pensait à Galia, au village, à ses habitants qui, il le savait désormais, le prenaient pour objet de conversation.

Comme à l'aller, les phares des véhicules qu'il croisait l'aveuglaient. Il craignait de rater le croisement avec le chemin de terre menant à travers champs. Tout entier penché sur le volant, il scrutait la route devant lui.

1. Vakoula est le nom du forgeron, héros du conte de Nicolaï Gogol, *La Nuit de Noël*.

Une autre semaine estivale s'écoula. Elle donna lieu à beaucoup de bourdonnements d'abeilles, à beaucoup de soleil, à trois rencontres avec Galia et son bortch mijoté à feu doux, avec de gros haricots blancs dont la peau d'abord éclatait sous la dent, puis qui fondaient sur la langue. Le bortch constituait tout le dîner, mais bien sûr, Galia le servit comme il se doit, accompagné de pain noir au seigle, de vodka et d'ail.

Ce soir-là – c'était un vendredi –, Sergueïtch se sentit si bien chez elle qu'il prit peur. Il craignit qu'après deux ou trois autres dîners comme celui-ci, l'envie lui passe de retourner sous la tente où chaque nuit, à travers la mince enveloppe du sac de couchage, à travers la toile caoutchoutée tapissant le sol, la terre lui meurtrissait les côtes de toute sa rudesse. Il finirait par prendre ses aises, sans en demander la permission à la maîtresse de maison. Car il savait déjà ce qu'elle désirait. Et son désir à son endroit était légitime. La loi de la nature avait fait en sorte que toutes les créatures vivantes veuillent vivre en couples. Toutes, excepté les abeilles !

Tandis qu'ils étaient attablés, la pluie murmurait au-dehors. Et cette pluie semblait frapper au carreau à menues gouttes inquiètes à seule fin de l'effrayer, de l'inciter à passer la nuit chez Galia. C'est ce qui arriva de nouveau tout naturellement. Et il ne se réveilla pas la nuit, anxieux du sort de ses ruches. La pluie s'en était souciée pour lui, car lorsqu'il pleut, les abeilles restent à l'abri chez elles. Elles n'aiment pas l'eau. Certes, quand cela se produit, elles sont furieuses, aussi l'apiculteur évite-t-il alors d'aller regarder dans leur maison : elles pourraient piquer. Mais si elles se fâchent, c'est parce que la pluie les empêche de travailler.

Au matin, Sergueïtch ne se pressa guère non plus. Après le petit-déjeuner, Galia demanda à son hôte de l'aider à la cave. Des marches de béton le conduisirent deux bons mètres sous terre, dans un vaste espace où, sous une voûte en plein cintre, s'allumait une ampoule pâle.

À la demande de la maîtresse de maison, il déplaça trois tonneaux vides d'un angle à l'autre et remonta dans la cour plusieurs caisses de bois, vides également. En réalité, elle n'avait pas besoin de son aide. Elle aurait fort bien

pu exécuter tout cela sans grand effort. Était-ce donc qu'elle voulait lui montrer la cave ? Oui, sans doute.

Son hypothèse se révéla d'autant plus juste que lorsqu'il redescendit, il découvrit dans la lueur pâlotte de l'ampoule, posés sur une étagère de bois, une bouteille et deux petits verres emplis d'un liquide sombre.

« De la liqueur de cerise, déclara Galia d'une voix tendre. Je l'ai faite l'an passé. Goûte ! »

Ils burent d'un trait le breuvage sirupeux, modérément chargé d'alcool. Et Galia alors l'enlaça, ses lèvres sucrées, au goût de cerise, frôlèrent les siennes. Il ne se défendit pas, au contraire, il la prit dans ses bras et la serra contre lui. Il éprouvait sans savoir pourquoi de la pitié pour elle, comme si quelqu'un l'avait injustement offensée.

« Tu es si tranquille », lui murmura-t-elle à l'oreille, et il sentit la chaleur de son souffle. « Je n'aurais aucun mal à vivre avec toi. »

Par un petit matin pluvieux, Sergueïtch entendit s'approcher une pétarade familière. Il regarda au-dehors, pensant que Galia lui apportait le petit-déjeuner. Il eut encore le temps de se dire que par un temps pareil, ils allaient devoir le prendre sous la tente et non près du feu.

Laissant sa pétrolette au pied d'un arbre, Galia courut presque jusqu'à la tente. Sergueïtch, tout en l'aidant à se glisser à l'intérieur, regarda ses mains avec perplexité et désarroi. Elles étaient vides : ni sac en plastique, ni cabas.

« À neuf heures, il faut aller au croisement ! lança-t-elle d'un seul souffle. Vitka Samoïlenko a été tué au Donbass, on va l'accueillir.

– Comment peut-on l'accueillir s'il a été tué ? demanda l'apiculteur, interloqué.

– Quoi, tu n'as pas vu à la télé comment ils reçoivent leurs morts dans la partie Ouest ? À genoux tout le long de la route ! Nous valons moins qu'eux peut-être ? expliqua-t-elle après avoir repris haleine. Tout le village y va.

– Bon, si c'est tout le village... » dit Sergueïtch, docilement, et il hocha la tête.

Vers huit heures et demie, ils s'en furent sous la pluie jusqu'au croisement. Ils garèrent le scooter sous un abricotier et restèrent à l'abri un moment. À leurs pieds, l'herbe humide était jonchée d'abricots tombés de l'arbre, dont la peau avait bruni. Sergueïtch en ramassa deux qui semblaient intacts. Il les essuya de la main et les tendit à Galia. Elle ouvrit adroitement un des fruits blets : le noyau s'en éjecta tout seul.

« Ils sont sucrés... » Elle se purlécha les lèvres et regarda Sergueïtch avec chaleur.

Venant du village, plusieurs véhicules arrivèrent et se garèrent sur le bas-côté. L'apiculteur tourna la tête et ressentit une inquiétude : s'abritant sous des parapluies, deux longues files de gens en vestes et capes noires s'approchaient, l'une en provenance du village, l'autre du chef-lieu, lequel pourtant n'était pas tout près, à moins de circuler en voiture. Sergueïtch se rappela qu'un peu plus loin, en direction de Vessele, plusieurs panneaux indiquaient la route d'autres villages. C'était peut-être de là qu'étaient ces gens.

Il se sentit soudain mal à l'aise. Il avait froid. Et la pluie semblait n'y être pour rien.

« Et ensuite ? demanda-t-il à Galia.

– Ensuite ?

– Oui, quand nous aurons accueilli le défunt ?

– On ira au cimetière. Messe à l'église, enterrement, repas de funérailles, comme ça se fait chez tout le monde. »

Les paroles de Galia, et plus encore sa voix chaude et généreuse, apaisèrent Sergueïtch. Mais pas pour longtemps. Trois femmes à fichus noirs vinrent s'abriter sous les branches de l'abricotier. L'une d'elles lança à Galia et Sergueïtch un regard hostile.

L'apiculteur détourna les yeux mais continua de sentir leur présence. Au reste les gens se faisaient chaque minute plus nombreux alentour. La plupart formaient des petits groupes de cinq ou six, certains restaient solitaires, mais tous, de temps à autre, regardaient au loin la route par où Sergueïtch lui-même était arrivé il n'y avait pas si longtemps, et qu'à l'heure même suivait le convoi transportant le défunt.

« Ce n'est peut-être pas la peine d'aller au repas de funérailles ? murmura Sergueïtch en se tournant vers Galia.

– On y restera juste une demi-heure, ils ont recouvert toute la cour d'une bâche pour protéger de la pluie. »

Sergueïtch poussa un soupir. C'était la première fois qu'il se sentait si étranger ici, si déplacé. Ces gens, et ils étaient déjà deux bonnes centaines, se connaissaient tous les uns les autres et avaient connu celui qui revenait à eux pour une ultime cérémonie d'adieu avant de disparaître au sein de la terre natale. Or lui, Sergueïtch, n'avait rien à voir avec ça. Il craignait que sa présence ne troublât leur chagrin. Il eût mieux valu pour lui rester sous la tente à côté de ses abeilles rendues furieuses par la pluie. Trois années en la seule compagnie d'un Pachka dans un village déserté par ses habitants lui avaient appris qu'on pouvait être entouré de très, très peu de monde sans en souffrir pour autant. Au contraire, pareille dépopulation aidait à mieux se comprendre soi-même et à mieux comprendre sa vie. Or là, ils étaient des centaines, de ces inconnus liés entre eux par le voisinage, par un compagnonnage quotidien. Qui était-il pour eux ? À quoi leur servait-il ?

Les gens qui se tenaient debout des deux côtés de la chaussée dans l'attente du convoi funèbre commencèrent à replier leurs parapluies. Le regard de Sergueïtch se porta aussitôt sur eux. Un mouvement, ou plutôt une onde les

parcourut. Les groupes se séparèrent, ceux qui étaient restés à l'abri des arbres avancèrent jusqu'à la route. Galia tira Sergueïtch par la manche.

« On y va ! » murmura-t-elle.

Sergueïtch tourna la tête. Ceux qui se trouvaient alignés avant l'embranchement vers le village s'agenouillaient déjà, mais cette action s'effectuait avec grande lenteur, nullement comme à l'église, où d'ordinaire, au signal du prêtre, tout le monde se laisse choir en même temps à genoux sur le plancher.

Galia et lui s'arrêtèrent au bord de l'asphalte, sur la route du village, à une cinquantaine de mètres du croisement. En face, de l'autre côté de la route, des hommes et des femmes, visages sombres et mouillés. L'un des hommes était coiffé, au lieu d'une casquette, d'une capuche verte détachée d'un anorak. Il était déjà à genoux, encadré par deux femmes qui l'avaient imité.

Sergueïtch se figea. Il était toujours debout. À sa gauche, Galia s'agenouilla. À sa droite un garçon d'une quinzaine d'années et plus loin sans doute ses parents firent de même.

« Allez ! » lui chuchota Galia.

Mais il se tourna alors du côté où l'on attendait le défunt. Sur la route apparut une fourgonnette vert foncé roulant à faible allure – un antique minibus –, et derrière elle plusieurs jeeps couleur camouflage. Sergueïtch fixa son regard sur le véhicule de tête qui ralentissait avant le tournant.

Galia tira nerveusement sur la jambe de pantalon de Sergueïtch. Il se mordit la lèvre. Pourquoi devrait-il s'agenouiller avec eux ? Dans la boue ? Autrefois, dans son enfance, il se mettait à genoux quand son père le punissait de s'être battu à l'école. Plusieurs fois, il l'avait fait également à l'église. S'agenouillent les plus faibles ! À l'église, tout le monde est faible devant Dieu. C'est donc normal. Pourtant, même là, ça lui déplaisait.

« Sergueï ! » fit, à ses pieds, la voix de Galia, tendue, sévère.

Il poussa un long et bruyant soupir, puis enfin se résigna à obtempérer. Il s'aperçut alors que plusieurs paires d'yeux étaient fixées sur lui : des regards froids et hostiles, braqués sur sa personne, comme autant de fourches. Même le gosse, à sa droite, le lorgnait d'un air sombre. Mais à ce moment le véhicule arriva à leur hauteur, et tout le monde baissa la tête, les yeux rivés au bitume. Sergueïtch alors s'affaissa, s'avachit comme un sac, avec l'impression que toutes ses forces le quittaient, le jetaient contre terre, que la musculeuse main de Dieu le poussait dans le dos, il tomba, s'écroula, ne fut soudain plus personne, perdit son nom et sa fierté.

« Le Donbass ne mettra personne à genoux ! » – ces mots lui revinrent en mémoire, tracés par un inconnu sur l'arrêt d'autocar de Karousselino, trois ans plus tôt.

« Eh bien si, il a réussi, bordel ! » songea-t-il, et sur-le-champ il secoua la tête, effrayé de cette idée, tant elle lui semblait déplacée et dangereuse.

« Qu'est-ce qui me prend ? Ces gens ont de la peine ! » Il vit son reflet dans une flaque, sur la route. Un reflet trouble, sombre, maussade, comme l'était cette journée en laquelle le soleil refusait de chauffer et éclairer le monde des hommes.

La fourgonnette s'éloignait du côté du village. Tous, y compris Sergueïtch, l'accompagnaient des yeux, sans que personne fît mine de se relever. Et aussi loin que portait le regard de l'apiculteur, hommes, femmes et enfants se tenaient à genoux, immobiles, seules leurs têtes s'abaissaient à mesure qu'approchait le véhicule transportant le défunt.

Le temps s'était arrêté. La pluie, à laquelle on ne prêtait plus d'attention, avait cessé, mais les nuages ne s'étaient pas dissipés pour autant. Puis des pas martelèrent l'asphalte mouillé : certains se retiraient, prenaient le chemin du village, les autres se redressaient, se secouaient en gémissant. Ils finissaient eux aussi par suivre la direction prise par le convoi funèbre, ou bien d'abord récupéraient leur vélo, leur mobylette ou leur scooter laissé à l'abri des arbres. Ceux venus en voiture ne se pressaient pas. Déjà installés dans leur Jigouli ou leur Moskvitch, ils tardaient à prendre la route.

Sergueïtch se releva sans hâte et aida Galia à se remettre debout. Elle lui jeta un regard empli de chagrin, mais elle ne dit rien. Ils revinrent au scooter garé sous l'abricotier. Elle affichait un air lugubre. Il repéra un autre abricot visiblement trop mûr mais entier, le ramassa, l'essuya et le lui offrit, mais elle secoua négativement la tête. Il le mangea lui-même et lui trouva comme un goût de cidre : le fruit fermentait déjà.

« Je ne viens pas ! » dit-il d'une voix ferme quand il eut fini de mâcher.

Galia hocha la tête. Elle s'en fut sur sa pétrolette cinq minutes plus tard, quand les voitures commencèrent de quitter le bas-côté pour s'engager sur la route.

Sergueïtch partit à pied le long de la chaussée en direction de Vessele. Un autocar le dépassa, suivi de deux camions. Le vacarme de tous ces engins lui blessait les oreilles, l'oppressait. Il lui fallut attendre d'avoir tourné dans le chemin menant à ses ruches, à son bouquet d'arbres, pour se retrouver au milieu du silence. Marcher seul sur la piste de terre qui ne conduisait nulle

part sinon dans les champs, voilà qui l'enchantait. C'était son chemin, le chemin de son refuge temporaire, et du refuge de ses abeilles. Il n'y avait là-bas et ne devait y avoir personne d'autre.

Il se représenta les gens aux visages affligés, mouillés de larmes, qui par centaines suivaient la route goudronnée en direction du cimetière et de l'église, il s'imagina Galia marchant avec eux tête basse. Et il eut mal soudain, comme si chacune de ces personnes lui marchait exprès dessus, comme s'il était étendu sur l'asphalte et mille fois piétiné en expiation d'on ne savait quels péchés.

Dans un coin de la tente, planté dans un bocal, un cierge brûlait devant l'icône en carton de saint Nicolas le Thaumatourge, image de la taille d'une carte postale, qui voyageait toujours avec lui dans la boîte à gants de la Tchetviorka. De grosses gouttes de pluie tambourinaient sur le toit de toile. De temps à autre, Sergueïtch levait la tête pour écouter le mauvais temps, puis reportait son regard sur le Thaumatourge de carton, dont le menu visage barbu s'animait à la lueur de la flamme dansante.

Envahi de tristesse, l'apiculteur errait en pensée au milieu des ruines de l'église, au bout de sa rue natale, dans les maisons vides et sans vie abandonnées par ses voisins, autour du cratère d'obus devant la demeure des Mitkov, passage Mitchourine, plus court chemin entre la rue Lénine et la rue Chevtchenko, hier comme aujourd'hui, qu'il les eût renommées n'y avait rien changé. Dans sa mémoire émergea le souvenir de ses adieux à Pachka et de la route de Karousselino. Et ladite bourgade défila à son tour devant lui exactement comme le jour où il l'avait traversée en voiture avec prudence et appréhension, tirant sa docile remorque et son chargement de ruches.

Le cierge brûlait d'une flamme pâle et incertaine. La toile de tente trempée de pluie soufflait son humidité sur lui, ne laissait pas sa lumière l'approcher, la repoussait, l'empêchait de s'évader du coin où Sergueïtch l'avait placé. Et seul saint Nicolas semblait se réjouir que son visage, dans cette lueur hésitante, apparût plus nettement que celui de l'apiculteur.

Sergueïtch s'efforçait de concentrer sa tristesse sur feu le soldat Samoïlenko, dont il ne savait rien, sinon qu'il avait été tué au Donbass. Il s'y efforçait, mais ses pensées sautaient aussitôt au soldat Petro venu le trouver chez lui avec une grenade pour cadeau. Puis passaient aussi vite au cadavre à l'oreille percée d'une boucle, resté gisant dans la plaine la moitié de l'hiver sans que les uns ni les autres se décident à l'y récupérer pour le livrer à la terre comme il se doit. Il se souvint aussi de l'explosion qui avait anéanti le sniper venu d'Omsk pour installer son affût au bout du potager des Kroupine. Il secoua la tête, soupira. Sortit deux verres à liqueur et une bouteille. Il remplit l'un des verres à ras bord et le posa sous l'image en carton du saint. L'autre eut droit à un faux col et fut vidé d'un trait.

« Qu'il repose en paix », murmura-t-il.

Et il lui sembla qu'une sorte d'écho reprenait ses paroles. Son murmure parut se répéter, d'abord derrière lui, puis à sa droite. Il se retourna prudemment. Ses yeux habitués à la pénombre explorèrent l'espace autour de lui, puis revinrent se poser sur le cierge.

La flamme de celui-ci était descendue presque jusqu'au ras du bocal de verre. Encore un peu et sa jaune colonne glisserait à l'intérieur, appuierait contre la paroi, juste sous le col du récipient, et s'éteindrait.

À cet instant, les pensées de Sergueïtch revinrent toutes seules à l'autre soldat tué, à ce Samoïlenko dont il ne savait rien.

Il entreprit de l'imaginer, mais son esprit ne lui dessina qu'un homme en uniforme, mort, gisant sur le sol. Étendu sur la terre noire, que la neige venait tout juste de libérer. Et il crut voir de l'herbe pousser lentement hors de cette terre, et la noirceur de celle-ci peu à peu s'estomper. L'herbe se levait, s'étoffait, épandait sa verdure jusqu'à masquer l'humus, et le soldat y disparaissait, s'y fondait, devenait invisible, indistinct.

Sergueïtch venait de dérouler son sac de couchage quand la bougie s'éteignit toute seule.

Il ferma les yeux et se revit à genoux au bord de la route. Il revit Galia, la multitude rassemblée.

« Pourquoi tout ça ? se demanda-t-il. Ce n'est pourtant pas un héros, ni un cosmonaute ! »

De lointaines funérailles lui revinrent en mémoire, celles d'un gars du village tué à la guerre, en Afghanistan. Oui, tous les gens du coin y étaient venus. Au cimetière, on avait prononcé de longs discours. On avait longuement parlé. Mais personne ne s'était mis à genoux. Tout le monde se tenait droit. Seule la mère de la victime avait tenté à plusieurs reprises de s'affaler sur la tombe fraîchement refermée, de l'embrasser. Mais on l'avait retenue. On l'avait retenue, puis emmenée à l'écart, et tandis que parents et amis l'entouraient, des soldats avaient tiré en l'air des rafales de mitraillette et recouvert la sépulture d'un assemblage de couronnes mortuaires.

« Bon, le Seigneur le bénisse », conclut Sergueïtch, en pensant autant au soldat mort en Afghanistan qu'à l'autre ramené du Donbass. Tous deux se confondaient dans son esprit.

Il s'était assoupi. L'ascenseur de la mine l'entraînait en bas, au fond du gisement de rêves. Et il se vit dans cet ascenseur à côté des mineurs, à cette

différence qu'il portait, lui, une soutane noire et une croix d'argent sur la poitrine. Il avait une ceinture bouclée par-dessus la soutane, et à cette ceinture un masque à gaz, accroché par un mousqueton. D'un côté le masque à gaz, de l'autre une gourde d'un litre d'eau. La cage poursuivit sa descente durant une dizaine de minutes avant de s'arrêter au fond, au milieu du noir. Les mineurs furent les premiers à en sortir, Sergueïtch, ensoutanné, leur emboîta le pas. Et alors un chœur retentit, un chœur d'hommes, comme à l'église, célébrant Dieu. Des voix fortes, monotones, grossières même, offensées, en colère, mais qui chantaient tout mot pour mot avec exactitude.

Sergueïtch tendit l'oreille.

« Et retranche par Ta grâce mes ennemis, et détruis tous ceux qui oppriment mon âme, car je suis Ton serviteur !... », chantait le chœur.

À travers son sommeil, des voix discordantes lui parvinrent, là, sous la terre, des voix criardes qui ne s'accordaient pas avec les autres. Il regarda autour de lui, ses yeux effleurèrent la surface inégale des parois de charbon, puis s'arrêtèrent sur les sombres visages des mineurs qui chantaient, dont chacun arborait sur son vêtement noir une croix d'argent scintillante, grande comme une main d'homme. Tous ouvraient la bouche en même temps et en mesure ajoutaient leurs voix à la psalmodie commune. Les autres voix ne leur appartenaient pas, elles provenaient d'en haut, d'une hauteur invisible. De la surface de la terre. Il leva la tête, scruta le voile de fumée derrière lequel un projecteur brillait comme à travers un nuage.

« Il déconne ou quoi ? fit une voix d'homme, plus forte encore, brutale. Allons, sors de là, putain ! »

À ces mots, les yeux de Sergueïtch s'ouvrirent. Son regard se détourna du rêve pour se porter à l'extérieur. Sa conscience du monde suivit lentement la même direction.

« Qui est là ? demanda-t-il d'un ton rauque.

– Sors, tu verras ! » lui répondit la même voix.

Il se leva, jeta un coup d'œil vers le coin de la tente où était posée l'icône de carton à présent invisible. Il sortit un nouveau cierge, craqua une allumette, et une fois la mèche enflammée, planta la bougie dans le bocal, si bien qu'ils furent deux dans la tente, dont le visage s'était ranimé.

Quelqu'un dans la pénombre du soir l'empoigna par le bras, le tira, comme pour le forcer à sortir plus vite. Sergueïtch faillit tomber, mais il se libéra d'un geste brusque et chancela en arrière, s'efforçant de deviner qui était

devant lui et combien ils étaient. Il vit se découper deux silhouettes sur le fond bleu du ciel.

« Que voulez-vous ? demanda-t-il froidement, sans trahir la moindre peur.

– Tiens, prends ça ! » brailla une des silhouettes, dont la voix jeune était altérée par l'alcool. Et, vacillante, elle tenta de lancer son poing au visage de l'apiculteur.

Le poing n'aurait pas manqué son but, si l'autre homme, sans doute plus âgé, n'eût tiré son compagnon en arrière.

« Qu'est-ce que t'as trouvé ici ? C'est à cause de toi qu'on a tué Sachka, salaud !

– Valik, calme-toi ! dit l'autre d'un ton impérieux.

– Et pourquoi je devrais me calmer, Mikhalytch ? » Le jeune s'était retourné vers le plus vieux. « T'as connu les tranchées sous les tirs de canon ? Moi oui ! T'as été commotionné ? Non ! Toi, pendant ce temps-là, tu lisais des contes de fées aux gosses à l'école. Moi, j'ai été commotionné, bordel ! Et lui, où il était ? Il était planqué de l'autre côté du front ! » Le garçon prononça ces derniers mots, comme à bout de souffle.

Les yeux de Sergueïtch s'étaient accoutumés à la pénombre. Il distinguait à présent les visages des visiteurs importuns.

« Moi, j'étais chez moi, et je n'ai jamais tiré sur personne », se força-t-il à répondre, la gorge nouée. Il avait perçu une nette odeur de vodka.

« T'étais chez toi ? répliqua le plus jeune en relevant la tête. Et pourquoi, t'y es pas resté, là-bas, à Donetsk ? Pourquoi t'as rappliqué ici ?

– Je ne suis pas de Donetsk, répondit Sergueïtch. Je viens de la zone grise.

– Tu entends ? Il n'est pas de Donetsk ! intervint l'homme plus âgé.

– Mais pour eux, tout le Donbass, c'est la zone grise ! s'exclama le nommé Valik en se tournant vers l'autre. Et pourquoi il est pas venu à l'enterrement ? Pourquoi il a pas bu à la mémoire défunt ?

– Je ne suis pas d'ici, expliqua Sergueïtch. C'était gênant... Mais j'ai célébré la mémoire de la victime, je lui ai témoigné mon respect...

– Où ça, tu l'as célébrée ? » grimaça le jeune gars, incrédule.

Et Sergueïtch observa alors sur sa joue droite une cicatrice barrant la pommette de la base de l'oreille à la racine du nez.

« Là, dit-il en hochant la tête vers la tente. J'ai allumé un cierge pour le repos de son âme, comme il se doit. »

Il remarqua à ce moment que le garçon ne l'écoutait pas, mais regardait la hachette laissée près du feu de camp. Seul le plus vieux l'écoutait, celui que

le jeune appelait Mikhalytch.

« Entrez, regardez ! » proposa Sergueïtch, et tournant le dos, il se glissa dans la tente. Aux bruits derrière lui, il comprit que son invitation avait été acceptée.

Il s'assit sur le sac de couchage, Mikhalytch se casa à côté de lui. Mais le jeune resta dehors, sous le ciel nocturne.

Mikhalytch regarda la bougie, l'icône. Ses yeux se firent moins hostiles.

« Et lui, il n'entre pas ? demanda Sergueïtch.

– Il fume une clope, j'imagine. En fait, il n'est pas méchant. J'ai été son prof d'histoire.

– Un verre pour le défunt, peut-être ? » proposa le maître des lieux.

Mikhalytch acquiesça. Il était plus jeune que l'apiculteur de cinq ou six ans. Sergueïtch sortit une bouteille et un verre. Il remplit celui-ci et le tendit à l'enseignant.

Celui-ci se signa, but l'alcool d'un trait, puis aussitôt rendit le verre. Sergueïtch se servit à son tour et, se tournant vers le saint Nicolas de carton éclairé par le cierge, exécuta lui aussi un signe de croix avant de boire cul sec.

« Bande de salauds ! » hurla-t-on au-dehors.

À ce cri exaspéré, Sergueïtch tressaillit et jeta un regard perplexe à son visiteur.

L'autre secoua la tête, soupira, puis eut encore un vague geste de la main droite, comme pour signifier : « On n'y peut rien ! »

Un grand vacarme retentit alors à l'extérieur de la tente, accompagné de bruits étranges, comme si on perçait un carton épais avec un bâton, ou même quelque chose de plus résistant encore, comme une feuille de métal, avec une barre de fer.

Sergueïtch bondit sur ses pieds, mais le prof, déjà debout lui aussi, se campa devant lui.

« Non ! Ne sors pas ! lui dit-il. Ça vaudra mieux !

– Mais sur quoi il cogne ? » demanda Sergueïtch qui, avant même d'avoir la réponse, comprit que c'était sa voiture que l'ancien soldat des forces ukrainiennes était en train de massacrer.

Il tenta d'écarter le prof de son chemin, mais l'homme l'empoigna par les épaules et le força à reculer, jusqu'à l'obliger à se rasseoir sur le sac de couchage. Ce Mikhalytch avait des bras vigoureux.

« Je te le demande... » La voix de l'enseignant était tendue, nerveuse. « Il est totalement frappé. Commotionné ! Tu ne pourras pas l'arrêter maintenant !

– Et s'il s'en prend à mes abeilles ? s'écria Sergueïtch. Qu'est-ce que je ferai ? Je ne vais pas rester planqué ici ! Je n'ai pas peur ! »

Il réussit à repousser Mikhalytch sur le côté et presque à se ruer vers la sortie, mais l'autre de nouveau s'interposa et, l'agrippant par le bras gauche, le tira vers lui de toutes ses forces. Sergueïtch à nouveau s'effondra sur le sac de couchage, et le prof aussitôt se rassit à côté de lui.

« Buvons, dit-il d'un ton ferme. Buvons, c'est encore le mieux. Pour célébrer ce triste jour. »

Il tendit la main, et au grand étonnement du propriétaire de la tente, s'empara du verre de ratafia posé devant la veilleuse à l'attention du défunt.

« Sers-toi, moi je bois à sa place. À sa mémoire ! Lui aussi, je l'ai eu pour élève, Sachka... »

Le souffle lourd, l'œil toujours rivé nerveusement aux battants de toile fermant la tente, Sergueïtch remplit son verre, et ce faisant s'aperçut que sa main tremblait.

Le vacarme au-dehors s'éteignit soudain. L'apiculteur, renonçant à porter le verre à ses lèvres, tenta de se relever, mais le professeur secoua négativement la tête.

« Il ne faut pas », dit-il simplement, comme une prière, non comme un conseil ou un ordre.

Sergueïtch se résigna. Il poussa un soupir, avala deux petites gorgées puis une plus grande pour achever.

« Restons là un petit moment, attendons, dit Mikhalytch. Je le connais. Il est en train de fumer une cigarette, de s'apaiser. Dans une dizaine de minutes, je le récupère, je le ramène chez lui... »

Sergueïtch, malgré la pénombre, regarda l'enseignant dans les yeux, avec amertume et scepticisme.

« Mais toi, tu ferais mieux de partir », reprit Mikhalytch avant de baisser les yeux, incapable de soutenir le regard de l'apiculteur.

« A-a-a-ah ! fit la voix de Valik à l'extérieur de la tente, une voix stridente comme une sirène d'incendie. Mon œil, putain ! Mon œil ! »

Mikhalytch bondit au-dehors. Sergueïtch allait se relever, mais entendant non plus les cris mais les hurlements de ce Valik, il préféra rester sous l'abri de toile.

Les portières d'une voiture claquèrent, un moteur démarra et, répondant à la pression excessive exercée, sans doute dans la hâte, sur l'accélérateur, émit un rugissement. Celui-ci faiblit peu à peu. Et quand il se fut éteint tout à fait, ne resta dans les oreilles de Sergueïtch qu'un bruit étrange, un bruit blanc, douloureux, qui par instant se changeait en sifflement.

« Hausse de tension ? » songea l'apiculteur, effrayé.

Il sortit enfin de la tente. Le ciel brillait d'étoiles, un mince croissant de lune se dessinait au milieu d'elles, telle une serpe plantée dans la voûte nocturne. À présent, Sergueïtch ne trouvait plus du tout que la nuit fût noire. Il distinguait les arbres, il voyait la tente. Quelques pas du côté des ruches, et il aperçut sa Tchetviorka qu'il ne reconnut pas. Il s'en approcha. L'ancien soldat commotionné avait brisé toutes les vitres à la hache. Les éclats produisaient un crissement plaintif sous le pied. Le pare-brise avant ne subsistait en haut et en bas que par lambeaux, recourbés vers l'intérieur sous la violence des coups. Les vitres de la portière, côté conducteur, s'étaient volatilisées, quant à celle de l'arrière, elle s'étoilait en une toile d'araignée.

Sergueïtch fit le tour de la voiture. Il sentit une douleur au cœur, comme un coup de couteau. Il tourna la tête vers les ruches, tendit l'oreille. Il lui sembla entendre le bourdonnement familier des abeilles. Et juste à cet instant son regard repéra une entaille laissée par la hache sur l'une des arêtes d'une ruche. Visiblement, après avoir démoli la voiture, Valik avait manqué de forces pour poursuivre son œuvre de désolation.

« Eh bien, Dieu merci... » murmura l'apiculteur.

Ses mains se tendirent d'elles-mêmes vers les morceaux de pare-brise qui hérissaient encore les bords du cadre de métal. Ils se laissèrent dégager sans peine, avec facilité. Sergueïtch ne comprenait même pas pourquoi il effectuait cette tâche de nettoyage. Quand il en eut terminé avec le pare-brise, il passa à sa portière, et machinalement, sans hâte, s'attacha à extraire tous les bouts de verre brisé qui n'avaient pas volé sous les coups de hache. Il se coupa la paume de la main droite et l'arrosa de vodka au miel. La blessure lui picota, mais le sang continua de couler par terre à grosses gouttes. Sergueïtch ouvrit alors le hayon, à la vitre également crevée, sortit de sa pharmacie de poche un morceau de coton qu'il colla à la plaie, et trouvant dans la même trousse un gant de chirurgien en caoutchouc, l'enfila sur sa main. Cette fois-ci le sang ne coulait plus. En revanche il en sentit soudain le goût dans la bouche, sur sa langue. Et il se dit que ce goût, si reconnaissable depuis l'enfance, où chaque bagarre à l'école lui valait d'avoir la lèvre supérieure ou inférieure fendue,

que ce goût lui était revenu comme un rappel d'un danger toujours présent. Le danger d'une seconde visite du soldat commotionné ou de quelque autre individu animé des mêmes griefs alcoolisés.

« Tu ferais mieux de partir ! » – les derniers mots du prof d'histoire lui revinrent en mémoire. Sergueïtch tira son portable de sa poche. Il consulta l'heure : à peine minuit. Il composa le numéro de Galia.

« Ce n'est pas possible ! fit la voix familière, tout ensommeillée. Je dors déjà, moi...

– Galia, je peux venir ? C'est important, dit-il.

– Oui, bien sûr, arrive ! Je vais faire du thé. »

Il s'installa au volant. La voiture démarra au quart de tour, avec docilité, sans paraître autrement fâchée qu'un étranger eût déversé sur elle toute sa rancœur, toute sa douleur et sa haine.

Comme Sergueïtch arrivait au cimetière du village, les contours de l'église se dessinant déjà sur le fond noir du ciel, une ambulance surgit à sa rencontre, sirène hurlante et gyrophare allumé. Il n'eut que le temps de se rabattre sur le bas-côté pour la laisser passer, mais il lui sembla reconnaître, assis à côté du chauffeur, le professeur d'histoire, Mikhalytch.

« Ça alors ! s'exclama-t-il, surpris. Pourquoi fonce-t-il à l'hôpital ? »

Il gara la Tchetviorka devant la clôture de la maison de Galia, descendit et jeta un regard pensif au réverbère. Le portillon grinça trop fort en s'ouvrant. Sergueïtch le retint et le referma avec précaution derrière lui. C'était la nuit tout de même !

Mais une heure plus tard, il grinça à nouveau quand tous deux ressortirent dans la rue. Les yeux de Galia étaient humides, des larmes coulaient sur ses joues.

« Mais comment vas-tu faire à présent ? Avec une voiture dans cet état ? murmura-t-elle tristement.

– Il a voulu démolir aussi les ruches, mais la force lui a manqué, soupira l'apiculteur.

– Quel désastre... Nous n'avons pas fini de souffrir avec lui. La semaine dernière, figure-toi, il a lancé une grenade dans la cour du comptable du conseil rural. Heureusement qu'elle n'a pas éclaté ! Il n'a pas réglé ses factures d'eau. Il doit une fortune... Et quand il a bu, il gueule que ce sont tous les autres qui lui doivent quelque chose, pas lui.

– Alors moi, que puis-je faire ? » répéta Sergueïtch.

Il avait déjà demandé deux fois conseil à Galia. Dans la maison, en prenant le thé. Mais elle s'était bornée à hausser les épaules et à le regarder d'un air peiné, comme on regarde un parent défunt.

« Il vaudrait mieux que tu partes, au moins pour un temps, déclara-t-elle enfin. Peut-être sera-t-il arrêté, mis en prison... En ce cas je t'appellerai tout de suite. Tu n'as pas à aller loin, vers Melitopol il y a de jolis coins, avec des résidences de vacances et une rivière... »

Sergueïtch détourna son regard de Galia pour le poser sur le réverbère qui projetait un cône de lumière sur la route et une partie de la clôture de la

maison. Le même réverbère éclairait parfaitement la voiture massacrée à la vue de laquelle l'apiculteur se sentait pénétré de honte et de douleur. Sans compter un sentiment d'offense sous lequel il se voûtait, comme si le ciel pesait sur ses épaules. Il redoutait à l'avance les regards des autres conducteurs. Il redoutait à l'avance les agents de la police routière, comme les simples passants qui risquaient fort, à la vue de sa Tchetviorka privée de vitres, de ramasser une pierre sur la route et de la lui lancer tandis qu'il s'éloignerait.

« Il reste trois heures avant l'aube, et durant les heures qui suivent, il y a peu de circulation sur les routes, songeait-il. Il faut se dépêcher, il faut partir au plus vite ! »

Il retourna à ses ruches en écoutant à travers les vitres brisées de la voiture la pétarade du scooter de Galia qui roulait derrière lui. Ensemble, ils remirent la remorque sur ses roues. Sergueïtch ferma les trous de vol de toutes les ruches, puis chargea celles-ci, avec l'aide de Galia, paroi contre paroi. Ils tendirent les sangles, puis rangèrent dans le coffre à bagages le reste du barda.

« Tu regarderas bien ensuite, dit l'apiculteur. Si j'ai oublié quelque chose ici, récupère-le et garde-le ! Je vais revenir, non ?

– Oui, tu vas revenir ! » le rassura Galia.

Et c'est seulement en l'entendant répondre, qu'il s'aperçut que ce n'était pas une question qu'il avait voulu formuler, mais au contraire une affirmation, pour la reconforter. À l'évidence, quelque chose dans sa tête avait fonctionné de travers.

Et de nouveau, à une allure seulement plus modérée et prudente, il déboucha sur la grand-route. Au croisement, il s'arrêta et coupa le moteur. Galia et lui s'embrassèrent sur le bas-côté dans le silence nocturne. Ils restèrent ainsi debout, immobiles, une ou deux minutes. Sans souffler mot.

« Appelle-moi quand tu seras arrivé quelque part, lui glissa Galia à l'oreille. Si ce n'est pas trop loin, je viendrai, je t'apporterai des vivres. »

Il hocha la tête et promena son nez sur sa tempe, jusqu'à rencontrer son oreille menue et sentir le froid de sa boucle en or. Le parfum doux-amer de ses cheveux était si net qu'il lui sembla à cet instant que Galia était pour lui l'être le plus proche et le plus cher. Il n'avait pas envie de la libérer, mais ses bras relâchèrent leur étreinte. Et elle se dégagea.

Il remonta en voiture, tourna la tête vers Galia, vers son scooter. Agita la main. Et s'en fut.

La route déserte l'apaisait, le berçait presque, mais Sergueïtch n'avait pas sommeil. Il arriva à un embranchement : tout droit, Donetsk, à droite, Melitopol. Il avait passé d'autres carrefours conduisant sans doute à des hameaux isolés et tranquilles où il était possible de dresser une tente et d'installer des ruches, et où sans doute personne ne fût venu troubler leur vie tranquille, à lui et ses abeilles. Mais l'accommodante solitude de la route l'incitait à rouler toujours plus loin, comme si ce « plus loin » avait le sens de « mieux ». Et soudain un grand panneau indicateur s'éclaira dans la lumière de ses phares, en haut duquel, au-dessus de la flèche désignant la route principale, apparut l'inscription : SIMFEROPOL.

« Quoi ? Je suis déjà presque en Crimée ? » s'étonna Sergueïtch. Mais c'était un étonnement joyeux, comme s'il venait de trouver dix hryvnias sur le chemin.

Il se rappela alors Ahtem, le Tatar, avec lequel il s'était lié d'amitié bien des années auparavant, lors d'un congrès d'apiculteurs. Il avait déjà repensé à lui quelques mois plus tôt, durant l'hiver. Il avait même tenté de lui téléphoner. Apparemment, il avait été inspiré...

« Et si j'allais le trouver ? se dit-il. J'ai son adresse avec moi. Les Tatars, paraît-il, sont très hospitaliers même s'ils ne sont pas de notre religion. Ils m'accueilleront. Je n'ai pas besoin d'être logé chez eux, il me faut juste un coin pour dresser la tente et poser mes ruches... »

Et à ce moment, Sergueïtch retrouva son assurance, l'assurance de connaître la route à suivre désormais. Et de savoir également tout ce qui l'attendait ensuite, au bout de cette route. En Crimée, il y avait des champs, et des bois, et des montagnes. Et l'air, comme disait Ahtem à Sloviansk, y était extraordinaire. Et les gens paisibles, placides. Et il n'y avait pas de guerre là-bas. C'étaient eux, ces gens, qui avaient fait appel eux-mêmes à l'armée russe, laquelle était intervenue là-bas et protégeait leur tranquillité. Ne serait-ce pas là un paradis pour les abeilles, et donc pour lui ?

Il accéléra pour se rapprocher de la Crimée à cette heure matinale, avant que réapparaissent sur la route les camions et les vacanciers qui eux aussi cherchaient à gagner la péninsule, mais dans un autre but et avec des familles humaines et non apiaires. Mais n'importe quelle famille trouvait bon accueil en Crimée. Celle des abeilles d'autant plus. La Crimée était un lieu de douceur. Lui, Sergueïtch, n'y était encore jamais allé, mais il sentait le goût de la presqu'île sur sa langue chaque fois qu'elle était mentionnée, et ce goût était de miel.

Sergueïtch passa le poste de contrôle de Tchongar assez rapidement. Dans la file de véhicules en attente de franchir la frontière administrative avec la Crimée, les gens, pleins de compassion, tournaient la tête vers sa voiture à moitié démolie, sa plaque d'immatriculation, son visage lugubre d'homme qui, en pensée, revit sa propre mort. Le terme de « réfugié » parvenait à ses oreilles, tantôt murmuré, tantôt prononcé d'une voix normale, mais toujours accompagné d'un regard ou bien d'un geste dans sa direction. Sergueïtch en éprouvait un sentiment encore plus pénible. L'absence de pare-brise, et plus généralement de vitre – toutes ayant été brisées –, le rendait vulnérable dans sa voiture. Vulnérable aux jets de pierre comme aux paroles. Et si en chemin deux ou trois cailloux avaient volé dans l'habitacle, projetés par les roues des engins roulant devant lui, sans qu'aucun, Dieu merci, ne le touche en pleine face, le mot « réfugié », en revanche, l'avait frappé plusieurs dizaines de fois, et continuait de bourdonner dans ses oreilles comme un nuage de moustiques obstinés qu'il peinait à chasser, et dont il ne pouvait se défendre.

Sergueïtch roula le long de la file de voitures arrêtées, à faible allure pour, au premier « Où vas-tu comme ça ? », pouvoir s'arrêter, s'excuser et retourner au bout de la colonne immobile. Mais personne ne s'indigna. Il n'y eut que les mêmes regards d'abord surpris, puis compatissants. Et toujours le premier coup d'œil pour son visage, et le second pour sa plaque d'immatriculation, comme si celle-ci expliquait les malheurs du propriétaire de la Tchetviorka. Au reste, elle les expliquait fort bien. Peut-être pas en détail ni de manière très concrète, mais tout de même.

Le garde-frontière ukrainien feuilleta son passeport, s'arrêta un instant sur l'attestation de résidence, regarda la voiture garée à côté, avec sa remorque, voiture autour de laquelle tournaient à cet instant deux douaniers à la mine quelque peu troublée, et même effrayée.

« Pour longtemps ? » demanda le soldat.

Sergueïtch haussa les épaules. « Un mois peut-être.

– Allez-y ! Seulement ne prenez personne en stop pour chez les Russes. C'est interdit. On peut vous coller une amende ! »

Dès que Sergueïtch ouvrit sa portière, les douaniers s'écartèrent et se dirigèrent, avec soulagement eût-on dit, vers la Volvo bleue arrivée au poste de contrôle derrière la Tchetviorka verte aux vitres brisées.

Il éprouvait cependant toujours la même tension. Une peur le travaillait, qui se transmettait dans ses doigts par un tremblement, si bien qu'il serrait le volant plus fort, les yeux rivés sur la route devant lui, sur les bas-côtés de laquelle, dans un sens comme dans l'autre, des gens marchaient, chargés de sacs et valises, tirant ou poussant des chariots. Il les dépassait et captait toutes sortes de regards posés sur lui, du suppliant au compatissant.

Il traversa un pont. Sur le large toit en auvent couvrant le poste frontière qui approchait, il lut : RUSSIE. PPAM. DJANKOï. Il se rappela avoir remarqué, en arrivant à Tchongar, une cabane de transformateur sur laquelle quelqu'un avait inscrit à la peinture noire : *À 18 km, occupant russe.*

« Je n'ai donc parcouru que 18 km », pensa-t-il.

L'officier du poste russe, pantalon et chemise bien repassés, et casquette sur la tête, indiqua d'un geste à Sergueïtch où il devait s'engager. L'apiculteur nota qu'à mesure qu'il s'approchait de la voiture l'officier changeait de visage, passant d'une indifférence de pierre à une perplexité de marbre.

« Pourquoi votre véhicule est-il dans un tel état ? demanda-t-il d'un ton sévère en s'arrêtant du côté du conducteur.

– On m'a cassé les vitres, je n'ai pas eu le temps de les changer... », répondit Sergueïtch d'une voix tremblante pour se justifier.

Et il devina alors ce que l'officier était en train de penser et comment il allait agir. L'homme recula de deux pas et détailla la plaque d'immatriculation.

« Quoi, vous êtes tombé sur des banderistes ? » demanda-t-il.

Sergueïtch hocha la tête. Moins pour répondre à la question que pour saluer l'intonation devenue soudain amicale.

« Allez vous présenter là-bas avec vos papiers ! »

L'officier désignait du regard un guichet surmonté d'une pancarte : CONTRÔLE FRONTALIER.

Le garde-frontière prit indolemment dans ses mains le vieux passeport ukrainien tout usé. Il le feuilleta, s'arrêta sur l'attestation de résidence, et alors seulement leva les yeux sur le propriétaire du document. Il fronça les sourcils. Ce soldat-là devait avoir dans les trente ans, pas davantage. Et son expression sérieuse ne lui allait pas, il semblait se forcer à conserver cette

mine. Un instant encore, eût-on dit, et il allait desserrer les lèvres, et celles-ci esquisseraient aussitôt un sourire.

Il se leva de son bureau où trônait un ordinateur, et regarda à travers la vitre la voiture et sa remorque.

« C'est la vôtre ? demanda-t-il.

– Oui.

– Et ce village, là, Mala Starogradivka, il est en république du Donetsk ou en Ukraine ?

– Entre les deux, répondit prudemment Sergueïtch. Dans la zone grise.

– Ça alors ! » s'exclama le garde-frontière comme étonné bien que son visage n'exprimât toujours rien. Et sans rien ajouter, il sortit de son box sans dire où il allait.

Sergueïtch entendit derrière lui des bruits de pas et des voix. Il se retourna et vit trois militaires en train d'examiner ensemble son « bien mobilier » : sa voiture et sa remorque. Un berger allemand reniflait la remorque sous le contrôle attentif d'un maître-chien. Celui-ci palpait du doigt l'entaille laissée par la hache sur l'une des ruches.

Sergueïtch commençait à se sentir nerveux. Il regarda autour de lui pour vérifier si toutes les voitures avaient droit à pareil examen visuel et olfactif ou seulement la sienne. Il dut se rendre à l'évidence : les Russes n'accordaient pas la même attention aux autres véhicules stationnant au point de passage.

Il s'éloigna du guichet, fut tenté un instant de regagner sa Tchetviorka mais n'osa pas. « Inutile de déranger des militaires. Qu'ils fassent leur contrôle. De toute manière je ne transporte rien d'interdit. »

L'un des officiers se retourna, comme s'il avait entendu ses pensées.

« Allez vous garer là-bas ! » lança-t-il d'une voix glacée en désignant de la main une place du côté de l'auvent.

En démarrant, Sergueïtch faillit accrocher une Mazda rouge immatriculée dans la région de Dnipropetrovsk.

« Regarde où tu vas, connard, ou retourne au Donetsk ! » entendit-il crier derrière lui. Mais il ne tourna même pas la tête.

Ayant garé sa voiture où on lui avait dit, il revint au guichet. Et de nouveau des pas retentirent dans son dos.

« Sergueï Sergueïtch, suivez-nous ! »

Il se retourna : deux hommes en civil, jeunes eux aussi, l'air sérieux.

Ils allèrent jusqu'à une maisonnette de plain-pied démontable, qu'on avait sans doute simplement transportée là et posée à terre au moyen d'une grue.

« Donnez-moi votre téléphone », dit l'un.

Sergueïtch lui remit docilement l'appareil.

« Vous n'avez que celui-ci ?

– Oui. »

L'homme s'éloigna avec le téléphone, tandis que l'autre invitait Sergueïtch à entrer.

Il y avait là une petite pièce servant de bureau. Le fonctionnaire en civil s'installa à une table et désigna du regard la chaise située de l'autre côté. Il tenait entre ses mains le passeport froissé de l'apiculteur.

« Où vous rendez-vous ? demanda-t-il en feuilletant le document, sans regarder son interlocuteur.

– En Crimée, répondit Sergueïtch.

– Ça, je l'avais deviné, mais plus concrètement ?

– Eh bien j'ai l'adresse d'un ami qui vit près de Bakhtchissaraï. Apiculteur lui aussi. Ce n'est pas pour moi que j'y vais, c'est pour mes abeilles. Pour qu'elles volent en paix, pour que le miel...

– Bon, mais comment s'appelle votre ami, quelle est son adresse ? Vous comprenez bien que vous entrez dans un autre État, en Russie ?

– Son adresse, je l'ai, la voilà... »

Sergueïtch déplia la feuille arrachée à son carnet de notes et pliée en quatre, et la tendit.

« Bien, bien, opina le fonctionnaire. Parfait. Et qu'est-ce qui est arrivé à votre voiture ?

– On m'a cassé les vitres. Je m'étais arrêté dans la région de Zaporijjia, près de Vessele, je pensais y passer l'été...

– Et vous avez été mal accueilli ? »

Sergueïtch hocha la tête.

« Parce que vous veniez du Donbass ? »

L'apiculteur acquiesça de nouveau.

« Oui... soupira l'homme. Il se passe des choses terribles chez vous ! Dieu merci, au moins pour la Crimée nous avons eu le temps... Vous allez raconter cet incident aux journalistes ?

– Aux journalistes ?

– Eh bien oui, on ne peut pas se taire sur des choses pareilles !

– Bon, d'accord, dit Sergueïtch sans beaucoup d'assurance.

– Et comment ils s'y sont pris, pour démolir votre voiture ? À coups de batte ?

– De hache, précisa l’apiculteur. Et ils ont cogné également sur les ruches pleines d’abeilles !

– Attendez un instant, je reviens ! »

L’homme sortit. Et aussitôt une femme en uniforme de soldat entra dans le bureau. Elle déposa devant Sergueïtch une tasse de thé et un sucrier.

Il versa dans la tasse deux cuillers de sucre et touilla. La crainte et la stupeur s’étaient évanouies, et il sentit le thé chasser de son corps et de son esprit une sensation de froid inhabituelle et déplaisante, un froid de nature psychique que rien ne liait à la température de l’air chauffé par le vif soleil d’été.

Il but sa tasse avec lenteur et délectation, et s’en trouva apaisé. Si bien que lorsque le fonctionnaire en civil réapparut derrière la table, il l’accueillit d’un regard amical et pacifique.

L’homme étala devant son hôte une carte du Donbass.

« Mais buvez, buvez ! Et regardez : où se trouve votre village ? Nos journalistes vont arriver dans une vingtaine de minutes. »

Sergueïtch repéra Mala Starogradivka et montra son emplacement. L’homme entoura au crayon rouge le lieu de résidence de son interlocuteur. Puis il reprit la conversation, posant des questions sur la vie en zone grise, et sur Pachka que Sergueïtch avait mentionné lui-même en premier.

Depuis le début de l’entretien, Sergueïtch s’était tendu déjà plusieurs fois, et avait décidé de ne rien dire de Petro, le soldat ukrainien, à ce fonctionnaire en civil qui à l’évidence n’était pas un civil. Ni du cadavre resté tout l’hiver étendu dans la plaine. En revanche il parla du sniper venu de Sibérie, pulvérisé par une mine et des gars de Karousselino qui venaient rendre visite à Pachka avant que leur commandant fût remplacé par un autre. Et des inconnus qui avaient tenté de vendre à Pachka une voiture extorquée à son propriétaire. Et du fait qu’au village voisin, lui aussi en zone grise, la situation était toute différente, il était toujours habité, et on voyait même des gosses courir dans les rues.

Le fonctionnaire hochait la tête, écoutait attentivement et de temps à autre inscrivait quelques mots sur un bloc-notes. Sergueïtch se sentait à présent réchauffé, détendu. Le thé sucré lui avait même fait oublier deux ou trois fois où il se trouvait et pourquoi. La conversation se poursuivait simplement, comme dans un compartiment de train où deux voyageurs qui ne se connaissent pas partagent des histoires, vraies ou fausses.

La discussion prit fin quand la femme officier entra à nouveau dans le bureau. Elle entra et hocha la tête. Le fonctionnaire se leva prestement.

« Les journalistes sont arrivés ! » annonça-t-il.

Ils ressortirent sous le soleil, contournèrent l'auvent sous lequel les gardes-frontières soumettaient véhicules et voyageurs aux formalités d'entrée, puis passèrent devant les conteneurs peints de blanc et transformés en bureaux, percés de guichets pour le contrôle des passeports.

Cinq ou six personnes étaient attroupées autour de la Tchetviorka verte de Sergueïtch. Deux hommes étaient en train de filmer la voiture, la remorque et ses ruches, sous différents angles. Une jeune femme, qui tenait un micro à la main, s'anima à la vue de l'apiculteur. Visiblement, elle savait déjà qui était qui.

« Vous êtes prêt à raconter ? demanda-t-elle à Sergueïtch dès qu'il fut devant elle.

– Oui, répondit-il d'un ton qui manquait d'assurance.

– Alors, éloignez-vous ! » commanda-t-elle à ses collègues, puis s'adressant cette fois-ci à Sergueïtch : « Quant à vous, mettez-vous là, tenez, devant votre voiture. Ici, oui. Prêts ? »

Cette dernière question était destinée aux deux caméramans.

« Ainsi, Sergueï Sergueïtch, vous avez quitté le Donbass pour venir chez nous. Racontez-nous pourquoi. »

L'apiculteur parut pris au dépourvu.

Il se tourna à demi vers la remorque et la désigna de la main.

« Eh bien, les abeilles, vous comprenez... Chez nous, ça bombarde, je vis en zone grise... D'un côté les Ukrainiens, de l'autre, les Russes.

– Stop, stop ! intervint l'un des jeunes gens campés à côté. Non, ça n'ira pas ! Répétez la même chose, mais sans “les Russes”. Où avez-vous pêché des Russes chez vous ?

– D'un côté les Ukrainiens, répéta Sergueïtch un peu plus lentement, d'une voix plus du tout assurée. De l'autre... du côté de Karousselino, les séparatistes...

– Et qu'est-il arrivé à votre voiture ? l'interrompit la jeune femme au micro, lequel aussitôt se trouva tendu devant la bouche de l'interviewé.

– On me l'a démolie, soupira Sergueïtch d'un air douloureux et abattu, parfaitement sincère. Dans la région de Zaporijjia... Je m'étais arrêté là pour un petit moment...

– Combien étaient-ils ? Pourquoi vous ont-ils agressé ?

– Le type était tout seul. Un ancien blessé de guerre. Il avait trop bu à un repas de funérailles... on venait d'enterrer là-bas un soldat tué par les Russes.

– Stop ! intervint à nouveau le même gars dont l'âge, du point de vue de Sergueïtch, n'aurait pas dû lui donner le droit de couper la parole à un homme plus âgé que lui ou qu'il ne connaissait pas. Liouda, ça suffit. On fera sans synchro. Juste les images. Et enregistrez le bourdonnement des abeilles dans les ruches. Et puis aussi la marque du coup de hache. En gros plan ! » ajouta-t-il en désignant la ruche abîmée.

La jeune femme hocha la tête, baissa la main qui tenait le microphone, et s'éloigna sans un mot.

Sergueïtch regarda les deux opérateurs braquer leurs objectifs sur sa voiture et sa remorque, les plonger à l'intérieur de l'habitable à travers le pare-brise crevé, tout en lui jetant d'étranges coups d'œil où ne se lisaient ni sympathie ni intérêt.

À cet instant un garde-frontière s'approcha de la remorque, muni d'un appareil qui ressemblait à une pelle de sapeur en réduction, appareil qu'il entreprit de promener le long des ruches tout en écoutant avec attention son pépiement électronique.

« Vous nous gênez ! lui dit le journaliste. Nous en avons encore pour deux, trois minutes. »

Le garde-frontière s'écarta, mais resta au voisinage, à quelques mètres.

Les journalistes repartirent sans prendre congé. Le garde-frontière contrôla rapidement les ruches avec son engin puis s'éclipsa. Le fonctionnaire qui s'était entretenu avec Sergueïtch restitua à celui-ci son téléphone, son passeport et la feuille de papier où figurait l'adresse d'Ahtem, et lui demanda de retourner au même guichet pour remplir le formulaire d'entrée.

Son arrêt au poste frontière touchait manifestement à sa fin. Sergueïtch, en complétant sa demande de visa, se sentit néanmoins nerveux. Mais le garde-frontière, après l'avoir examinée, en tamponna les deux volets, les sépara et lui en remit un exemplaire en même temps que son passeport. Il lui souhaita bonne route et lui recommanda de ne pas perdre l'encart.

Sergueïtch reprenait déjà le volant avec un soupir de soulagement, quand il remarqua du coin de l'œil le fonctionnaire avec lequel il venait de passer près d'une heure, qui se hâtait dans sa direction de sa démarche sportive. L'homme agita la main pour lui demander d'attendre.

À tout hasard, l'apiculteur descendit de voiture.

« Excusez-moi, dit le fonctionnaire en reprenant haleine. Tenez, c'est pour vous... » Il plongea la main dans sa poche de veste. « Les journalistes se sont cotisés, pour réparer les dégâts. » Il tendit à Sergueïtch un paquet de billets de banque. « Ils m'ont prié de vous transmettre qu'ils vous recontacteraient pour la rubrique "Hier – aujourd'hui". Allez, bon séjour ! »

Interloqué, Sergueïtch feuilleta la liasse de roubles en essayant d'estimer combien on avait collecté d'argent pour lui. Mais son cerveau ne fonctionnait pas. Ses pensées se mêlaient à ses sentiments.

« Merci ! » cria-t-il à l'homme qui déjà regagnait sa maisonnette préfabriquée.

L'autre se retourna tout en marchant et lui adressa un signe de tête.

Sergueïtch se sentit réchauffé à la vue d'un panneau indiquant la route de Sébastopol et de Bakhtchissaraï. Sébastopol ne l'intéressait pas, mais le fait même d'approcher de la ville légendaire le réjouissait. Bakhtchissaraï, en revanche, c'était bel et bien le but final de son voyage. Plus précisément le village de Kouïbychevo où Ahtem vivait.

Le soleil éclairait tantôt ses mains manœuvrant le volant, tantôt le siège passager. La route ne permettait pas de s'ennuyer, qui serpentait à droite, à gauche.

L'attention de l'apiculteur fut attirée par une Volga attelée d'une bizarre remorque et garée sur le bas-côté. Un Tatar au visage basané était assis à côté, sur une petite chaise pliante. La remorque était chargée d'une grande cuve ronde étincelante portant l'inscription SAMSA.

« Du *kham*sa peut-être ? » pensa Sergueïtch, se remémorant cet autre nom du hareng utilisé en Crimée.

Il devinait en tout cas que ce grand récipient cylindrique contenait un produit comestible que le Tatar vendait. Et il eut soudain envie de mâcher quelque chose, et peu importait que ce fût salé. Même du *kham*sa, même du *samsa* ! Il laissa cependant derrière lui la Volga et sa remorque.

Dès lors il se mit à scruter avec plus d'attention la route devant lui. Son esprit pratique lui soufflait que d'autres vendeurs de denrées diverses pouvaient l'attendre, là sur le bas-côté.

Une dizaine de minutes plus tard, il aperçut en effet la même cuve ronde que tantôt sur la remorque d'un UAZ. Et là encore, un homme d'aspect oriental, sec et basané, se tenait à côté, cigarette aux lèvres, en short et chemise à manches longues, une casquette sur la tête pour le protéger du soleil brûlant.

Sergueïtch s'arrêta.

« Samsa ? » demanda-t-il au Tatar, avant de vouloir en savoir plus : « Et qu'est-ce que c'est ? Du poisson ? »

– Du poisson ! s'esclaffa l'autre. Non, c'est une sorte de gros chausson à la viande ! Délicieux ! Cent roubles ! »

Faute de savoir comment réagir au prix annoncé, Sergueïtch tira de sa poche l'argent reçu pour remplacer les vitres de sa voiture. C'étaient des billets de mille.

« Je vous en donne deux peut-être ? demanda le Tatar en regardant la liasse.

– Non, un seul. »

Et c'est là, devant sa voiture, que Sergueïtch mangea un samsa pour la première fois de sa vie. La chose se révéla juteuse et nourrissante, laissant sur la langue un goût de bouillon gras. Il ne résista pas et en acheta un deuxième qu'il mâcha longuement sous le regard satisfait du Tatar.

« Vous ne sauriez pas où se trouve Kouïbychevo par hasard ? demanda-t-il au marchand de samsas au moment de repartir.

– Albat ? Bien sûr que je le sais ! Juste à la sortie de Bakhtchissaraï, vous verrez un panneau indiquant Yalta. Vous prenez cette direction et vous roulez encore une vingtaine de kilomètres. »

Bakhtchissaraï apparaissait déjà au loin quand soudain une abeille s'engouffra dans l'habitacle du véhicule. Elle volait pesamment, comme figée en l'air par l'effroi. Tout près de l'oreille de Sergueïtch.

Sa main se tendit vers la poignée de vitre. Et il éclata alors de rire, se moquant de lui-même. Ce que c'était que l'habitude ! Sa main ne semblait pas savoir que la voiture était déjà ouverte à tous les vents.

L'abeille dut être effrayée par son rire. Elle s'envola. À moins que le courant d'air ne l'eût emportée.

Sergueïtch tourna la tête comme s'il voulait la regarder s'éloigner, et vit alors ses ruches sanglées sur la remorque.

« Encore un peu de patience, murmura-t-il, je vais bientôt vous libérer ! »

« Ahtem ? » répéta la femme d'une quarantaine d'années, vêtue d'un long gilet noir, trop chaud pour l'été, d'une longue jupe noire lui tombant aux pieds, et d'un foulard mauve lui enserrant la tête. « Vous ne savez donc pas ? »

– Quoi donc ? »

Sergueïtch regardait tantôt la maîtresse de maison qui lui avait ouvert la porte, tantôt le chien agité qui aboyait encore contre le visiteur inattendu, un chien sans race, brun de poil, qui tirait sans trop de conviction sur la chaîne le retenant à sa niche.

« Mais vous, d'où venez-vous ? demanda la femme, en posant sur l'inconnu un regard gêné et hésitant.

– Je suis du Donbass.

– Ah bon ? fit-elle, effrayée. De Donetsk ?

– Non, ma maison est restée en zone grise. Alors, qu'est-il arrivé à Ahtem ? Où est-il ?

– Mais d'où le connaissez-vous ? » La femme semblait rassurée, mais elle avait ignoré sa question.

« D'un congrès d'apiculture, à Sloviansk. Nous partageons la même chambre à l'hôtel. Je suis apiculteur, moi aussi, je suis venu avec mes ruches, regardez... »

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule sur l'allée, pavée de briques rouges, conduisant au portillon.

« *Anam, kim anda*¹ ? lança une voix sonore, et dans l'encadrement de la porte apparut, derrière la femme, une petite jeune fille d'environ dix-sept ans, aux longs cheveux, svelte, vêtue d'un jean et d'un tee-shirt.

– *Donbastan babaniñ tanişi keldi*² », répondit la femme avant de reprendre aussitôt en russe : « Notre Ahtem n'est plus là, il a été enlevé. C'est arrivé il y a déjà vingt mois... »

Sergueïtch, en entendant la nouvelle, se figea. Il recula d'un pas, tourna la tête et rencontra le regard du corniaud. Celui-ci se remit à aboyer.

« Et pourquoi veniez-vous le voir ? demanda la femme.

– Eh bien je pensais poser mes ruches quelque part par ici pour que mes abeilles volent en paix. Et puis loger sous la tente, à côté d'elles.

– Nous avons un rucher derrière les vignes, au pied de la montagne. » La voix de la maîtresse de maison était soudain plus amicale. Et moins forte.

« Ce sont les abeilles d'Ahtem ? demanda Sergueïtch.

– Oui, Ayşe et Bekir s'en occupent. » Elle hocha la tête en arrière, vers l'endroit où sa fille était apparue un instant. « Mais surtout Bekir, notre fils.

– Veuillez m'excuser... dit Sergueïtch, mal à l'aise. Je ne savais pas qu'il était arrivé une chose pareille à Ahtem... »

Il soupira, agita la main d'un air perdu, puis tourna les talons, prêt à s'en aller.

« Attendez ! l'arrêta la femme. Comment vous appelez-vous ?

– Sergueï.

– Et moi, Aysilu. Restez. Vous pouvez installer vos ruches près des nôtres... Je ne savais pas qui vous étiez... Ahtem ne m'a jamais parlé de vous... Voulez-vous déjeuner avec nous ?

– Non, merci, j'ai déjà déjeuné ! Il faudrait que je libère mes abeilles au plus tôt. »

La voix de Sergueïtch trahissait une sincère inquiétude.

« Oui, bien sûr, opina la femme. Patientez une petite minute, j'ai juste deux mots à dire à ma fille et je vous montre le chemin. J'irai avec vous. C'est à côté ! »

« Mais qu'est-ce qui est arrivé à votre voiture ? s'exclama Aysilu en levant les mains au ciel, stupéfaite, quand ils eurent gagné la rue.

– Un gars qui avait trop bu, expliqua Sergueïtch à contrecœur. Il a été commotionné à la guerre, il y a eu un repas de funérailles, un camarade à lui qui a été tué. Alors voilà, la rage l'a saisi... »

Aysilu s'installa avec prudence, l'air inquiet. Elle boucla sur-le-champ la ceinture de sécurité.

« D'abord tout droit, jusqu'à la mosquée, ensuite à gauche ! » dit-elle.

Une vieille femme marchait à leur rencontre, menant deux chèvres. Elle s'écarta pour libérer la route, salua Aysilu de la tête et dévisagea avec curiosité le conducteur.

« C'est Savye, la voisine, expliqua l'épouse d'Ahtem.

– Aysilu, Savye... prononça Sergueïtch. Vous avez des noms peu courants par ici !

– Le mien, c'est vrai qu'il ne s'entend plus guère. » Aysilu esquissa un sourire à peine perceptible, comme si un souvenir lui remontait en mémoire.

« Ma mère m'a nommée ainsi en l'honneur de sa sœur cadette. Sa sœur est morte pendant la déportation. Elle était encore enfant. Là, à gauche, juste là ! »

Il tourna et crut voir grandir soudain devant eux une extraordinaire montagne, couverte presque jusqu'au sommet d'une forêt verte et dense, et couronnée de roches jaunes.

« Oh ben ça ! lâcha Sergueïtch.

– Le Mangoup, prononça l'épouse d'Ahtem avec tendresse. C'est là que mon grand-père s'est caché sous l'occupation allemande. Mais après la guerre, les soldats soviétiques l'ont capturé et fusillé, fusillé ici même. Près de la clinique Kadyrov où l'on soignait les toxicomanes.

– Quoi, il y a beaucoup de toxicomanes chez vous ? » demanda l'apiculteur, surpris, en se tournant vers sa passagère, perdant ainsi un instant de vue l'étrange montagne qui, malgré son éloignement, pesait déjà sur eux de toute sa masse énorme.

« Non. Chez nous, non. Ils venaient d'autres villes. C'était une clinique privée. Dirigée par le docteur Kadyrov. Mais quand les Russes sont arrivés, il est parti, semble-t-il, s'installer à Kiev. Les Russes lui interdisaient de soigner des drogués. Tenez, à droite, voyez ce bâtiment ! C'est là qu'était la clinique.

– Et qu'y a-t-il à présent ?

– Rien. »

La montagne paraissait encore loin devant, pourtant la route à présent montait, de manière presque insensible mais continue. Sur la droite, perpendiculaires à la chaussée, s'alignaient d'impeccables rangées de ceps. Plus haut, là où la vigne s'arrêtait, commençait la forêt.

« Là-bas, à droite, et on y sera presque », dit Aysilu en tendant la main.

Quand la voiture fut parvenue au-dessus du vignoble, la route tourna à droite et prit fin pour se changer en sentier. Et là, au lieu de l'épaisse forêt qu'il croyait voir d'en bas, Sergueïtch découvrit devant lui un vaste terrain en pente douce où, sous un couvert de figuiers et d'amandiers, se dressaient des ruches, jaunes, bleues, vertes. Il en compta pas moins d'une vingtaine.

« Et voilà, annonça Aysilu. Nous sommes arrivés ! »

Dès qu'ils furent descendus de voiture, Sergueïtch entreprit de repérer un emplacement pour ses ruches. Celles d'Ahtem se trouvaient un peu au fond, sur trois rangs inégaux. Il pouvait donc y installer les siennes également, mais plus près de la route, au voisinage du tournant.

« Pardonnez-moi, vous pourriez m'aider à décharger les ruches ? demanda-t-il à Aysilu.

– Mais oui, bien sûr ! »

Il conduisit la Tchetviorka un peu plus loin, près de la parcelle d'Ahtem. Aysilu le rejoignit à pied. Ils déchargèrent les ruches et les disposèrent comme Sergueïtch l'entendait. Après quoi elle lui montra une petite cabane où les apiculteurs remisaient leur matériel. Elle se dressait à l'arrière du rucher, derrière un bouquet de noisetiers. Depuis l'étroit chemin qui prolongeait la route, elle était invisible.

« Tenez, prenez, dit Aysilu en lui tendant la clef du cadenas. Vous trouverez là tout ce qu'il vous faut. Et il y a une source, juste à côté ! » Elle tendit la main du côté de la montagne. « Vous verrez là-bas un sentier. La source n'est pas à trois cents mètres.

– Merci ! » Sergueïtch regardait Aysilu avec tendresse et dévouement, comme un chien enfin nourri après trois jours de jeûne. Puis tout à trac il demanda : « Mais quoi, la police n'a pas entrepris de recherches pour retrouver Ahtem ? »

Elle eut un sourire amer. Des larmes perlèrent à ses yeux.

« Ce sont des cosaques qui l'ont enlevé. Si ça se trouve, ils l'ont emmené en Russie. Ce jour-là, trois hommes de chez nous ont été kidnappés. Ils étaient allés ensemble à Bakhtchissaraï, à la mosquée. On a retrouvé leur voiture. Un gamin les a vus poussés de force dans un minibus...

– Ça n'est pas possible... » soupira Sergueïtch, et il comprit alors combien ses paroles étaient vaines. Vaines et stupides. Et lui-même se sentit vain et impuissant, comme si rien ne dépendait de lui, même dans sa propre vie. Il était comme assis à côté du cadavre du jeune gars à l'oreille percée d'une boucle en or, au milieu de la plaine enneigée, sous une pluie de bombes et d'obus qui éclataient plus ou moins loin, mais parfois si près que le grondement de la détonation lui emplissait les oreilles comme du métal fondu.

« Si vous avez besoin de quelque chose, venez ! Vous connaissez l'adresse », lui dit Aysilu en le regardant comme s'il était un enfant. Peut-être avait-elle deviné, elle aussi, ou perçu son sentiment d'impuissance.

Elle s'en fut en direction de la route, s'éloigna d'une démarche lente et belle, et l'air alentour s'emplit d'un bourdonnement d'abeilles. Il comprit que c'étaient celles d'Ahtem qui volaient ainsi, vrombissantes, alors qu'il n'avait toujours pas ouvert aux siennes la voie de la liberté.

Il s'élança soudain, ses jambes le portèrent toutes seules à ses ruches, à ses abeilles-réfugiées qui avaient tant souffert.

1. « Maman, qui est là ? » (*tatar de Crimée*).

2. « Un ami de papa du Donbass. »

Le soleil flottait dans le ciel depuis longtemps, incroyablement longtemps. La terre s'était déjà détournée de lui, s'était étendue sur le côté. Aussi le soleil ne flottait-il plus au milieu du ciel à présent, mais sur son bord. Il continuait néanmoins de briller, comme décidé à ne pas se coucher avant que Sergueïtch eût établi sa résidence. Or après avoir enfoncé les piquets de métal dans la terre caillouteuse et haubanné chaque coin de son logis de toile, il en était à présent à sortir tout son barda de la voiture pour le porter dans la tente.

Le doux silence vespéral fut déchiré par le cri inattendu d'un oiseau, sonore comme un clairon. Sergueïtch leva la tête et scruta les arbres voisins. Il essaya d'imaginer cet oiseau d'après son cri. En vain. Les oiseaux qu'il connaissait ne criaient pas ainsi. Au reste, les oiseaux qu'il connaissait ne criaient pas : ils croassaient, gazouillaient, roulaient des trilles ou sifflotaient. Sa curiosité mise en éveil, son esprit s'anima, et oubliant déjà la créature céleste, capable de voler et crier, il prêta l'oreille au bruyant et pittoresque silence qui l'entourait. C'était un silence où s'entrelaçaient bruissement des feuilles, respiration du vent, bourdonnement des abeilles et autres menus sons, certains infimes. Un paisible silence d'été.

Tout en écoutant, Sergueïtch remarqua que le soleil, enfin, s'était couché. Et dès qu'il eut disparu totalement, le silence devint plus assourdissant, plus présent. On aurait pu le caresser, comme un chat ou un chien, il était chaud et se montrait câlin avec Sergueïtch, comme s'il cherchait à obtenir de lui son concours, à obtenir qu'il participe à sa vie, à ses bruits. Et lui, les yeux déjà accoutumés à l'absence de lumière, entreprit de compléter le silence en cherchant de quoi allumer un feu. Il récolta des branches, des brindilles, et même deux planchettes de cageot puis il craqua une allumette et ce « crac » lui aussi se fondit dans le silence, en devint la propriété, une composante intime, une note de sa musique sans fin.

Bientôt, la bouilloire pendue au-dessus du feu se mit à glouglouter. Encore agité par ce nouveau déménagement et ému par la beauté du paysage qu'il avait découvert, Sergueïtch marchait en rond, ramassant d'autres branches pour le feu qui se révélait trop gourmand.

Au matin, quand il ouvrit les yeux, il ne doutait plus être tombé au paradis. Il avait atterri dans un conte de fées, où la nature non seulement servait à l'être humain, mais était à son service, où le soleil attendait que l'homme en eût fini de ses tâches quotidiennes pour enfin prendre congé. Où l'air tintait d'invisibles clochettes. Où l'on pouvait être indépendant et invisible, où n'importe quelle créature vivante, fût-elle un arbre ou un pied de vigne, possédait une voix.

Le sentier indiqué par Aysilu le conduisit à la source où il se lava et acheva de se réveiller tout à fait. Près de l'eau murmurante, le chant des oiseaux résonnait encore plus fort. bercé par leur concert, l'esprit de Sergueïtch s'emplit d'une inexplicable certitude : celle que le pire était derrière lui, et qu'au-devant l'attendaient une paix méritée et une vie en accord avec les abeilles, et donc avec la nature.

Il rapporta deux bonbonnes d'eau de source qu'il déposa à côté de la voiture dont la couleur se perdait à présent au milieu de la verdure éclatante qui l'entourait. Il avait laissé le jerrican en plastique dans le véhicule ; porter vingt litres d'eau de la source jusqu'à la tente était au-dessus de ses forces. Il lui vint le désir de nettoyer la Tchetviorka, de la débarrasser de la poussière et de la boue ramassées en chemin, afin qu'elle brille. Cependant, il n'avait pas de vraie raison de la laver et récurer. On lave une voiture quand elle est neuve, quand on doit aller en ville ou en visite. Or quand même elle eût été vivante et non de métal, elle n'eût sûrement pas aimé s'exposer aux regards ni attirer l'attention. De même qu'un adulte décoré d'un coquard au cours d'une beuverie n'a guère envie de sortir dans la rue, au risque de croiser des connaissances.

Sergueïtch se rappela l'argent qu'à son entrée en Crimée les journalistes lui avaient fait remettre pour remplacer les vitres de sa voiture. Il se rappela aussi les journalistes en question, leur indifférence, leur insolence même. Tout cela n'allait pas trop ensemble. Mais, n'est-ce pas, tout peut arriver dans la vie.

« Je vais réparer, promit-il en pensée aux singuliers bienfaiteurs qui s'étaient cotisés pour lui. On finit d'abord de s'installer ici, et puis je répare. »

Sergueïtch sourit à cette idée, se surprenant à réfléchir à la fois pour lui, pour sa voiture et pour ses abeilles. Comme si tous formaient une seule famille et parlaient le même langage. Mais il en était ainsi, justement. Il n'avait plus d'autre famille à présent que ses abeilles. La voiture, c'est vrai, c'était de la ferraille. Mais tout ce qui restait de sa famille humaine vivait

bien loin de lui, à Vinnytsia. Vivait là-bas, et ne se plaignait pas de son absence. Mais lui, bien sûr, ne les oubliait pas, il les gardait toutes deux, sa femme et sa fille, non seulement dans sa mémoire mais dans son cœur. Et si sa femme pouvait être qualifiée d'« ex », sa fille en revanche ne le pouvait certainement pas. Les enfants sont toujours vôtres, où qu'ils vivent et quels que soient les différends qui vous opposent. Angelica avait déjà quinze ans. Elle devait avoir sans doute un amoureux. Que lui disait-elle de son père, à cet amoureux ? Il aurait été curieux de le savoir.

La température grimpait rapidement, Sergueïtch l'éprouva sur le sommet du crâne. Il sortit sa casquette orange. La tourna et la retourna un moment dans ses mains, au souvenir des matchs du Chakhtior, dont il ne ratait jamais un seul autrefois à la télévision. « Où jouent-ils à présent ? se demanda-t-il. Sûrement pas à Donetsk. On a autre chose à penser, là-bas, qu'au football. »

Dans l'après-midi, l'apiculteur ressentit le besoin de bouger. Il décida d'aller faire un tour au village, à Kouïbychevo. Depuis le rucher d'Ahtem, auprès duquel il avait installé ses propres ruches, la route ne pouvait pas être bien longue. Aysilu et lui n'avaient mis, la veille, qu'une dizaine de minutes pour venir là en voiture. Quand Sergueïtch s'engagea sur la piste de terre, le village s'offrit devant lui à sa vue, dans la chaude lumière jaune-orange du soleil. Les maisons en bas semblaient trembler dans l'air surchauffé. Leurs toits vibraient, ne tenaient pas en place. Sergueïtch avait également l'impression à présent que la distance qui l'en séparait était plus longue qu'il n'y paraissait. L'impression d'être, lui, Sergueïtch, très haut dans la montagne. Cependant l'évidente facilité de la route qui descendait tout droit l'incita malgré tout à poursuivre en dépit des doutes qu'il venait soudain de concevoir. Il n'avait pas envie de penser qu'il lui faudrait ensuite effectuer le chemin inverse pour rentrer. Au reste, il était encore solide pour son âge, et malgré son invalidité, si discrète finalement qu'il doutait parfois de sa réalité. Depuis qu'il était entré en Crimée, pas une fois la toux ne l'avait inquiété. Il n'avait plus aucun problème de souffle. L'air ici était comme du thé au beurre, qu'on pouvait au choix respirer, boire ou manger. Il voyait déjà Pachka arrivant ici : selon son habitude, il commencerait par chercher du regard ce qu'il y avait de mauvais. Et très vite il se sentirait mal, car il n'y avait rien de mauvais en ces lieux. Les gens étaient bons, et bons la nature, et l'air et le soleil !

Fatigué de la présence immatérielle de Pachka, l'apiculteur préféra l'oublier et transporter dans les vignes sa femme, Vitalina, et sa fille. Il les

imagina découvrant autour d'elles le paysage partout magnifique. Vitalina s'emploierait sans doute elle aussi à repérer quelque détail méritant une critique, mais leur fille ne ressemblait en rien à sa mère, tout au contraire elle danserait de joie, heureuse de se retrouver en un tel endroit. Elle était impressionnable, et si sa mère ne lui soufflait pas comment se conduire, on pouvait lire d'emblée sur son visage tous ses sentiments et ses pensées. Et brusquement, à cette compagnie rassemblée dans l'imagination de Sergueïtch, et qui passait autrefois pour sa famille, vint s'ajouter Galia. Surgie de derrière un érable voisin, elle observait le groupe, et Sergueïtch en particulier, d'un air songeur, sans que son visage exprimât ni joie, ni bonheur tranquille. Elle semblait préoccupée, et Sergueïtch en conçut de l'inquiétude. Il eut envie de savoir pourquoi elle était dans un tel état d'esprit. Que lui arrivait-il ? Mais en présence de sa femme et de sa fille il lui était malaisé de parler avec elle.

Or soudain, à cet instant, son portable sonna dans sa poche. Il le prit en main, jeta un coup d'œil à l'écran et se pétrifia : c'était Galia qui l'appelait. Comme si elle avait senti à distance qu'il pensait à elle.

« Oui ? Allô ! Bonjour ! » débita Sergueïtch d'un trait.

– Bonjour Sergueï ! Où es-tu ?

– En Crimée, à Kouïbychevo. Près de Bakhtchissaraï.

– Tu sais pourquoi je t'appelle ? Valik a perdu totalement la vue. Jusqu'à présent il ne voyait que d'un œil, à la suite de sa commotion.

– Quel Valik ? demanda Sergueïtch, perplexe.

– Eh bien, celui que ton abeille a piqué à l'œil ! Celui qui a massacré ta voiture.

– Ah... fit-il d'un ton traînant. Et alors ?

– J'ai juste pensé que ce serait mieux que tu ne reviennes pas ici...

– Mais je... » commença Sergueïtch, pour s'arrêter net. Il voulait dire qu'il n'en avait de toute manière aucune intention, mais elle risquait d'en conclure qu'il ne désirait pas la retrouver.

« Et c'est beau là-bas ? » demanda Galia sans attendre qu'il en dise plus.

Le regard de Sergueïtch se posa de nouveau en bas sur le village, les cyprès, les toits des maisons.

« Oui, très. Et le soleil est brûlant.

– Et tes abeilles ?

– Les abeilles aussi sont aux anges. Elles bourdonnent. Viens me rejoindre ! Bien sûr, ce n'est pas très confortable sous la tente... Mais on est

bien ici, on y est en paix.

– Chez nous aussi, on est bien et en paix, répondit Galia, et sa voix se fit encore plus chaleureuse. Mon patron ne me laissera pas prendre de congés avant septembre, et en septembre il y a la récolte des pommes de terre, les conserves de tomates... Mais je viendrais bien une petite semaine... »

Elle avait prononcé ces derniers mots d'une voix rêveuse, comme une petite fille.

« Bon, alors planifie tout ça », dit Sergueïtch, soutenant le rêve de Galia.

C'était la troisième fois déjà que Sergueïtch se trouvait en visite chez Ahtem. Ou plutôt chez Aysilu, sa femme. Pour la troisième fois, Bekir, leur fils de vingt ans, avait débarqué à l'improviste au volant de la Niva bleue de son père et annoncé que sa mère l'attendait pour le dîner. Et Sergueïtch n'avait eu d'autre choix que de monter dans la voiture et d'y aller.

Deux semaines plus tôt, quand il avait été invité chez eux pour la première fois, un sentiment de gêne ne l'avait pas quitté jusqu'à son retour sous sa tente. Et la raison de ce sentiment était sans doute l'absence du maître de maison, bien que pas une fois on eût évoqué sa personne à table. Mais il est vrai que cette fois-là, cette première fois, on avait mangé presque en silence. Aysilu avait juste expliqué en deux mots à son hôte ce qu'étaient le *yantik* et l'*imam bayıldı*.

Une autre cause de sa gêne était aussi, sans doute, que Sergueïtch, contre toute attente, ne s'était vu poser aucune question sur lui et sur sa vie, alors même qu'en descendant au village, secoué par les cahots de la Niva, il avait bien réfléchi à ce qu'il pourrait et voulait ou non raconter. Bekir, le fils, et Ayşe, la fille, étaient restés poliment silencieux durant le repas, seule leur mère avait parlé, mais parlé de sa ferme, des voisins. Du fait que Bekir se ferait un devoir de conduire Sergueïtch à la mer, à Katcha, où les villas des Sébastopolitains se dessinaient superbement en haut de la falaise, au-dessus des flots, et dont la route était la plus courte, et les plages moins peuplées que celles des autres villages du littoral, même si les vacanciers ne s'y bousculaient plus guère.

Aysilu avait déjà parlé à plusieurs reprises de la mer Noire, et sa voix prenait alors un timbre étrange et doux. Elle avait confié qu'elle aurait aimé elle aussi aller à la mer, mais qu'elle n'en trouvait jamais l'occasion. Elle avait avoué n'y être pas allée depuis cinq ou six ans, alors qu'Ahtem avait proposé à des amis pétersbourgeois de les emmener à Katcha en voiture, et mis le projet à exécution. Lesdits amis étaient venus quatre ans plus tôt, ils logeaient dans un camp de vacances, et partaient en randonnée dans la montagne. Ils avaient apporté de Saint-Pétersbourg une grande boîte de loukoums qu'ils leur avaient offerte quand ils avaient été invités chez eux, ce

qui avait provoqué bien des rires. Le fait est qu'à Saint-Pétersbourg on trouvait des loukoums à tous les coins de rue, tous les magasins en vendaient. Ils n'avaient pas pensé que transporter des douceurs orientales du Nord au Sud, qui plus est pour les offrir à des Tatars de Crimée, pourrait paraître comique.

Cette fois-là, dès qu'Aysilu avait évoqué la mer, Bekir avait hoché la tête d'un air résolu.

« Nous irons bientôt, après le week-end de préférence, avait-il promis. Et toi, tu viendras avec nous. Ayşe restera à la maison pour s'occuper de l'ouvrage. »

À ce mot d'« ouvrage », Sergueïtch releva la tête.

« Et quand comptez-vous récolter le miel ? Il ne serait pas temps ? demanda-t-il à Bekir.

– Je vais m'en occuper dans quelques jours. On peut récolter aussi le vôtre.

– Oui, ce serait bien, approuva l'apiculteur. Seulement je n'ai plus de bocal.

– Nous en avons plein ! dit Bekir, écartant l'objection.

– Que faites-vous du miel, à propos ? Vous le vendez ici ? demanda Sergueïtch, préoccupé par le sujet.

– Il y a quelques magasins tenus par des Tatars, répondit le garçon. Je leur en livre. Le reste est acheté par des revendeurs. Ils paient moins bien, mais ils en prennent beaucoup. »

Sergueïtch se dit qu'il ne pourrait décemment proposer son miel aux marchands tatars. Ce serait comme ôter le pain de la bouche à Aysilu et sa famille. Il n'avait guère envie de le vendre à bas prix aux revendeurs, mais peut-être y serait-il contraint ? Et à cet instant il se rappela qu'il était en possession de roubles. Et même d'un joli paquet ! Les roubles qu'on lui avait remis à la frontière pour réparer sa voiture. Les roubles qu'il était censé dépenser effectivement pour en changer les vitres. Ils avaient dit qu'ils le retrouveraient pour il ne savait plus quelle émission. Mais qu'en avait-il à faire de leur émission ?

Ces réflexions rendaient Sergueïtch nerveux. Aysilu le remarqua.

« Nous vous aiderons, lui dit-elle avec douceur. Peut-être qu'un de nos amis en prendra, parmi ceux qui ont une boutique ou qui font commerce le long de la route de Sébastopol. Les Moscovites aiment notre miel : du miel de Crimée, du miel de montagne. Quand ils sont en voiture, ils peuvent en acheter trois pots d'un coup. »

« De Crimée, de montagne... » répéta Sergueïtch en lui-même, et il en oublia son anxiété. Il songea qu'il pourrait rapporter de ce miel en Ukraine et l'y vendre. Et même pour plus cher, qui sait ?

Son visage s'éclaira. Aysilu s'en trouva rassurée et son regard se fit soudain très sérieux.

« Sergueï-agma... » commença-t-elle presque dans un murmure, et aussitôt Bekir et Ayşe se figèrent, comme s'ils savaient que lorsque leur mère prenait cette voix, c'était qu'elle allait aborder un sujet très important.

« Oui, quoi ? fit Sergueïtch, relevant la tête.

– Je voulais vous demander... vous êtes russe, n'est-ce pas, vous venez du Donbass. Peut-être pourriez-vous aller à Simferopol, au FSB, vous renseigner sur Ahtem ? À vous, ils parleront. Moi, ils ne me laissent pas franchir le seuil, mais avec vous, ils parleront, pour eux vous êtes des leurs... »

Sergueïtch, qui venait d'enfourner une bouchée de tourte à la viande, cessa de mâcher, comme pétrifié. Trois paires d'yeux le fixaient avec insistance, sans ciller, pleins d'expectative. Et l'un de ces regards – celui d'Ayşe – brilla de larmes soudaines. Lui-même était pénétré d'une frayeur étrange, presque inexplicable, physique, qui lui paralysait les muscles du visage. Une frayeur qui n'éveillait chez lui aucune pensée. Il demeura ainsi immobile une minute entière, sinon deux, et alors comprit que sa frayeur commençait à passer.

« Je ne suis pas russe, je suis ukrainien, dit-il d'une voix presque étouffée.

– Mais là-bas vous parlez bien le russe, dit Aysilu, dont la voix résonna légèrement plus fort.

– Oui, c'est sûr, répondit-il. Mais je... »

Sergueïtch essayait de trouver les mots qui pourraient le mieux expliquer sa peur et sa réticence à aller on ne savait où, rencontrer des gens qui représentaient le pouvoir, et qui plus est, pas n'importe quel pouvoir, mais celui de Russie. Où irait-il les trouver ? Pour obtenir quoi ? Avec un passeport ukrainien et une voiture en ruine.

« Je ne connais même pas le chemin, finit-il par bredouiller.

– Bekir vous conduirait, dit Aysilu. Mais si vous ne pouvez pas, ce n'est pas grave... »

Ce dîner-là s'acheva plus tôt que les précédents, et Sergueïtch, après avoir refusé le thé et le baklava, refusa également la proposition de Bekir de le remonter au rucher. Il déclara que ce serait l'occasion d'une balade à pied.

Les étoiles brillaient vivement au-dessus de Kouïbychevo et d'Albat. Les étoiles se moquent de savoir au-dessus de qui elles scintillent, pour qui elles éclairent la nuit comme autant de lampes minuscules. Le village était silencieux. Seul de temps à autre aboyait un chien, auquel deux ou trois autres répondaient.

Sergueïtch marcha en direction de la mosquée qu'il n'avait encore vue que d'en haut. De près, elle se révéla très belle, féerique, mais pas très grande. Un vent chaud se leva à ses abords, qui lui souffla au visage. Et Sergueïtch perçut dans le vent le goût salé de la mer. Il songea qu'il allait la voir dans quelques jours. Il allait voir la mer Noire. Peut-être même s'y baigner. Il n'avait pas de maillot de bain, mais qui prêterait attention à lui s'il entrait dans l'eau en slip ? Personne. Qui regarde les vieux ? À qui sont-ils utiles à part à eux-mêmes ? Bon, peut-être était-il encore utile à ses abeilles. Mais à personne d'autre. Même son ex-femme n'avait pas besoin de lui. Et sa fille guère davantage apparemment. Autrement elle l'appellerait pour lui demander comment il allait.

Du côté de la montagne au pied de laquelle se trouvait le rucher d'Ahtem, les ténèbres pesaient sur le village. Il marchait sans hâte vers cette ombre, comme si elle lui était familière, comme s'il pouvait, les yeux fermés, retrouver sa tente et entendre ses abeilles.

Une Volga surgit à sa rencontre, qui l'aveugla de ses phares puissants. De la musique s'échappait de la voiture, à fort volume. De la musique et des rires. Il monta sur le bas-côté, attendit, accompagna la voiture du regard. Elle emportait musique et rires quelque part plus loin, à l'autre bout du village, vers la rivière, le Belbek.

De retour à son campement, il fit un feu. Pendit au-dessus la bouilloire pleine d'eau. Dans la tente, il alluma une bougie et bizarrement décida de boire le thé à l'intérieur, comme s'il ne voulait pas qu'on puisse l'observer dans l'obscurité.

Il lui parut qu'après ce dîner Aysilu ne l'inviterait plus chez elle. N'enverrait plus Bekir lui porter de l'*ayran* et des *samsas*. Peut-être même renonceraient-ils également à l'emmener à la mer.

Ses pensées se tournèrent toutes seules vers Ahtem, vers leur rencontre bien des années plus tôt, à Sloviansk, lors du congrès des apiculteurs. Elles prirent cette direction comme pour lui démontrer, à lui, Sergueïtch, qu'aucune amitié ne s'était jamais nouée entre eux. Ils s'étaient juste trouvés voisins de chambre, voisins de table, ils avaient bavardé le soir entourés des

mêmes gens. Ils avaient raconté des blagues. Bu de la vodka. Seul Ahtem, semblait-il, ne racontait pas de blague ni ne buvait d'alcool. Mais il riait en les écoutant. Il avait alors dans les vingt-cinq ans, à peu près autant que Sergueïtch. Ils étaient peu ou prou du même âge. S'il était en vie.

« Mais est-il encore en vie ? » se demanda Sergueïtch. Et il sentit comme une piqûre au cœur. Il se rappela Aysilu, il se rappela qu'il y avait presque deux ans qu'Ahtem avait disparu.

Il but une gorgée de thé. Regarda la flamme de la bougie. Et prit conscience que quelque chose manquait à celle-ci. Il lui manquait l'icône en carton de saint Nicolas le Thaumaturge.

« Mais où est passé Nicolas ? » se demanda-t-il.

Il se souvint d'avoir rassemblé ses affaires à la hâte pour les jeter dans le coffre.

« Il est quelque part là-dedans, murmura-t-il. Je le chercherai demain ! » se promit-il, à moins que sa promesse ne fût pour la bougie, ou pour le faiseur de miracles.

Avant le déjeuner, de légers moutons volaient dans le ciel, dérochant par moment le soleil à la terre.

Cette journée-là ne se distinguait en rien des précédentes, mais Sergueïtch ne parvenait pas à s'habituer à la routine du bonheur estival criméen. Aussi le monde alentour lui semblait-il s'emplir chaque jour de bruits plus joyeux, les abeilles et les oiseaux voler plus gaiement.

Sur le sentier montant à la source, Sergueïtch manqua trébucher contre un hérisson attardé qui, d'effroi, se blottit en boule. Il s'accroupit et le fit rouler à l'écart. Quand il revint, avec ses deux bonbonnes pleines d'eau, il ne restait plus trace de l'animal, en revanche un écureuil roux fila à cet instant au travers du chemin.

Avant de casser la croûte, Sergueïtch alla jeter un coup d'œil à ses ruches. Les abeilles avaient déjà obturé presque tous les rayons.

Il inspecta celles d'Ahtem. Même tableau.

Il réfléchit et prit la décision de descendre lui-même le lendemain matin au village, si Bekir ne revenait pas le soir.

Mais Bekir n'avait pas oublié le miel. Vers trois heures, au moment le plus chaud de la journée, Sergueïtch entendit le bruit d'un moteur et marcha jusqu'à la limite du rucher. La Niva bleue attelée d'une remorque gravissait avec assurance la piste de terre desséchée par le soleil, soulevant derrière elle un nuage de poussière jaune qui s'allait déposer sur les alignements de vigne.

L'extracteur et le panneau de bois auquel se vissaient ses pieds pour une meilleure stabilité furent déchargés sans peine.

Ils trouvèrent un coin de surface plane où ils installèrent le tout. Bekir alla chercher dans la cabane dissimulée derrière le bouquet de noisetiers quatre bidons de trente litres en plastique et une dizaine de seaux de cinq litres de même matière emboîtés les uns dans les autres. Ils commencèrent par le miel de Sergueïtch.

« Je n'ai pas besoin de bidons, déclara-t-il. Je suis habitué à des contenants plus petits. »

Ils tournèrent la manivelle à tour de rôle. Sergueïtch regardait le miel ambré jaillir des rayons pour atterrir sur la paroi intérieure en acier de la

machine. Il regardait et souriait. Une demi-douzaine de seaux s'emplirent de son or sucré, auxquels s'ajoutèrent encore deux pots de verre d'un litre. Après quoi ils s'occupèrent d'extraire le miel d'Ahtem.

Celui-là était plus sombre. Sans doute est-ce pourquoi il parut plus lourd à Sergueïtch. Il eut envie de goûter, de comparer.

Cependant le moment propice ne vint que deux heures plus tard quand ils eurent récolté le miel de toutes les ruches. Bekir en tira pour sa part trois bidons, plus un demi-seau. Il posa ce dernier sur la couverture étendue près du feu, et en plaça un autre sous le robinet d'acier d'où le miel coulait encore en un mince ruban jaune qui scintillait au soleil comme s'il était d'or pur.

Le garçon s'en fut chercher à la voiture un sac rempli de galettes de pain. Il rompit l'une en deux morceaux, en trempa un dans le seau à moitié rempli de miel et le tendit à Sergueïtch.

L'apiculteur porta la galette à sa bouche, et commença de mâcher, attentif au goût.

« Chacun fait le pain pour soi chez vous ? demanda-t-il à Bekir quand ils en furent à boire le thé.

– Nous, oui, et les autres Tatars aussi. Mais les Russes et les Ukrainiens l'achètent à la boulangerie.

– Pourquoi ? Celui de la boulangerie n'est pas bon ?

– Ça va, répondit Bekir. Mais il sent la mort, leur pain.

– Comment ça, il sent la mort ?

– Ils ont construit la boulangerie sur notre ancien cimetière.

– A-ah ! fit Sergueïtch, d'un ton compréhensif.

– Trempez, mangez ! »

Bekir hocha la tête en direction du seau de miel et du sac de pain.

Sergueïtch ne se fit pas prier, arrosant chaque bouchée de thé.

« Tu sais, dit-il tout à coup. Tu diras à ta maman... Tu lui diras que je peux... Eh bien, aller à Simferopol, me renseigner sur Ahtem... »

Les yeux de Bekir s'éclairèrent.

« Je le lui dirai ! Merci ! Je vous conduirai là-bas ! s'exclama-t-il, ému. Il ne faudra seulement pas oublier vos papiers. Sans papiers, on ne vous laissera pas entrer là-bas. »

Il y avait belle lurette que Sergueïtch n'avait pas eu à voyager à bord d'une Niva. Et à présent, installé sur le siège avant à côté de Bekir, il se sentait inquiet et mal à l'aise. Il avait l'impression d'être assis trop haut. L'impression que Bekir prenait les virages trop brutalement, or il en prenait constamment, tantôt à gauche, tantôt à droite, car la route courait le long du Belbek et en suivait tous les méandres.

« Tu peux aller moins vite ? », demanda-t-il au garçon, lequel sourit, mais ralentit.

« La Niva est bien stable, dit Bekir en jetant un coup d'œil à son passager. Pour les routes de Crimée, c'est ce qu'il faut ! »

Quand ils débouchèrent sur la route de Sébastopol, Bekir dut à nouveau réduire l'allure, bien que cette voie fût autrement moins sinueuse. Ils réussirent assez facilement à s'insérer dans la dense colonne de véhicules roulant vers la capitale criméenne, mais ensuite, et jusqu'aux abords de la ville, ils se trouvèrent coincés entre le cul baladeur d'un camion et une jeep sur la remorque de laquelle trônait fièrement un jet-ski de fabrication chinoise.

« Par là, ça va à la mer ? demanda Sergueïtch.

– Oui, à Sébastopol, et plus loin c'est la route de Foros et Yalta. Mais si on prend à droite, on arrive à Katcha. »

Droit devant apparurent les premiers immeubles de la ville. L'apiculteur se sentit nerveux en se rappelant le but de leur expédition.

« Quelle serait la meilleure manière pour moi de leur parler ? demanda-t-il à Bekir.

– Je n'en sais rien. Mais surtout, ne pas plaisanter ! Ils ne comprennent pas la plaisanterie. Je vais m'arrêter à deux pâtés de maisons, pour ne pas être repéré. »

Ils roulèrent une quinzaine de minutes en silence. Dans la ville déjà. Devant eux, un trolleybus balançait ses antennes. Au carrefour suivant, le trolley tourna à gauche et eux à droite.

Bientôt la Niva bleue s'engagea dans une rue tranquille et ombragée.

« Et voilà, on est arrivés ! » Bekir gara la voiture contre le trottoir. « C'est tout près. On est au 1... » Il montra l'immeuble d'angle à droite. « Et eux sont au 13. Quand vous entrerez, demandez le bureau d'accueil. »

Les premiers pas sur le boulevard coûtèrent à Sergueïtch une peine infinie. Il fut même pris d'une quinte de toux provoquée par l'émotion ou bien par la peur. Comme si son organisme eût voulu éveiller la pitié de son propriétaire, et par là même lui réclamer de ne pas faire de sottises, et encore moins d'en dire. C'est pourquoi, en proie à la toux et à la frayeur, l'apiculteur avançait d'un pas mal assuré, en regardant ses pieds, comme s'il craignait de découvrir quelqu'un marchant à son côté et déjà l'escortant. Mais du coin de l'œil il voyait qu'à sa droite il n'y avait que des arbres et aucune maison. Et ces arbres semblaient le suivre au rythme de ses pas. Il s'arrêta brutalement. Tourna la tête vers les arbres, regarda derrière lui. Personne. Il secoua la tête, pour essayer de maîtriser ses pensées et ses sentiments. Et c'est d'une démarche plus ferme qu'il poursuivit son chemin, tout en continuant de surveiller du coin de l'œil l'attitude des tilleuls et des acacias ombrageant le boulevard. Les arbres à présent restaient à leur place. Sergueïtch progressait vers son but.

Le but en question, situé au 13, boulevard Ivan-Franko, se révéla être un énorme bâtiment, de faible hauteur certes, mais s'étendant de tous côtés, telle une araignée géante à ventre rouge et dos blanc. Au centre, sous un portique à colonnes, se trouvait l'entrée principale, qui s'avancait de près de deux mètres vers la chaussée. Devant les marches menant à la porte, Sergueïtch hésita un instant, mais les deux fragiles battants de plastique s'ouvrirent devant lui, et un petit homme costumé de gris en jaillit, un dossier à la main. Il en jaillit et, contournant l'apiculteur avant que celui-ci songeât à lui céder le chemin, s'éclipsa aussitôt.

Fut-ce le petit homme un peu ridicule en même temps que pitoyable qui suscita chez Sergueïtch un sourire intérieur, ou bien les hautes portes de pacotille ? Toujours est-il qu'il gravit sans aucune peine les deux dernières marches conduisant au seuil de l'impressionnant établissement et il ne sut pas même comment il se retrouva à l'intérieur. Face à un militaire en armes qui contrôlait les entrées et les sorties.

« Où allez-vous ? demanda froidement ce dernier.

– Au bureau d'accueil, répondit Sergueïtch, récitant sa leçon.

– Pour rendre compte ou pour porter plainte ? »

À cette question, le visiteur ne put fournir de réponse, mais le planton ne paraissait pas en attendre. Peut-être était-ce une blague traditionnelle, née précisément ici, à ce poste de garde, où le fastidieux le disputait à la monotonie.

« Papiers ? »

Cette demande-là, Sergueïtch était prêt à la satisfaire.

« Ukraine ? » dit le planton, surpris, avant de feuilleter le passeport bleu tout froissé.

Il s'arrêta à la page de l'attestation de résidence.

« Région de Donetsk ? »

Sergueïtch opina du chef.

Après quoi le soldat étudia l'encart délivré pour l'entrée en Fédération de Russie.

« On ne vous donnera pas l'asile ! déclara-t-il d'un ton ferme, comme s'il savait exactement pourquoi ce citoyen se présentait au FSB. Quatre-vingt-dix jours et retour chez vous ! Compris ?

– Mais je n'en ai pas besoin de votre asile ! Je viens pour une autre question.

– Et laquelle ? »

La voix du planton trahissait une certaine lassitude.

« Un homme a disparu. Il y a deux ans. On l'a enlevé...

– Ça, ça concerne la police.

– Sa femme m'a demandé de venir vous voir...

– Sa femme vous l'a demandé ? » répéta le militaire, s'animant soudain. À l'évidence, ce n'était pas tous les jours qu'il entendait pareil argument.

« Bon, et comment s'appelle-t-il ?

– Ahtem Mustafayev.

– Un Tatar ? »

Sergueïtch fit oui de la tête.

Le planton esquissa une bizarre grimace.

« Et qui est-il pour vous ? Ou bien avez-vous un lien de parenté avec sa femme ? » demanda-t-il avant de feuilleter le passeport ukrainien pour s'arrêter à la page mentionnant un mariage.

« Bon, attendez ici ! » dit-il d'un ton autoritaire. Et il s'éloigna, laissant à sa place un autre soldat de permanence.

Sergueïtch resta planté là, bras ballants, à écouter le grincement des portes d'entrée qui s'ouvraient et se refermaient. Tous ceux qui les franchissaient,

dans un sens ou dans l'autre, étaient en civil, avec costume et cravate. Et cela malgré l'été, malgré la canicule ! Le planton les saluait de la tête et jetait un coup d'œil indolent aux attestations qui lui étaient présentées.

À force de rester inutilement debout, Sergueïtch sentait ses jambes devenir douloureuses. Il chercha des yeux une chaise ou un banc, mais n'en trouva pas. Il clappa des lèvres, mécontent, et surprit alors le regard interrogateur que le soldat posait sur lui. Il soupira. Songea qu'il avait bien raison de ne pas vouloir venir ici. Oh, bien raison ! Mais que faire maintenant ? On lui avait pris son passeport, il n'avait plus qu'à poireauter là.

Le premier planton réapparut au bout d'un bon quart d'heure, au moment où, à toutes les sensations désagréables que l'apiculteur éprouvait dans les jambes, venait de s'ajouter un nerveux sentiment de faim.

« Venez ! lança-t-il à Sergueïtch depuis l'autre côté du poste de contrôle. Laisse-le passer, je l'ai déjà inscrit. »

Ces dernières paroles s'adressaient à son collègue.

Après avoir gravi quelques marches, Sergueïtch suivit le soldat dans un long couloir grisâtre ponctué de hautes portes de bois. Au bout du couloir, ils prirent à gauche et laissèrent encore derrière eux une dizaine de portes avant que le militaire s'arrête devant l'une et frappe, pour aussitôt entrouvrir le battant et passer la tête par l'embrasure.

« Ivan Fiodorovitch, le voici ! »

Sur quoi il invita le visiteur fatigué de sa longue station debout à entrer dans un vaste bureau. Il l'y invita, mais lui-même n'entra pas derrière lui. Au contraire, il referma la porte, laissant Sergueïtch seul avec un homme, assis derrière une table de travail, vêtu d'un costume marine et d'une chemise bleu pâle nouée d'une cravate rouge.

Sergueïtch se retourna sur la porte qui venait de se refermer.

« Venez, venez ici ! lui dit avec courtoisie l'occupant du bureau. Vous vouliez causer, n'est-ce pas ?

– Oui, mais il a gardé mon passeport... bredouilla l'apiculteur déconcerté.

– Le voilà, votre passeport. » Ivan Fiodorovitch saisit le document entre le pouce et l'index et l'agita au-dessus de la table. « Asseyez-vous un instant ! »

Sergueïtch obtempéra. Le fauteuil placé en face de son interlocuteur lui parut tout de suite très inconfortable.

« Eh bien, racontez-moi, d'où connaissez-vous cet Ahtem ? » demanda Ivan Fiodorovitch.

Sergueïtch, non sans une certaine lassitude dans la voix, fit le récit du lointain congrès d'apiculteurs à Sloviansk, de la chambre d'hôtel partagée, des conversations.

Ivan Fiodorovitch écoutait tout en consultant l'écran de son ordinateur et hochait la tête.

« Mais dites-moi, vous avez aussi un ami nommé Petro ? » demanda-t-il soudain.

Sergueïtch se figea.

« Petro ? répondit-il. Quel Petro ?

– Eh bien, vous avez échangé des SMS avec lui. » Sur quoi Ivan Fiodorovitch rapprocha légèrement de lui le coin droit de l'écran, comme s'il y découvrait une nouvelle information. « Vous lui avez écrit “Vivant ?”, à quoi il vous a répondu “Vivant”, et cela à plusieurs reprises...

– Mais comment le savez-vous ? » lâcha Sergueïtch malgré lui.

Ivan Fiodorovitch esquissa un sourire ironique.

« Réfléchissez vous-même. Rappelez-vous... N'avez-vous pas remis portable et passeport à votre entrée en Russie ? Non, vous ne vous rappelez pas ? »

L'apiculteur réfléchit. Cette journée-là remonta à sa mémoire dans les moindres détails : la cabane de transformateur avec l'inscription *À 18 km, occupant russe*, Tchongar, la maison démontable où il avait passé une heure entière à parler avec un fonctionnaire en civil, les journalistes autour de sa voiture aux vitres brisées, l'argent pour la réparer...

« Alors, qui est ce Petro ? Hein ? redemanda l'occupant du bureau après avoir observé un silence poli.

– Bah, un copain à moi du village voisin. Eux aussi se font tirer dessus, répondit Sergueïtch tout en palpant la poche de son pantalon pour vérifier que son téléphone était bien à sa place.

– Et qui leur tire dessus ?

– Eh bien, les autres là, les nôtres, les séparatistes, dit l'apiculteur d'un ton mal assuré.

– Les vôtres, les séparatistes ? releva Ivan Fiodorovitch, pensif. Par conséquent, Petro n'est pas un séparatiste, puisque les séparatistes lui tirent dessus ?

– Non, il... » commença Sergueïtch mais pour s'arrêter aussitôt, comprenant qu'il risquait ainsi d'en dire trop et d'énoncer une vérité qui, en ces lieux, ne lui vaudrait guère de compliments. « Il vit là, tout simplement...

Mais enfin, c'est pour un autre problème que je viens vous voir ! Pourquoi vous m'interrogez ?

– Comment ? s'étonna Ivan Fiodorovitch. Que dites-vous là ! Ce n'est pas un interrogatoire. C'est une conversation. Dès lors que vous voilà chez nous, pourquoi ne pas demander ? Comprenez : vous êtes un étranger ici, arrivant d'une zone de combats. Tenez, il est écrit là... » Il désigna de la tête l'écran que Sergueïtch ne pouvait voir. « ...*Visa délivré pour raisons humanitaires*. Autrement dit, on vous a pris en pitié, vous et vos abeilles, et on vous a laissé entrer en Russie. Aussi vous conseillerais-je de surveiller vos paroles afin que personne ne puisse vous accuser de noire ingratitude...

– Mais qu'est-ce que j'ai fait ? Je suis là, tranquille comme une souris. Tout ce que je fais, c'est m'occuper de mes abeilles.

– Eh bien continuez de faire la souris, mais pas au-delà de quatre-vingt-dix jours. Quant à votre Ahtem, dites à sa veuve qu'elle essaie de faire jouer des relations dans la police. Cette affaire doit impliquer soit le Groupe d'autodéfense de Crimée, soit les cosaques. »

De tout ce qu'il venait d'entendre, Sergueïtch ne retint qu'une phrase, fichée dans son cerveau : « Dites à sa veuve. » Une sueur froide perla à son front. Il regarda fixement dans les yeux son interlocuteur à présent silencieux. Les yeux d'Ivan Fiodorovitch étaient couleur de bleuet.

« Elle est veuve, c'est ça ? chercha à préciser Sergueïtch.

– Je me suis mal exprimé. » Ivan Fiodorovitch essaya de sourire et y parvint presque. « L'affaire n'est pas close. Et des affaires comme celle-ci, la police en a des dizaines sur les bras. Pas nous ! Allez, vous pouvez partir, voici votre passeport ! »

Sergueïtch se leva, récupéra le document et vérifia que l'encart était bien toujours en place.

« À droite en sortant du bureau, puis encore à droite ! » lui dit Ivan Fiodorovitch en guise d'adieu.

Remonter le long couloir ne fut pas tâche facile pour Sergueïtch. Il avait constamment l'impression qu'une porte allait s'ouvrir à gauche ou à droite et qu'un homme sans visage mais aux bras puissants l'entraînerait à l'intérieur. Les portes défilaient lentement, mais bien qu'il marchât avec prudence, comme en terrain miné, il n'avait pas le temps ou bien ne se permettait pas de lever les yeux sur les plaques qui ornaient chacune d'elles, indiquant fonctions et noms et autres initiales. Étrangement, il entendit résonner la voix de sa grand-mère, surgie de sa lointaine enfance – sa grand-mère, jusqu'à sa

mort, avait gardé une voix étonnante, qui ne vieillissait pas et ne permettait pas de deviner son âge : « Ne regarde jamais Oustime dans les yeux. C'est dangereux. »

Oustime était le fou du village, le plus souvent inoffensif. Mais de fait, il suffisait qu'une personne le regarde dans les yeux pour qu'aussitôt il la suive et ne la lâche plus pendant des heures. Et si la personne en question rentrait chez elle, Oustime restait à sa porte. Il restait assis sur le seuil, jusqu'à ce qu'on l'en chasse à force de menaces et de cris.

Sergueïtch avait encore devant lui un couloir à parcourir. Il accéléra le pas, ne regardant plus que ses pieds, jusqu'à ce qu'il eût atteint le bas des marches où se tenait le planton.

Quand il eut parcouru une dizaine de mètres, une fois franchie la porte, il se retourna. Il s'aperçut alors qu'il serrait toujours dans sa main passeport et visa. Il glissa le tout dans sa poche. Puis il sortit son téléphone, voulut vérifier l'heure mais constata que la batterie était à plat.

Il marcha sans hâte jusqu'à l'entrée du boulevard, là où Bekir à présent l'attendait – en espérant sans doute des nouvelles. Mais quelles nouvelles avait-il à apporter ? Aucune ! Si on excepte que cet Ivan Fiodorovitch avait qualifié Aysilu de « veuve ». Certes, il avait prétendu ensuite s'être mal exprimé. Mais un homme travaillant dans ce genre de service pouvait-il s'exprimer mal ?

« Non, conclut Sergueïtch en chemin. C'est là justement ce qu'il voulait me communiquer. Mais sans doute n'avait-il pas le droit de m'en dire plus. Car est-il possible, vraiment, de dire d'une femme, par hasard et sans raison, qu'elle est veuve ? »

La Niva bleue était toujours à sa place. Bekir s'abritait du soleil dans l'ombre des arbres. Il mangeait une glace. En voyant l'apiculteur, il détacha du cône un morceau plus gros pour en avoir terminé plus vite.

« La voiture est ouverte, montez ! » cria-t-il.

Trois minutes plus tard, ils prenaient la route du retour. À cause de la chaleur, ils avaient baissé les vitres des portières avant. Le bruit de la ville s'engouffrait dans l'habitable en même temps qu'un vent brûlant.

Ce bruit rendait toute conversation un peu difficile.

Quand ils furent sur la route de Sébastopol, Bekir remonta la vitre de son côté et le vacarme diminua un peu.

« Que vous ont-ils dit ? demanda-t-il.

– Rien de concret, répondit Sergueïtch, décidé à ne pas mentionner le terme de “veuve”. J’ai été reçu par un type en civil qui m’a conseillé d’essayer de trouver un contact dans la police. Il m’a dit qu’il y avait en cours une vingtaine d’affaires de ce genre, et qu’on soupçonnait les cosaques et le Groupe d’autodéfense de Crimée d’en être les auteurs.

– Et rien d’autre ?

– Non.

– Eh bien, en tout cas, merci ! dit Bekir avec un soupir. Maman m’a appelé, elle nous attend pour le dîner... Et elle nous demande aussi de l’aider à décharger le charbon.

– Le charbon ? s’exclama Sergueïtch. Bien sûr ! Mais qu’en faites-vous, de ce charbon ?

– C’est pour l’hiver, nous nous chauffons avec. »

Sergueïtch ferma les yeux. Il se rappela ses propres réserves. Ses mains, posées sur ses genoux, semblaient ressentir à nouveau la chaleur du poêle. Il sourit. Et s’assoupit, cédant à une soudaine fatigue, à la fois nerveuse et physique.

Il faut avoir eu affaire avec le charbon depuis l'enfance pour pouvoir facilement déterminer combien de tonnes en compte le tas déversé par le camion-benne. Et il n'est besoin de mesurer pour cela ni son diamètre ni sa hauteur, il suffit d'envelopper le tout d'un regard de connaisseur et de le peser mentalement ou bien de le comparer aux autres tas de charbon qu'on a déjà consommés chez soi.

« Il y en a là cinq tonnes, pile ! persistait à affirmer Bekir pendant que Sergueïtch et lui, chacun armé d'une pelle, remplissaient une brouette qu'ils poussaient ensuite jusqu'à l'arrière de la maison pour déverser son contenu dans la cave à charbon, fermée d'une petite porte blanche et dotée d'un sol en béton en pente, réalisé par une main experte, au fait de toutes les subtilités de l'usage quotidien de combustible solide.

Sergueïtch secoua à nouveau la tête, mais se retint cette fois-ci d'accompagner son désaccord de mots. Il voyait bien que ce tas ne devait peser à toute force que quatre tonnes. Mais à présent, s'il tenait compte de la quantité de cailloux qui l'émaillaient et en soustrayait le poids, le total qu'il obtenait ne dépassait pas les quatre tonnes. En entendant avec quelle douloureuse obstination Bekir se défendait d'avoir tort, Sergueïtch avait d'abord résolu de ne pas soulever la question. Mais finalement, quand ils eurent rempli puis vidé dans la cave dix autres brouettes, chacun poussant l'engin à tour de rôle, Sergueïtch, les bras fatigués, s'arrêta devant la porte d'un mètre cinquante de haut, et attendit que Bekir l'eût rejoint.

« Mais quoi, votre charbon est toujours de cette espèce ? » demanda-t-il.

Bekir, bien sûr, comprit le motif de la question. De la paume, il essuya la sueur sur son front.

« Parfois on nous en livre de bonne qualité, bien trié, en provenance de Rostov. Mais il est presque deux fois plus cher. Celui-ci vient du Donbass. On nous avait promis qu'il serait sans déchet... Mais que faire maintenant ? Ils se sont fait payer d'avance, et le chauffeur est reparti sitôt sa benne vidée. Auprès de qui réclamer ? »

À sept heures, la besogne était achevée.

Durant le dîner, Aysilu ne cessa de jeter à Sergueïtch des regards inquisiteurs. Parfois elle échangeait quelques mots en tatar avec son fils et sa fille, mais tout bas, à mi-voix, pour ne pas incommoder leur hôte.

« Et ils n'ont même pas formulé d'allusion ? » demanda-t-elle au moment du thé, tout en rapprochant de Sergueïtch l'assiette de baklava.

Il secoua la tête. Soupira.

« C'est bien en tout cas que vous y soyez allé ! déclara Aysilu en fixant à nouveau son invité. Les paroles prononcées ne s'envolent pas, elles restent ! Surtout les questions ! Ceux avec qui vous avez parlé vont penser à Ahtem à présent. »

Sergueïtch la considéra d'un œil inquiet, puis chercha du regard son portable qui, posé par terre, tout au bord d'un épais tapis rouge sombre, attendait dans un coin de la pièce de s'être rechargé. « Il ne faudrait pas que je l'oublie », pensa-t-il.

Et de nouveau la voix d'Ivan Fiodorovitch s'éleva dans sa mémoire : « Dites à sa veuve... » Il regarda Aysilu. Il avait envie de lui dire quelques mots réconfortants. Seulement voilà : lesquels ? Il se sentait les épaules moulues, pesantes. Ses mains étaient douloureuses. Trimballer du charbon n'avait rien d'un jeu d'enfant.

« Je vais vous ramener, proposa Bekir alors que le dîner touchait à sa fin.

– Ce n'est pas la peine, répondit-il. J'ai besoin d'une balade à pied. Mes bras ont travaillé aujourd'hui, mais pas mes jambes. Qu'elles marchent donc un peu ! »

Aysilu l'accompagna jusqu'à la porte et sur le seuil lui remit une liasse de billets.

« C'est pour le miel, dit-elle. Nous l'avons vendu un bon prix. Le nôtre comme le vôtre. »

Sergueïtch empocha l'argent sans le compter.

Au sortir de la cour, il prit la direction de la mosquée, pour ensuite suivre le chemin désormais familier.

Le ciel était de plus en plus bas, l'ombre du crépuscule se faisait plus dense, mais la vraie nuit noire, celle que Sergueïtch connaissait depuis l'enfance au Donbass, ici ne venait jamais.

Un chien aboya. Provenant d'un autre côté, une voix de femme parvint aux oreilles du promeneur solitaire, une voix qui appelait quelqu'un par un nom étrange, mal discernable. Peut-être un chien, peut-être un chat.

Alors qu'il gravissait déjà la côte, le long des vignes, Sergueïtch s'arrêta brutalement, contrarié. Il avait tout de même oublié son téléphone chez eux ! Or il n'avait ni le désir ni la force d'y retourner. Et puis, en avait-il tellement besoin ? C'était comme garder sur soi les clefs du foyer laissé au loin. Un objet important, certes, mais inutile.

À présent Sergueïtch repensait à son village natal, à sa maison, à Pachka. Derrière lui, les lumières d'Albat tremblotaient à mesure qu'elles s'éloignaient. Albat qui sur les panneaux indicateurs s'appelait Kouïbychevo.

Sergueïtch peina à trouver le sommeil cette nuit-là. D'abord les hérissons l'empêchèrent de s'endormir tant ils grognaient bruyamment. Puis des pensées inquiètes s'insinuèrent dans son esprit. Était-ce par hasard ou intentionnellement qu'Ivan Fiodorovitch, l'agent du FSB, avait qualifié Aysilu de « veuve » ? Et pour quelle raison fallait-il que là, en pleine nuit, Sergueïtch ajoutât foi à ses dires, fût persuadé qu'Ahtem n'était plus de ce monde. Au reste, ce n'était plus Ahtem qui à présent lui inspirait pitié – le souvenir qu'il gardait de lui était presque effacé, et s'il gardait une image de lui, c'était celle d'une tout autre personne, plus jeune de vingt ans. Ceux qu'il plaignait, c'étaient Aysilu et ses enfants. Cependant, si son mari avait disparu depuis près de deux ans, comment pouvait-elle espérer qu'il fût encore en vie ? C'était pourtant une femme intelligente. Elle devait bien comprendre que si on l'avait enlevé mais qu'on avait abandonné sa voiture, cela signifiait qu'on en voulait à sa vie, et non à sa Niva ou à son argent. Et si on en voulait à sa vie, on avait dû la lui prendre. Sinon, il aurait trouvé le moyen de faire savoir qu'il était toujours vivant.

Sergueïtch se tourna sur le côté, puis sur le ventre. En vain : il n'arrivait toujours pas à trouver de position confortable. Il s'allongea de nouveau sur le dos mais il commençait à avoir trop chaud dans son sac de couchage. Il s'assit dans l'obscurité et promena le faisceau de sa torche électrique dans l'espace exigu de la tente, s'attardant un instant sur la bougie éteinte plantée dans son bocal. Puis il coupa la lumière et se recoucha. S'il finit par s'endormir, c'est qu'il était fatigué de penser. Et il ne dormit que très peu, trois ou quatre heures peut-être. Quand il rouvrit les yeux, des milliers d'aiguilles de soleil cherchaient à percer la toile au-dessus de lui. Sans y parvenir cependant, de sorte que ses yeux n'en étaient pas incommodés.

Il passa un pantalon de sport, un tee-shirt et sortit. Dehors, le soleil était aveuglant. Il cligna les paupières, attrapa sa couverture de camping et s'installa à l'ombre, près de la ruche la plus proche. C'est là, sous le discret bourdonnement des abeilles, qu'il acheva de se réveiller tout à fait. Après quoi il alluma le feu et versa dans la bouilloire l'eau d'un jerrican. La fumée commença bientôt à lui picoter les narines. Il éternua. Et quand il eut éternué

la nature soudain se fit plus bruyante à ses oreilles. Comme si celles-ci s'étaient débouchées. Le chant des oiseaux devint plus proche, et le vrombissement des abeilles plus intense.

Sur ce fond sonore qui à présent lui envahissait les tympans, il discerna un autre son familier : celui du moteur d'une automobile se rapprochant. Il gagna la route et aperçut la Niva bleue.

Bekir arrêta la voiture devant lui. Il lui remit le portable et le chargeur qu'il avait oubliés, ainsi qu'un sac en plastique rempli de légumes et de galettes de pain. Il lui apprit que l'électricité avait été coupée au village, puis il repartit.

Sergueïtch revint auprès du feu. Il déjeuna de copieuses galettes, de tomates et de verdure, le tout arrosé de thé. Et quand il fut repu, il prit son téléphone en main et découvrit que celui-ci annonçait un appel manqué. Il consulta la liste et ne fut pas peu surpris d'apprendre qu'on l'avait appelé de Russie. Signe « plus », chiffre sept, puis un long numéro inconnu. Il haussa les épaules. « Une erreur, sans doute ! » décida-t-il. Mais à tout hasard il vérifia les SMS.

Là, rien de neuf. Toujours les mêmes « Vivant ? » suivis de « Vivant ». Certes, Petro n'avait toujours pas répondu au dernier message, aussi Sergueïtch lui renvoya-t-il la question habituelle formée d'un seul mot. Puis, ne voulant pas lâcher si vite le téléphone ce matin-là, il composa le numéro de Pachka.

« Pourquoi t'appelles ? fit une voix étonnée.

– Je m'ennuie, avoua Sergueïtch. Comment ça va là-bas ?

– C'est calme. Depuis deux semaines. Mais avant, ça pétait au-dessus de nous. Au fait, un prêtre est venu, il m'a offert une icône et a promis que l'église serait reconstruite. Ensuite, ce sont les baptistes qui sont passés, ils ont dit qu'ils livreraient du charbon, fin août, pour l'hiver. Gratis !

– Pour toi ?

– Pour moi et pour toi, si tu reviens à temps. Ils ont dit qu'ils ne fourniraient que ceux qui sont restés.

– Mais je serai revenu, répondit Sergueïtch, soudain anxieux. Ma maison est toujours debout ?

– Et pourquoi elle le serait plus ? Je passe chez toi de temps en temps. J'ai essayé les mocassins, ceux qui sont dans le coffret. Putain ce qu'ils sont souples, de vraies pantoufles ! »

L'apiculteur sourit.

« Fais gaffe quand tu les portes, dit-il.

– Eh quoi, j’y connais rien peut-être ? rétorqua Pachka. Mais raconte, tu es allé déjà à la mer ?

– Je suis loin de la côte, mais on va m’y emmener. On me l’a promis.

– Bon allez, hésite pas à rappeler. C’est mortel ici, tout seul. Un truc bien, quand même, c’est que les gars de Karousselino repassent de temps à autre. Leur commandant russe a été tué, maintenant ils ont de nouveau pour chef un gars du coin. Je vais les voir régulièrement pour avoir du pain et de la vodka. Autrement je deviendrais fou. »

Après avoir ainsi bavardé avec Pachka, Sergueïtch eut envie d’appeler Vitalina, mais il y renonça, ne sachant trop quoi lui dire.

Tout en causant, il avait retrouvé dans le coffre de la voiture, au milieu de ses affaires, son saint Nicolas le Thaumaturge et l’avait posé dans l’angle gauche de la tente, devant le bocal-chandelier. Il avait déniché deux gros fagots de cierges qu’il avait portés également sous la tente et rangés sous son oreiller.

La journée fila à toute allure, comme un oiseau au-dessus de sa tête. De temps à autre, la voix de Pachka s’élevait dans sa mémoire, l’informant des dernières nouvelles. Et Sergueïtch éprouvait un plaisir particulier à penser que son bon-à-rien d’ami-ennemi chaussait les souliers offerts par le gouverneur. « Pourvu qu’il n’aille pas à Karousselino avec ça aux pieds ! songea-t-il. Si ses copains séparatistes voient ses grolles, ils lui flanqueront un coup sur la tête et les prendront pour eux. Ils sont capables de tout. »

À la tombée de la nuit, il alluma le cierge devant saint Nicolas, et ranima le feu à côté de la tente. Pour qu’il fût plus clair dans leurs deux maisons provisoires. Certes, le cierge sous la tente brillait d’une flamme plus domestique que le feu de camp dans la clairière. Mais la « grande maison » n’avait pas besoin de feu pour être éclairée. Celui-ci servait plutôt à donner du confort et de la chaleur, et aussi à permettre à Sergueïtch de se préparer tantôt du thé, tantôt de la kacha. Il marcha jusqu’à la route menant en bas, poussa jusqu’aux premiers rangs de vigne pour regarder dans la nuit les lumières d’Albat avant d’aller se coucher. Il se campa à sa place habituelle, mais ne vit aucune lumière. Loin en bas, ce soir-là, le village avait disparu au regard. Cependant Sergueïtch ne quittait pas des yeux la bourgade invisible dont les réverbères et les fenêtres-lucioles l’enchantaient avant l’heure du sommeil. Il continuait de la contempler et en même temps s’étonnait de la voir se dessiner peu à peu, bien que privée de lumière électrique, dans la maigre obscurité du Sud. Albat se dessinait comme un objet sans vie, comme

les ruines lointaines d'un village abandonné. Comme sans doute sa Mala Starogradvka natale, pour peu qu'on l'observât depuis Karousselino ou Jdanivka.

Il se remémora les paroles de Bekir, le matin, l'informant que le courant était coupé. Il n'avait donc toujours pas été rétabli.

Il réfléchit à sa propre vie sans électricité. L'expérience avait d'abord été bizarre, bien sûr, et même douloureuse ! Car il s'était révélé bien plus difficile de s'habituer au noir de l'écran de télévision qu'au frigo débranché. Pourtant il s'y était accoutumé. Les abeilles vivent bien sans électricité, elles ! Donc les êtres humains en sont capables aussi. En quoi les humains vaudraient-ils moins que les abeilles ?

Mais à cet instant, Sergueïtch se trouva en désaccord avec ses pensées. « Non, les humains ne valent pas les abeilles. »

Il songea alors à Aysilu et à ses enfants, et de nouveau il corrigea sa pensée : il y a des gens qui valent moins que les abeilles, et d'autres qui sont comme elles. Il résolut d'aller porter des bougies à Aysilu. Dieu sait quand on leur rétablirait le courant. Ce pouvait être demain, comme dans une semaine.

Il sortit un fagot de cierges, le fourra dans un sac en papier et le soupesa avec satisfaction : il était gros et lourd, et devait compter une bonne cinquantaine de pièces. Après quoi il prit la direction du village, goûtant la fraîcheur inattendue de la nuit.

Les premières maisons d'Albat-Kouïbychevo l'effrayèrent un peu, avec leurs fenêtres sombres et muettes. Deux ou trois fois, il leva la tête vers les réverbères, comme s'il espérait y déceler au moins un soupçon de lumière. Mais les ténèbres régnaient alentour. Et même si ses yeux y étaient accoutumés et qu'il n'eût guère de mal à s'orienter, l'absence de toute lueur rendait le silence nocturne encore plus inquiétant. Le village paraissait à présent trop tranquille, comme si, pris de peur, il se tenait caché, replié sur lui-même. On n'entendait nul chien aboyer, nulle voiture circuler dans les rues.

Guidé par ses seules jambes, Sergueïtch parvint bientôt à la mosquée. Là, il prit à droite. En entrant dans la cour d'Aysilu, il prêta encore une fois l'oreille au monde. Pour s'apercevoir que celui-ci retenait son souffle. Il gravit le perron, colla l'oreille à la porte. On ne dormait pas encore dans la maison. Il percevait des pas, des grincements de plancher. Il allait frapper, mais soudain changea d'avis. « Non, ils vont encore m'inviter à rester. Ils sont si accueillants... »

Il posa le sac de bougies par terre, frappa du poing trois coups contre le vantail, puis se hâta de quitter la cour.

Il était déjà dans la rue quand il entendit le bruit de la porte de la maison qui s'ouvrait, et le froissement du sac que quelqu'un ramassait.

Il s'en retourna plus léger. Et ce n'était pas dû au fait d'avoir les mains libres à présent. La joie de la bonne action accomplie lui emplissait tout l'esprit et semblait lui redonner des forces. C'est pourquoi la remontée jusqu'au rucher ne lui coûta aucune peine, ni physique, ni mentale.

Durant la nuit, la pluie se mit à tambouriner sur le toit de toile. Sergueïtch crut d'abord que c'était là un rêve. Dans ce rêve, il respirait mieux, l'air s'était chargé de fraîcheur. Mais quand il ouvrit les yeux au matin, il entendait toujours la même pluie et inspirait la même fraîcheur d'un air saturé d'humidité. Seul le bonheur qu'il éprouvait dans son sommeil avait brutalement pris fin. Il comprit pour la énième fois que le rêve, c'est seulement du cinéma, et que souvent ce sont les bruits de la vraie vie qu'on y entend.

Il en avait été ainsi plus d'une fois, quand la guerre avait éclaté. Sergueïtch avait souvenir d'un rêve remontant à la fin du printemps 2014, quand les fenêtres de Mala Starogradivka étaient encore éclairées et qu'on entendait déjà au voisinage le fracas des explosions. Dans ce rêve, il était enfant, et courait pieds nus vers sa maison à travers un champ labouré. Le vent chargé de pluie lui soufflait dans le dos, de lourds nuages pesaient au-dessus de sa tête, que quelqu'un là-haut chassait à coups de tonnerre et d'éclairs. Il courait donc sur la terre labourée et emblavée, ses pieds s'y enlisaient, mais la peur l'aidait à s'en dégager pour se sauver. Dans sa course, il tournait la tête et voyait au loin, mais aussi comme à proximité, les zigzags de feu des éclairs s'enfoncer dans le sol, lequel tremblait à chaque coup de foudre, et si intensément qu'il en ressentait la vibration dans les jambes. Il regardait de nouveau vers l'avant, vers son village, et voyait d'autres explosions de feu, sans rien de commun avec des éclairs, soulever devant lui des gerbes de terre jusqu'au ciel. Alors il s'arrêtait et regardait autour de lui en se demandant dans quelle direction courir. Et c'est à ce moment précis qu'il s'était réveillé. Le rêve s'était envolé, mais les explosions, les mêmes qu'il avait entendues dans son sommeil, étaient toujours là. Et leur fracas, en ce printemps 2014, avait continué jusqu'au lever du jour.

Sergueïtch se frotta les tempes du bout des doigts, passa la main sur ses cheveux gris, puis, apaisé, s'extirpa de son sac de couchage.

Il sortit pieds nus dans l'herbe. Les premières gouttes de pluie lui brûlèrent les épaules, la poitrine, mais c'était une brûlure plaisante, une brûlure de

fraîcheur. Au reste, la pluie n'était pas du tout froide. Comment la pluie pourrait-elle l'être en été, en Crimée ?

Devant le feu de camp éteint et ses cendres mouillées, l'apiculteur comprit qu'il devrait attendre pour le thé.

Et soudain il entendit des voix, puis des pas, des craquements de branches foulées. Sur le sentier, qui des vignes courait jusqu'à la source en passant par la tente de Sergueïtch et ses ruches, marchaient plusieurs gars et filles, sac au dos, et couverts de capes transparentes. En voyant le campeur, ils s'arrêtèrent. Une fille sortit son smartphone et le photographia en caleçon. Elle lui adressa un sourire coupable tout en le fixant dans les yeux.

« Excusez-nous, nous sommes des touristes, dit l'un des garçons. On arrive à Bachtanovka en continuant par là ?

– Je ne sais pas, répondit Sergueïtch. Je ne suis pas du coin.

– Vous êtes d'où alors ?

– Du Donbass. »

Le jeune homme se raidit, jeta un regard inquiet à la tente et, sur un hochement de tête dont on n'aurait su dire s'il s'adressait à Sergueïtch ou à ses camarades, il reprit son chemin.

La troupe passa devant l'apiculteur dans un bruissement de capes, sans plus le regarder.

Et c'est alors qu'il sentit le froid l'envahir. Quelque chose grinça dans sa poitrine, pour s'en échapper sous la forme d'une toux désormais familière. Sergueïtch se précipita sous la tente. Il s'essuya avec une serviette et s'habilla. Il nota que le cierge devant le saint Nicolas de carton s'était entièrement consumé, mais renonça à en allumer un autre.

Vers le soir, la pluie s'arrêta, et l'herbe ne resta pas mouillée bien longtemps. Le soleil eut encore le temps de réchauffer l'air pour la nuit avant de sombrer derrière la montagne. Quand il eut disparu, Sergueïtch s'en fut vers les vignes, décidé à contempler Albat. Mais comme la veille, aucune lumière ne signalait le village.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? » se demanda l'apiculteur avec inquiétude. Sur quoi il s'engagea dans la pente, sans trop comprendre pourquoi, mais avec le ferme désir de marcher jusqu'à la maison d'Aysilu et de jeter un coup d'œil par ses fenêtres.

Ce soir-là, peut-être à cause de la pluie récente, ou peut-être parce qu'il n'était pas encore assez tôt, la vie dans Albat se laissait entendre autant que voir. Deux voitures croisèrent Sergueïtch, toutes deux illuminant de leurs

phares les clôtures et les maisons. Puis quelqu'un passa non loin de lui, torche électrique à la main. Des chiens aboyaient. Une chauve-souris vola au ras de sa tête, battant des ailes non comme les oiseaux, mais avec raideur, comme si ses ailes étaient de toile cirée.

Sergueïtch pénétra dans la cour de ses amis, s'arrêta sous la treille recouvrant la spacieuse et accueillante tonnelle. Les feuilles de vigne au-dessus de lui bruissèrent dans le vent léger.

Il s'approcha et put constater qu'il y avait de la lumière dans la maison. Une lumière diffuse mais suffisante pour les activités du soir. Il se rappela que les fenêtres d'Aysilu étaient tendues de rideaux de tulle. Il se haussa sur la pointe des pieds pour jeter un coup d'œil à l'intérieur. Trois minces cierges d'église brûlaient sur la table.

De nouveau son cœur s'inonda de chaleur. Un sourire naquit sur ses lèvres. Il ressortit de la cour à pas de loup.

Une fois dans la rue, il se retourna encore une fois vers la maison.

« Voilà où il ferait bon vivre ! songea-t-il. De la douceur, du calme, de la vigne... »

Et il prit le chemin du retour. Sans hâte, en s'arrêtant pour regarder autour de lui. En grimpant sur le bas-côté au bruit d'un moteur derrière lui ou à l'approche de phares aveuglants.

« Et si je vendais ma maison et que j'achète ici ? » rêvassait-il au moment où il sortait du village.

Et il tourna à nouveau la tête vers l'obscurité accueillante et paisible dans laquelle la coupure d'électricité avait plongé Albat.

« Seulement à qui vendre ? se demanda-t-il. Qui voudrait aller vivre là-bas ? »

Curieusement, cette réflexion, qui réduisait à néant son nouveau projet, ne le chagrina pas outre mesure.

« Pas de problème, murmura-t-il en réponse, alors qu'il gravissait déjà la route longeant les vignes. Toute marchandise trouve son acheteur. Il faut juste de la patience... »

Quand le soleil fut posé sur la montagne, Sergueïtch, par habitude, s'en fut sur le coteau. Les derniers rayons d'un jaune fatigué tombaient encore sur Albat. Tel un verre grossissant, ils rapprochaient la bourgade, rendaient mieux visibles ses maisons, ses toits d'ardoise grise et ses toits de couleur, verts et rouges, sa mosquée trapue et son église.

Le jour éteignait la lumière lentement. Le soleil disparaissait, et l'ombre de la montagne descendait dans la vallée, l'ombre d'une journée d'été finissante.

La bourgade sembla s'éloigner, tandis que Sergueïtch restait sur le coteau au-dessus des vignes, absorbé dans ses pensées. Il sortit de sa rêverie quand, dans la fragile obscurité qui s'étendait en bas, les réverbères s'allumèrent un à un, sans ordre apparent, bientôt imités par les fenêtres des maisons.

« À la bonne heure ! » se dit Sergueïtch, le cœur content.

Et un étrange sentiment lui vint, comme si c'était lui qui leur avait rendu l'électricité. Comme s'il avait eu raison de rester campé là, debout, pendant une demi-heure, sinon davantage, jusqu'à ce que le soleil fût couché, jusqu'à ce que l'air perdît sa transparence. De rester là, pour contrôler la fourniture de lumière nocturne à Albat.

Éclairée par les feux du soir, la bourgade paraissait plus romantique et séduisante qu'en plein jour. La lumière des réverbères soulignait le tracé des rues, dont le nombre s'élevait à plus d'une vingtaine. Et Sergueïtch se dit alors que c'était là, maintenant, à la lueur des réverbères, qu'il voyait enfin le village au nom singulier d'Albat, un nom un peu féérique qui ne figurait sur aucun panneau d'entrée ni de sortie. Et à l'intérieur des maisons, derrière les fenêtres éclairées, c'était Albat encore qui vivait, respirait et conversait dans sa propre langue « albatienne ». Mais dans la journée, ou le soir avant que la nuit tombe et que les réverbères s'allument, c'était Kouïbychevo qu'il avait sous les yeux, lequel village parlait russe, autrement dit kouïbychevien, et se distinguait peu de Mala Starogradivka, si l'on négligeait, bien sûr, la végétation méridionale.

Séduit par cette idée, l'apiculteur fut tenté de pousser plus loin le raisonnement. Il se dit que lorsqu'on ne fournissait pas d'électricité au

village, celui-ci restait Kouïbychevo pour la nuit. Et alors l'inconfort qu'il connaissait si bien ne pouvait être dissipé que par la lumière de bougies !

Ses pensées sautèrent ensuite toutes seules à sa chère maison. Une tristesse passagère lui mouilla les yeux. Il se rappela le poêle de fonte trônant au milieu de la pièce. La chaleur qu'il lui offrait tout l'hiver et une partie du printemps. Mais le poêle et la maison étaient loin, et sous la garde de Pachka, si bien que les lumières d'Albat séchèrent la tristesse de ses yeux et lui rendirent son humeur paisible et joyeuse, humeur qui équilibre la vie et crée l'illusion que paix et bonheur ne font qu'un.

Rassasié du spectacle d'Albat et de ses lumières vespérales, Sergueïtch faisait déjà demi-tour pour aller porter au campement et au rucher son calme et son apaisement, quand soudain son attention fut attirée par une lointaine sirène. Non pas une seule, d'ailleurs, mais plusieurs, à moins que ne ce fût là une facétie de l'écho dans la montagne. Il se tourna vers la vallée et aperçut au loin, au-delà du village, sur la route longeant le Belbek jusqu'à Albat, comme des éclairs rouges de rampe clignotante. Plusieurs véhicules approchaient des premières maisons. On entendait nettement à présent qu'il y avait plus d'une sirène, et leur motif sonore, malgré la distance, devenait de plus en plus audible.

Plusieurs véhicules inondèrent la chaussée de la lueur vive de leurs phares. Prenant à gauche, leur colonne s'engagea dans les rues et, après deux autres virages, s'immobilisa. Les sirènes se turent. Les gyrophares s'éteignirent. Tout redevint silencieux dans le bourg, mais Sergueïtch trouvait à présent ce silence inquiétant.

En observant mieux les voitures aux phares allumés, il lui vint l'impression qu'elles avaient stoppé quelque part au voisinage de la maison d'Aysilu. Son anxiété s'accrut. L'irruption de cette colonne automobile dans l'atmosphère paisible d'Albat le tourmentait.

L'horloge de son portable indiquait dix heures et demie. Ce n'était pas là une heure très tardive. Mais c'était aussi celle où tous les malheurs peuvent se produire. Se produire à cause du dénuement des hommes face au monde de l'ombre, au monde de la nuit.

« Mais pourquoi y en a-t-il autant ? se demanda-t-il à propos des voitures arrêtées. Des ambulances ? Mais pourquoi plusieurs ? »

Un mauvais pressentiment lui imprima un goût amer sur la langue.

« J'y vais, je verrai bien », décida-t-il.

Une décision ferme, que la fatigue de la journée écoulée ne pouvait contester.

Mais auparavant, il ajouta des branches dans le feu. Pour qu'il fût clair qu'il était toujours là, au voisinage. Pour qu'aucun touriste vagabondant dans les montagnes de Crimée n'allât occuper sa tente, en la croyant abandonnée de son propriétaire.

Une fois au village, quand il se fut engagé dans la première rue, Sergueïtch eut la singulière impression d'être ici un étranger. Comme si Albat se hérissait à son approche. Pourtant tout était comme à l'habitude. Les réverbères étaient allumés, les fenêtres éclairées, en nombre peut-être même plus grand qu'à l'ordinaire à pareille heure. Mais il y avait comme une autre présence alentour, qu'il n'avait encore jamais remarquée, ou qui simplement n'y était pas avant ce soir-là. Trop de petits bruits, brefs mais violents. Des portes qui claquent. Des cris échangés, dans une langue que Sergueïtch ne connaissait pas. Du tatar, à l'évidence, mais trop fort pour cette heure de la nuit. Et puis soudain, près de lui, trois hommes qui conversent tout en marchant, le dépassent sans prêter la moindre attention à ce promeneur solitaire, puis s'éclipsent presque au pas de course au coin de rue suivant.

Mais avant de prendre à son tour la même direction, celle de la maison d'Aysilu, Sergueïtch éprouva encore plus vivement son statut d'étranger lorsqu'il fut rattrapé par un autre groupe d'hommes, dont l'un était coiffé d'un fez blanc, et qui parlaient entre eux à voix étouffée. Quand ils parvinrent à sa hauteur l'un d'eux heurta légèrement Sergueïtch et l'écarta de son chemin. Ce fut peut-être par mégarde, néanmoins l'apiculteur fit halte. Effrayé. Il demeura figé contre une palissade. Et vit alors deux autres individus qui se pressaient eux aussi de rejoindre les voitures qui venaient d'arriver.

Il resta immobile une minute ou deux, puis reprit sa route malgré tout, à pas lents, cependant, et sur le bas-côté, pour que personne ne pût le bousculer encore.

Il s'arrêta devant un attroupement d'une cinquantaine de personnes, juste à côté de la maison d'Aysilu. Des voitures stationnaient là également, entourées d'une foule de policiers en tenue tachetée, de couleur indéfinissable, par-dessus laquelle tous portaient un gilet pare-balles noir.

À présent Sergueïtch comprenait qu'il s'était produit un fait grave, et il aurait bien aimé savoir quoi. Mais qui interroger ? Les Tatars qui parlaient

avec animation dans leur langue ? Ou bien les soldats, dont la langue maternelle était manifestement le russe ?

Il toucha l'épaule du Tatar le plus proche. Celui-ci se retourna.

« Que se passe-t-il ici ? demanda l'apiculteur.

– Et en quoi ça te concerne ? répondit l'autre, surpris. On vient de ramener un des nôtres, assassiné.

– Ahtem ? devina Sergueïtch.

– Tu le connaissais ? »

L'apiculteur opina du chef.

« Oui, c'est lui. Ils l'ont trouvé enterré je ne sais où dans la forêt. Ça fait un moment qu'il a été tué », expliqua le Tatar.

Sergueïtch se mordit la lèvre inférieure. Il regarda la demeure d'Aysilu dont toutes les fenêtres étaient éclairées.

« Mais la police, pourquoi est-elle là ? demanda-t-il, paraissant moins s'adresser au Tatar qu'à lui-même, les yeux rivés aux fenêtres du salon.

– Ils sont là pour quelques jours, déclara l'autre d'une voix parfaitement glaciale. Jusqu'à ce qu'on l'ait enterré. Ils ont la trouille.

– Et quand ont lieu les funérailles ?

– Demain matin », répondit le Tatar qui, sans doute pour couper court à la discussion, s'éloigna vers un autre groupe d'arrivants au milieu duquel se tenait l'homme au fez blanc.

Sergueïtch s'écarta lui aussi. Il aperçut la Niva dans la cour au portail clos. Il prêta l'oreille, se disant qu'en se concentrant, il pourrait entendre les pleurs d'Aysilu à l'intérieur de la maison. Mais trop de bruits parasites emplissaient ce qui n'était plus le silence. Sans compter le ronronnement persistant des moteurs. Le véhicule le plus proche était un Kamaz de la police dont les phares projetaient sur l'attroupement une lumière jaune-rouge agressive. Mais les Tatars rassemblés là semblaient s'en moquer. Le regard posé sur leurs mains tournées vers le ciel et leurs visages, ils murmuraient à présent une prière, en un concert de voix étouffées.

Trois autres hommes passèrent devant Sergueïtch alors qu'il retenait son souffle. Deux portaient un brancard de bois, le troisième ce qui pouvait être une couverture ou une courtepointe verte, pliée de nombreuses fois.

Sergueïtch sentit sa présence en ces lieux inutile. Il allait prendre lentement le chemin du retour, quand il entendit derrière lui des pas précipités.

« Attendez ! » lui intima une voix virile dans un russe parfait.

Il se retourna pour se trouver face à un solide gaillard vêtu d'un pantalon noir et d'un coupe-vent de même couleur.

« Vos papiers ! réclama l'homme.

– Et pourquoi ? J'ai laissé mon passeport dans la tente, caché.

– Dans quelle tente ?

– Là-haut, répondit Sergueïtch, la main tendue en direction des vignes. À côté du rucher.

– Vous êtes apiculteur ?

– Eh bien oui, mais je ne suis pas du coin, je viens du Donbass.

– Ah oui... fit l'homme comme s'il était déjà au courant. Et pourquoi êtes-vous venu ici ?

– Pour voir. J'ai entendu les sirènes.

– Par curiosité donc », dit l'autre en hochant la tête, mais Sergueïtch lui trouva malgré tout l'air hostile. « Bon, allez, rentrez chez vous ! Un chrétien n'a rien à faire ici ! »

Tout en marchant, Sergueïtch se retourna encore une fois pour vérifier si l'homme ne le regardait pas s'éloigner. Mais non, il avait disparu, et la foule des Tatars continuait de grossir.

« Le chrétien que je suis n'a rien à faire ici ? ruminait-il tête basse. Je n'ai rien à faire en Crimée peut-être ? Et comment ça ? Il y a bien une église ici, à Albat. Ou bien je n'ai pas à traîner avec les Tatars ? C'est ça, qu'il voulait dire ? »

L'apiculteur émit un grognement, considéra les pieds de vigne à sa droite, le long desquels la route montait jusqu'au rucher.

Une fois sur le coteau, il fit halte et jeta un dernier coup d'œil en bas avant d'aller dormir. Mais son regard ne trouva nul endroit où tomber. Les ténèbres qui avaient pris la place des maisons et des rues témoignaient que l'électricité avait de nouveau été coupée, transformant Albat en Kouïbychevo.

De bon matin, après un brin de toilette à l'eau de source de la bonbonne, Sergueïtch se hâta de retourner au village. Il effectua la moitié du chemin sans penser à rien qu'à l'enterrement à venir. C'est seulement lorsqu'il arriva au voisinage des premières maisons qu'il s'arrêta pour rectifier sa tenue. De la main, il secoua ses jambes de pantalon froissées. Renfonça sa chemise blanche dans sa ceinture. Mais resta mécontent de sa veste légère. Sa couleur grise ne convenait guère à une cérémonie funèbre, mais il n'en avait pas d'autre, et porter un anorak par un temps pareil lui avait semblé déplacé.

Il venait de tourner dans la rue où vivait Aysilu quand il vit la Niva bleue garée hors de la cour. Plus loin, là où les véhicules de police stationnaient la veille, seule se dressait à présent la masse noire d'un camion Kamaz. À côté, trois membres des forces anti-émeutes, en uniforme mais sans casque, montaient nonchalamment la garde tout en bavardant. Leurs matraques de caoutchouc noir accrochées à leurs ceinturons, à gauche, se balançaient à chacun de leurs mouvements.

La foule réunie pour l'enterrement se pressait dans la cour. La porte de la maison était grande ouverte. Des gens entraient et sortaient, on entendait parler tatar à mi-voix. Sergueïtch s'arrêta entre le portillon et la demeure et chercha des yeux Bekir et Ayşe. Il n'osait pas s'approcher davantage et encore moins franchir la porte. Soudain il aperçut le jeune homme sur le seuil et courut vers lui.

« Bekir, Bekir ! » lança-t-il en le voyant s'apprêter à rentrer.

Le fils d'Ahtem se retourna et vint à sa rencontre d'un pas pressé.

« Ça ne pose pas de problème si je viens moi aussi au cimetière ? demanda prudemment Sergueïtch.

– Je reviens tout de suite, le temps de poser la question à l'imam. Attendez-moi », répondit Bekir avant de disparaître dans la maison.

Sergueïtch patienta cinq minutes devant le seuil, en s'efforçant de ne pas gêner les Tatars qui passaient près de lui, mais sentant bien qu'il aurait beau faire, il les gênerait de toute façon. Il eut le temps encore de se voir comme une abeille égarée dans une ruche étrangère. Il savait le sort que les abeilles réservaient aux intruses. Mais à ce moment Bekir le rejoignit

« Vous pouvez, lui dit-il à mi-voix. Mais quand on priera devant la tombe de papa, il faudra vous éloigner...

– *Emir Allahtan, başınız sağ olsun*¹ ! dit un Tatar d'un certain âge en s'approchant de Bekir.

– *Dostlar sağ olsun*² ! » lui répondit le jeune homme en prenant congé de Sergueïtch.

On sortit de la maison un large banc qu'on installa dans la cour. Puis on y déposa la civière avec le corps enveloppé dans une couverture verte brodée au fil d'or de caractères arabes. Les hommes présents l'entourèrent, tout en conservant une distance suffisante entre eux et le défunt. Sergueïtch remarqua qu'ils étaient tous coiffés d'un fez.

Il nota avec étonnement qu'aucune femme ne figurait parmi les personnes venues dire adieu à Ahtem. Même Aysilu et Ayşe étaient invisibles auprès du défunt.

Mais l'imam s'était déjà avancé devant la civière et son discours retentit dans la cour, triste et sévère, dans une langue dont Sergueïtch n'entendait pas un mot, mais dont il croyait percevoir le sens par tout son corps, par sa peau. Il n'eut pas besoin de traduction, même lorsque les Tatars tournèrent leurs paumes vers le ciel et inclinèrent leur tête. Ils semblaient lire leur prière dans leurs mains, comme si les paroles pouvaient s'en détacher et voler jusqu'au ciel, jusqu'au Très-Haut.

Sergueïtch vécut toute la suite sans perdre le sentiment d'être une abeille égarée dans une ruche étrangère. Il ferma la procession funèbre en tête de laquelle voisins et amis se relayaient régulièrement pour porter la civière sur leurs épaules, bras pliés. Au cimetière, il se tint un peu à l'écart, pas aussi loin qu'un observateur extérieur, mais pas aussi près qu'un parent du défunt. Il n'entendait parler que tatar, et cette langue sonnait à ses oreilles de manière de plus en plus distincte, au point qu'il commençait même à en repérer certains mots, bien qu'il n'en comprît pas la signification.

Il vit trois hommes sauter dans une tombe étroite. Ils reçurent le corps enveloppé de drap vert. Leurs têtes se courbèrent dans un parfait ensemble et, dissimulées par le bord de la fosse, semblèrent disparaître sous terre.

Il commençait à faire chaud. Le soleil donnait à présent pile au-dessus du cimetière. Quelque part, tout près, infatigable, un grillon raclait sa mélodie éternelle sur un invisible violon.

L'apiculteur tendit l'oreille. L'insecte l'hypnotisait, emportant ses pensées dans quelque espace lointain, inaccessible à la vue. Sa tête lui devint toute

légère, comme si elle s'était vidée. Non seulement de ses pensées, mais de tout le reste qui pesait sur sa vie, des souvenirs et des émotions accumulés au fil des ans et dont le poids quelquefois lui était si douloureux qu'il lui tirait des larmes.

« *Allah rahmet eylesin*³ ! » prononça une voix.

Sergueïtch tourna les yeux vers la tombe d'Ahmet. Et la lourdeur lui revint dans la tête. Avec ses pensées.

Les hommes récitèrent à nouveau des prières, leurs paumes tournées vers le ciel.

Puis, quand ils eurent fini, ils commencèrent de se retirer, et Sergueïtch vit alors deux potelets de bois plantés sur la bosse oblongue de la sépulture : un à la tête et l'autre aux pieds du défunt.

Fermant à nouveau la marche du cortège, Sergueïtch se sentit envahi par le doute quant au bien-fondé de sa présence au repas de funérailles. Puis tout à coup il réfléchit : y avait-il un repas de funérailles chez les musulmans ? Peut-être chez eux tout était-il différent ? Leurs enterrements n'avaient déjà rien à voir avec ceux des Slaves.

Et quand tous les participants à la cérémonie eurent franchi à nouveau le portail de la cour de la maison, Sergueïtch resta à l'extérieur. Il attendit une minute ou deux, cherchant Bekir du regard.

C'était cependant toujours la même phrase qui lui parvenait à présent de la cour, celle qu'il avait déjà entendue au cimetière : « *Allah rahmet eylesin* ! »

Les Tatars échangeaient ces paroles puis s'éloignaient vers d'autres auxquels ils les répétaient encore.

« Tout à fait comme les abeilles ! » songea Sergueïtch.

Sur quoi il décida de regagner le rucher, de retrouver ses abeilles et celles des autres dont il comprenait le bourdonnement d'identique manière, à l'évidence bien mieux que la langue tatare. Il tourna d'abord le dos à la cour pour que personne ne le vît. Puis se signa par trois fois en pensant au défunt.

1. « Que Dieu vous prête longue vie ! »

2. « Et qu'Il protège vos amis ! »

3. « Que Dieu donne la paix à son âme ! »

Une semaine avait passé depuis l'enterrement d'Ahtem. Le temps s'était amélioré. Sergueïtch fut réveillé par les oiseaux. Et le soleil acheva de le tirer du sommeil quand il sortit de la tente et qu'il s'en fut à ses ruches observer le vol des abeilles. Il jeta également un coup d'œil à celles d'Ahtem : ses abeilles besognaient elles aussi, la mort de leur patron n'avait affecté ni leurs travaux ni leurs plans.

Il but du thé, prit un petit déjeuner, et s'aperçut qu'il devrait descendre se ravitailler. Ses provisions étaient épuisées.

Il marchait sur la route sans hâte, rêveur. Il était tourmenté par le fait que Bekir ne fût pas revenu au rucher depuis l'enterrement de son père. Comme si le lien s'était brisé entre la famille d'Ahtem et lui. Comme s'ils s'étaient détournés de lui quand le triste sort d'Ahtem avait été connu. Sergueïtch avait beau réfléchir à la question, il ne savait quelle attitude adopter. Que devait-il penser à présent d'Aysilu et de ses enfants ? Et eux, que pouvaient-ils penser de lui, venu d'une autre contrée, élevé dans une autre religion ? Pourtant, s'il était venu en Crimée, c'était pour trouver de l'aide auprès d'eux. Et il n'était pas venu seul, mais accompagné de ses abeilles. En dépit de leur malheur, cette aide, il l'avait reçue, et il la recevait encore. Et pas seulement sous forme de dîners et de galettes de pain, mais aussi de support moral. Il s'était attaché à eux, comme un chien errant s'attache à une personne qui se montre bonne avec lui, qu'il finit par suivre partout en remuant la queue. Mais la mort était venue brutalement s'immiscer dans leurs relations. Et terminé. Silence. Plus personne avec qui parler. Comme si on l'avait oublié.

Son sac vide ballottait dans son dos. La poche de son pantalon était pleine de roubles : ceux qu'on lui avait donnés à son entrée en Crimée pour faire réparer sa voiture, et ceux qu'Aysilu lui avait remis pour le miel. S'ils l'avaient aidé à vendre son miel, c'était bien qu'ils s'inquiétaient de lui avant l'enterrement. Peut-être étaient-ils fâchés qu'il eût imposé sa présence à la cérémonie ? Il y était en effet l'unique étranger. Aucun des Slaves du village ne s'était présenté pour dire adieu à Ahtem.

« Et si je passais tout de même les voir ? » se dit-il. Évidemment, ils avaient d'autres sujets de préoccupations à l'heure présente. Ils étaient en deuil. Or Sergueïtch ignorait ce qu'était le deuil chez les musulmans. Peut-être leur imposait-il justement de ne voir aucune personne étrangère à leur famille ou à leur foi ?

« Eh bien, en ce cas, ils me laisseront poliment dehors, conclut l'apiculteur. Ils me donneront des explications sur le seuil. Je crois que je vais quand même passer d'abord chez eux, puis j'irai faire mes courses... »

Sergueïtch compta sur ses doigts le nombre de jours écoulés depuis l'enterrement. Et soudain il s'aperçut que ce n'étaient pas les jours qu'il comptait, mais les nuits. Et même pas les nuits, mais les rêves ! Et son dernier rêve alors lui revint. Celui qu'il avait fait la nuit précédente. Un rêve affreux. Affreux et bête. Il vivait sous terre, dans une mine – une mine abandonnée. Miraculeusement, l'électricité y alimentait encore quelques lampes qui diffusaient une lueur pâle. Il s'y trouvait également un lit, tout comme dans sa maison. Peut-être d'ailleurs était-ce le même lit de fer aux accotoirs chromés – celui de la tête plus haut que celui du pied –, avec, plantées sur chaque montant latéral, quatre boules étincelantes qu'il était possible de dévisser au besoin. Et à côté, à trois mètres du lit environ, une rangée de six ruches. Les siennes. Des abeilles en sortaient, mais où allaient-elles ? C'est ce que Sergueïtch, dans son rêve, ne parvenait pas à comprendre. Il était pour sa part assis auprès de la ruche la plus proche, occupé à observer le trou d'envol. Il voyait des abeilles partir, il en voyait d'autres arriver, qui s'abattaient pesamment sur la planche, alourdies par le pollen récolté. Seulement c'était du pollen noir qu'elles rapportaient, noir comme du charbon. Et Sergueïtch les observait, mais sans comprendre. Les abeilles, peut-être à cause de la faiblesse de l'éclairage, lui paraissaient tantôt grises, tantôt noires comme de grosses mouches d'automne. Et seul leur bourdonnement, qu'il n'aurait jamais confondu avec celui d'autres insectes, lui indiquait que ce n'étaient pas des mouches, mais bel et bien des abeilles.

Quand ses jambes l'eurent conduit à la mosquée, il cessa de penser à ce dernier rêve. Il tourna dans la rue et aperçut devant lui, près de la clôture de la maison d'Aysilu, un minibus bleu foncé et une jeep de même couleur sur le toit de laquelle un gyrophare clignotait en silence.

Lorsqu'il s'approcha du portillon, un homme au type slave descendit du minibus et dévisagea Sergueïtch d'un air interrogateur. Il paraissait sur le

point de l'interpeller, mais l'apiculteur fila rapidement dans la cour et courut au perron. Il frappa à la porte.

On mit longtemps à lui ouvrir. Il se disposait déjà à repartir quand il entendit des pas à l'intérieur.

« Ah, c'est vous ! dit Bekir quand il eut entrouvert la porte.

– Je ne reste qu'une minute, chuchota Sergueïtch en entrant. Je voulais présenter mes condoléances à votre maman. »

On installa le visiteur inattendu à table. On lui servit du thé.

« Excusez-moi, si je ne viens pas au bon moment... » Sergueïtch regarda la maîtresse de maison en face, en essayant de comprendre ce qui avait changé dans son visage.

Aysilu ne paraissait guère en forme, comme si elle n'avait pas dormi de la nuit. Ses yeux brillaient d'un calme étrange, glacé. Ayşe vint s'asseoir, mais juste un instant, après quoi elle quitta le salon, sa tasse à la main. Ils ne restèrent que tous trois.

Un cierge d'aspect familial brûlait devant le trumeau. Si le miroir n'avait pas été tendu d'un tissu noir, il aurait reflété cette flamme, au reste parfaitement inutile dans la vive lumière du soleil qui inondait la pièce par la grande fenêtre.

« Je vous présente mes condoléances, dit Sergueïtch en se détournant de la bougie pour s'adresser à Aysilu. Pardonnez-moi de vous avoir dérangée, d'être venu...

– Merci, souffla la maîtresse de maison. Et merci encore d'être allé à Simferopol. Sans vous, ils ne nous auraient pas rendu Ahtem... »

Sergueïtch haussa les épaules.

« Ils savaient, murmura-t-il en regardant Aysilu dans les yeux. Je n'ai pas voulu le dire avant... L'homme avec qui j'ai parlé vous avait qualifiée de veuve... »

Aysilu accueillit les paroles de son hôte avec un calme surprenant.

« On ne peut se dire veuve avant d'avoir son mari enterré, déclara-t-elle. Mais maintenant, je le puis... Revenez demain. Pour le repas de commémoration.

– Quoi ! Neuf jours ont déjà passé ? s'étonna Sergueïtch.

– Six, répondit-elle. Demain, ce sera le septième...

– Chez vous, c'est au septième jour qu'on fait ça ?

– Au troisième, au septième... au cinquante et unième. »

Aysilu considéra la tasse de thé qu'elle n'avait pas touchée, puis se tourna vers son fils.

« Tu passeras le prendre demain ? »

Bekir acquiesça de la tête.

Cinq minutes plus tard, Sergueïtch prit congé, pressé de repartir. Ni Aysilu, ni Bekir n'avaient touché à leur thé durant leur brève conversation. Aussi l'apiculteur avait-il décidé de ne pas terminer le sien.

Le fils d'Ahtem le raccompagna jusqu'à la porte.

« Pourquoi Aysilu n'a-t-elle pas assisté à l'enterrement ? demanda Sergueïtch avant de le quitter.

– Chez nous, les femmes et les enfants n'y vont pas. Ils font leurs adieux à la maison, expliqua Bekir. Je passerai vous prendre demain à une heure. »

Les invités déjà présents firent silence en voyant Sergueïtch entrer. Ils le regardèrent, le saluèrent de la tête, sans un mot. Une fois à table, son premier mouvement fut de chercher des yeux où se trouvait l'alcool. Peine perdue. Il y avait là de la limonade, de la *kompot*¹, rien d'autre. Certes, il connaissait l'interdit de l'islam concernant les boissons alcoolisées, mais il s'était dit qu'un repas de commémoration pouvait peut-être faire exception. Les autres convives se levèrent soudain et, s'exprimant en tatar, commencèrent de prendre congé de la maîtresse de maison. Sergueïtch s'en réjouit, se disant qu'ils allaient partir et qu'il resterait ainsi seul avec la famille d'Ahtem et pourrait par conséquent parler avec eux en russe. Mais à peine avait-il eu cette pensée, que deux autres hommes pénétrèrent dans la pièce. Sergueïtch reconnut l'un d'eux : c'était l'homme qui avait dirigé la prière au cimetière. Celui-ci justement le salua en russe et lui serra la main. Et on entendit à nouveau parler tatar autour de la table. Sergueïtch se sentit soudain abattu et mal à l'aise. Lui vint en outre une sensation de faim nerveuse. Et sans plus prêter attention aux nouveaux venus qui s'asseyaient à leur tour, il tendit la main vers une galette de pain garnie de fromage et d'herbes diverses.

L'imam, celui dont les participants aux funérailles répétaient la prière devant la tombe d'Ahtem, prit la parole pour s'adresser à Bekir et à Aysilu d'une voix étonnamment forte et, sembla-t-il à Sergueïtch, sévère. En l'entendant, Ayşe parut à la porte. Elle entra et s'arrêta pour écouter l'imam.

Celui-ci désigna de la main le cierge allumé et poursuivit son explication. Ayşe courut au trumeau, se pencha sur la bougie et souffla la petite flamme.

L'imam jeta sur la jeune fille un regard approbateur.

Il partit au bout de cinq ou six minutes. Et au moment de s'en aller serra de nouveau la main à Sergueïtch, ce qui eut l'heur de rassurer un peu ce dernier.

Quand la porte d'entrée eut claqué derrière l'imam, Aysilu quitta sa place et alla au miroir. Elle craqua une allumette, ralluma le cierge et retourna à table.

À cet instant les voix de nouveaux invités s'entendirent dans le couloir. Sergueïtch se leva, posa sur la maîtresse de maison un regard attristé, puis ayant attiré sur lui son attention, la salua de la tête pour prendre congé et

sortit. Une fois dans le couloir, il s'écarta pour permettre à deux hommes et une femme de rejoindre la table cérémonielle.

Deux minibus stationnaient cette fois de l'autre côté de la clôture. À bord du plus proche se trouvaient des membres des forces spéciales en uniforme et gilet pare-balles.

En remontant le long des vignes, Sergueïtch repensa à ces policiers et à leurs gilets noirs. Il se dit que les abeilles et les fourmis avaient elles aussi des gardiens qui veillaient à l'ordre et protégeaient les familles d'éventuelles intrusions. Il se dit que les humains pourraient apprendre des abeilles. Les abeilles, grâce à leur discipline et leur travail, avaient construit le communisme dans les ruches. Les fourmis, elles, étaient parvenues à un vrai socialisme naturel. N'ayant rien à produire, elles avaient juste appris à maintenir l'ordre et l'égalité. Mais les humains ? Il n'y avait chez eux ni ordre ni égalité. Et même leur police se tournait les pouces. Se contentait de faire le pied de grue devant des palissades.

Peut-être Sergueïtch eût-il continué jusqu'au rucher à méditer sur les abeilles, les fourmis et les membres des forces spéciales qui montaient la garde devant chez Aysilu, mais il fut distrait par des touristes juchés sur de lourds vélos tout-terrain, qui descendaient la route dans sa direction. Celui de tête, équipé d'un sac à dos jaune, salua l'apiculteur d'une voix forte.

« Bonne journée à vous aussi ! » lui répondit Sergueïtch. Sur quoi il fit halte pour regarder s'éloigner le groupe de cyclistes.

Vers cinq heures, alors qu'il s'était déjà rendu à la source pour faire provision d'eau, son portable sonna dans la tente.

Surpris, il plongea dans l'abri de toile et consulta l'écran du téléphone.

« Galia ? murmura-t-il.

– Sergueï ? Tu m'entends ?

– Oui, oui ! dit-il en collant le haut de l'appareil contre son oreille.

– Comment vas-tu ?

– Ça va ! Il fait un peu chaud. Et toi ?

– Chez nous, il est arrivé une chose... » La voix de Galia semblait désespérée. « Valik s'est tué. Celui que ton abeille avait piqué à l'œil.

– Comment ça, il s'est tué ?

– Il s'est fait sauter avec une grenade. Ces derniers temps il n'était plus lui-même. Comme il était devenu aveugle, il se cognait tout le temps, tantôt à un poteau, tantôt à des passants. Et quand c'était à des passants, tout de suite il

cherchait la bagarre. Mais ce matin l'explosion a ébranlé tout le village. On a tous couru, j'ai laissé la boutique ouverte. Et il était là, dans sa cour...

– C'est triste, soupira Sergueïtch.

– Bien sûr, c'est triste, convint Galia. Mais c'est aussi pour ça que je t'appelle. Tu peux revenir à présent ! Maintenant plus personne ne parlera contre toi...

– Tu crois ? Plus personne ?

– Reviens. Ce sera plus tranquille de toute manière... »

1. Décoction de fruits frais ou secs.

À l'approche du soir, Sergueïtch sortit du coffre de la voiture une bouteille de ratafia au miel, se munit de la tasse de métal dans laquelle il buvait habituellement son thé et alla s'asseoir non pas près de ses ruches, mais près des autres. Les abeilles d'Ahtem n'avaient apparemment rien contre sa présence. Il s'installa et, sa tasse à la main, se prit à écouter la musique des ailes des hyménoptères. Il avala une gorgée d'alcool. Une chaleur lui emplît la bouche, accompagnée d'un soupçon d'amertume. Le phénomène se produit parfois quand l'alcool et le miel du mélange ne trouvent pas de langage commun.

Cette amertume engendrée par le miel le ramena à Ahtem. Il comprit que ce n'était pas un hasard s'il lui était arrivé malheur. Il avait dû se mêler de politique, militer contre les forces qu'il vaut mieux éviter et même fuir. Il fallait une bonne raison pour que, même après sa mort, les forces spéciales montent la garde devant sa maison, et n'en repartent plus !

« Pourquoi ne l'avez-vous pas protégé ? murmura Sergueïtch en observant le trou d'envol de la ruche où, en dépit de la tombée du soir, la vie apiaire battait son plein. Pourquoi l'avez-vous laissé s'éloigner de vous ? »

Il demeura ainsi, envahi de tristesse, versant l'alcool sur sa langue pour en éprouver encore et encore la saveur amère. De temps à autre il jetait un coup d'œil aux autres ruches du Tatar. Il pensait à Bekir. « Il s'en sortira ! » murmura-t-il pour lui-même. Et à cet instant une douleur aiguë lui perça brutalement le cœur, comme un coup de couteau. Il se prit à envier le défunt Ahtem. Il songea qu'il n'avait pas de fils, et que s'il lui arrivait quelque chose, ses abeilles resteraient orphelines. Elles mourraient victimes de maladies ou de parasites, ou bien dépériraient par manque d'attention. Il avait une fille, certes, mais en réalité c'était moins la sienne que celle de son ex-épouse Vitalina. Et sa fille n'avait pas besoin de ses abeilles. L'amour des abeilles ne se transmet pas avec le lait maternel. Sergueïtch sursauta à cette idée bizarre. Que venait faire là le lait maternel ? Comme si Vitalina s'était intéressée à ses abeilles ! Il poussa un soupir. But une autre gorgée.

L'appel de Galia lui revint à l'esprit.

« C'est qu'elle m'attend... dit-il tout bas. À quoi bon rester ici de toute façon. Quatre-vingt-dix jours et au revoir... Et si je ne vais pas chez Galia, où irai-je ? Chez moi ? C'est possible aussi. C'est même nécessaire. Fin août les baptistes livreront du charbon. Gratuitement ! Et Pachka a dit qu'ils n'en donneront qu'à ceux qui seront sur place, et qui ouvriront le portail de leur cour au camion. »

Il voulut se resservir une tasse, mais s'aperçut que la bouteille était vide.

Il jeta encore un coup d'œil au trou d'envol de la ruche. Les abeilles, de retour chez elles, les pattes chargées de pollen, se pressaient devant l'ouverture, se repoussaient l'une l'autre pour essayer d'y pénétrer les premières.

« Eh bien, voilà que vous vous comportez comme des humains », leur dit-il d'un ton lourd de reproche.

Chaque soir, à la tombée de la nuit, Sergueïtch se rendait par habitude sur le coteau surplombant les vignes et Albat. Il voulait contempler la vie du village dans la lumière des réverbères et des fenêtres des maisons, mais chaque fois c'était impossible. À l'évidence, le district connaissait de sérieux problèmes d'électricité ! Au lieu du féérique Albat, il ne voyait en bas que le trou noir de Kouïbychevo. Il scrutait un moment les ténèbres, soupirait puis regagnait sa tente.

En revanche, il dormait mieux à présent, même si, depuis quelques jours, il était réveillé par un sentiment d'inquiétude. Ce dernier, il est vrai, était suscité par le miel. Dans les ruches, les siennes comme celles d'Ahmet, les rayons étaient presque entièrement remplis. Les abeilles allaient bientôt les obturer de cire. Et par conséquent, il aurait fallu prévenir Bekir que le temps était revenu de monter l'extracteur au rucher, mais le jeune homme n'avait pas réapparu sur le coteau depuis l'enterrement de son père. Sergueïtch n'était pas redescendu non plus au village depuis le repas de commémoration. Il avait encore de quoi manger pour le moment, et il répugnait à imposer sa présence à des êtres qui pleuraient la mort d'Ahtem.

Sergueïtch aurait aimé savoir combien de temps durait le deuil chez les musulmans. Or là, dans la montagne, il n'avait personne à interroger. Que se passerait-il si Bekir ne revenait pas dans les jours prochains ? Il fallait extraire le miel ! Autrement les abeilles penseraient en avoir assez mis en conserve et cesseraient d'aller au travail. Comment leur expliquer ensuite qu'il y avait eu erreur ? Qu'elles devaient continuer à voler jusqu'à l'automne ? Comment Bekir pouvait-il ne pas sentir que le temps était venu ? Ahtem, lui, l'aurait senti. Et s'il descendait demander au village qui d'autre était apiculteur chez eux ? Pour ne pas avoir à déranger Aysilu et son fils. Entre apiculteurs, on s'entraidait toujours, non ?

Le lendemain matin, en débouchant sur le coteau, il aperçut une petite jeune fille qui, pédalant avec peine, gravissait la route à bicyclette. Il fut surpris en l'observant de loin, depuis la hauteur où il se trouvait. Les touristes se déplaçaient en groupe, or celle-ci était seule.

Il demeura immobile, se réchauffant le sommet du crâne aux rayons du soleil, lequel n'était pas encore trop ardent. La jeune cycliste opiniâtre avait déjà sauté à bas de sa selle et repris son chemin, en poussant l'engin par le guidon. Sergueïtch continua de l'observer jusqu'au moment où il reconnut en elle Ayşe. Vu de loin, son joli visage n'avait rien d'oriental. Il fallait se rapprocher d'elle pour voir qu'elle n'était pas slave ; l'amande de ses yeux marron trahissait ses origines. Mais elle n'avait pas coutume jusqu'à présent de monter jusqu'ici, ce n'était donc sans doute pas pour lui qu'elle venait, mais pour ses propres affaires, en un lieu plus éloigné. Les chemins n'étaient pas si nombreux.

Sergueïtch l'attendit néanmoins, sans bouger.

Or Ayşe, quand elle l'eut aperçu, accéléra le pas. Et Sergueïtch vit alors qu'elle avait bien du mal à pousser son vélo.

« Bonjour ! » souffla-t-elle, épuisée, en s'arrêtant à trois mètres de lui.

Sergueïtch ne s'en trouva pas offensé, il franchit lui-même la distance qui le séparait de la jeune fille et attendit qu'elle eût repris haleine.

« Eh bien, comment ça se passe chez vous ? demanda-t-il.

– Maman vous demande de venir à la maison, répondit Ayşe. Le plus tôt possible.

– Le plus tôt possible ? répéta Sergueïtch, interloqué. C'est donc pour venir me chercher que tu es montée jusqu'ici ? »

La jeune fille acquiesça de la tête.

« Ah ben ça ! J'aurais dû vous donner mon numéro de portable. Quelle andouille je fais ! s'exclama l'apiculteur, soudain agité et nerveux. Attends-moi ici, j'arrive. »

Et il s'en fut vers le rucher, tout en se traitant de tous les noms et en essayant de comprendre pourquoi il n'était pas parti sur-le-champ au village avec elle, pourquoi il lui avait demandé d'attendre, comme s'il avait besoin de prendre avec lui il ne savait quoi ? Pourquoi ne leur avait-il pas donné plus tôt son numéro de téléphone ?

Une fois dans la tente, il s'apaisa.

« Bien sûr, conclut-il. Comment aller là-bas les mains vides ? Ils ne doivent plus guère avoir de bougies, je vais leur en apporter d'autres. »

Il en tira cinq d'un paquet, qu'il garda pour lui. Les autres, il les enveloppa dans un papier et les fourra dans un sac.

À mi-chemin, Ayşe lui demanda la permission de descendre jusqu'au village à vélo. Il y avait certes quelque chose d'idiot à pousser sa bicyclette

dans la pente au lieu de monter dessus.

« Oui, vas-y ! » lui dit Sergueïtch.

Et elle s'en fut. Elle roulait avec prudence, en freinant fréquemment.

Quand Sergueïtch tourna à droite devant la mosquée, le premier détail qui lui sauta aux yeux fut l'absence des forces spéciales. La rue où s'élevait la maison d'Aysilu était déserte : pas un policier, pas une voiture à gyrophare. Il aurait dû en concevoir un certain soulagement, mais au contraire, il accéléra le pas pour atteindre au plus vite la cour envahie de vigne. Il ne prit pas même le temps de refermer le portillon derrière lui : il courut au perron.

Ce fut Aysilu qui lui ouvrit la porte. Elle le mena au salon. Tout de suite il regarda le trumeau. Le miroir était toujours couvert d'un voile, une bougie brûlait à la même place que la dernière fois. Mais c'était une autre, en stéarine.

« Bekir a été arrêté », lui annonça-t-elle, la voix empreinte d'une douleur lasse et étouffée. Au précédent malheur qui avait déjà épuisé toutes ses forces morales, était venu s'en ajouter un nouveau.

« Pourquoi ? demanda Sergueïtch, stupéfait, en la regardant dans les yeux.

– On a été perquisitionnés. L'enquêteur prétend que Bekir a pillé une église et volé des cierges. Or ces cierges... » Elle tourna la tête vers la bougie dont la menue flamme tremblotait au pied de la glace. « ... C'est quelqu'un qui nous les a déposés devant la porte quand l'électricité a été coupée. Bekir ce jour-là était allé à Belogorsk. Comment aurait-il pu cambrioler une église ici ? »

Sergueïtch se tendit.

« Mais ce n'est pas lui ! Sûr et certain, dit-il après un silence d'une voix hébétée. C'est moi qui vous ai apporté les cierges ! Ils sont à moi, ils n'ont pas été volés. L'église a été bombardée chez nous, alors je les ai récupérés... »

Les yeux d'Aysilu s'embrasèrent.

« Les vôtres ? dit-elle comme si elle ne croyait pas à ses paroles.

– Tenez, voici les mêmes ! Je vous en ai apporté d'autres. »

Il sortit le paquet du sac, le posa sur la table, déroula le papier.

« Allah soit loué ! souffla la maîtresse de maison dans un soupir de soulagement. Alors vous allez leur dire ? Oui ? Que c'est vous qui les avez apportés ?

– Bien sûr ! Je le dirai ! Mais à qui ?

– Il a été emmené à Bakhtchissaraï, à la police. »

Le jour même, Sergueïtch arrivait à Bakhtchissaraï, Ayşe installée à côté de lui, sur le siège passager, pour lui montrer la route.

« Qui venez-vous voir ? lui demanda le planton.

– Je veux parler à votre chef. Au sujet d'un garçon d'Albat, Bekir...

– Mustafayev ? acheva le planton avec un léger sourire en coin. Mais de quel Albat ? Il est de Kouïbychevo. Et vous êtes qui pour lui ?

– Personne, répondit Sergueïtch décontenancé. Je voulais seulement déclarer que c'est moi qui leur ai donné les cierges. Il n'a pas cambriolé d'église.

– Ah oui ? » Le jeune policier regarda fixement le visiteur dans les yeux. « Je comprends. Mais pourquoi voulez-vous voir le chef, en ce cas ? C'est l'officier chargé de l'enquête qu'il vous faut. Montrez-moi vos papiers ! »

L'apiculteur lui tendit son passeport ukrainien tout froissé.

« Mais pourquoi n'avez-vous pas reçu de passeport russe ? » s'étonna le planton une fois le document entre ses mains.

Il le feuilleta. S'arrêta sur le tampon de l'attestation de résidence. Leva des yeux encore plus ébahis sur le solliciteur.

« Et le visa, il est où ? »

Sergueïtch lui tendit l'encart plié en quatre.

« Vous ne prenez pas soin de vos papiers, maugréa le policier en secouant la tête. Attendez ici ! » dit-il avant de s'éloigner dans les profondeurs d'un couloir.

Il ne revint pas seul, mais accompagné d'un homme d'une quarantaine d'années, aux cheveux coupés ras, vêtu d'un pantalon noir et d'une chemise bleu foncé. L'homme tenait à la main le passeport de Sergueïtch et son visa russe.

« Eh bien... » Il jeta un coup d'œil au document avant de regarder à nouveau l'apiculteur. « ... Sergueï Sergueïtch, venez ! »

Dans le bureau où l'officier enquêteur le conduisit se trouvaient trois tables encombrées de dossiers et de papiers.

Le policier se présenta vaguement puis prit place à une des tables près de la fenêtre. De la main, il désigna au visiteur une chaise de l'autre côté.

« Trifonov, Grifonov ?... » Sergueïtch essayait encore de déchiffrer mentalement ce qu'il venait d'entendre, et dont seul le premier mot – « enquêteur » – avait été prononcé de manière intelligible.

« Eh bien, racontez ! » lui dit ce Trifonov, ou Grifonov, en le fixant bien en face.

Sergueïtch expliqua l'histoire des cierges, de son village et de l'église bombardée, parla de ses abeilles. L'autre écoutait et hochait la tête, mais son visage restait de pierre, comme s'il ne croyait pas un mot de ce qu'il entendait.

« Je parle en toute honnêteté, ajouta l'apiculteur après avoir mis un point, lui semblait-il, à son récit.

– Vous avez offert les cierges d'une église orthodoxe à des musulmans ? Et comment en êtes-vous arrivé à pareil extrémisme ? s'exclama l'enquêteur du ton d'un homme réellement effrayé par une affreuse découverte.

– Où est le mal ? répliqua Sergueïtch en haussant les épaules. Ils n'avaient plus d'électricité ! Moi aussi, au village, je m'en sers pour m'éclairer le soir. Chez nous, ça fait déjà trois ans qu'on n'a plus de lumière. »

L'enquêteur se retourna. Regarda l'icône de la Vierge accrochée au mur.

Sergueïtch déglutit nerveusement. Lui aussi leva les yeux sur l'image, puis considéra le portrait du président russe pendu à droite de celle-ci.

Trifonov-Grifonov sortit du tiroir de son bureau plusieurs feuilles de papier et un stylo. Il écarta les dossiers pour dégager de la place devant son visiteur.

« Écrivez ! dit-il. Tout ce que vous m'avez raconté, mais en détail. »

Sergueïtch s'attela à la besogne.

« Ça ne fait rien s'il y a des fautes ? demanda-t-il en levant les yeux sur l'enquêteur.

– Aucune importance, nous corrigerons au besoin. »

Il fallut une vingtaine de minutes à l'apiculteur pour coucher son histoire sur le papier. Vingt minutes durant lesquelles l'officier resta assis patiemment à attendre. Après quoi il s'empara des trois feuillets noircis d'une écriture chaotique et les relut.

Il quitta le bureau en les emportant, sans avoir dit un mot.

Sergueïtch conclut qu'il était parti chercher Bekir. Il allait le ramener dans un instant et le libérer.

Mais quand il revint un bon quart d'heure plus tard il était seul : sans les papiers et sans Bekir.

« Vous pouvez partir, lui dit-il d'un ton indifférent.

– Quoi, je dois attendre le garçon dans la rue ? demanda Sergueïtch.

– Comment ça ? »

Les yeux de l'enquêteur s'étaient arrondis.

« Eh bien, vous allez le libérer, n'est-ce pas ? Je suis en voiture, je peux le ramener chez lui... »

L'enquêteur secoua la tête, la mine étonnée.

« Vous êtes un drôle de zèbre, vous ! dit-il après un silence. Pourquoi avez-vous besoin de fourrer votre nez dans les affaires des autres ? Hein ? Vous pensez que ce Mustafayev n'a que cette histoire de cierges sur le dos ? Le gars est un rapide. Voilà deux ans qu'il roule sans procuration dans une voiture qui ne lui appartient pas, il se montre insultant avec les représentants de l'ordre... »

– Mais c'est la voiture de son père ! intervint Sergueïtch, indigné. Et son père a été assassiné, vous le savez bien.

– Le véhicule est au nom du père, le père n'a pas donné procuration au fils. Voilà deux ans que le fils enfreint les lois de la Russie.

– Mais comment un mort peut-il donner procuration ? » demanda l'apiculteur en regardant l'enquêteur comme s'il se trouvait devant un idiot.

L'autre parut lire dans ses pensées. Ses yeux étincelèrent de fureur.

« Votre Tatar n'a plus que deux options », siffla-t-il à travers ses dents, tout son visage exprimant le mépris qu'il portait à son interlocuteur. « Ou la prison, ou l'armée ! S'il est malin, il choisira l'armée. Là-bas on lui apprendra à respecter l'autorité. Ou tout au moins à la craindre. S'il n'est pas malin, en revanche... »

Il n'acheva pas. Comme s'il pensait en avoir assez dit à l'individu qui le contredisait. Ce serait lui faire trop d'honneur que d'ajouter encore un seul mot.

« Bon, alors que dois-je transmettre à sa mère ? » demanda Sergueïtch, d'une voix plus faible, cette fois-ci, empreinte de frayeur.

« Mais ce que vous voulez ! coupa l'enquêteur. Vous êtes ici, en fait, un étranger et... » Il rendit au visiteur son passeport ukrainien bleu et son visa. « ... et si dans onze jours vous n'avez pas quitté le territoire de Russie, vous aussi, vous serez conduit ici. Mais pas dans ce bureau, en cellule ! »

Sur la route d'Albat, Sergueïtch ne cessa de regarder Ayşe à la dérobée en se demandant s'il devait lui raconter ou non son entrevue. Pendant qu'il réfléchissait, il ne disait rien, mais elle-même ne lui posait aucune question.

Elle semblait se tenir sage, sur ses gardes, comme si elle avait peur de lui. C'est ainsi qu'ils atteignirent le village.

Aysilu, quand elle eut appris de Sergueïtch les détails de sa conversation avec l'enquêteur, eut le plus grand mal à retenir ses larmes.

« Ils veulent nous briser, dit-elle à mi-voix. Ils ont pris le fils des voisins pour l'envoyer à l'armée, mais ils ont pu le racheter. Leur famille les a aidés à payer les pots-de-vin. Il est à Tchernigov à présent... Il fait des études à l'université... »

Aysilu se tut, quitta la table et sortit de la cuisine. Sergueïtch leva la tête, regarda le lustre allumé. Puis, comme s'il se reprenait soudain, il se tourna vers le trumeau. La bougie de stéarine y était toujours.

« Vous voudrez boire quelque chose peut-être ? demanda la maîtresse de maison de retour dans la pièce avec une assiette de sandwiches.

– Vous buvez de l'alcool ? dit Sergueïtch, dubitatif.

– Non, mais il y en a dans la maison. »

Il hocha la tête. Aysilu posa un verre sur la table, et dans sa main apparut une bouteille de vodka entamée. Elle remplit le verre et remporta la bouteille.

Sergueïtch tendit la main vers les sandwiches. Il était déjà tant habitué aux galettes maison qu'il mangeait tantôt ici, tantôt au rucher quand Bekir venait lui porter des provisions en manière de cadeau. Or là, tout à coup, du pain blanc, du fromage ?

« Je suis à bout de forces, soupira Aysila, ayant noté l'hésitation de son hôte. Totalement à bout...

– Mais, peut-être pourriez-vous racheter Bekir ? suggéra Sergueïtch. Puisque ça a été possible pour le fils des voisins... »

Elle haussa les épaules.

« C'est autre chose que je voudrais vous demander... » Elle fixa son hôte dans les yeux avec une insistance redoublée. « J'aimerais expédier Ayşe loin d'ici.

– Mais où ?

– Chez vous... Chez vous, ce sera mieux.

– Chez nous ? s'exclama Sergueïtch, effaré, en regardant Aysilu comme si elle était folle. Mais chez nous, ça tire de partout, il n'y a pas d'électricité ! »

Il sentit la nervosité monter en lui, sa main tenant le sandwich commençait à trembler, le sandwich lui-même tremblotait. Il mordit dedans, attrapa le verre d'alcool, le porta vivement à sa bouche pour ne rien renverser, et le vida d'un trait.

Quand il eut un peu mâché, il trouva au pain blanc un goût étrange.

« C'est celui de la boulangerie, celle qui est sur le cimetière ? demanda-t-il.

– Nous n'en avons pas d'autre, répondit Aysilu. Demain, je préparerai des galettes. Demain, on nous promet de la pluie...

– Un autre verre, c'est possible ? »

Elle se leva pour aller chercher la bouteille, le servit, puis remporta la bouteille comme la première fois.

« Avec vous, les musulmans, on ne sait s'il faut rire ou pleurer... » songea Sergueïtch en l'accompagnant du regard jusqu'à la porte de la cuisine. Il secoua la tête et quand elle fut revenue à table, les mains vides, il assécha de nouveau son verre d'une seule lampée.

« Je ne parle pas du Donbass, déclara la maîtresse de maison, sur un ton d'institutrice, comme si elle parlait à un enfant. Je voudrais envoyer Ayşe en Ukraine. Pour qu'elle fasse des études... Mais je ne sais pas où... moi, depuis que je suis rentrée ici d'Ouzbékistan, je n'ai plus quitté la Crimée, j'avais peur... Alors, où est-on bien en Ukraine ? »

Sergueïtch réfléchit.

« Moi non plus, je n'ai pas énormément voyagé... À Horlivka, c'était bien, à Donetsk également... ça l'était. Mais aujourd'hui ? À Vinnytsia, c'est bien. Là, aucun doute.

– Vinnytsia ? Mais il y a une université là-bas ?

– Bien sûr, c'est une grande ville ! Mon ex-femme y habite. Ainsi que ma fille...

– Alors peut-être devrais-je l'envoyer à Vinnytsia ? dit Aysilu, s'adressant plus à elle-même qu'à son hôte.

– Pourquoi pas ?

– Nous réunirons de l'argent pour elle. On la conduira jusqu'à la frontière, mais ensuite, une fois du côté ukrainien... »

Elle dévisagea Sergueïtch d'un œil scrutateur.

« Je vais devoir m'en aller bientôt, dit-il. Ils comptent déjà les jours, on dirait, ils sont impatients de me voir partir... Je l'emmènerais bien jusqu'à la frontière.

– En ce cas, une fois côté ukrainien, vous pourriez peut-être aussi la mettre dans le car pour Vinnytsia ?

– Sans doute... » répondit Sergueïtch d'une voix mal assurée. Mais ayant croisé le regard interrogateur de la maîtresse de maison, il hocha la tête et déclara d'un ton plus affirmatif : « Vous pouvez compter sur moi. »

Le lendemain matin, Sergueïtch descendit à Albat en voiture avec sa remorque. Il demanda l'extracteur à Aysilu, en lui disant qu'il était prêt à récolter tout le miel, le sien comme le leur.

« Comment ferez-vous tout seul ? Je vais vous aider ! » déclara-t-elle d'un ton ferme.

L'apiculteur ne chercha pas à discuter.

La Tatare et lui chargèrent sur la remorque le plateau de bois sur lequel se vissait l'extracteur, puis posèrent celui-ci dessus, et fixèrent le tout avec des sangles. Aysilu alla chercher dans la grange des bidons de plastique et une dizaine de seaux empilés les uns dans les autres, dont les couvercles, rassemblés à part dans un sac en plastique, furent placés dans le véhicule.

Au moment où ils montaient en voiture, Ayşe sortit dans la rue en courant avec dans les mains un cabas de toile contenant un objet cylindrique ressemblant à une marmite. Elle remit le sac à sa mère.

Ils s'éloignèrent de la maison. Sergueïtch, de temps à autre, se retournait pour jeter un coup d'œil à la remorque. Et chaque fois, une odeur chaude et agréable lui venait aux narines.

« Qu'est-ce qui sent comme ça ? s'étonna-t-il tout haut.

– Ayşe a préparé des *samsas*. On pique-niquera au rucher. »

Un vent doux leur soufflait au visage. Il balayait tout l'habitable de la Tchetviorka, emportant avec lui le parfum des *samsas*.

La voiture cahotait sur le chemin de terre montant le long des vignes.

« Vous n'aviez pas besoin de venir. Je me serais débrouillé seul, dit Sergueïtch.

– À deux, ça ira plus vite », répondit Aysilu tranquillement.

Sergueïtch n'eut qu'à voir l'habileté avec laquelle la Tatare vissait les pieds de l'extracteur au panneau de bois, pour comprendre que ce n'était pas la première fois qu'elle opérait. À l'évidence, elle aidait aussi son mari, Ahtem.

Ils actionnèrent à tour de rôle la manivelle de l'engin. Ils commencèrent par les ruches d'Ahtem, les plus éloignées. Après une trentaine de cadres

« essorés », la machine devint lourde. Aysilu plaça dessous un bidon en plastique. Il se remplit presque à moitié, après quoi ils le mirent de côté en attendant.

Quand ils en eurent rempli deux, ils s'installèrent dans l'herbe pour manger un morceau.

Tout en savourant les chaussons délicieusement farcis d'agneau haché, Sergueïtch réfléchissait : comment pouvaient-ils travailler ainsi en silence, sans bavarder ? Quand il avait centrifugé le miel avec Bekir, ils avaient eu le temps de parler de beaucoup de choses. De beaucoup de choses, et en même temps, pour ainsi dire, de rien. Mais pas un instant, que ce fût lui ou Bekir, ils n'avaient fermé la bouche. Et le temps avait passé plus vite, le travail avançait bien. Or voilà qu'avec Aysilu, tout se faisait sans un mot, à part « tenez ça » ou bien « ça suffit ». Néanmoins, ils arrivaient à bosser vite à présent, à quatre mains, vite et bien !

« C'est peut-être mieux de se taire après tout, se dit l'apiculteur. De quoi pourrais-je lui parler ? De Vitalina ? De Petro ? De Pachka ? Non, elle n'y comprendrait rien ! Et pas la peine d'évoquer Galia. Moi non plus, je ne comprends pas leur vie. Tiens, par exemple, pourquoi enterrent-ils leurs morts sans cercueil ? »

Il se remémora les funérailles d'Ahtem. Le corps sur la civière, enveloppé d'un drap vert brodé d'une inscription en arabe. Allons, c'est-il possible une chose pareille ?

Et il ne trouva pas de réponse.

« C'est peut-être pour ça qu'on ne les aime pas, au FSB et à la police. » Il l'avait bien senti quand il était allé à Simferopol se renseigner sur Ahtem, et plus tard, quand il avait tenté de récupérer Bekir au commissariat de police de Bakhtchissaraï. L'enquêteur lui-même lui avait dit : « Pourquoi vous mêlez-vous des affaires des autres ? »

C'était Aysilu à présent qui tournait la manivelle. Elle la tournait sans relâche, comme si elle faisait ça chaque jour.

Le soleil inclinait vers la montagne, annonçant la prochaine venue du soir.

Vint le tour des ruches de Sergueïtch. Et il eut l'impression que ses abeilles avaient produit moins de miel que celles d'Ahtem. Il en fut chagriné et se mit à peser encore plus fort sur la manivelle de l'extracteur.

« Donnez, je vais prendre le relais, proposa Aysilu, voyant que Sergueïtch, fatigué, s'était interrompu pour reprendre son souffle.

– Non, pas la peine », répliqua-t-il, obstiné, en réempoignant la manivelle.

Trois bidons de miel s'alignaient déjà devant la voiture. Pareille récolte aurait pu être motif de fierté. Seulement, il n'y avait personne pour en être fier. C'est l'apiculteur qui doit en tirer orgueil, pas sa femme. Mais Ahtem était dans la tombe. Peut-être était-ce là pourquoi le visage d'Aysilu n'exprimait aucun sentiment de cette nature. En revanche, elle semblait à présent fatiguée. « Et la fatigue lui va bien », pensa Sergueïtch, sentant monter en lui le désir de la consoler. Seulement comment s'y prendre ? La serrer contre lui, offrir son épaule pour qu'elle pût y pleurer ? Non, elle ne pleurerait pas. C'était entendu. Et la serrer contre lui était impossible, il leur était interdit de se livrer à des familiarités avec des étrangers. Tout chez eux était différent. En un mot, ils vivaient selon d'autres lois.

Sergueïtch tira de ses ruches sept seaux de cinq litres de miel. Autrement dit un peu plus d'un bidon. A priori, ce n'était pas mal, il ne possédait après tout que six ruches quand eux en avaient trois fois plus. Pourquoi en ce cas eut-il l'impression que ses cadres étaient moins remplis ?

Le soleil s'était posé sur la montagne. Eût-il eu des jambes, il eût gambillé à présent, de ses pieds de feu, assis au sommet.

« Il faudrait laver l'extracteur, dit l'apiculteur. J'ai de l'eau.

– Inutile, je le ferai à la maison », répondit Aysilu.

Ensemble, ils ôtèrent les vis qui maintenaient la machine sur la planche. Ils secouèrent celle-ci pour la débarrasser de l'herbe et de la terre qui y étaient tombées, et la posèrent sur la remorque. La centrifugeuse prit place dessus à côté des trois bidons de miel.

Sergueïtch rangea ses seaux dans le coffre à bagages.

« Vous les vendrez, déclara-t-il. Ça fera de l'argent pour racheter Bekir. »

Ils arrivèrent à la maison au crépuscule. Aysilu descendit et ouvrit le portail pour permettre à Sergueïtch d'entrer dans la cour.

De la lumière brillait aux fenêtres. Les réverbères de la rue étaient allumés. Albat, ce soir-là, ne manquait pas d'électricité.

En allumant son feu, Sergueïtch se remémora le mois d'août de l'année passée. Très différent de celui-ci. Un soleil sans pitié aveuglait le Donbass, la chaleur était intolérable. Les oiseaux ne chantaient qu'au petit matin puis se taisaient, comme si leurs gosiers étaient secs. Mais avant la nouvelle aurore, ils chantaient à nouveau et plus fort qu'à l'ordinaire, comme s'ils étaient heureux malgré tout de la journée qui s'annonçait, et de la chaleur recommencée.

Sergueïtch sourit au souvenir des chants d'oiseaux qui le réveillaient chaque matin. Oui, ils étaient heureux, bien sûr ! Heureux qu'un matin nouveau entrât dans leur vie, heureux d'être vivants. Et lui aussi, en les écoutant, se réjouissait. Pour les mêmes raisons. Même si parfois il lui semblait que sa joie était bête, non pas humaine mais animale, une joie d'ailes et de plumes. À l'époque Pachka lui avait apporté de Karousselino la nouvelle que les séparatistes étaient convenus avec l'armée ukrainienne d'éloigner leur artillerie du village afin d'élargir leur zone grise natale. De manière que Karousselino en fût partie, ainsi que Jdanivka et quelques autres localités, et que la vie chez eux fût aussi paisible et normale qu'elle l'était à Svetloïé, où restaient même des familles avec enfants en bas âge. Et de fait, durant presque un mois les tirs avaient cessé, y compris la nuit. Le calme régnait. Rempli de joie et d'audace, Sergueïtch s'était installé dans le jardin pour dormir. Il s'endormait sous la musique des grillons, et se réveillait à celle des oiseaux. Les abeilles volaient dans les champs. Le miel, bien sûr, est moins abondant à la mi-août. Les fleurs fanent, brûlées par le soleil. Mais si Dieu a donné des ailes aux abeilles, c'est bien pour qu'elles aillent chercher le pollen sucré aussi loin qu'elles peuvent. L'année précédente, il avait récolté le dernier miel aux alentours du 10 août. Il n'en avait pas obtenu beaucoup. Puis il avait nettoyé les cadres, préparé les ruches pour l'hiver. Oui, à cette époque, les abeilles chassaient déjà leurs faux-bourçons de la ruche. Elles aussi se préparaient à la saison froide. Or ici, en Crimée, apparemment, la saison du miel durerait plus longtemps. Même si le soleil ce matin-là avait prévenu de l'arrivée de l'automne. La nature faisait bien

d'avertir elle-même. C'était mieux que lorsqu'un type en costume comptait à haute voix le nombre de jours qu'il vous restait avant le départ.

Après avoir pris un petit déjeuner, Sergueïtch inspecta ses ruches. Il soulevait les toits, reniflait : y avait-il de l'humidité à l'intérieur ? Il s'accroupit auprès de celle à laquelle le défunt vétéran des forces ukrainiennes avait flanqué un coup de hache. Il faudrait en reclouer le coin qui bâillait un peu. Sinon le fond se détacherait quand viendrait le moment de la charger sur la remorque. Il avait un marteau dans la voiture, il y trouverait bien aussi des clous.

Ses pensées s'orientèrent toutes seules sur le départ, la route à reprendre. Et le soleil avait beau s'en donner à cœur joie, ses rayons évaporer toute l'humidité déposée sur la terre durant la nuit, Sergueïtch ne parvenait pas dans sa rêverie à s'éloigner beaucoup de l'automne et de la route qui l'attendait.

Vers le soir, de lourdes nuées envahirent le ciel. Il se mit à pleuvoir, à grosses gouttes éparses. Il avait suffi qu'un nuage masquât le soleil pour que la nuit se fît dans les yeux de Sergueïtch. Il bâilla. Sous l'effet de la fatigue, ou bien de l'humidité de l'air.

« Demain, j'irai voir Aysilu, résolut-il. Et j'appellerai Vitalina pour lui parler d'Ayşe. Peut-être aura-t-elle une idée ? »

Il ne pleuvait pas vraiment. L'apiculteur alluma le feu et mit de l'eau à chauffer dans la marmite accrochée au trépied. Il avait décidé de se préparer de la kacha de sarrasin.

Et tout à coup il entendit un bruit de moteur. Un bruit encore lointain, mais qui se rapprochait. Il se redressa d'un bond, heureux à l'idée que ce fût Bekir.

« Ils l'ont relâché malgré tout ! » pensa-t-il, avant de se hâter vers le coteau surplombant les vignes.

Tout en marchant, il se demanda s'il y avait de l'électricité à Albat ce soir-là. Quand il déboucha sur la hauteur, il poussa un soupir de soulagement : fenêtres et réverbères étaient déjà éclairés au village. Et une voiture montait lentement en direction du rucher, palpant la route du faisceau de ses phares. Sergueïtch ne parvenait pas encore à bien la distinguer. Mais il lui fut tout de suite évident que ce n'était pas une Niva. Il ne pouvait s'agir de Bekir.

Sept ou huit minutes s'écoulèrent avant que lui-même fût pris dans la lumière des phares d'une sorte de gros minibus.

Arrivé à sa hauteur, l'engin s'arrêta et la portière droite s'ouvrit juste devant lui, manquant de peu le heurter. Il recula d'un pas.

« Bonsoir », lui dit un homme en descendant du véhicule.

Sa voix parut familière à l'apiculteur, et il en fut déconcerté. Il n'avait pas lié d'amitiés sur place. À part Aysilu et ses enfants, il ne parlait avec presque personne. Il pouvait bien sûr échanger deux mots à l'épicerie avec des gens du coin, ou avec les touristes qui, à pied ou à vélo, passaient près du rucher. Mais les voix qu'il entendait une fois par hasard ne se gravaient pas dans sa mémoire, elles sombraient dans l'abîme où s'éteignent à jamais tous les bruits inutiles de la journée passée. Or celle-ci ne semblait pas être de cette espèce, elle n'était pas fortuite.

« Vous ne me reconnaissez pas ? » demanda l'homme.

Sergueïtch essayait de scruter son visage, mais celui-ci, en partie dissimulé par l'obscurité, ne lui disait rien.

« Vous êtes venu me voir à Simferopol, lui souffla l'énigmatique personnage. Ivan Fiodorovitch ! »

Sergueïtch se tendit. Il se rappela les interminables couloirs du FSB, les hautes portes des bureaux, et celui où Ivan Fiodorovitch et lui s'étaient entretenus.

« Mais vous êtes ici comment ? Par hasard ? demanda-t-il, incapable de relier dans son esprit l'officier qui venait d'arriver et son bivouac, la tente, le rucher.

– Pas tout à fait. » La voix d'Ivan Fiodorovitch avait un accent tout à fait chaleureux. « C'est vous que nous sommes venus voir. Nous n'en aurons pas pour longtemps. Où habitez-vous ?

– Par là, répondit Sergueïtch en tendant la main. Vous voyez le feu de camp ?

– Eh bien allez-y, nous vous précédons ! »

La portière du minibus claqua, le véhicule passa près de lui et poursuivit plus loin en direction du campement. Il se gara de telle manière que ses phares éclairèrent la Tcherviorka aux vitres brisées. Sergueïtch, en approchant, nota que leur lumière jaune donnait à sa pauvre voiture un aspect encore plus misérable.

Ivan Fiodorovitch surgit de nouveau devant lui.

L'apiculteur fut alors surpris de découvrir qu'un emblème militaire figurait sur la portière du minibus. Il ne le fut pas moins de constater également que, sauf à l'avant, le véhicule était dépourvu de fenêtres, et par conséquent n'était pas conçu pour le transport de passagers mais de matériel.

« Voici Vassili Stepanovitch, dit Ivan Fiodorovitch pour présenter l'homme qui l'accompagnait. Il n'est pas chauffeur de métier, mais on manque de personnel, on est débordé de travail. Alors je lui ai demandé de prendre le volant. Eh bien, où sont vos ruches ?

– Par là-bas, tenez, répondit Sergueïtch en tendant la main.

– Allons-y, vous me montrerez ! » Ivan Fiodorovitch échangea un regard avec son acolyte, et tous deux se dirigèrent vers les ruches tandis que le propriétaire de celles-ci se hâtait derrière eux.

Vassili Stepanovitch alluma une torche électrique et entreprit de soulever les toits pour regarder à l'intérieur en s'éclairant de sa lampe. Sa conduite alarma Sergueïtch.

« Mais qu'est-ce que vous faites ? J'ai déjà récolté le miel, dit-il, nerveux.

– C'est bien pourquoi nous n'avons pas voulu vous déranger plus tôt, lui répondit Ivan Fiodorovitch. Le fait est que nous allons emporter avec nous une de vos ruches. Pour deux ou trois jours. Nous devons vérifier.

– Vérifier quoi ? lâcha Sergueïtch, interloqué.

– Quand vous avez franchi la frontière, vous avez enfreint le règlement. Le service sanitaire n'a pas contrôlé vos abeilles. Or vous savez bien que les abeilles sont vecteurs de maladies, elles pourraient contaminer leurs congénères de Crimée.

– Mais personne ne m'a rien dit ! On m'a laissé passer, et puis c'est tout.

– On vous a laissé passer pour raisons humanitaires. À présent on considère les choses autrement. Mais ne vous inquiétez pas. »

Entre-temps, Vassili Stepanovitch, après avoir inspecté avec sa torche l'ensemble des six ruches, s'était arrêté auprès de la troisième à partir du feu. Il éclaira le trou d'envol. Souleva de nouveau le toit et plongea la main à l'intérieur.

« Il ferme le trou », devina Sergueïtch.

« Nous allons prendre celle-là, déclara Ivan Fiodorovitch en hochant la tête vers la ruche devant laquelle se tenait son compagnon. Vous nous aidez ? »

Sergueïtch et Vassili Stepanovitch soulevèrent la grande boîte et la portèrent au minibus. Ivan Fiodorovitch courut devant eux pour ouvrir la porte de l'habitacle. Ils déposèrent la ruche à l'intérieur.

« C'est que je dois partir bientôt... dit l'apiculteur un peu désespéré.

– Je sais, je sais, opina Ivan Fiodorovitch. Ne vous inquiétez pas. Nous vous la rapporterons dans deux, trois jours, à condition, bien sûr, que tout aille bien pour vos abeilles. Dans le cas contraire, vous nous excuserez, mais

nous devons vous les prendre toutes... Enfin bon, inutile de parler de ça avant l'heure... »

Tandis qu'il regardait le véhicule s'éloigner sur la route, Sergueïtch se sentit abattu et brisé.

« Comment ça “vous les prendre toutes” ? Ils vont toutes me les tuer, c'est ça ? » murmura-t-il d'une voix tremblante.

Il avait d'ailleurs le sentiment de tout comprendre. Car il n'avait besoin de personne pour vérifier si ses abeilles étaient en bonne santé, ne présentaient aucun symptôme de peste. Il les contrôlait seul, personne d'extérieur ne venait vérifier. Et ses abeilles étaient en pleine forme, il avait inspecté les ruches récemment. Quoi ? Il ne savait pas distinguer une abeille malade d'une autre en bonne santé, peut-être ? Chez les abeilles, toutes les maladies se repéraient au premier coup d'œil. S'ils faisaient ça, c'était pour l'effrayer. Ils allaient examiner la ruche et la lui rendre. Inutile de s'inquiéter. Ils la lui rapporteraient demain ou après-demain. À quoi leur serviraient ses abeilles ?

Mais ces raisonnements ne suffisaient pas à l'apaiser. Une question lui vint soudain à l'esprit : si même on admettait que ce deuxième personnage, Vassili Stepanovitch, était vétérinaire et spécialiste des abeilles, qu'est-ce que le premier venait faire dans l'histoire, cet Ivan Fiodorovitch, dont le bureau était situé au rez-de-chaussée et qui, s'il allait au travail en civil, possédait à l'évidence chez lui une tenue d'officier ? Pourquoi les agents du FSB s'intéressaient-ils à ses ruches ?

Il chercha longuement une explication simple et claire, mais en vain. Alors il sortit la bouteille de ratafia et en but une gorgée. Mais il n'y trouva nul réconfort. Il s'accroupit devant le feu, y rajouta du bois mort. Il avait à présent froid au dos, et trop chaud à la poitrine. La nuit faisait descendre l'humidité sur la terre. Il ne pleuvait plus déjà depuis une heure, mais son odeur froide et poisseuse subsistait dans l'air.

Il avala une autre gorgée de la tasse émaillée. Une douceur mêlée d'amertume se répandit dans sa bouche, lui enserra la langue.

« Il faut que je parte d'ici au plus vite », songea-t-il.

Sergueïtch ne dormit pas de la nuit. Le froid le transperçait jusqu'aux os. Ni le sac de couchage, ni le pull passé sur son torse nu, ne le défendaient de ce froid. Faute de pouvoir fermer l'œil, il sortit de la tente et s'approcha du feu éteint. Il eut l'impression alors qu'il faisait plus froid sous l'abri de toile qu'au-dehors. Il ralluma le feu, rapprocha la couverture de camping, présenta ses mains aux flammes. Un frisson lui parcourut le dos, dû au froid, mais pas seulement : une sorte de peur indistincte s'était logée en lui. Une peur glacée qui lui gelait la peau.

Il leva la tête vers le ciel, comme s'il pouvait y trouver le salut. Le ciel était dégagé, parsemé d'étoiles, et la lune, énorme, éclatante, dessinait un disque presque parfait.

L'apiculteur fut étonné de voir le ciel beaucoup plus clair que la terre. S'il baissait les yeux et regardait du côté des ruches, il se heurtait à de telles ténèbres qu'il lui fallait recourir à sa mémoire pour distinguer la plus proche. La deuxième se dissimulait totalement dans l'obscurité, tout comme l'emplacement de la troisième.

« Où ont-ils pu l'emmener ? se demanda de nouveau Sergueïtch. C'est qu'ils savaient très bien quand venir la prendre ! Au soir tombé, quand toutes les abeilles sont revenues des champs, quand toute la famille est rassemblée dans la maison... »

Il hocha la tête. Pas de doute. Ce deuxième gars s'y connaissait en abeilles.

Un bruit avait surgi dans sa tête, en même temps que ses pensées. Un bruit étrange, rappelant un peu une migraine – un mal auquel Sergueïtch était rarement sujet.

Si ce Vassili Stepanovitch, ce gars qui avait inspecté les ruches avec sa lampe torche, était apiculteur, il aurait tout de suite vu que les abeilles de Sergueïtch étaient en bonne santé. Qu'elles n'avaient ni maladies ni parasites. Et cependant c'était la troisième ruche qu'il avait choisie. Or qu'avait-elle de particulier ? Il n'y avait rien qui distinguât cette famille d'abeilles des autres... Mais peut-être avaient-ils décidé d'infecter exprès ses abeilles ? Pour le punir d'être allé les interroger sur Ahtem et Bekir ? L'enquêteur lui

avait bien dit qu'il n'avait pas à fourrer son nez dans « les affaires des autres ».

L'apiculteur demeurait ainsi à réfléchir, assis près du feu, jetant de temps à autre quelques branches sur les braises d'un geste machinal. Et ses mains peu à peu se réchauffaient. Ses yeux étaient déjà accoutumés à l'obscurité et il pouvait à présent facilement distinguer une paroi de la deuxième ruche. L'essentiel, avait-il compris, était de ne pas lever les yeux vers la lune, car alors ensuite tout paraissait noir en bas.

Un bruit se fit entendre tout près. Sergueïtch se retourna et aperçut un hérisson qui, venant de la tente, clopinait indolemment vers le feu. L'animal regarda autour de lui, à hauteur de ses yeux, sans lever le museau et sans voir l'homme assis devant les flammes. Il s'arrêta un instant, puis poursuivit dans l'herbe son chemin. En direction des ruches.

Et dès que le froissement produit par le hérisson s'éteignit, les oiseaux commencèrent à chanter. D'abord tout bas, puis de plus en plus fort. Le jour se levait. Dès que les premiers rayons eurent touché la cime des arbres, ils lancèrent des trilles, se mirent à siffler plus puissamment encore que le sifflet avec lequel Sergueïtch jouait dans son enfance.

Mais lui au contraire se voûtait sous le poids de l'insomnie. Il avait la tête lourde comme si on lui avait posé sur la tête un bonnet de plomb. Il tituba en direction du feu, et faillit choir sur les braises. Les flammes surgissant devant ses yeux l'effrayèrent et un instant lui rendirent un peu de ses forces, assez pour repousser de ses mains la terre humide et rejeter son corps en arrière. Il se releva de la couverture avec difficulté. Rentra dans la tente. Se glissa dans son sac de couchage et s'endormit.

Il se réveilla un peu avant midi. Fiévreux, en sueur. Un sentiment de frayeur l'envahit, causé par le caractère incompréhensible de son état.

« Je suis malade ou quoi ? » se demanda-t-il en sortant de la tente sous un soleil à nouveau resplendissant qui chauffait l'atmosphère. Son bras gauche était comme engourdi, il ne lui obéissait plus et ballottait comme un bout de bois pendu à son épaule.

Sergueïtch se rappelait s'être réveillé couché sur le dos. Il ne pouvait donc avoir pesé dessus dans son sommeil au point qu'il fût paralysé. Son bras droit fonctionnait normalement. Il put ainsi se laver, en couchant le jerrican de cinq litres sur le flanc et en desserrant le bouchon de plastique de manière que l'eau en coulât en un mince filet, comme d'un robinet.

Ses jambes le conduisirent toutes seules là où un carré d'herbe jaune et froissée indiquait l'endroit où, la veille au soir, on avait pris sa ruche pour la charger dans une camionnette et l'emporter. Il resta là un moment immobile, tandis que des abeilles des autres ruches volaient autour de lui, dans un bourdonnement affairé. Il s'approcha ensuite de celle qui avait besoin d'être réparée. Il voulut aller chercher le marteau et les clous dans la voiture, mais comment reclouer les planches avec la seule main droite ?

Sergueïtch soupira. Il secoua l'épaule gauche, attentif à la réaction de son bras engourdi, et essayant de le ranimer par la force de la pensée et de l'amertume. Mais s'il eut l'impression de retrouver un peu de sensibilité, son bras continuait de refuser d'obéir, et pendait, inerte, comme un bout de bois.

« Ça va passer ! » se dit-il avec espoir. Sans doute, dans son sommeil, avait-il pris malgré tout une mauvaise position.

Il prêta alors l'oreille à son corps. Il ne semblait pas avoir de fièvre, la sueur nocturne avait séché sur son front. Néanmoins il se sentait moulu, sans force, comme s'il avait vieilli de vingt ans pendant la nuit.

« Eh ! je devrais faire une petite sieste sur les ruches ! »

Il se rappela les ruches assemblées sous les arbres à Mala Starogradivka, sur lesquelles il s'assoupissait pour se relever regonflé par l'énergie de centaines de milliers d'abeilles. Il se rappela le sourire de bonheur radieux qu'affichait le large visage du gouverneur quand celui-ci remettait pesamment pied à terre après plusieurs heures de sommeil. Il aurait bien aimé lui aussi s'étendre un instant sur les ruches, là, maintenant. Peut-être retrouverait-il l'usage de son bras. Peut-être ses forces lui seraient-elles rendues ?

Il embrassa du regard ses cinq ruches et songea que la sixième manquait pour qu'on pût se sentir comme sur un lit. Avec cinq, cependant, c'était encore possible, mais en ce cas sa tête reposerait sur une seule.

À cette pensée, Sergueïtch se sentit un peu plus léger. Sa foi en la puissance abeilline s'était affermie et consolidée. Il suffisait de déplacer les ruches, de les ranger l'une contre l'autre. Mais pour cela, même si son bras gauche se désengourdissait, il n'aurait pas assez de force de toute façon.

Sans réfléchir plus longtemps, l'apiculteur décida de se rendre à Albat, pour voir Aysilu. Peut-être le conduirait-elle à un médecin du coin ?

Il protégea sa tête du soleil brûlant en coiffant sa casquette orange « FC Chakhtior ». Au lieu d'un pull qui à présent lui aurait tenu trop chaud, il enfila un polo bleu, et ce faisant, il eut le sentiment que son bras gauche

répondait à contrecœur, qu'il se glissait de lui-même dans la manche courte. Il s'en fut ensuite par la route, sans la même légèreté qu'auparavant, mais avec une détermination qui lui tenait aisément lieu de force et d'entrain.

Ce fut Ayşe qui lui ouvrit la porte.

« Et ta maman, où est-elle ? demanda l'apiculteur qui jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule de la jeune fille, s'attendant à voir surgir d'un instant à l'autre Aysilu dans le couloir.

– Elle est allée au jardin d'enfants, le Conte de fées, rue du Kolkhoze, répondit Ayşe. Elle cherche du travail, et on a besoin d'une éducatrice là-bas... »

Sergueïtch se déchaussa, mais demeura un instant figé dans le couloir : que devait-il faire si la maîtresse de maison était absente ?

« Elle va revenir bientôt ? dit-il.

– Oui, elle devrait déjà être là. Elle n'y est allée que pour un entretien... »

Ayşe conduisit son hôte au salon, l'installa à la table, puis le laissa seul, avec la promesse de préparer du thé.

Ayant pris place sur la même chaise qu'il avait occupée déjà plus d'une fois, Sergueïtch promena son regard autour de lui. Quelque chose avait changé, mais quoi ? – il mit un peu de temps à le comprendre. Une odeur inhabituelle, déplaisante, lui picotait les narines. Pas totalement déplaisante, à dire vrai, mais différente de celle qui flottait auparavant dans la pièce. Perplexe, il tourna la tête vers le trumeau. S'assura que le miroir était toujours voilé. Il baissa les yeux sur la console placée dessous. Une bougie de stéarine y était encore allumée, mais ce n'était pas celle de la dernière fois. C'était une autre, toute grise, sans doute parmi les moins chères.

« Voilà ce que c'est, comprit Sergueïtch. Les miennes doivent être épuisées, ou bien ils ont peur de s'en servir. Et les autres, celles qui ont été confisquées lors de la perquisition, les flics, ces salauds, les ont gardées pour eux ! Elles sont bien meilleures, évidemment, en véritable cire d'abeille. »

Ayşe revint apporter du thé, et aussitôt fit mine de regagner sa chambre.

« Ayşe ! » l'arrêta Sergueïtch.

La jeune fille se retourna. De l'embarras dans les yeux.

« Assieds-toi un instant », lui dit Sergueïtch en montrant la chaise à côté de lui.

Elle prit place, indécise, non pas, cependant, sur le siège que lui désignait son hôte, mais sur un autre en face de lui.

« N'aie pas peur, je voudrais seulement te poser une question, dit-il avec douceur. La bougie, c'est en mémoire de ton papa qu'elle brûle ? »

Ayşe acquiesça de la tête.

« Et combien de jours va-t-elle brûler ?

– Quarante, répondit-elle à voix basse.

– Excuse-moi... » Sergueïtch se mâchonna les lèvres, indécis, désireux et en même temps gêné de poser la question suivante. Il la posa néanmoins : « Mais ton papa a été tué il y a longtemps, et la date de sa mort est inconnue... Comment comptez-vous ces quarante jours, si ce n'est pas à partir de la date du décès ?

– À partir du jour des funérailles, répondit Ayşe d'une voix toujours menue, mais moins anxieuse à présent. C'est l'imam qui en a décidé ainsi. Il a grondé maman à cause de la bougie... »

Elle tourna les yeux vers la flamme qui ne pouvait se refléter dans le miroir.

« Mais pourquoi ?

– Il a dit que dans la tradition musulmane, on n'allume pas de bougie pour les morts. C'est pourquoi, quand il arrive, maman prend soin de la cacher... »

Sergueïtch poussa un soupir, sortit son portable, regarda l'heure. Il commençait de se sentir le cœur lourd, il aurait même préféré maintenant voir Ayşe se retirer, le laisser seul, mais la jeune fille restait sagement assise, comme si elle attendait d'autres questions.

Sergueïtch but son thé. Il tourna à nouveau la tête vers le trumeau. Puis promena son regard sur les murs, le tapis accroché au-dessus du divan, le vaisselier derrière les vitres duquel étaient exposés de jolis plats et assiettes aux couleurs vives.

« Chez nous, on place une photographie du défunt devant la bougie », dit-il. Il aurait bien évoqué aussi le verre de vodka recouvert d'un quignon de pain qu'on posait près du portrait, mais il avait compris qu'il était mal venu de parler d'alcool dans cette maison.

« Le visage n'a pas d'importance, murmura la jeune fille d'une voix à peine audible.

– Comment ? demanda Sergueïtch, qui n'était pas sûr d'avoir bien entendu.

– Le visage n'a pas d'importance, répéta Ayşe à peine plus fort. Allah n'a pas de visage, et pourtant il existe.

– Comment ça ? fit l’hôte surpris. Mais s’il s’agit du visage d’une personne chère ? »

Ayşe secoua négativement la tête.

« Il change... »

Elle chuchotait de nouveau.

« C’est pour cela qu’on prend des photos, pour se souvenir », déclara Sergueïtch d’un ton pensif. Il haussa les épaules, s’appliquant à comprendre les paroles d’Ayşe. « Ou bien on ne se prend pas en photo chez vous ?

– Si, bien sûr... » Son visage exprimait à présent l’étonnement. « Bien sûr qu’on se photographie... »

Elle se leva, alla au vaisselier, fouilla dans le tiroir et revint à la table avec un livre. Elle l’ouvrit, et l’apiculteur comprit alors que ce n’était pas un livre, mais un album photos.

« Tenez... » Elle poussa l’album vers son hôte. « Ce sont là nos photos. Papa y est aussi. »

Sergueïtch, de la main droite, ouvrit le volume bien à plat et le rapprocha de lui.

Sur le premier cliché, un couple de jeunes mariés : Ahtem et Aysilu. Jeunes, heureux. Lui en costume bleu marine, fez blanc sur la tête. Elle en robe blanche à ceinture bleu ciel, coiffée également d’un fez, mais du même bleu que la ceinture, et plus haut que celui de son fiancé.

Il tourna la page : les deux jeunes gens menaient un cheval. Il examina le visage d’Ahtem. Bizarrement, il ne le reconnaissait pas à présent. Il savait que c’était Ahtem, car Aysilu était à côté de lui. Aujourd’hui Aysilu était différente, elle aussi, de celle de la photo.

« Le visage n’a pas d’importance » – la petite voix d’Ayşe résonnait dans sa tête.

Il se mit à tourner les pages l’une après l’autre, regardant les photos suivantes avec moins d’attention, jusqu’au moment où il eut l’impression d’avoir passé une image familière. Il revint quelques pages en arrière : il y avait là l’unique photo de groupe qu’il eût vue jusque-là dans l’album, photo sur laquelle s’alignaient sur trois rangs une cinquantaine de personnes, sinon plus. Ils se tenaient debout sur les marches d’un splendide bâtiment ancien, en pierre blanche, orné de colonnes. Et ce bâtiment ne semblait pas inconnu à Sergueïtch, comme si lui-même l’avait déjà visité.

Il réfléchit. Ferma les yeux.

« Suis-je bête ! se murmura-t-il à lui-même. Mais c'est Slavianogorsk ! Le congrès des apiculteurs. »

Il se pencha sur le cliché pour scruter les visages. Mais ils étaient minuscules, et vus de plus près, au lieu de se faire plus distincts, ils se confondaient.

« Ayşe, où est ton papa là-dessus ? »

La jeune fille s'approcha, regarda attentivement, puis d'un doigt assuré désigna un homme debout au deuxième rang, à gauche.

Sergueïtch fixa, impuissant, le visage d'Ahtem.

« Vous n'auriez pas une loupe ? »

Elle s'en fut en chercher une. Sergueïtch saisit l'instrument et l'approcha de la photo. Oui, c'était bien lui. Maigre, les pommettes saillantes, les moustaches soigneusement taillées, tels deux traits d'encre de Chine sous son nez.

Sa main continua toute seule de promener la loupe sur les visages des autres participants au congrès. C'était étrange, tous les autres lui semblaient parfaitement inconnus.

« Eh oui, combien de temps a passé ? » songea-t-il. Et brusquement il se figea, effaré. « Mais je dois y être moi aussi ! »

Il passa à nouveau chaque tête en revue sous la loupe. Puis leva sur Ayşe un regard désemparé et suppliant.

« Tu ne pourrais pas m'aider ? demanda-t-il. Essayer de me trouver là-dedans ? Je dois y être, moi aussi. »

Elle se rapprocha encore, au point que son épaule droite frôla le bras gauche de son hôte, et observa le cliché. Après quoi elle se tourna vers Sergueïtch et le dévisagea un instant.

Sergueïtch esquisssa un sourire à peine perceptible, heureux que son bras eût senti le contact de l'épaule de la jeune fille.

Son doigt pendant ce temps s'était posé sur la silhouette d'un homme placé au rang le plus haut, à gauche.

« Vous êtes ici ! » dit-elle d'un ton ferme avant de reculer d'un pas.

Sergueïtch braqua la loupe sur le visage désigné par Ayşe. Il y avait là un homme jeune, au visage rond, bien rasé, cheveux courts, veste ou costume gris. C'était difficile à dire : on ne voyait pas le pantalon.

« C'est moi ? pensa Sergueïtch, dubitatif. Non, il ne me ressemble pas... »

Il se tourna vers le trumeau.

« Vous avez un miroir ? Pour me regarder... »

– Dans la salle de bains », répondit Ayşe.

Quand il eut allumé la lumière, Sergueïtch découvrit une pièce bien aménagée. Calé sous le bras gauche, le verre grossissant muni d'une poignée, dans la main droite, l'album ouvert. Il se campa devant le lavabo, fixa le miroir mural, examina son visage hâlé, mangé de barbe. Il leva l'album à hauteur de ses yeux, approcha la loupe du visage de celui qu'il était censé avoir été, jeune.

« Eh bien, oui, soupira-t-il tout bas. C'est moi. »

Il entendit la porte s'ouvrir dans le couloir. Il sortit et tomba nez à nez avec Aysilu. Elle était déjà en train d'enfiler ses pantoufles.

Après le repas, très simple, qui tenait plus de l'en-cas, Sergueïtch se plaignit à la maîtresse de maison de son humeur, de sa nuit d'insomnie et de son bras gauche.

Aysilu l'écoutait d'une oreille, distraite par ses propres pensées. Mais elle hochait la tête tout en tartinant de beurre mou un morceau de galette de pain.

Son hôte, voyant ses yeux tristes, se tut.

« Qu'est-ce que je fais ? se demanda-t-il. Son mari a été tué, son fils arrêté, et moi je lui raconte que je n'arrive pas à dormir... »

« Excusez-moi, dit-il d'une voix posée. Je ne viens pas au bon moment... et pour des broutilles... Vous avez vos propres malheurs... »

– Et qu'a-t-il votre bras ? demanda Aysilu comme si elle sortait d'un rêve, se détachait de ses pensées. Il y a un hôpital ici, on peut aller voir un médecin...

– J'aurais besoin de déplacer mes ruches, je voudrais essayer un remède à moi... Plusieurs fois déjà, je me suis soigné en dormant dessus.

– Et ça a marché ?

– Ça marchera ! Il me faudrait seulement quelqu'un pour m'aider à les assembler. Il en faut six normalement, mais les agents du FSB m'en ont pris une. Pour vérifier que les abeilles n'étaient pas malades, ils ont dit. Et tenez, j'avais ça aussi à vous demander. C'est souvent, chez vous, qu'on enlève des ruches pour les contrôler ?

– Ça ne nous est jamais arrivé, répondit Aysilu, le visage perplexe. Je vais me renseigner... »

Elle sortit son téléphone portable et appela un correspondant. Sergueïtch prêta l'oreille au murmure de cette langue tatare qu'il ne comprenait pas. Il entendit plusieurs fois dire *köpekler*¹, terme qu'il ignorait. Aux mots de *balqurtlar* et *balqurtlar sepeti*, en revanche, il tressaillit.

« *Balqurtlar* : les abeilles, *balqurtlar sepeti* : la ruche », répéta-t-il mentalement. Il se rappelait que Bekir lui avait appris ces mots un jour qu'il était venu au rucher.

« Non, rien de tel ne s'est encore produit, lui annonça Aysilu quand elle eut rangé son portable. À Albat personne n'a encore vu une de ses ruches

confisquée. »

Après le long silence qui suivit, l'apiculteur déclara à nouveau qu'il avait besoin d'aide pour assembler ses ruches de manière à pouvoir s'allonger dessus.

« Eh bien, allons-y, proposa Aysilu.

– Maintenant, il est encore trop tôt, dit Sergueïtch. Mieux vaut opérer au crépuscule quand les abeilles sont rentrées à la ruche. Pour qu'elles ne s'égarer pas. Elles sont habituées, vous comprenez, à ce que la ruche soit toujours à la même place... Et il serait bon que vous recrutiez quelqu'un d'autre. Il faut être deux, or moi, pour l'heure, je ne vauds rien...

– Je demanderai à Server, le fils des voisins. »

Aysilu posa sur son hôte un tel regard de pitié qu'un instant s'éveilla chez lui le sentiment d'être malheureux.

Sur le chemin du retour, Sergueïtch s'arrêta au magasin d'alimentation. Il acheta du saucisson cuit, une boule de pain et du sarrasin. Il reprit sa route, le sac en plastique à la main droite. Il avait constamment envie de le prendre dans la gauche, afin que son bras se repose, cependant, même si l'extrémité de ses doigts était redevenue sensible, le bras malade refusait de lui obéir entièrement.

Pour se distraire, il entreprit de compter les jours qui lui restaient avant que la période de séjour qui lui était accordée en Crimée ne vînt à expiration. Il perdait le fil, recommençait.

Quand il fit halte sur le coteau, le chiffre six tournoyait sur sa langue. Il se retourna vers Albat. D'où il se trouvait, la bourgade inondée de soleil paraissait accueillante et paisible.

« Eh bien, voilà, je suis rendu », soupira-t-il, et il sourit à l'idée que le soir même Aysilu et le fils de ses voisins lui installeraient les ruches de manière qu'il pût se coucher dessus et que dès cette nuit son sommeil serait salubre et, si Dieu le voulait bien, curatif.

1. *Les chiens* – surnom donné aux policiers russes et aux agents du FSB.

Qu'il manquât une ruche fut d'abord source d'inconfort pour Sergueïtch. Les six assemblées offraient malgré tout une surface à peu près comparable à celle d'un lit, mais quand il en manquait une à un bout, force était de s'en accommoder et de décider ce qu'il valait mieux poser sur ce bout étroit : la tête ou les pieds. Sergueïtch essaya de s'allonger de l'une et l'autre façon et finit par conclure que la cinquième ruche lui servirait de chevet.

Par-dessus le tout, au lieu d'un matelas de paille, il étendit son sac de couchage. Puis s'allongea sur le dos. Plongea son regard dans le ciel noir transpercé d'étoiles.

Les abeilles se comportaient de manière un peu trop sage. En tout cas Sergueïtch ne percevait pas sous son corps la vibration habituelle. En revanche il se sentait soudain en paix et en harmonie avec le monde qui faisait silence le temps du repos.

Il se rappelait le soin avec lequel Aysilu et Server, le fils de ses voisins, avaient installé les ruches. Ils avaient glissé des cailloux et des branches sous les deux ruches de l'extrémité pour que la surface offerte fût parfaitement horizontale. Le terrain était inégal, tout en creux et en bosses. Le jeune Tatar, qui s'était révélé un ami de Bekir, s'était montré dégourdi. Il avait demandé à s'allonger une minute. Puis avait lestement sauté à terre.

« Marrant ! avait-il dit. Je n'avais encore jamais essayé de coucher au-dessus d'un essaim d'abeilles.

– Mais tu as un rucher ? lui avait demandé Sergueïtch.

– Mon oncle en a un, et un grand ! Trente ruches ! Près de Küçük Süyren. Tout près, d'ici !

– On peut gagner de l'argent avec ça. Avant la guerre, le gouverneur en personne venait me trouver pour dormir sur mes ruches. Il payait en dollars. Or vous, vous avez encore une montagne de touristes !

– Avant l'occupation, on en avait. Maintenant, c'est plutôt une colline. Mais j'essaierai. Si mon oncle est d'accord. »

« Un bon garçon, entreprenant », pensa Sergueïtch à propos de Server, sur quoi il ferma les yeux.

Et dès qu'il cessa de voir au-dessus de lui le noir océan céleste, où baignaient les étoiles et la lune, il sentit dans son dos et ses jambes la vibration des ruches. Il perçut sous lui leur bourdonnement étouffé, comme si avoir les yeux clos lui rendait l'ouïe plus sensible.

L'air de la nuit criméenne portait en lui de chaudes senteurs d'herbes et de genièvre.

Il dormait. Il respirait à pleins poumons, sa poitrine se soulevant vers le ciel étoilé à chaque inspiration, et s'abaissant lorsqu'il expirait. Dans la chaleur de la Crimée, bercé par la vibration de sa couche aux vertus thérapeutiques, il rêvait. Dans son rêve, il dormait sur ses six ruches, dans le jardin de sa maison de Mala Starogradivka. Il dormait, et à côté le gouverneur et ses cinq gardes du corps attendaient son réveil. Ces derniers brûlaient de le tirer du sommeil, ou simplement de le pousser à bas des ruches afin de libérer la place pour le gouverneur qui n'avait tout de même pas effectué pour rien un trajet d'une heure en voiture ! Mais ledit gouverneur, grand et imposant, était assis sur une chaise sous un poirier et d'un geste de la main rassurait et apaisait ses hommes, de manière qu'ils ne touchent pas le propriétaire des ruches et du jardin. Et quand Sergueïtch se réveillait dans son rêve, il se sentait embarrassé à la vue de son visiteur et de sa garde, il descendait vivement de son perchoir pour céder la place à son hôte. Ils échangeaient leurs places. Le gouverneur s'étendait sur le mince matelas tandis que Sergueïtch allait occuper la chaise. Il se sentait le cœur en paix comme si le paradis était descendu sur terre. Et chose remarquable, il n'avait plus la moindre douleur dans le bras gauche, celui-ci lui obéissait, comme un chien et non comme un chat. Sa main se levait et au premier signal mental touchait son menton rasé, touchait son nez, son oreille.

Sergueïtch sourit en dormant, mais nul ne le vit. Il n'y avait personne alentour. Même les oiseaux étaient muets et dormaient. Et les grillons dormaient. Et les chouettes. Seules les abeilles, dans les ruches, n'étaient pas gagnées par le sommeil. Elles émettaient un bourdonnement, moins fort certes que le jour mais, dans le silence nocturne de Crimée, assez pour être audible et perceptible par le corps.

Le rêve se poursuivait cependant, et le gouverneur, après avoir reposé à son gré sur les ruches, en descendait avec précaution, rechaussait ses souliers violet-mauve d'un cuir étonnant, d'une souplesse d'oiseau, s'asseyait sur la chaise libérée par le propriétaire du jardin, puis attendait le thé. Sergueïtch

courait à la maison, à la cuisine, pour préparer ce thé et le servir à son visiteur.

Le thé avalé, le gouverneur et ses gardes du corps repartaient à bord de deux grosses voitures noires. L'apiculteur caressait du bout des doigts les dollars reçus, pour le plaisir d'en éprouver la juste rugosité, puis les portait chez lui et les rangeait dans un compartiment secret du vaisselier. Après quoi, il retournait s'allonger sur les ruches et s'endormait. Et ce sommeil-là, durant lequel la nuit tombait, se distinguait des autres. Car il n'y entendait que des bruits, sans qu'on lui montre le cinéma du rêve. Il entendait les voisins, assis à la table dressée dans la cour, entonner des chansons après leur dîner. Puis discuter de la guerre. De l'ancienne guerre. De Hitler. Ils débattaient : s'était-il enfui en Argentine ou non ? Car dans le journal *Secret absolu* avaient paru des photos montrant, semblait-il, un Hitler fortement vieilli, allongé sur une plage d'Argentine en compagnie d'une jeune femme blonde. Le débat bientôt s'apaisait et l'on n'entendait plus que le tintement de la vaisselle tandis qu'on débarrassait la table. Et soudain retentissaient de lointaines explosions. Elles se rapprochaient peu à peu, devenaient de plus en plus violentes, au point que Sergueïtch, toujours dormant, tressaillait sur ses ruches. Et les abeilles, qui entendaient aussi ce fracas, devenaient nerveuses, et vrombissaient bruyamment. Sergueïtch sentait les ruches se réchauffer, et leur chaleur lui envahir le dos. Il se tournait sur le flanc, mais cette position ne lui convenait pas, et il se couchait sur le ventre. Et c'est du ventre et de la poitrine qu'il écoutait les abeilles. Les explosions cependant se faisaient de plus en plus violentes, de plus en plus proches. On aurait dit que ce n'était pas dans le rêve qu'elles s'entendaient, mais au-dessus du rêve, au-dessus du jardin, au-dessus du monde...

Alors Sergueïtch s'étendit à nouveau sur le dos. Il se mordit la lèvre inférieure, navré que son sommeil fût chassé par tout ce vacarme. Il tenta de se cramponner à lui pour le retenir, mais peine perdue ! Il ouvrit les yeux : le ciel scintilla au-dessus de lui, s'éclaira d'une aurore boréale, chose qu'il n'avait jamais vue, étincelant de toutes les couleurs possibles hormis le blanc et le noir.

« Un feu d'artifice ! » comprit-il, sidéré.

Il sentit alors près de lui une présence. Il tourna la tête du côté où il devinait celle-ci, et découvrit Pachka, son ami-ennemi.

« Qu'est-ce qui se passe ? lui demanda-t-il.

– La victoire ! dit l'autre, radieux. La victoire !

– Mais qui est le vainqueur ? »

Sergueïtch se figea d’effroi en voyant une nouvelle salve de fusées fondre sur lui. Terrorisé, il se colla le dos à la paille.

Mais les flammèches s’éteignirent avant d’avoir atteint les ruches.

« Je ne sais pas, répondit Pachka, mais on s’en fout ! L’important, c’est que c’est la victoire ! La fin de la guerre !

– Quelle guerre ? demanda Sergueïtch, au souvenir de la discussion des voisins, à propos d’Hitler, entendue dans son rêve.

– La future, dit Pachka.

– La future ? » répéta l’apiculteur, interloqué. Sur quoi il entreprit de se redresser, appuya ses mains contre le matelas et s’assit lentement. Il tourna de nouveau la tête vers Pachka, mais celui-ci n’était plus là. Peut-être même ne l’avait-il jamais été !

Le silence régnait alentour. Le feu d’artifice était terminé. Seules les abeilles bourdonnaient discrètement sous la couette.

Sergueïtch ouvrit les yeux. La lune était déjà à l’autre bout du ciel.

Il prit conscience qu’il était étendu sur le dos. Par conséquent c’était en rêve qu’il s’était assis sur la paille après sa conversation avec Pachka.

Il tenta de lever le bras gauche, et celui-ci lui obéit.

Il poussa un soupir de soulagement. Les abeilles l’avaient guéri. Il n’était plus manchot ! La vie, donc, continuait. Et la victoire n’avait été qu’un rêve. Il n’y avait pas de victoire – point.

Il fallut que Sergueïtch fût totalement réveillé pour sentir sur ses joues comme une étrange brûlure. Il y passa la main : ses joues étaient douloureuses au contact. Il avait dû prendre un coup de soleil pendant qu'il dormait encore, bercé par le bourdonnement des abeilles.

L'eau froide de la source lui rafraîchit le visage, lui redonna de l'entrain. Et de nouveau la joie lui envahit l'esprit, la joie de s'être lavé avec les deux mains, que son bras gauche fût remis et s'appliquât à remplir ses devoirs aussi bien que le droit.

Il roula son sac de couchage, le porta sous la tente. Il y faisait aussi clair que si on eût découpé des fenêtres dans ses parois de toile.

Son regard se tourna spontanément vers le cierge « silencieux » et le saint Nicolas de carton. Sergueïtch se rappela qu'il lui en restait encore cinq, mais il n'avait plus de raison d'en allumer désormais. Il comptait passer toutes ses nuits, jusqu'à son départ, sous le ciel de Crimée, allongé sur ses ruches. Tout au moins, tant qu'il ne pleuvrait pas. Mais s'il avait de la chance, avec l'aide de Dieu, il remporterait sa réserve de bougies. Ainsi que celle encore plantée dans le pot. À quoi bon l'allumer si à présent sa maison n'était plus la tente, mais tout le monde environnant, avec ses montagnes, ses arbres, ses vignes, ses oiseaux, ses hérissons et ses abeilles.

Il s'assit sur le sac de couchage à nouveau déroulé. Porta encore une fois la main à ses joues. Esquissa un sourire. Brûler ainsi au soleil, il fallait le faire !

Et à cet instant il entendit un craquement de branches. Il tressaillit. Il n'attendait personne. Et s'il attendait quelqu'un, c'étaient des gens censés venir en voiture et non à pied : ceux-là mêmes qui lui avaient confisqué une ruche.

Sergueïtch jeta un coup d'œil au-dehors et son inquiétude s'évanouit.

Devant lui se tenait Ayşe.

« Bonjour ! Maman m'a chargée de vous remettre ceci... lui dit-elle en lui tendant un sac en plastique.

– Merci, merci ! répondit Sergueïtch, tout réjoui.

– Et maman m'a demandé aussi de vous dire de venir dîner ce soir. Elle a acheté de la viande.

– Très bien. Mais dis-moi, j’ai pris un coup de soleil sur les joues ? »

Ayşe examina le visage de l’apiculteur.

« Oui, elles sont toutes rouges, et même cramoisies ! Vous vous êtes endormi au soleil ?

– Je me suis réveillé au soleil, avoua Sergueïtch. Elles me cuisent, les maudites ! »

Il raccompagna Ayşe jusqu’au coteau. Et ce ne fut qu’à son retour à la tente qu’il se rendit compte qu’il n’avait toujours pas appelé Vitalina au sujet de la jeune Tatare.

« Quel imbécile ! » jura-t-il à sa propre adresse.

Il sortit son téléphone et appela.

« C’est bien toi ? » fit une voix familière.

« Pas même un bonjour », songea-t-il, mais c’est lui qui salua le premier : « Bonjour, dit-il. Comment ça se passe chez vous ?

– Chez nous, tout va bien. Et toi, ça va ?

– C’est selon... Je voulais te demander une chose... Ou même te poser une question. Vous avez une université, là-bas, chez vous ?

– On en a plus d’une. Pourquoi, tu veux t’inscrire en apiculture ? »

De l’ironie perçait dans la voix de Vitalina.

« Non. Il y a ici une gamine, la fille d’un ami tatar, qu’il faudrait aider. Son père a été enterré il n’y a pas longtemps, son frère a été arrêté par la police, et sa mère voudrait l’envoyer en Ukraine. Pour y vivre et faire des études. Ils ont de l’argent... Mais il faudrait d’abord l’aider à s’installer, peut-être l’accompagner à l’université, lui montrer...

– Quel âge a-t-elle ? »

L’ironie, dans la voix de Vitalina, avait cette fois-ci cédé la place à l’inquiétude.

« Je ne sais pas exactement... Elle sort de l’école... Seize, dix-sept ans. Je pourrais la mettre dans le car de Vinnytsia, mais il faudrait venir l’accueillir...

– Bien sûr, bien sûr, acquiesça Vitalina avec empressement. J’irai l’accueillir... Au besoin, elle peut même loger chez nous les premiers temps... »

Sergueïtch eut l’impression que son ex-épouse était émue. C’était donc qu’elle prenait sa demande au sérieux. Et dès lors qu’elle prenait sa demande au sérieux, c’était qu’elle l’écoutait, lui aussi, sérieusement.

Il sourit.

« Et comment va Angelica ?

– Ça va. On s’est engueulées hier, elle et moi, mais aujourd’hui on était déjà réconciliées après le petit déjeuner. Son *boy friend* a dix ans de plus qu’elle... Alors je suis inquiète, je voudrais qu’elle me le présente, et elle refuse absolument... Mais moi j’ai peur qu’il ne soit marié ! Tu comprends ?

– Je comprends », répondit Sergueïtch. Et il comprit qu’il devait dire, là, quelque chose d’important. Il était le père tout de même ! « Oui, il faut absolument vérifier. Peut-être même la suivre.

– Oui, si elle ne me le présente pas, je la suivrai, lui assura Vitalina. Alors, tu rentres bientôt ?

– Eh bien oui.

– Chez nous peut-être ? C’est bien ici maintenant, c’est beau. Le soir ils allument des fontaines musicales...

– Peut-être. Quand j’aurai mis Ayşe (c’est le nom de la gosse) dans le car, j’appellerai tout de suite. Je te dirai quand la récupérer. Elle est timide. Tu la reconnaîtras tout de suite. Maigrichonne, des cheveux comme les tiens, châtain foncé.

– Les miens sont blancs à présent, voilà déjà un an que je suis blonde.

– Eh bien, comme les tiens autrefois... Embrasse Angelica pour moi. Et dis-lui qu’elle t’obéisse.

– Je le lui dirai, je n’y manquerai pas, promet Vitalina. Et toi, sois prudent sur la route. Et grand merci pour tes vœux !

– Quels vœux ? demanda Sergueïtch, surpris.

– Ceux pour le 8-Mars. »

Sergueïtch avait beau avoir rangé son portable dans sa poche, la conversation qu’il venait d’avoir continuait de lui trotter dans la tête. Ses joues lui brûlaient encore, mais il pensait à son ex-femme. Quelque chose avait changé chez elle. Jamais encore elle ne lui avait parlé au téléphone sur un ton si chaleureux. Chaleureux et sérieux. Comme s’ils n’étaient pas séparés. Comme si, envoyé en mission, il l’appelait depuis quelque village minier, sans que leur vie eût changé.

Il s’installa sur la vieille couverture, sous un figuier, pour s’abriter du soleil.

« Je dois dépenser les roubles avant de rentrer, pensa-t-il afin de se détacher de la conversation téléphonique. J’achèterai des provisions pour la

route, et pas seulement. Il y a beaucoup de place dans la voiture, je peux aussi faire quelques réserves pour l'automne. »

Il sortit la liasse de billets russes. Les recompta. Le total se montait à un peu plus de cinquante mille roubles. Le chiffre était élevé, mais quand on se rappelait le prix de la nourriture, il paraissait tout de suite moins conséquent.

Vers le soir, Sergueïtch se mit en route pour le village. Il marchait d'un pas vif et léger. Et il n'allait pas là-bas les mains vides. Il avait emporté le reste de bougies pour la veuve d'Ahtem. Mieux valait qu'elle les fît brûler à la mémoire de son mari. Les bougies de cire d'abeille étaient plus nobles que celles de stéarine. Il y avait une bonne raison pour qu'elles servent dans les églises à prier pour la santé des vivants et le repos des morts. Il lui portait également la nouvelle que son ex-épouse, Vitalina, était prête à aider Ayşe.

Sergueïtch lui-même ne s'attendait pas que Vitalina accepterait si facilement d'épauler la jeune fille. Il n'avait même pas eu besoin d'insister. C'était malgré tout une bonne personne. Ils étaient simplement trop différents, elle et lui. Elle, venant d'une ville pleine de fontaines, et lui d'un village du Donbass, où tout le monde n'avait pas même un puits dans sa cour.

Jamais Sergueïtch n'avait mangé d'agneau en ragoût aussi tendre que celui qu'Aysilu lui servit ce soir-là. Ayşe dînait également avec eux.

L'apiculteur, dès son arrivée, avait exposé le résultat de sa conversation avec Vitalina : celle-ci accueillerait la jeune fille à la descente du car, et pourrait même l'héberger. La veuve d'Ahtem en fut enchantée et afficha un grand sourire. Mais ses yeux restaient tristes et las.

« Comment deux humeurs si opposées peuvent-elles cohabiter sur le même visage ? » se demanda Sergueïtch, surpris, en l'observant.

Mais au bout d'un instant elle raconta s'être rendue dans la matinée à Bakhtchissaraï pour essayer de voir Bekir. On lui avait accordé un droit de visite contre trois mille roubles. Une demi-heure d'entrevue. Bekir avait beaucoup maigri et l'on voyait qu'il avait subi des violences. Il lui avait confié qu'on voulait le forcer à s'engager dans l'armée et à partir sur-le-champ. On lui avait dit que s'il s'engageait, on lui accorderait une permission de deux semaines pour rentrer chez lui. Mais il n'accepterait pour rien au monde. Et par conséquent, si on ne le rachetait pas, il était bon pour la prison.

« Mais pour quel motif ? demanda Sergueïtch, affligé. Je leur ai fait une déclaration écrite concernant les cierges.

– Ils l'accusent de toute façon d'avoir cambriolé l'église. Ils disent qu'on n'y a pas seulement volé des cierges, mais aussi des icônes et des dons déposés par les fidèles. Mais que ferions-nous d'icônes ? »

Des larmes brillèrent dans les yeux déjà tristes d'Aysilu.

« Eh bien, si Dieu veut, vous parviendrez à le racheter », dit-il dans l'espoir de la rassurer.

Mais elle-même avait déjà essuyé ses larmes.

Sergueïtch, pour ne pas l'embarrasser, tourna son regard vers Ayşe. Celle-ci se tenait immobile, silencieuse, son visage n'exprimait ni joie ni chagrin.

« Peut-être n'a-t-elle aucune envie d'aller à Vinnytsia ? songea l'apiculteur. Mais bon, ce n'est pas à elle de décider. Seulement, qu'advient-il ensuite ? Aysilu se retrouvera toute seule ? »

Il considéra à nouveau la maîtresse de maison et se sentit envahi de pitié pour elle. Il espéra n'en rien laisser paraître.

« Un petit verre, ce serait possible ? » demanda-t-il poliment.

Aysilu s'en fut à la cuisine et en revint avec un verre plein qu'elle posa devant son hôte.

« Eh bien, que tout finisse par s'arranger pour Bekir ! » dit-il en levant son godet pour le vider d'un trait. Il posa un regard coupable sur la veuve, soudain gêné. « Excusez-moi. Je ne peux pas boire sans porter de toast...

– Mais pourquoi avez-vous les joues aussi rouges ? s'enquit Aysilu.

– J'ai pris un coup de soleil ce matin, j'ai dormi trop longtemps.

– Et votre bras, comment va-t-il ? »

Sergueïtch leva la main gauche, l'agita.

« Guéri ! Ça vous soigne d'un tas de choses, de dormir sur les ruches.

– Vous devriez partir mercredi, dit Aysilu, ce serait mieux. Le mercredi matin, il y a beaucoup moins d'attente à la frontière. Vous conduirez Ayşe jusqu'au point de contrôle, elle passera à pied le poste russe puis l'ukrainien, et vous la récupérerez de l'autre côté. D'accord ? »

Sergueïtch opina du chef.

« J'aurai besoin d'aide en ce cas, dit-il après un silence. Pour charger les ruches sur la remorque.

– Nous vous aiderons, Server et moi », promit Aysilu.

La nuit tombait déjà quand Sergueïtch s'en retourna au rucher. Les bruits du village s'éteignaient peu à peu, de sorte qu'il se trouva bientôt plongé dans ses pensées, où s'entrecroisaient sa maison, Mala Starogradivka, Pachka,

Petro... Il marchait sans hâte, et songeait que dans fort peu de temps, il roulerait sur des routes déjà connues. Il soupira tristement au souvenir des postes de contrôle qu'il devrait à nouveau franchir pour regagner sa zone grise. Il se rappela que Petro n'avait pas répondu à ses trois derniers SMS. Or cela ne pouvait avoir qu'une seule signification. Petro n'était plus. Il avait été tué. Et à cette idée, un poids se glissa dans sa poitrine et altéra le rythme de son souffle, rendant la montée au rucher pénible, sinon épuisante. Il écarta alors le souvenir de Petro pour penser à Pachka. Sa respiration se rétablit, son pas se fit plus léger. Et pour se rehausser le moral, Sergueïtch regarda derrière lui le village d'Albat inondé de lumière, où d'autres histoires se nouaient et se dénouaient. Des tristes et des gaies. La vie là-bas, simple et ordinaire, s'écoulait, paisible. Une vie à laquelle on pouvait s'habituer.

Mais à Mala Starogradivka, la vie s'écoulait aussi. Pour lui ordinaire, coutumière. Certes, n'y résidaient plus que Pachka et lui. Certes on n'y trouvait plus ni magasins ni bureau de poste. Plus de pain frais non plus, hormis celui que les copains séparatistes de Pachka apportaient de Karousselino. Ou que Pachka allait chercher lui-même là-bas. Mais il n'était pas aussi bon qu'autrefois. Et la vie continuait de s'écouler malgré tout. Comme un fleuve. Où pouvait-elle aller en attendant de se déverser dans la mort ?

Sergueïtch se représenta Mala Starogradivka dans son état d'avant-guerre, avec toutes les fenêtres des maisons et des chaumières illuminées. Il alla même jusqu'à transporter en imagination son village là où il se trouvait, en Crimée. Il l'installa sur le terrain du rucher, là où il avait planté sa tente. Et eut l'impression de sortir d'Albat pour marcher directement vers son pays natal. Il en conçut un immense plaisir, surtout à l'idée que la route d'Albat à Mala Starogradivka fût à présent si courte. « Et alors ? se dit-il. Où que je sois, Mala Starogradivka l'est aussi. Je suis là, donc mon village aussi ! »

Derrière lui un ronronnement de moteur se fit entendre. Il se retourna et aperçut deux phares.

Il monta sur le bas-côté, celui jouxtant les vignes, décidé à laisser passer la voiture même si des doutes venaient de germer dans son esprit : la route s'arrêtait après le coteau pour se changer en sentier. Par conséquent, quelqu'un se rendait là-bas. À son campement ?

Deux ou trois minutes plus tard, un véhicule parvenait à sa hauteur : le même minibus sans fenêtre, à la portière ornée d'un emblème militaire.

« Eh ! Stop ! cria Sergueïtch, soudain anxieux. Je suis là ! »

Mais le minibus s'était déjà arrêté de lui-même. La vitre de la portière avant était baissée. Ivan Fiodorovitch y passa la tête. Son visage exprimait une tranquille curiosité.

« Sergueï Sergueïtch ?

– C'est bien moi. » L'apiculteur s'approcha de la portière. « Vous me ramenez mes abeilles ? »

Ivan Fiodorovitch acquiesça.

« Vous me prenez à bord en ce cas ?

– On n'en a pas le droit, on transporte de l'équipement secret. Nous vous attendons là-haut ! »

Sergueïtch se hâta derrière le minibus. Il avait à nouveau le souffle court et ne parvenait pas à l'accorder sur un pas plus rapide. Quand enfin il atteignit sa tente, il trouva Ivan Fiodorovitch et le même Vassili Stepanovitch, le spécialiste des abeilles, debout à côté du véhicule, occupés à fumer une cigarette.

« Alors ? demanda-t-il. Tout est en ordre ? Mes abeilles sont en bonne santé ?

– Eh bien oui, on peut dire qu'elles le sont, répondit Ivan Fiodorovitch. On finit notre clope et on remet la ruche en place.

– Je vous prépare du thé, peut-être ? proposa l'apiculteur, heureux du retour de ses abeilles et désireux de partager ce bonheur.

– Inutile, nous sommes un peu pressés. Et le temps que vous allumiez le feu... Non, merci ! »

Quand ils eurent fini de fumer, les deux hommes sortirent la ruche de la cabine de la fourgonnette et la déposèrent dans l'herbe.

« Allons-y, je vais vous montrer sa place, leur dit Sergueïtch les invitant à le suivre.

– Mais les autres, où sont-elles ? demanda, surpris, le spécialiste des abeilles, quand ils eurent réinstallé la grande boîte à l'endroit où elle se trouvait auparavant.

– Je les ai regroupées, répondit Sergueïtch en tendant la main vers le figuier. À présent je dors dessus, pour me soigner. Tenez, j'avais le bras gauche paralysé, et maintenant je peux à nouveau porter un sac.

– Vraiment ? fit Ivan Fiodorovitch incrédule. Et on peut essayer ? »

Ils marchèrent tous trois jusqu'à l'endroit désigné. Tandis que son compagnon allumait une cigarette, l'agent du FSB grimpa sur l'assemblage de ruches et s'y allongea sur le dos.

« C'est un peu dur, soupira-t-il.

– Je m'y étends sur un matelas », expliqua Sergueïtch.

Ivan Fiodorovitch se figea, comme attentif aux sensations que les abeilles éveillaient dans son dos.

« Alors ? s'enquit Vassili Stepanovitch.

– Curieux.

– Il faudrait y aller. »

La voix du spécialiste trahissait des notes d'impatience.

« Oui, oui, dit l'autre en sautant au bas des ruches. On est partis ! »

Une ou deux minutes plus tard, Sergueïtch entendait le ronronnement de moteur s'éloigner puis s'éteindre tout à fait. Un silence paisible s'installa. Avec ses froissements, avec l'écho à peine perceptible des bruits de la journée passée, moulus par le vent.

Il alla chercher dans la tente son sac de couchage. L'étala sur le toit des ruches. Puis s'en fut vers celle qui venait de lui être rendue. Il en ouvrit le toit, tendit l'oreille. Il régnait entre les cadres un silence inhabituel. Les abeilles semblaient retenir leur souffle et leurs mouvements. Il aurait fallu éclairer pour pouvoir regarder, mais c'était là le moyen de les effrayer plus encore.

Sergueïtch plongea la main derrière la paroi de la façade, ouvrit le trou d'envol pour que les habitantes puissent sortir, puis remit soigneusement le toit en place et s'en fut d'un pas tranquille vers son lit improvisé, sentant encore dans sa main droite, celle qu'il avait glissée dans la ruche, la chaleur des abeilles.

Lorsqu'il se réveilla, Sergueïtch resta un moment sans conscience de l'heure ni du lieu. Comme s'il était seul au monde. Il écouta les oiseaux et les abeilles, prit tout son temps pour ouvrir les yeux. Il finit néanmoins par descendre de sa couche, et son premier soin fut d'aller vérifier l'état de la « troisième ruche ».

La vie semblait y battre son plein. Rien d'étonnant : les abeilles s'animent avec les premiers rayons du soleil et se mettent aussitôt au travail. On les voyait atterrir sur la planche d'envol, les pattes chargées de pollen destiné à leur communauté. Elles atterriSSaient lourdement, avec maladresse parfois, repoussant leurs sœurs et frères attardés devant le trou d'entrée.

Leur manège sur la planche était toujours fascinant. L'apiculteur pouvait passer facilement une demi-heure à observer « l'aérodrome » des abeilles. Il lui semblait même parfois en reconnaître certaines « à leur tête » ! D'autres fois il avait l'impression que les abeilles lui montraient un film. Comme en cet instant, par exemple, où plusieurs faux-bourçons étaient poussés dehors par l'orifice d'entrée, affaiblis et incapables de se défendre, du fait que les abeilles gardiennes les empêchaient d'accéder à la nourriture. Les faux-bourçons ne sortaient ni ne s'avançaient hors de la ruche, mais paraissaient en tomber, aussitôt suivis par de vigoureuses gardiennes, sûres de leur bon droit et de leur force, qui alors poussaient leurs victimes vers l'extrémité gauche de la planche d'envol. Tels de petits bulldozers ailés, elles les refoulaient jusqu'au bord, et les malheureux s'en allaient voler dans l'herbe.

« La mort les y attend, songea Sergueïtch sans pitié particulière. Mais bon, le plaisir se paie. Ils volent, récoltent du pollen, bâtissent des rayons, vivent comme le prolétariat, de la naissance à la mort. Certains n'ont pas le temps de grandir qu'ils sont expédiés dans le lit de la reine, où ils passent tout le reste de leur courte existence, comme dans un bordel, livrés du matin au soir aux plaisirs charnels. C'est bien sûr utile, profitable à la famille. Mais quel respect l'abeille ouvrière peut-elle nourrir à l'endroit du faux-bourçon ? Même s'il est son père. Aucun. Alors elles les chassent avant la venue du froid, afin de ne pas gaspiller miel et sirop pour ces parasites. Mais viendra le

temps où la reine donnera naissance à de nouveaux pique-assiettes et de nouvelles ouvrières. »

La sagesse de la nature, voilà ce qui enchantait Sergueïtch. Partout où la sagesse de la nature lui était apparente et intelligible, il en comparait les manifestations avec l'existence humaine. Il les comparait et ce n'était pas à l'avantage de la seconde.

Un des faux-bourçons, tombé dans l'herbe, ne bougeait déjà plus. À l'évidence, il y avait un moment que l'accès à la nourriture lui était interdit. Il avait même perdu ses vives couleurs pour devenir gris.

Sergueïtch laissa là les abeilles. Il prit un petit-déjeuner sur le pouce et résolut de charger le coffre de sa voiture. Il rangea les pots de miel sous la banquette arrière. Son regard se posa sur les jerricans d'essence à présent vides. Mieux vaudrait les rapprocher de la portière pour pouvoir les atteindre plus facilement à la station-service.

Quand il en eut terminé, Sergueïtch réfléchit à la question des gâteaux de cire. Il avait bien récolté un peu de cire pendant l'été, mais elle était brute, pleine d'impuretés, mêlée d'opercules, personne ne la lui échangerait contre des rayons préfabriqués. Conclusion : force lui serait d'en acheter s'il voulait faciliter le travail de ses abeilles.

Il répugnait à déranger Aysilu. Elle devait être occupée à préparer le voyage d'Ayşe. Ce devait être dur pour elle : elle allait se retrouver seule. Dieu seul savait si Bekir reviendrait à la maison.

Il décida de descendre au magasin du village et d'interroger la vendeuse. Les vendeuses de magasin, dans les petites villes et les villages, connaissent les réponses à toutes les questions, mieux que n'importe quel bureau de renseignement.

Il ferma à clef la voiture, puis éclata d'un rire silencieux en voyant ses vitres brisées.

Une fois rendu à Albat, il entra dans la boutique.

« Qui élève des abeilles par chez vous ? demanda-t-il à la vendeuse visiblement péturie d'ennui en l'absence de clients.

– Ah ça ! répondit-elle aussitôt. Mon mari justement ! Vous avez besoin de miel ? »

Un espoir tintait dans sa voix comme une clochette.

« Non, j'ai déjà le mien. Ce dont j'ai besoin, c'est de cire, mais je ne sais pas où en acheter par chez vous. Je ne suis pas du coin.

– Ça je le sais, que vous n’êtes pas du coin, soupira naïvement la femme. Vous faites ami avec les Tatars, et vous évitez les chrétiens ! Vous vous êtes converti à l’islam, j’imagine...

– Comment ça ? s’exclama Sergueïtch, écartant l’hypothèse. Je ne me suis converti à rien. »

La femme, à dire vrai, ne parut pas entendre sa réponse. Elle était en train de composer un numéro de téléphone.

« Jora, le gars, tu sais, qui s’est associé aux Tatars, il a besoin de quelque chose. Eh bien, celui qui campe derrière les vignes ! Je te le passe », dit-elle dans l’appareil avant de tendre celui-ci à Sergueïtch.

Jora se révéla un homme pratique, prêt à une transaction rapide. Ils s’entendirent sur un prix, et Sergueïtch resta dans la boutique à l’attendre, de manière à regagner sa tente sur le coteau avec une cinquantaine de feuilles de cire gaufrées.

Pendant qu’il attendait, il distraya la vendeuse en bavardant avec elle. Il n’avait pas le choix : elle mourait d’envie de parler.

« Alors, comment ça va chez vous, à Donetsk ? Les prix doivent faire mal, non ?

– Je ne suis pas de Donetsk, expliqua Sergueïtch. J’habite un village. Il n’y a pas de prix, nous n’avons plus de commerces. Et là où il y en a encore (il en reste un dans le voisinage, à Karousselino), là les prix font mal.

– Et ça canarde par chez vous ?

– Oui, mais plutôt par-dessus nous...

– Vos Tatars, là, on va les expulser, déclara la vendeuse, changeant brusquement de sujet. Ils nous aiment pas.

– Comment ça ? Tenez, moi ils m’aident.

– Mais vous, c’est pas nous. Nous, nous sommes russes, et notre gouvernement russe, ils le respectent pas. On va sûrement les forcer à retourner dans leurs ouzbekistans. Ils auraient mieux fait d’y rester bien tranquilles plutôt que de revenir ici...

– Mais c’est leur terre, objecta timidement Sergueïtch.

– Leur terre ? C’est la meilleure ! s’indigna la femme benoîtement. Elle est russe et chrétienne, et ça depuis la nuit des temps ! Bien avant les Tatars, les Russes ont apporté de Turquie le christianisme ici. À Chersonèse. Il n’y avait alors aucun musulman. Ce sont les Turcs qui plus tard les ont envoyés en même temps que l’islam. Poutine, quand il est venu, a raconté lui-même tout ça : ici, on est en sainte terre russe.

– Bon, moi, je ne connais pas l’histoire. Les choses peuvent s’être passées de mille façons.

– Les choses se sont passées comme Poutine l’a dit, insista la vendeuse. Poutine ne me ment pas. »

Durant la nuit, Sergueïtch sentit le froid le gagner malgré le sac de couchage. Il alla chercher une couverture dans la tente, et s'enroula dedans. Il se tourna et retourna un moment, mais bientôt se rendormit, pour ne se réveiller que lorsqu'il entendit tinter les rayons du soleil. Ce n'étaient pas eux qui tintaient, bien sûr, mais le monde vivant que ces mêmes rayons réchauffaient depuis deux heures à l'approche de la journée naissante. Visiblement, ils réchauffaient et préparaient également le dormeur.

Il s'en fut d'un pas alerte visiter la ruche « numéro 3 » située à l'écart des autres et l'effroi le saisit. Sur la planche d'envol, pas une seule abeille !

Il ouvrit le toit avec précaution et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Il n'y régnait que silence et solitude. Comme si quelqu'un, muni d'un aspirateur, l'avait vidée de toutes les habitantes. Il regarda autour de lui. Tendit l'oreille. Un bourdonnement lui parvint, provenant des autres ruches, une abeille passa près de son visage.

« Bien, il ne manquait plus que ça ! » soupira-t-il, affligé.

Il jeta un coup d'œil sous la ruche, s'éloigna vers l'orme voisin. Écouta de nouveau les bruits de la nature. Son regard s'arrêta sur un poirier sauvage qui poussait près des ruches d'Ahtem. Il s'en approcha et poussa aussitôt un soupir de soulagement en entendant le bourdonnement collectif et familier d'un essaim.

« Voilà donc où vous vous êtes sauvées... » murmura-t-il.

Cependant sa joie d'avoir retrouvé ses abeilles disparues se changea dans l'instant en inquiétude.

« Comment vais-je les ramener à la ruche ? À mains nues ? se demanda-t-il, désespéré. Je n'ai ici ni échelle ni boîte à essaim ! »

Il observa l'essaim d'abeilles qui enveloppait le tronc du poirier en une masse compacte. Un peu plus de deux mètres le séparaient du sol. Il aurait fallu pouvoir placer quelque chose dessous. Sergueïtch avait conscience de devoir agir vite avant qu'elles se soient envolées de là. Et une question d'ailleurs restait sans réponse : pourquoi avaient-elles toutes décampé ? D'habitude la moitié des insectes restait dans la ruche, tandis que l'autre déménageait avec la jeune reine. Et encore, quand la famille devenait trop

grande, et qu'elle se trouvait à l'étroit. Or si celles-ci avaient été à l'étroit, il l'aurait remarqué !

Plusieurs abeilles, venues de différentes parts, s'approchèrent de l'essaim et se mirent à « danser » à côté.

« Des éclaireuses ! comprit Sergueïtch. Elles racontent où elles sont allées et ce qu'elles ont trouvé comme nouveau lieu où s'établir. »

Son regard se porta sur le bouquet de noisetiers masquant à moitié la cabane où Ahtem remisait son matériel d'apiculteur. Il devait certainement s'y trouver un pulvérisateur et une boîte à essaim. L'essaimage était chose courante.

Sergueïtch se rappelait avoir déjà cherché deux ou trois fois la clef de la cabane, clef qu'il avait reçue des mains d'Aysilu dès le premier jour de son arrivée. Où pouvait-il l'avoir fourrée ? C'était une vraie catastrophe ! Comme cette grenade que Petro lui avait offerte, et dont il ne savait plus où il l'avait rangée. Maintenant c'était la clef qu'il n'arrivait pas à retrouver ! Or s'il ne se dépêchait pas d'agir, l'essaim risquait de s'envoler.

Il se campa devant la porte. Examina le cadenas.

Plaça sa paume dessous, souleva le boîtier métallique dont l'anse passait à travers deux œillets. Il le secoua, le tira vers lui. La porte grinça, mais les œillets étaient solidement fixés au chambranle et au vantail.

« Que faire ? Que faire ? » murmura Sergueïtch, de plus en plus nerveux.

Il tira à nouveau sur l'objet, plus violemment cette fois-ci, en l'agrippant des deux mains. Les œillets ne cédèrent pas davantage, ils semblaient même retenir le cadenas pour résister à l'apiculteur.

Sergueïtch fit rapidement le tour de la cabane en regardant par terre dans l'espoir de trouver quelque chose qui lui permettrait de forcer la porte. Mais en vain.

Et brusquement, il eut une illumination. Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt ?

Il courut aux vestiges de feu de camp, dégagea le trépied de fer planté dans le sol et retourna à la cabane.

L'ustensile avait une structure solide. On n'en trouvait pas de semblables dans les magasins ! C'étaient des amis soudeurs qui les fabriquaient pour ensuite les offrir ou les vendre à l'un ou l'autre.

Sergueïtch inséra un des pieds dans les deux anneaux de métal puis le tira vers lui de toutes ses forces. Le levier fonctionna, et ferrures et cadenas furent arrachés de la porte. Celle-ci s'ouvrit toute grande. Et aussitôt les yeux de

Sergueïtch s'éclairèrent de joie. Tout ce dont il avait besoin était là : une échelle posée contre la paroi du fond, un pulvérisateur en plastique, deux enfumoirs dont il n'avait pas maintenant l'usage, un grattoir à désoperculer les rayons et, surtout, une boîte à essaim, ronde, avec couvercle.

« Seulement avec quoi les faire tomber là-dedans ? » se demanda-t-il. Mais tout de suite sa main se tendit vers le long manche d'une pelle à poussière. « Voilà qui ira. C'est d'ailleurs sûrement pour ça qu'elle est là. Ahtem ne devait pas s'amuser à balayer le pré. »

L'essaim d'abeilles enveloppant le tronc du poirier vrombissait encore plus fort qu'avant. Comme si les milliers d'insectes se chauffaient les ailes avant l'envol.

« Non, souffla l'apiculteur avec assurance. Vous n'aurez pas le temps ! »

Il remplit le pulvérisateur avec de l'eau de la bonbonne puis entreprit d'arroser les abeilles de bas en haut. Les gouttes se répandirent sur leurs ailes, les alourdirent, la poussière d'eau en suspension dans l'air scintilla au soleil.

Sergueïtch savait déjà qu'aucune à présent ne s'enfuirait, néanmoins il continua à les arroser jusqu'à ce que le pulvérisateur fût vide. Alors seulement il posa l'échelle contre l'arbre, grimpa deux échelons, coinça la boîte à essaim entre le tronc et son ventre, puis, armé de la pelle, s'employa à y faire entrer les abeilles. Elles y tombèrent en deux grosses grappes tremblantes. Il n'en resta plus alors qu'une centaine, à peine, sur le tronc, mais la pelle était à présent inutile : elles suivirent les autres d'elles-mêmes. Elles se hâtèrent, craignant de se retrouver sans essaim, sans reine. Pour leur faciliter la tâche, Sergueïtch leva la boîte plus haut. Il observa, ému, les dernières y descendre, puis remit le toit en place, un panneau léger, tapissé à l'intérieur de tissu. Il empoigna la courroie de cuir transversale servant à son transport et redescendit à terre.

Pendant qu'il marchait vers la ruche, il essaya d'estimer la taille de l'essaim.

« Il ne doit pas faire plus de trois kilos, se dit-il. Pourquoi a-t-il besoin de déménager ? »

Il versa avec précaution les abeilles dans leur maison. Elles y tombèrent lourdement, leurs ailes encore humides.

Avant de refermer le toit de la ruche, Sergueïtch se prit à réfléchir. Un détail lui paraissait étrange. Il se pencha à nouveau sur ses pensionnaires.

« Elles ont l'air toutes grisâtres ! Peut-être parce qu'elles sont mouillées ? »

Sergueïtch ressentait une douleur dans les clavicules chaque fois qu'il tournait le volant. Il regardait de temps à autre Ayşe assise à côté de lui, qui elle non plus n'avait pas assez dormi, mais semblait malheureuse pour une tout autre raison. S'engouffrant dans l'habitacle privé de pare-brise, le vent les frappait au visage. De froides rafales vivifiantes. Le soleil matinal éclairait avec vigueur le ciel au-dessus de leurs têtes. Non pas leurs personnes, non pas la route, mais ce qui était au-dessus d'eux. Il éclairait le haut du ciel qui pâlisait sous ses rayons. Encore un peu et il surgirait de derrière les montagnes à droite, et sa lumière roulerait dans la vallée.

« Heureusement qu'elle ne pleure pas », pensa Sergueïtch en regardant de nouveau Ayşe du coin de l'œil.

Aysilu et Server les avaient suivis jusqu'à Bakhtchissaraï. À la sortie de la capitale tatare, ils avaient klaxonné pour que l'apiculteur s'arrête. C'est alors qu'Aysilu avait embrassé sa fille une dernière fois. Elle l'avait serrée contre elle en même temps qu'elle lui murmurait précipitamment à l'oreille en leur langue. Server n'était pas descendu de sa voiture. Sergueïtch oui. Il avait observé la mère et la fille, la mère en longue robe noire, très simple, quasi monacale, la fille en jean et chandail vert foncé passé par-dessus un col roulé noir qui gainait son long cou et lui montait presque jusqu'au menton.

En guise d'adieu, Aysilu avait salué Sergueïtch d'un hochement de menton. Comme pour dire : allez-y ! Puis elle avait tourné les yeux vers la remorque chargée de ruches, et secoué la tête.

Sergueïtch avait compris la signification de son regard : la veille au soir, quand Server, elle et lui avaient effectué le chargement, une planchette s'était détachée au bas d'une des cloisons de la ruche victime d'un coup de hache. L'apiculteur l'avait remise en place, du plat de la main, et s'était assuré qu'il ne restait aucune fente par laquelle les abeilles auraient pu s'échapper.

La route serpentait. Ils croisaient de temps à autre des véhicules allant dans l'autre sens. Certains affichaient des numéros d'immatriculation ukrainiens, et même de la région de Donetsk et de Lougansk. Quand il repérait sur la plaque les lettres correspondant à sa région, Sergueïtch tentait de voir à

l'intérieur de la voiture qui passait à côté. Des familles entières avec enfants roulaient en direction de la côte.

Il se rappela Bekir qui finalement ne lui avait pas montré la mer Noire, et poussa un soupir de regret, attristé par le sort du jeune homme autant que par cette expédition manquée.

Il jeta un nouveau coup d'œil à Ayşe. Il aurait aimé la rassurer, mais il ne savait comment. Il tourna brièvement la tête vers la valise verte serrée entre le plafond de la partie bagage de l'habitacle et ses propres affaires.

« Elle va descendre avant qu'on soit arrivés pour se présenter à pied au contrôle des passeports. Son sac à dos est imposant, il occupe tout le siège arrière. Va-t-elle porter également sa valise ? Mieux vaudrait peut-être qu'elle la laisse dans la voiture ? Si ça se trouve, les douaniers ne lui prêteront pas attention. Mais s'ils la repèrent ? Qu'ils m'ordonnent de l'ouvrir ? Elle est pleine de vêtements féminins... »

La route tourna à droite pour se fondre avec la grand-route de Sébastopol.

Sergueïtch regarda la remorque dans le rétroviseur. Au souvenir de la ruhe endommagée, il se retint d'appuyer sur la pédale d'accélérateur.

« Tu veux manger ? demanda-t-il à la jeune fille.

– Non, répondit celle-ci. Plus tard. Après la frontière. Ce sera encore chaud !

– Chaud ? » répéta l'apiculteur, interloqué.

Et il se souvint alors qu'à côté du sac à dos reposait un sac de *samsas*.

« Bon, d'accord. »

Sergueïtch hocha la tête et de nouveau eut envie d'accélérer. Envie d'arriver plus vite à la frontière, envie d'un *samsa* brûlant et savoureux.

Ils passèrent un panneau « Aéroport », avec flèche orientée à gauche. Mais ils roulaient déjà vers Djankoï. Ils n'avaient pas besoin d'aéroport.

« Tu n'as pas oublié ton passeport ? » demanda-t-il à Ayşe quand les faubourgs de Simferopol furent derrière eux.

Elle secoua négativement la tête.

Une heure plus tard, Sergueïtch sentit l'anxiété monter : la frontière approchait. Ils atteignirent une colonne de véhicules militaires stationnés sur le bas-côté. Des canons recouverts de housses étaient attelés à deux d'entre eux.

Ayşe en les voyant se raidit. Un éclair de frayeur s'alluma dans ses yeux. Sergueïtch accéléra pour passer au plus vite la troupe de militaires russes.

Trois minutes plus tard il ralentit, au souvenir de la ruche qui risquait en chemin de tomber en morceaux.

Il reconnut au loin l'auvent argenté qui s'avavançait au-dessus de la route. Son pied appuya automatiquement sur la pédale de frein.

Une fois arrêté sur le bas-côté, il adressa un regard interrogateur à Ayşe qui comprit sur-le-champ. Elle descendit de voiture, attrapa son sac à dos sur le siège arrière et le hissa sur ses épaules.

« Je dois prendre la valise ? demanda-t-elle.

– Elle n'est pas trop lourde ?

– Elle a des roulettes.

– Alors c'est mieux que tu la prennes. »

Quand il eut redémarré, il regarda dans le rétroviseur. Ayşe marchait déjà, tirant derrière elle sa valise verte. Elle marchait avec légèreté, le visage fermé cependant, comme si elle allait à un enterrement ou à la rencontre d'un inévitable malheur.

Une quinzaine de véhicules stationnaient devant lui. La queue avançait. Sergueïtch aperçut à nouveau Ayşe dans la file des piétons franchissant la frontière. Elle passa, sans se retourner, devant les guichets du contrôle des passeports.

Une fois sous l'auvent de la zone de contrôle, Sergueïtch sortit ses papiers et, un peu nerveux, s'en fut lui-même au guichet.

« Pourquoi vous avez froissé autant ce visa ! » dit le garde-frontière d'un ton de reproche en dépliant l'encart trouvé dans le passeport.

Le sceau de la perplexité s'imprima sur le visage du militaire. Ses lèvres se mirent à remuer sans bruit, comme s'il parlait ou bien effectuait une opération mentalement. Après quoi il secoua la tête et leva les yeux sur le propriétaire des documents.

« Quatre-vingt-neuf jours ! Vous avez poussé les vacances au maximum chez nous ! À la russe ! Vous avez même pris des coups de soleil ! » ajouta-t-il en observant les joues rouges et hâlées de Sergueïtch.

Mais soudain un homme en civil surgit derrière lui, qui se pencha vers le guichet pour jeter un bref coup d'œil à l'apiculteur. Sa main se posa sur l'épaule du garde-frontière, lequel redressa la tête et aussitôt se leva de son siège. Les deux hommes s'éloignèrent.

L'apiculteur, de plus en plus nerveux, tira son portable de sa poche pour regarder l'heure.

Mais déjà le visage du militaire avait réapparu derrière le guichet.

« Allez garer votre voiture sur l'aire de stationnement, dit-il. On va vous y rejoindre. »

Ayant libéré la place pour la voiture suivante, Sergueïtch roula jusqu'à l'emplacement indiqué. Il resta au volant, plongé dans une incertitude amère. Il n'attendait rien de bon de ce contretemps. On lui avait pris son passeport et son permis. Qui était-il à présent ? Personne.

Lui revint en mémoire l'aire de stationnement sur laquelle on l'avait envoyé à son entrée en Crimée. Son séjour s'y était conclu par l'arrivée de journalistes et leur don d'argent pour réparer sa voiture.

Sergueïtch promena son regard à l'intérieur de son « cabriolet », où, lorsqu'il roulait, s'engouffrait plus de vent qu'il n'y en avait dans la nature.

Eh bien non, il n'avait rien réparé. Et il ne lui restait presque plus rien de la somme reçue. Quelques roubles dormaient encore dans sa poche, mais il avait converti la plus grosse part en essence dont il avait rempli trois jerricans. L'essence était plus précieuse que l'argent.

Durant peut-être un quart d'heure, de longues pensées flottèrent dans l'esprit de l'apiculteur, qui toutes se terminaient par des points de suspension, mais adoucissaient l'attente de son sort. Puis deux douaniers s'approchèrent de la voiture, ainsi qu'un troisième homme, en tenue de camouflage, escorté d'un chien. L'un des douaniers tenait à la main les papiers de Sergueïtch. L'homme en treillis entreprit de promener le chien autour de la remorque.

Le douanier en possession des papiers considéra la plaque d'immatriculation du véhicule puis le vieux feuillet usé de la carte grise.

« Comment vous a-t-on laissé entrer ici ? » s'exclama-t-il.

La ligne torse et mécontente de ses lèvres exprimait autant de reproches que de morgue.

« Entré où ça ? demanda Sergueïtch, décontenancé.

– Ici, en Russie, en Crimée ! rétorqua le douanier d'une voix glaciale, un peu tremblante. Vous avez un permis soviétique, des papiers soviétiques pour la voiture ! Le numéro d'immatriculation est soviétique également ! Heureusement que votre passeport ne l'est pas ! Vous vivez encore en URSS ou quoi ? »

Ne trouvant pas sur-le-champ quoi répondre, l'apiculteur haussa les épaules.

« On ne m'a rien dit, marmonna-t-il d'un air perdu. Personne ne m'a dit d'en changer. J'ai toujours circulé avec ces papiers-là.

– Où avez-vous circulé ? En Ukraine ?

– Chez moi, au Donbass. »

Le douanier secoua la tête, étonné, mais ses yeux à cet instant s'éclairèrent d'une lueur presque bienveillante. Sergueïtch crut y lire une soudaine commisération à son endroit.

Entre les mains du second douanier était apparu un long bâton noir muni à son extrémité d'un miroir orienté vers le haut. Armé de cet instrument, il examinait le dessous de la voiture quand brusquement il se tourna vers le propriétaire de celle-ci.

« Bientôt vous pourrez freiner avec les pieds ! dit-il. Il ne faut pas faire de la route avec une bagnole pareille. Il faut ressouder le plancher !

– Oui, bien sûr, je vais m'en occuper, acquiesça l'apiculteur, effrayé. Sans faute ! C'est que je vis en zone grise... Ce n'est pas évident là-bas de faire réparer sa voiture... »

En l'entendant parler de zone grise, les douaniers regardèrent Sergueïtch fixement. Le maître-chien se retourna. Son berger allemand cessa de renifler la remorque et tourna la tête lui aussi.

« D'après le règlement, chaque conducteur doit vider son coffre pour inspection », déclara le second douanier au bout d'une minute, sans grande conviction. Sur quoi il porta son regard sur les ruches.

Sergueïtch sentit un grand abattement.

« Tout ce qu'il y a à sortir de la voiture... songea-t-il. Et quand ils verront le miel, ils ne me lâcheront plus. »

« On inspecte les ruches ? » demanda le douanier à son collègue.

Celui-ci se tourna vers la file de véhicules stationnant sous l'auvent. Son regard s'anima à la vue d'un grand coffre de toit sous lequel resplendissait une Land Rover Discovery immatriculée à Kiev, et astiquée comme pour être vendue.

« Non, non, répondit-il. Qu'il recompte ses abeilles lui-même ! Regarde tout le boulot qui nous attend encore ! » ajouta-t-il en désignant la jeep du regard.

Il rendit ses papiers à Sergueïtch.

« Bonne route ! lui dit-il sèchement. Et interdiction de s'arrêter dans la zone tampon. »

Son anxiété retomba si brutalement que Sergueïtch fut pris d'une violente quinte de toux. Si violente, même, qu'il ressentit comme une douleur au cœur. Il s'installa au volant et rangea passeport et papiers de voiture dans la boîte à gants – il en aurait de nouveau besoin bientôt.

Il traversa la zone tampon à petite allure, dépassant un à un les voyageurs pédestres. Il les observait en pensant à Ayşe. Elle devait bien être, elle aussi, quelque part sur cette route. À moins qu'elle n'ait déjà atteint le poste de contrôle ukrainien ? Qu'avait-elle à faire contrôler ? On avait examiné son passeport, jeté un coup d'œil dans sa valise, et hop – en avant la musique !

« Alors, on a passé de bonnes vacances ? » lui demanda le garde-frontière ukrainien avec une ironie mauvaise dans la voix.

Lui aussi avait remarqué les joues de l'apiculteur, brûlées par le soleil.

Les douaniers examinèrent sa voiture sans manifester d'intérêt particulier.

« Vous transportez des abeilles ? s'enquit l'un, en pointant le doigt sur la remorque.

– Oui, je les élève, expliqua Sergueïtch.

– Vous les élevez ou vous les enlevez ? » plaisanta le douanier bavard qui s'attira aussitôt un regard sévère de la part de son coéquipier. Il effaça le sourire de son visage et se tut.

Comme il quittait le poste de contrôle de Tchongar, Sergueïtch aperçut à l'avant une foule de gens et de véhicules garés n'importe comment et en désordre sur les deux accotements. Il roulait lentement, cherchant à repérer Ayşe. Il n'y avait nul endroit où s'arrêter. On klaxonnait derrière lui avec impatience.

Un peu plus loin, une Volga quitta le bas-côté et l'apiculteur s'empressa d'occuper la place ainsi libérée. Il ne put y entrer entièrement avec la remorque, mais celle-ci avait beau dépasser de près d'un mètre sur la chaussée, elle ne gênait pas pour autant la circulation.

Sergueïtch laissa là sa voiture et se hâta de retourner en arrière, où se trouvait la foule. Les conducteurs des voitures arrêtées et ceux qu'ils étaient venus accueillir.

Il arrivait déjà au rassemblement quand il aperçut Ayşe. Elle tentait de se frayer un chemin, de s'extraire de cette fourmilière, mais des hommes semblaient lui barrer le passage. Sergueïtch eut l'impression qu'elle le voyait également, par-dessus les épaules de ces hommes, comme par-dessus une palissade.

« Cent hryvnias pour aller à la gare ! répétait un barbu maigrichon à blouson marron dans l'espoir de convaincre la jeune fille. On part de suite ! J'ai déjà trois passagers dans la voiture, il me reste une place.

– Il a personne dans sa bagnole ! prévint un concurrent en pantalon de sport et polo. Vous allez y poireauter jusqu'à tant qu'il en ait trouvé trois

autres. Alors que moi, j'en ai déjà deux ! »

Sergueïtch écarta les chauffeurs de taxi à la manière d'un brise-glace, empoigna Ayşe par le bras et l'entraîna vers sa voiture. Ou plutôt, il lui fit franchir la rangée de taxis belliqueux, puis simplement s'empara de la poignée de sa valise et tira celle-ci derrière lui, indifférent aux cailloux et autres débris qui en malmenaient les roulettes. Ayşe marchait à côté de lui.

La queue au guichet de vente de billets avançait vite.

« Il reste de la place pour Vinnytsia ? » s'enquit Sergueïtch.

De l'autre côté de la vitre, la femme aux cheveux blancs, vêtue d'un gilet mauve, tapa sur le clavier d'un ordinateur. Scruta l'écran.

« Bizarre, mais oui, il en reste, dit-elle sans regarder le client. Sans doute quelqu'un a-t-il annulé... Voiture 5, compartiment 86, couchette supérieure. Départ dans quarante minutes.

– C'est bon ! déclara l'apiculteur, ravi.

– Pièce d'identité ! » réclama la femme.

Ayşe tendit son passeport ukrainien, à première vue tout neuf.

« Deux cent trois hryvnias et quarante kopecks. »

La jeune fille donna à la guichetière deux billets de deux cents.

« Et à quelle heure, l'arrivée ? demanda Sergueïtch. Je dois appeler pour qu'on vienne l'accueillir...

– Cinq heures, demain matin. Dix-sept heures de trajet.

– Eh bien ! » s'exclama l'apiculteur, surpris.

Quand ils ressortirent dans la rue, il vit qu'un sourire se dessinait sur les lèvres d'Ayşe. Lui-même était aux anges.

« Une fois à Vinnytsia, tu ne t'éloignes pas du quai ! Ma femme viendra t'accueillir, elle s'appelle Vitalina, dit Sergueïtch, d'un ton précipité, alors qu'ils étaient déjà devant la voiture 5. En cas de besoin, voici son numéro de téléphone... »

Ayşe monta valise et sac à dos dans le compartiment, puis redescendit sur le quai.

« Dans le train, n'aie pas peur, les passagers chez nous sont comme tout le monde... »

Sergueïtch, sans savoir pourquoi, avait envie de rassurer la jeune fille avant le long voyage qui l'attendait.

« Il n'y a là que des femmes, annonça Ayşe, comme si elle-même voulait rasséréner l'apiculteur. Tout ira bien.

– Du thé ! Ne manque pas de demander du thé au chef de wagon. Ils en font. Ils ont toujours de l'eau bouillante. »

La jeune fille acquiesça de la tête.

« Mademoiselle, en voiture ! » lança en ukrainien une dame au visage rond, pareille à une matriochka, s'adressant à l'évidence à Ayşe.

De nouveau les yeux de la jeune Tatare laissèrent entrevoir un éclair de frayeur. Elle posa sur Sergueïtch un regard douloureux, comme s'ils étaient, elle et lui, deux proches parents qu'on séparait de force. Sans même s'en rendre compte, il la prit dans ses bras et la serra contre lui.

« Allons donc, on croirait que vous n'allez jamais vous revoir ! s'exclama la dame, presque indignée. Dépêchez-vous, le train ne va pas attendre ! »

« Attention, quai n° 1, le train 86, Novoalexeïevka-Lviv, va partir ! » grondèrent les haut-parleurs au-dessus de la gare.

Et Sergueïtch libéra Ayşe de son étreinte.

Quand les derniers wagons, serpentant au bout du convoi, eurent disparu, il se retrouva seul sur le quai. Il vacilla comme si c'était lui qui à présent était dans le train et non Ayşe. Son cœur s'emplit d'amertume. D'amertume et de regret, comme s'il avait fait quelque chose de travers, comme s'il avait, lui, raté le train.

« Merde... » murmura-t-il avant de s'essuyer les yeux du dos de la main. On aurait dit qu'il pleurait.

Il appela Vitalina. Lui communiqua l'heure d'arrivée et le numéro de voiture. Décrivit la jeune fille pour qu'il fût plus facile de la reconnaître.

« Qu'est-ce que tu as ? lui demanda son ex-épouse d'un ton inquiet.

– Comment ça ?

– Ta voix tremble. Tu pleures ?

– Je suis fatigué, soupira Sergueïtch. J'ai peu dormi, et à la frontière, on m'a mis les nerfs en pelote... »

Elle se taisait. Il écoutait son silence, lequel lui parvenait de loin, de Vinnytsia même, située à dix-sept heures de voyage. Lui aussi restait muet, ne sachant que dire encore.

« Et toi, tu viendras ? demanda-t-elle soudain, et sa voix était tendre, comme autrefois, avant et après leurs noces.

– Oui », souffla-t-il. Mais effrayé par sa réponse, il s'empressa d'ajouter : « Sûrement. Mais je dois d'abord retourner chez moi. Les baptistes vont livrer du charbon pour l'hiver. »

Elle ne répondit pas.

« Embrasse Angelica ! lui dit Sergueïtch après un silence. Je dois y aller... Je te rappellerai. Au revoir.

– Au revoir », conclut Vitalina.

La route de Melitopol courait à travers champs en un ruban égal. Le soleil frappait constamment de face, alors que ses yeux étaient déjà fatigués du vent qui lui soufflait au visage. Sergueïtch cligna les paupières et bâilla, sentant peser sur lui la nuit presque sans sommeil, le réveil à l'aube, l'attente éprouvante au poste de contrôle russe, puis la course inquiète à Novoalexeïevka, entre les autocars, tous complets, et la gare – tout cela s'abattait à présent sur l'apiculteur, comme des tonnes de charbon dans une galerie de mine, et l'écrasait. Il aurait voulu échapper à ce poids, dormir un peu ! Ses mains étaient lasses de tenir le volant, ses doigts s'engourdisaient.

Sergueïtch tressaillit, jeta un coup d'œil dans le rétroviseur pour vérifier que son allure d'escargot ne gênait personne. Son regard tomba par hasard sur le sac posé sur le siège arrière.

« Mon Dieu, songea-t-il, consterné, elle est partie le ventre vide ! »

Il ralentit, arrêta la voiture, et en descendit, chancelant. Il vérifia l'attelage de la remorque et vit que la planche au bas de la cloison de la ruche endommagée bâillait à nouveau. Il s'apprêtait à la remettre en place quand il remarqua qu'une abeille s'était glissée par la fente. Il se pencha, souffla sur l'insecte pour la faire rentrer puis appuya sur l'ais du plat de la main. Peine perdue, la cloison bâillait toujours.

Le soleil cuisait comme s'il ne pensait plus à l'arrivée de l'automne. Sergueïtch eut envie d'ombre. Il avait faim. Il retourna s'asseoir au volant avec la ferme résolution de trouver un coin tranquille pour se reposer.

Une vingtaine de minutes plus tard, des champs de tournesol défilaient le long de la route. L'apiculteur aperçut une sortie et quitta l'asphalte de la grand-route pour s'engager avec précaution sur un chemin de terre.

À présent, il roulait lentement. Les tournesols penchaient leurs visages comme pour regarder à l'intérieur du véhicule. Une odeur se répandit, de graines brûlées.

Sergueïtch esquissa un sourire las. Il aurait aimé continuer à rouler ainsi, au milieu des tournesols, jusqu'à chez lui. Mais un croisement avec un autre chemin de terre apparut au devant. Il pouvait faire demi-tour là. Il s'arrêta. Sortit la couverture de camping et l'étendit sur le lit de feuilles sèches

incrustées dans la terre. Il prit sur le siège arrière le sac de nourriture. S'y trouvait également une bouteille d'un litre d'*ayran*. Il mangea tout ce qu'Aysilu avait préparé pour eux deux. Et but également tout l'*ayran*. Après quoi il s'allongea sur le dos et s'assoupit.

Il s'assoupit et presque aussitôt entendit un bourdonnement d'abeilles. Un bourdonnement bruyant, et non doux et ténu comme celui produit par une abeille en plein vol. Et dans son rêve ce vacarme provenait de la « troisième ruche », celle que les agents du FSB lui avaient confisquée puis rendue, et qui à présent, pour une raison mystérieuse, trônait à part, au milieu du champ. Sergueïtch voulut s'en approcher, comprendre pourquoi ses occupantes étaient si peu discrètes. Mais à peine avait-il fait un pas dans sa direction qu'il vit le toit de la ruche s'ouvrir et une abeille grise s'en extraire, une abeille géante de la taille d'un être humain. Une fois sortie, celle-ci regarda autour d'elle sans le remarquer, et, marchant prudemment sur deux courtes pattes, s'en fut du côté des tournesols, non pas ceux au milieu desquels il dormait, mais d'autres, jeunes, verdoyants, tête offerte au soleil. Sergueïtch la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu entre les fleurs. Et il songea alors qu'il n'avait pas noté l'aspect de ses ailes. Ne pouvaient-elles être la cause de pareil bourdonnement ?

Celui-ci était toujours présent, et une deuxième abeille sortit alors de la ruche, puis une troisième, puis une quatrième. Et toutes disparurent dans les tournesols à la suite de la première, courbées en avant comme des soldats partant en reconnaissance. À un moment donné, Sergueïtch comprit qu'elles étaient grises parce qu'on leur avait passé une combinaison de camouflage, ou peut-être, plutôt qu'une combinaison, une sorte de poncho, mais en tout cas, un vêtement militaire. Et elles s'extrayaient de la ruche comme d'une galerie souterraine. Pour marcher toutes dans la même direction : celle de sa maison, à Mala Starogradivka.

Sergueïtch, dans son sommeil, prit peur. Son front se couvrit de sueur froide.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? se demanda-t-il. Ça signifie qu'ils les ont enrôlées ! Ils leur ont fait peur et les ont enrôlées. Et maintenant ce ne sont plus mes abeilles, ce n'est plus moi qu'elles servent, et ce n'est pas pour quérir du miel qu'elles sont parties là-bas... »

À cet instant, une autre abeille géante sortit de la même ruche, referma soigneusement le toit derrière elle, tourna la tête en tous sens et arrêta son

terrible regard à mille facettes sur Sergueïtch. Elle se figea comme si elle hésitait à aller vers lui ou à suivre ses congénères.

Finalement, elle s'éclipsa à son tour au milieu des tournesols, laissant l'apiculteur frappé de stupeur et tremblant d'effroi.

Sergueïtch se réveilla trempé de sueur, le tee-shirt collé à son torse, les cheveux à ses tempes.

Il mit longtemps à revenir à lui, à remettre ses pensées en ordre.

Finalement, le malaise se dissipa. Il se leva, regarda la « troisième ruche » qui justement était la dernière sur la remorque. Juste suivie, serrée contre elle, par celle endommagée.

L'inquiétude que lui causait cette dernière le détourna de son rêve. Il alla fouiller dans le coffre de la voiture et en sortit sa sacoche à outils. Il n'y trouva pas de marteau, mais une lourde clef à bougies et une pince universelle.

Avec celle-ci, il arracha le clou qui tenait originellement la planche et l'appliqua à un autre point du bord. Puis il frappa avec la clef mais de travers. Le tube métallique glissa et heurta le bois avec un bruit sonore.

« Pardon ! murmura Sergueïtch à l'adresse des abeilles. Je fais vite ! »

Il frappa à nouveau et le clou entra. Il recommença, en s'efforçant de ne pas frapper trop violemment pour éviter d'effrayer ses pensionnaires. Il entendit alors un son étrange, juste derrière la cloison de la ruche. Comme si un objet lourd avait roulé contre le bois.

Il posa la clef sur le rebord de la remorque. Réfléchit. Décida de jeter un coup d'œil à l'intérieur. Il grimpa sur le plateau, ôta la sangle d'arrimage. Souleva le couvercle. Écarta du bout des doigts les abeilles qui se promenaient sur le dessus des cadres. Sortit avec précaution le cadre voisin du trou d'envol. Et à ce moment un rayon de soleil plongea dans l'étroit espace ainsi libéré et tomba sur une forme arrondie de couleur verte. Sergueïtch tira le cadre suivant. Et découvrit alors une grenade, une grenade verte, celle-là même que Petro lui avait apportée l'hiver précédent à titre de cadeau de visite. Des abeilles en exploraient la surface.

Il tendit la main, sortit l'engin explosif, souffla sur les insectes pour les chasser. Il fut surpris que l'objet fût aussi chaud.

« Voilà donc où tu étais ! » murmura-t-il d'un ton effrayé.

Il glissa la grenade dans sa poche de pantalon et en sentit aussitôt le poids, le déplaisant relief. Il remit les cadres en place, referma le toit, tendit la

sangle d'arrimage. Puis il sauta au bas de la remorque et tout de suite posa la main sur la grenade dont la chaleur perçait à travers l'étoffe du vêtement.

Une fois dans la voiture, il la sortit de sa poche. La posa sur le siège à côté de lui. Songea au soldat. Que lui était-il arrivé ? Était-il mort ? Blessé ?

Il sortit son portable de la boîte à gants et appela Petro. Les longues tonalités résonnèrent dans son oreille. Il les écouta pendant deux minutes puis rangea le téléphone où il l'avait pris.

Le soir rattrapa Sergueïtch à la sortie de Melitopol. Il croisa une colonne de véhicules militaires roulant à petite allure : deux BTR et un tank sur une remorque, suivis de deux Oural et d'un petit UAZ vert. Ils revenaient de la guerre, Sergueïtch le devina aux visages des conducteurs. Lui-même n'allait pas à la guerre, mais chez lui. Ce n'était pas sa faute si sa maison était actuellement située sur la ligne de front. Sa maison était au front, mais lui n'était pas mêlé aux combats. De sa cour, de ses fenêtres, de sa palissade, personne ne tirait sur l'ennemi, et par conséquent il ne pouvait se trouver d'ennemi près de chez lui. Sans doute était-ce pourquoi sa maison était encore debout, intacte, épargnée par les éclats des bombes et des obus qui plusieurs fois étaient tombés sur Mala Starogradivka au cours des trois dernières années.

« Il faut que je fasse des provisions avant d'arriver aux postes de contrôle », songea-t-il.

Seule la route s'étirait devant lui, bordée d'abricotiers qui fuyaient au passage de la voiture. Derrière eux, à droite, des champs de melon et de pastèque, à gauche des plantations de haricots.

« Pas grave, je finirai bien par tomber sur un village avec une épicerie », se dit Sergueïtch.

Et il se mit à ranger mentalement sur la banquette arrière les sacs de semoule, de vermicelle et de biscuits. Et sur le plancher, entre sièges avant et arrière, les boîtes de singe et les bouteilles d'huile de tournesol.

Il sourit. Sur le siège passager à l'avant, on pouvait aussi en poser des choses. Comme dessous.

Il jeta un coup d'œil au fauteuil vide et son sourire s'éclipsa. Il venait de voir la grenade. Il la fourra dans la boîte à gants.

Au premier village de rencontre, il échangea à la vendeuse du magasin d'alimentation du miel contre d'autres vivres. Ainsi qu'il le prévoyait, la transaction se révéla simple et rapide. La jeune femme lui compta le miel à soixante-dix hryvnias le kilo, et il prit pour plus de mille hryvnias de sarrasin, d'orge perlé, de millet et d'autres denrées. Quand elle redémarra, la Tchetviorka s'était passablement alourdie. Mais alors qu'il s'éloignait du

magasin, Sergueïtch éprouva dans son corps le sentiment de satiété à venir. Rentrer chez soi les mains pleines, c'était agir de bonne manière, c'était agir en homme, qui pourvoit aux besoins du foyer. Il avait pris en outre un plateau d'œufs à la boutique. La vendeuse, coiffée d'un fichu lilas, jeune mais dégourdie, avait recouvert les œufs d'un carton ondulé et maintenu le tout avec du ruban adhésif. Et voilà ! À présent, il pouvait penser à autre chose.

Tout en s'efforçant de se protéger du vent, Sergueïtch baissa les yeux sur le compteur de vitesse. Trente kilomètres heure. Le terme de vitesse était exagéré. Mais il tirait une remorque. C'est pourquoi les véhicules qui le dépassaient s'abstenaient de lui lancer des coups de klaxon furieux. Leurs conducteurs voyaient bien qu'il transportait un chargement fragile. Ils le voyaient, mais ignoraient que ce n'était pas seulement à cause des abeilles qu'il prenait son temps. Même sans elles, il n'eût pas roulé plus vite. Il avait certes envie de retrouver sa maison, mais pas pour autant de foncer à toute vapeur. Personne ne l'attendait chez lui. Quant au village, il ne comptait plus qu'un seul habitant : Pachka qui, lui, devait attendre son retour, après tout un été à se morfondre dans la solitude. Même si à coup sûr ses copains séparatistes étaient venus le voir de Karousselino, et qu'inversement il leur eût rendu visite. Mais alors, pourquoi le plaindre ? Une autre raison encore pour laquelle Sergueïtch n'était pas pressé de rentrer, c'étaient les postes de contrôle qui allaient surgir brusquement et tronçonner sa route en segments d'attente, de sorte qu'il ignorait combien de temps il devrait patienter, combien il y aurait de véhicules à faire la queue pour présenter papiers et coffre à bagages aux militaires.

Sergueïtch sentit son moral s'effondrer. Il lui vint à l'esprit que cette route n'était pas encore celle dont on ne revient pas. Cette route présentait encore des bifurcations. À gauche, à droite, direction la guerre et retour de la guerre, direction la paix et la tranquillité.

Et l'image de Galia se forma toute seule dans son esprit. Bizarre qu'il n'ait pas repensé à elle, à l'épicerie, quand il échangeait du miel avec une autre vendeuse contre des provisions. Celle-ci était vive et efficace, elle aussi, les boules du boulier claquaient sous ses doigts avec art et légèreté.

La nuit tombait cependant, et les voitures venant en face avaient allumé leurs phares. Sergueïtch alluma les siens. Un nouveau panneau indicateur apparut pour s'éclipser aussitôt : Novobohdanivka, Vessele, à gauche, Troïtskoïé, Starobohdanivka, à droite.

« Ah mais, c'est vrai ! pensa l'apiculteur. C'est là qu'on tourne pour aller à Vessele, chez Galia... »

Et son pied, de lui-même, pressa la pédale de frein. Sergueïtch se rangea sur le bas-côté. Coupa le moteur. Descendit de voiture, redressa ses épaules et sentit une douleur dans les clavicules. Un élanement lui tiraillait également le bas du dos.

« Seigneur, mais je ne suis plus qu'une ruine ! » se dit-il, affligé.

Et de nouveau il songea à Galia. À son bortch, à sa maison confortable. Peut-être devrait-il faire le crochet ? Passer la nuit chez elle ? De toute manière, il n'était plus en état de conduire aujourd'hui, et puis quel intérêt, la route, dans l'obscurité ?

Il réfléchit. C'était une gentille femme, c'est sûr. Mais s'arrêter chez elle pour passer une nuit... ce n'était pas bien correct. Ce n'était pas à cela qu'elle pensait. La dernière fois qu'elle l'avait appelé, elle lui avait parlé de revenir chez elle, pas de s'y arrêter au passage...

Il sortit son téléphone et composa son numéro.

« Sergueï ? fit sa voix agréablement surprise. Tu es encore en Crimée ?

– Non, j'en suis parti déjà.

– Et où vas-tu maintenant ? demanda-t-elle prudemment.

– Eh bien... Je suis d'abord allé mettre au train la fille d'une amie... Et maintenant je dois rentrer chez moi.

– Et tu ne passeras pas par chez nous ?

– Tu comprends, les baptistes vont livrer du charbon pour l'hiver, ils n'en donnent qu'à ceux qui sont restés...

– Mais ensuite ? Je veux dire, quand ils l'auront livré ?

– Je ne sais pas. Sûrement. J'appellerai ! »

Sergueïtch s'assit par terre, épuisé. Il y appuya les paumes de ses mains. Sentit la chaleur du sol, invitant au sommeil.

Il resta ainsi cinq ou six minutes, à reprendre son souffle, peu à peu apaisé par le calme silence vespéral.

Dans sa poche, son portable sonna tout à coup.

Il en fut contrarié, pensant que c'était Galia qui le rappelait. Elle devait avoir senti qu'il se trouvait tout près et allait chercher à le convaincre de venir chez elle. À contrecœur, il sortit le téléphone, mais à la vue de l'écran, se figea : c'était un appel de Petro !

Il porta l'appareil à son oreille. Au lieu d'un « Bonjour » ou d'un « Allô », c'est un : « Vivant ! Tu es vivant, vieux frère ! » qui s'échappa de sa bouche,

tout vibrant d'une joie non dissimulée.

« Oui je suis bien vivant, confirma le soldat dont la voix n'était pas moins réjouie. Chez moi déjà. Après l'hôpital. Je boite.

– Eh bien tant mieux si tu boites ! C'est preuve que tu es en vie !

– Et chez vous, comment ça se passe ? demanda Petro.

– Ça va. Je suis en train de rentrer à la maison. »

Sergueïtch regarda sa Tchetviorka, et l'aspect misérable de celle-ci, à moins que ce ne fût le mot « maison » qu'il venait de prononcer, soudain allumèrent comme un flash dans son esprit. Il lui sembla qu'une onde de froid émanait de la voiture.

« Mais dis-moi... reprit-il, revenant à sa conversation téléphonique, ce gars étendu mort dans la plaine... Il s'y trouve encore ?

– Non, il a été récupéré. Bien avant qu'on soit bombardés. Ce sont des gars d'Évacuation-200¹ qui s'en sont chargés. Ils l'ont rendu à sa famille. C'était un volontaire du Dniepr.

– Voilà qui est bien, soupira l'apiculteur. C'est heureux qu'ils soient allés le chercher. Mais toi, quand tu auras le temps, reviens me rendre visite. Viens passer des vacances !

– Allons ! s'esclaffa le jeune homme. Des vacances, en temps de guerre ?

– Non, pas maintenant, quand la guerre sera finie, corrigea Sergueïtch.

– Après la guerre, je n'y manquerai pas », promit Petro.

1. Mission humanitaire composée en grande partie de volontaires civils, chargée, entre 2014 et 2016, de récupérer les corps des soldats ukrainiens tués en zones séparatistes.

Les phares arrachèrent à l'obscurité un accès à une route de terre, et Sergueïtch, après avoir freiné, tourna le volant à droite. Il parcourut deux ou trois cents mètres. S'arrêta. Descendit et vérifia l'attelage de la remorque. Une fois assuré que tout était en ordre, il reprit le volant, et la voiture s'en fut sans hâte, secouée par les irrégularités du chemin, à travers la plaine immense. Les deux faisceaux de lumière trouaient les ténèbres, s'évadant parfois un peu sur les côtés, sans permettre pour autant à Sergueïtch de distinguer ce qui poussait là. Au reste, il ne cherchait même pas à le savoir. Ses yeux, fatigués par le vent, étaient embués de larmes.

Enfin, il s'arrêta. Sortit du coffre la vieille couverture, l'étendit, et y installa son sac de couchage. Il se dit que la nuit serait sans doute plus fraîche que la précédente. C'est qu'il roulait vers l'est à présent. Vers le nord et vers l'est.

À peine couché, une inquiétude lui vint à l'esprit. La voiture ne fermait pas, la boîte à gants renfermait une grenade. N'importe qui pouvait, la nuit, y venir fouiller. Dans la voiture et dans la boîte à gants. Et si on y fouillait, on trouverait la grenade et on s'en emparerait. Et lui alors, propriétaire de la voiture, se réveillerait, tiré du sommeil par le bruit. Il se réveillerait et courrait à la voiture. Or le voleur aurait la grenade à la main. Que ferait le voleur ? C'était évident : il la lancerait sur Sergueïtch ! C'était si simple ! On tire la goupille, on balance l'engin et on plonge par terre, comme on voit dans les vieux films de guerre.

Sergueïtch se dégagea de son sac de couchage, marcha jusqu'à la voiture, récupéra la grenade et revint à sa place. Il glissa l'objet sous le bord droit de la couverture. Après seulement, il se rallongea. Sa main droite se tendit toute seule vers l'explosif. Il le recouvrit de sa paume et s'endormit. Comme s'il avait retrouvé ainsi le calme et l'assurance d'une bonne nuit.

Son sommeil, certes, se révéla étrange. Sergueïtch rêva d'abord qu'il cueillait des champignons dans les bois. La scène, par conséquent, se déroulait en automne. Il portait deux paniers, dont chacun contenait déjà une bonne quantité de cèpes et de bolets bais. Il en avait même tant qu'il ne se donnait plus la peine de ramasser les bolets jaunes et s'appliquait à piétiner

les russules. Quand les deux paniers furent pleins et bien lourds, il fit demi-tour pour rentrer chez lui, là d'où il venait. Et en même temps il réfléchissait : quelle était cette forêt pourvoyeuse de champignons ? À proximité de son village, il n'y avait pas de forêt. Mais là où il y a un « en avant », il y a toujours un « en arrière », et le voilà donc qui revenait sur ses pas, et commençait même à reconnaître des coins par où il était déjà passé. Par conséquent, quoi qu'il en fût, ses jambes devaient le conduire à l'endroit où il avait pénétré dans les bois. Et il avait confiance en ses jambes. D'autant plus qu'elles se mouvaient avec assurance, sans demander le chemin à sa tête. Il n'était agité par aucun doute, au contraire même, il était rempli de curiosité : il avait envie d'atteindre au plus vite l'orée de la forêt pour comprendre comment il était possible d'oublier le passage de la lumière à l'ombre. Là où la forêt s'achève, il fait toujours plus clair. Même la nuit, si la lune et les étoiles ne sont pas masquées par le brouillard ou les nuages.

Aussi se hâtait-il, impatient de passer d'un espace à l'autre, tout en écoutant les branches mortes et les pommes de pin craquer sous ses pieds. Son pas s'était tant accéléré que ces craquements se fondaient presque en une musique continue. Une musique triste, inquiète. À un moment donné, Sergueïtch eut l'impression qu'elle se faisait plus forte. Beaucoup plus forte qu'au début. Il s'arrêta, pensant que la musique se tairait aussitôt. Après tout, c'était lui qui la produisait, qui la jouait avec ses pieds sur le sol sylvestre. Il fit halte, mais elle continuait de résonner, provenant de derrière lui, des profondeurs des bois.

Sergueïtch avait mal aux bras. Il se rappela qu'il tenait à chaque main un panier rempli de champignons. Il posa les deux paniers par terre. Les craquements de branches, le souffle du vent, les froissements de feuillage devenaient de plus en plus insistants. Il se retourna et perçut un mouvement dans l'ombre, comme si les troncs des arbres se déplaçaient d'un point à un autre. À la musique s'ajoutait même à présent un autre bruit, familier, mille fois entendu. Il prêta l'oreille : un bourdonnement ! Un bourdonnement d'abeilles, sans relief cependant, sans finesse ni douceur, au contraire, un son lourd, eût-on dit, terre à terre, ronflant.

Il fut pris de frayeur, mais demeura encore quelques secondes sans bouger, jusqu'au moment où il vit une étrange silhouette se détacher de la nuit, sortir de l'obscurité lointaine et profonde pour entrer dans une pénombre proche. Cette silhouette de la taille d'un être humain n'était pas celle d'un être humain. Le corps de la créature était allongé et touchait presque terre, mais

en sa partie inférieure, de courtes pattes le portaient en avant à petits pas rapides.

Terrifié, Sergueïtch abandonna ses paniers par terre et s'enfuit en courant, à perdre haleine, vers cette orée de la forêt dont ses jambes gardaient le souvenir.

Il se réveilla au milieu de la nuit. Le front trempé. Il se tourna sur le dos, mais ne parvint pas à se rendormir. Il s'allongea donc de nouveau sur le ventre et sa main droite se tendit toute seule vers le bord de la couverture, pour se poser sur la grenade qui s'y trouvait cachée.

Le soleil était déjà assez haut dans le ciel à l'est. Comme il s'extrayait de son sac de couchage, Sergueïtch écrasa une tomate sous sa main. Il regarda autour de lui : à droite et à gauche s'en étendait tout un champ, mais qui semblait délaissé. La récolte ne promettait guère, les fruits étaient à l'avenant. Sans doute le fermier avait-il négligé ses tomates pour se consacrer à d'autres cultures donnant mieux.

Sergueïtch roula son sac et le fourra dans le coffre de la voiture. Il souleva la couverture pour la plier. Il trouva dessous d'autres tomates écrasées. La grenade y était également, toute verte quant à elle. Il secoua la couverture pour la débarrasser des feuilles et des mottes de terre qui y restaient collées, et s'en fut la ranger. Puis il revint et considéra la grenade. Il sentit que son regard ne pouvait s'en détacher.

« Ah, non ! » murmura-t-il avant de détourner les yeux.

Il tourna la tête vers la remorque et les ruches, songea avec pitié aux abeilles recluses. Il devait les amener au plus vite à destination pour qu'elles puissent voler encore à loisir avant l'arrivée du froid.

Et de nouveau il regarda la grenade.

« Impossible de te prendre avec moi ! pensa-t-il. Tu as déjà failli me causer des ennuis ! Combien j'ai passé de barrages avec toi, sans compter les douanes russes et ukrainiennes ? Et si on t'avait trouvée ? Je serais à présent en taule pour jusqu'à la fin de mes jours. »

Il poussa un profond soupir.

Impossible de la prendre, mais impossible aussi de la laisser là ! Quelqu'un pourrait la trouver. Et si c'étaient des gosses ? Comment se charger l'âme d'un tel péché ?

Il secoua la tête, accablé.

L'enterrer peut-être ? Non, un tracteur pourrait rouler dessus et exploser !

Et justement le grondement d'un tracteur se fit soudain entendre quelque part au loin. Sergueïtch releva les yeux et scruta l'horizon des champs. Il lui sembla apercevoir un point en mouvement, tracteur ou moissonneuse-batteuse.

De nouveau il tourna la tête vers les ruches. Mais cette fois-ci son regard s'arrêta sur la « troisième », celle des abeilles qui lui paraissaient grises. Sur la ruche qu'il voyait dans ses rêves cauchemardeux, sur la ruche d'où d'énormes abeilles soldats s'extirpaient, en se courbant puis basculant. S'extirpaient comme de l'écouille d'un char d'assaut ou de la bouche d'une galerie souterraine, puis s'en allaient furtivement accomplir leur mission guerrière.

À ce moment Sergueïtch se rappela son dernier rêve, il se souvint des étranges silhouettes qui se détachaient de la forêt obscure.

« C'est d'elles encore que j'ai rêvé, comprit-il. Non, tous ces rêves ont un sens. Dieu nous souffle à travers les rêves la conduite à suivre. »

Il grimpa sur la remorque et détendit la sangle d'arrimage qui maintenait sur le plateau la « troisième ruche » et sa voisine de l'autre bord. Il tira ladite ruche vers lui pour la dégager de sa place. Et fut surpris d'y réussir si facilement. Comme si ses bras avaient retrouvé leur force.

« Ça alors ! » se dit-il avec un sourire.

Il recula d'un pas, comme un sportif avant d'empoigner l'haltère à soulever.

Il s'approcha à nouveau de la ruche, mais d'un mouvement plus décidé cette fois-ci. Il passa ses bras autour et la décolla de la remorque.

Il la porta à une centaine de mètres de la voiture, en se ménageant des haltes. Souleva le toit, jeta un coup d'œil à l'intérieur. Plusieurs abeilles étaient posées sur le dessus des cadres. Et là encore, elles lui parurent grises.

« Peut-être les ont-ils infectées exprès ? Pour que j'introduise la maladie en Ukraine ? » se dit l'apiculteur. Il avait entendu parler un jour d'arme biologique. Et lui-même avait lutté autrefois contre les doryphores balancés d'Amérique pour ruiner l'Union soviétique.

Il examina les parois intérieures de la ruche, passa les doigts sur les planches lisses.

« Si ça se trouve, ils ont monté dedans je ne sais quel machin électronique. Pour me surveiller et surveiller notre guerre ? »

La peur brilla dans ses yeux et son cœur se mit à battre plus vite. Il se rappela une émission à la télévision russe. Sur de minuscules appareils impossibles à voir à l'œil nu. On leur donnait même un drôle de nom : les « nana », les « nanatechnologies », ou quelque chose comme ça.

Il laissa le toit de la ruche ouvert et revint à la voiture. Il ramassa la grenade par terre : elle était toujours chaude, comme vivante. Il la tint un

moment dans sa paume, pour s'accoutumer à son poids. Puis retourna se placer à une vingtaine de mètres de la ruche. Il tira sur la goupille, comme on voit faire au cinéma, et lança l'engin. Puis aussitôt se jeta à terre. C'est pourquoi il ne vit pas à quelle distance des abeilles grises la grenade explosait.

Sous la violence de la déflagration, il colla son visage contre le sol. Un sifflement passa au-dessus de sa tête, un vrombissement. Quelque chose d'humide lui tomba sur la nuque.

Il se figea. Il respirait comme à travers un filtre de terre noire et sèche, sans décoller de ce tapis rugueux, dont il sentait des fragments lui égratigner les lèvres. Il sentait l'air lui manquer, la terre entravait son souffle. Mais quand le vacarme qui lui emplissait les oreilles fut retombé, vint à sa place un grand silence. Un silence assourdissant. Un tintement résonnait dans sa tête, comme si on l'avait frappée avec un objet pesant. Cloche ou poêle à frire.

Il se remit debout. La terre sous ses jambes vacilla.

Là où se dressait la « troisième ruche » un instant plus tôt, il n'y avait plus rien. Juste un trou en entonnoir. Par terre, à ses pieds, des éclats de bois, un morceau de cadre. Une abeille passa près de lui.

« Elles ont survécu, pensa-t-il. Pas toutes, mais elles ont survécu... »

Il se mit en marche vers la remorque, portant avec précaution le tintement qui lui emplissait la tête.

Un nouveau bourdonnement se fit entendre derrière lui. Il se retourna et vit une abeille venant de là-bas, du lieu de l'explosion, à n'en pas douter, voler jusqu'à la remorque pour se poser sur la planche d'envol de la ruche endommagée qu'il avait réparée en chemin.

Il s'en fut l'examiner de plus près. Était-elle grise ? Non, pas vraiment, mais oui, peut-être en effet... L'insecte, cependant, cherchait à se glisser dans le trou d'entrée. Sans succès, car ce dernier était impraticable. L'apiculteur l'avait obturé pour le temps du voyage.

Il grimpa sur la remorque, ôta la sangle du deuxième rang de ruches, souleva le toit, glissa la main à l'intérieur et dégagea l'orifice.

« Allez, monte ! » dit-il à l'abeille.

Et celle-ci, comme si elle l'avait entendu, se glissa gaillardement dans l'ouverture.

Sergueïtch n'eut pas le temps de cligner de l'œil que l'insecte retomba en arrière sur la planchette, aussitôt suivi par trois ou quatre autres abeilles de la

ruche qui entreprirent de le repousser loin de l'entrée, jusqu'à le culbuter dans le vide.

« Voyez-moi ça ! » soupira Sergueïtch en se penchant. Il ramassa l'abeille par terre, la posa au creux de sa paume et referma la main, comme pour lui offrir de bâtir une petite ruche dans l'interstice.

Il tourna les yeux vers la planche d'envol.

« Eh bien, vous êtes donc comme les humains ? » demanda-t-il aux abeilles avec amertume.

Mais elles étaient déjà rentrées dans leur abri et ne l'entendirent pas.

Son regard revint alors à la captive.

« Que va-t-on faire de toi à présent ? Tu n'as nulle part où aller. Tu es toute seule ! »

Et il commença de serrer lentement le poing. Il continua jusqu'à sentir contre sa peau l'abeille trembler devant l'imminence du danger. C'est à ce moment qu'elle le piqua.

Il esquissa une grimace, desserra la main, observa l'abeille qui avait laissé son dard planté dans sa peau, sans être parvenue à transpercer celle-ci. Il ôta l'aiguillon et le jeta. Puis tourna la paume vers le bas. L'abeille tomba dans l'herbe.

« Et voilà tout ! » murmura-t-il.

Il découvrit un éclat de grenade enfoncé dans le siège de la voiture. Il l'en retira et le balança plus loin.

« Heureusement qu'il n'y avait pas de vitres, se dit-il, autrement elles auraient volé en éclats ! »

Une heure plus tard, son téléphone sonnait. Sergueïtch ralentit, même s'il roulait déjà à petite allure.

« Écoute, fit dans l'appareil la voix de Pachka. Tu es déjà en route ?

– Oui, je viens de passer Tokmak.

– Prends-moi des cigarettes en chemin, des Prima, une trentaine de paquets. À Karousselino, on n'en trouve plus ! Tu n'oublieras pas ?

– Et pourquoi j'oublierais ? répondit Sergueïtch avec calme. Je te prends ça.

– Seulement t'as intérêt à les planquer, si tu veux pas te les faire confisquer à un poste de contrôle.

– J'y veillerai, promit Sergueïtch.

– Planque-les bien, en ce moment ils vident les coffres de tout le monde, ils cherchent quelque chose.

– Je ne les cacherai pas dans le coffre, déclara l'apiculteur d'une voix tranquille. Je les mettrai là où ils ne vont pas fourrer leur nez.

– C'est-à-dire ? Où ça ? Parfois ils contrôlent même le réservoir d'essence.

– Je les planquerai chez mes abeilles, expliqua Sergueïtch. Ils ne fouilleront pas dans les ruches.

– C'est vrai, ils n'iront pas fouiller là ! concéda Pachka, dont la voix parut à Sergueïtch presque vibrante de bonheur. Bon, allez ! Arrive ! Fais vite ! »

« Eh bien, il y a au moins quelqu'un qui m'attend », songea Sergueïtch. Et il appuya sur la pédale d'accélérateur.

Du même auteur,
chez le même éditeur

Le Pingouin, 2000
(et « *Piccolo* » n° 118)

Le Caméléon, 2001
(et « *Piccolo* » n° 89)

L'Ami du défunt, 2002
(et « *Piccolo* » n° 85)

Les Pingouins n'ont jamais froid, 2004
(et « *Piccolo* » n° 119)

Le Dernier Amour du président, 2005
(et « *Piccolo* » n° 112)

Truite à la slave, 2005
(« *Piccolo* » inédit n° 96)

Laitier de nuit, 2010
(et « *Piccolo* » n° 133)

Surprises de Noël, 2010
(« *Piccolo* » inédit n° 75)

Le Jardinier d'Otchakov, 2012
(et « *Piccolo* » n° 99)

Journal de Maïdan, 2014

Le Concert posthume de Jimi Hendrix, 2015
(et « *Piccolo* » n° 125)

Vilnius, Paris, Londres, 2018
(et « Piccolo » n° 159)

Sommaire

Couverture

Présentation

Page de titre

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

32

33

34

35

36

37

38

39

40

41

42

43

44

45

46

47

48

49

50

51

52

53

54

55

56

57

58

59

60

61

62

63

64

65

66

67

68

69

70

71

72

73

74

Du même auteur

Copyright

Achevé de numériser



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue et inscrivez-vous à la newsletter sur
le site
www.lianalevi.fr

Traduit avec le concours du Centre national du livre

Titre original : *Серые пчелы*

© 2019 by Diogenes Verlag AG Zürich

© 2022, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture : D. Hoch

Photo : © James Porter / GettyImages

Cette édition électronique du livre *Les Abeilles grises* d'Andreï Kourkov a été réalisée en janvier 2022
par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 979-10-349-0510-2)
ISBN ePub : 979-10-349-0511-9